

Annales de l'Association de la propagation de la foi

Society for the Propagation of the Faith


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association; il se trouve aussi

A PARIS,

CHEZ ADRIEN LE CLERE, LIBRAIRE,

quai des Augustins, n° 35.

Prix de ce cahier. . . . . . 60 c.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres édifiantes.

TOME SECOND.



A PARIS,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
place St-André-des-Arts, n° 11.
A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, n° 33.
M. DCCCXXVI.

Avec Approbation des Supérieurs.

ASSOCIATION

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Depuis le compte que nous en avons rendu, au mois de mars de l'année dernière, les progrès de l'Association de la Propagation de la Foi ont été toujours croissans. Elle a été introduite dans un grand nombre de diocèses où elle n'avoit pas encore pénétré, et les aumônes de l'année dernière qui avoient été doubles de celles reçues la première année, ont été surpassées elles-mêmes du double par les résultats de cette année. Selon la coutume que nous avons adoptée, nous allons mettre ces résultats sous les yeux des associés. Le compte que nous leur présentons pour la 3me année de l'Association, s'arrête au 1er mai 1825, et remonte, pour le conseil central du Midi, jusqu'au 1er mai de l'année précédente, et seulement jusqu'au 20 juillet pour le conseil central du Nord, dont le dernier compte s'étoit étendu jusqu'à cette époque. Ainsi les recettes du conseil central du Nord ne comprennent de cette année que dix mois et dix jours. A l'avenir les comptes des deux conseils centraux concorderont exactement.

	fr. c.
Le conseil supérieur avoit réservé en caisse une somme de	3170.
Le conseil central du Nord, séant à Paris, a versé dans la caisse du conseil supérieur, depuis le 20 juillet 1824 jusqu'au 1er mai 1825, la somme de	15599 40.
Le conseil central du Midi, séant à Lyon, a versé dans la caisse du conseil supérieur, depuis le 1er mai 1824 jusqu'au 1er mai 1825, la somme de	66660 20.
Total	85429 60.

Le conseil supérieur a arrêté dans l'ordre suivant la répartition des aumônes de l'Association entre les diverses Missions.

Pour les Missions de l'Asie, une somme de. 38200.

Savoir : 34200 fr. au séminaire des Missions étrangères à Paris, pour les Missions du Su-tchuen dans l'empire de Chine, du Tong-King occidental, de la Cochinchine, de Siam, et des Malabares sur la côte de Coromandel.

Et quatre mille francs à monseigneur Coupperie, évêque de Babylone, et administrateur d'Ispahan.

Pour les Missions d'Amérique, une somme de . . . . 36200.

Savoir : quatorze mille huit cent vingt francs à monseigneur Du Bourg, évêque de la nouvelle Orléans;

Six mille huit cent quarante francs à monseigneur Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky; fr.

Douze mille cinq cent quarante francs à monseigneur Fenwick, évêque de Cincinnati dans l'Ohio;

Quinze cent francs au père Vincent de Paule trappiste, missionnaire dans l'Acadie ou nouvelle Ecosse;

Et cinq cents francs pour les frais du passage en Amérique de M. Witmer, prêtre missionnaire du diocèse de Baltimore.

Les frais d'impression des annales de l'Association, règlemens, prospectus et autres dépenses d'administration se sont élevés pendant la 3e année, y compris quelques dépenses non acquittées de l'année précédente, à la somme de . . . . 7508 30.

Le conseil supérieur a réservé en caisse une somme de . . . . 5521 30.

Total . . . . 85429 60.

Voici dans quelle proportion chaque province ecclésiastique ou circonscription métropolitaine, a contribué aux sommes versées par les deux conseils centraux dans la caisse du conseil supérieur.

CONSEIL CENTRAL DU NORD.

Province ecclésiastique de Paris . . . . . 69594 5.

Cette somme a été fournie par les diocèses de Paris, de Versailles et d'Arras, dans la proportion suivante :

fr. c.

Le diocèse de Paris . . . . . . 4206 20.
Le diocèse de Versailles . . . . 321 25.
Le diocèse d'Arras . . . . 2432.

6959 45.

Province ecclésiastique de Rouen . . 523 65.

Le diocèse de Rouen . . . . . . 102 80.
Le diocèse de Séez . . . . 420 85.

523 65.

Province ecclésiastique de Sens . . 680.

Cette somme a été fournie par le diocèse de Moulins.

Province ecclésiastique de Reims . . 1557 80.

Le diocèse de Soissons . . . . . 350.
Le diocèse d'Amiens . . . . . 1207 80.

1557 80.

Province ecclésiastique de Tours . . 3407 75.

Cette somme a été fournie par le diocèse du Mans. Une somme de 800 *fr.* 70 *c. versée par le diocèse de Quimper avant le* 20 *juillet* 1824, *a été comprise dans le compte du conseil central du Nord de l'année précédente.*

Province ecclésiastique de Bordeaux. 2470 75.

Le diocèse de Bordeaux . . . . 2347.
Le diocèse d'Angoulême . . . . 123 75.

2470 75.

Total des sommes perçues par le conseil central du Nord . . . . 15599 40.

CONSEIL CENTRAL DU MIDI.

	fr.	c.
Province ecclésiastique de Lyon . .	44905	70.
Le diocèse de Lyon . . . . . . 37641 20.		
Le diocèse d'Autun . . . . 2058 85.		
Le diocèse de Langres . . . . 1200.		
Le diocèse de Dijon . . . . 3118 20.		
Le diocèse de St-Claude . . . . 350 70.		
Le diocèse de Grenoble . . . . 536 75.		
44905 70.		
Province ecclésiastique de Bourges .	2062	50.
Le diocèse de Clermont . . . . 1379 50.		
Le diocèse du Puy . . . . 683.		
2062 50.		
Province ecclésiastique de Toulouse .	180.	
Cette somme a été fournie par le diocèse de Toulouse.		
Province ecclésiastique d'Aix	1729.	
Le diocèse d'Aix . . . . 134 80.		
Le diocèse de Marseille . . . . 1594 20.		
1729.		
Province ecclésiastique de Besançon .	5757	25.
Le diocèse de Besançon . . . . 940 75.		
Le diocèse de Metz . . . . 1736 85.		
Le diocèse de Belley . . . . 1181 40.		
Le diocèse de Nancy . . . . 1898 25.		
5757 25.		

fr. c.

Une somme de 645 fr. versée par le diocèse de Metz avant le 20 juillet 1824, n'est point comprise dans ce compte, les aumônes de Metz ayant été portées l'année dernière dans le compte du conseil central du Nord, qui ne fut clos, comme nous l'avons dit, qu'au 20 juillet 1824.

Province ecclésiastique d'Avignon . 12025 75.

Le diocèse d'Avignon	4661.
Le diocèse de Nîmes	2400.
Le diocèse de Valence	320.
Le diocèse de Viviers	2888 75.
Le diocèse de Montpellier . . .	1756.
	12025 75.

Total des sommes perçues par le conseil central du Midi. . . . . 66660 20.

Si l'on joint aux aumônes recueillies par l'Association pendant les deux premières années, et que nous avons vues dans le 5me numéro, page 12, s'élever à la somme de . . 72403 8.

Les sommes recueillies la troisième année. 82259 60.

On aura, pour les trois premières années de l'Association, un total de . . . . 154662 68.

Nous avons déjà plusieurs fois rapporté les témoignages de la reconnoissance des diverses missions secourues par l'Association. Nous continuerons à mettre sous les yeux des associés l'expression touchante des sentimens de ces églises pour leurs bienfaiteurs, et l'exposé

qu'elles leur adressent des besoins de tous les genres qu'elles éprouvent encore.

Ces besoins sont grands dans les missions confiées au séminaire des Missions étrangères. Les lettres que nous avons insérées dans le sixième cahier, peignoient d'une manière déchirante, la déplorable extrémité des églises d'Orient. Presque toutes, veuves de leurs évêques et de leurs missionnaires, encore meurtries des dernières persécutions, et déjà aux prises avec de nouvelles, voyant leurs communications avec l'Europe de jour en jour plus difficiles et plus rares, elles éprouvent toutes les horreurs de cette double famine dont parle le Prophète : *Et mittam famem audiendi verbum domini* (*Amos.*) Nous avons déjà fait part à nos lecteurs, de la lettre dans laquelle monseigneur l'évêque de Maxula annonçoit qu'à son arrivée au Su-tchuen, il avoit trouvé le vicaire apostolique dans une pénurie qui le mettoit hors d'état d'acheter les aubes et autres ornemens pour les nouveaux prêtres qui devoient être ordonnés. La persécution cependant avoit amené des charges extraordinaires. Il falloit aider les chrétiens exilés ou emprisonnés, refaire les planches des livres de religion, entretenir de tout les missionnaires européens. Toujours en butte aux plus rigoureuses recherches, il falloit se cacher, et souvent chez des chrétiens peu aisés, déjà ruinés par la persécution. Le vicaire apostolique, qui bénissoit Dieu de sa sainte pauvreté, n'avoit presque rien de décent pour son usage.

Ce vicaire apostolique, monseigneur Fontana, évêque de Sinite, en annonçant, dans une lettre récente, l'établissement d'un petit séminaire au Su-tchuen, malgré la persécution qui vient de se renouveler sur plusieurs points, ajoute : « Un grand nombre d'élèves

» demandent à y entrer, mais nous n'en avons admis » que douze. La circonstance des temps et la pauvreté » de notre mission ne nous permettent pas d'en rece- » voir un plus grand nombre. »

La mission du Tong-King n'est pas dans une moins affligeante situation. « Les voleurs et la famine ravagent notre mission, écrit M. Eyot. La famine enlève beaucoup de monde. On ne voit partout que des gens couverts de haillons, et dont la figure annonce un état de misère et d'inanition. Voilà que la peste vient de se joindre encore à la famine. »

« La famine augmente, écrit monseigneur l'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-King occidental, vieillard accablé d'infirmités, qui voit, comme le patriarche, *ses dernières années abreuvées d'amertume, descendre au tombeau avec douleur*. Outre 40 à 50 bouches à nourrir dans l'intérieur de notre maison, il y a quelquefois plus de 100 pauvres qui viennent demander l'aumône. La misère multiplie les voleurs. Ils pillent, ils brûlent, sans réfléchir qu'une telle conduite augmente leurs maux. L'année dernière, mes élèves ont vu les flammes qui s'élevoient en sept endroits différens. Chaque nuit, ils sont obligés de faire la garde. Leur situation me cause une peine sensible. Je les exhorte de mon mieux à mettre toute leur confiance au Seigneur. Mon âme est triste de tant de maux qui l'environnent, etc. »

L'Association de la Propagation de la Foi est appelée à apporter quelque allégement à ces maux. Les missions d'Asie ont déjà éprouvé de sensibles effets de son assistance, et M. l'abbé Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, s'est rendu plusieurs fois l'organe de leur reconnoissance. « Je vous adresse

de nouveau, écrit-il au conseil central du Midi, les actions de grâces de notre congrégation, pour le zèle que vous mettez à étendre l'Association et à la rendre de plus en plus utile à la fin excellente qu'elle se propose. En même temps que les offrandes des associés concourent puissamment au soutien des missions de l'Asie et de l'Amérique, puissent leurs prières ferventes obtenir du souverain pasteur des âmes qu'il suscite et envoie dans ces missions, où la moisson est si abondante, et le nombre des ouvriers si petits, des missionnaires en nombre suffisant et doués de l'esprit apostolique; qu'il leur ouvre et qu'il leur facilite l'accès de ces pays lointains; qu'il lève les obstacles qui empêchent plusieurs prêtres appelés à cette carrière de suivre leur vocation ! »

Ailleurs M. le Supérieur des Missions étrangères écrit : « Nous avons envoyé des exemplaires des cinq » premiers numéros des annales de l'Association au » Tong-King, en Cochinchine et à Pondichéry; point » encore dans les autres missions faute d'occasions ; » mais comme nous espérons faire partir des mission- » naires cet hiver, nous en enverrons dans les endroits » qui n'en ont point encore reçu. Je ne doute point » que nos missionnaires ne rappellent l'Association dans » leurs lettres; mais les communications avec ces pays » sont lentes et difficiles, et souvent leurs réponses » n'arrivent qu'au bout de trois années. Nous avons » écrit aux missionnaires pour les engager à nous en- » voyer des lettres remplies de détails édifians et inté- » ressans. »

Dans un exposé de l'état actuel et des besoins des missions françaises confiées au séminaire des Missions étrangères, M. le Supérieur de ce séminaire établit que

sept ou huit missionnaires européens seroient absolument nécessaires pour administrer la mission du Sut-tchuen qui n'a que ses deux évêques et un missionnaire âgé de plus de soixante ans, lequel à cause de sa mauvaise santé ne peut plus visiter les chrétientés. Il faudroit dix missionnaires pour soutenir la mission du Tong-King, et autant pour celle de la Cochinchine, et ces deux missions ensemble n'en comptent que six. Siam est dans un dénûment déplorable, et dans la mission Malabare, plus de dix mille chrétiens restent presque entièrement privés de secours spirituels depuis plusieurs années, parce que l'évêque ne peut point leur envoyer de missionnaires.

Le vicaire apostolique du Tong-King occidental est aussi chargé de l'administration spirituelle du royaume de Laos. Mais jusqu'à présent il n'a point pu y envoyer de missionnaires. Le vicaire apostolique de la Cochinchine est dans une situation à peu près semblable, vis-à-vis du royaume de Camboge, également soumis à sa juridiction spirituelle. Nous avons vu dans le dernier cahier, que les habitans de son royaume ayant envoyé dernièrement une ambassade à l'évêque de Siam pour lui demander au moins un prêtre qui pût les instruire sur les principaux mystères de la religion, et les assister dans leurs besoins spirituels, ce prélat ne put satisfaire leur demande, n'ayant personne avec lui. Ils se retirèrent, versant des larmes et plaignant leur sort de ne pouvoir obtenir ce qu'ils étoient venus chercher de si loin et avec tant de travaux.

Dans divers endroits de la presqu'île de Malaca et de l'île de Sumatra, la religion chrétienne trouveroit des facilités pour s'établir, si le séminaire des Missions étrangères pouvoit y envoyer des missionnaires. Le roi

de Lygor vouloit retenir M. Pécot, afin qu'il instruisît ses sujets dans la religion chrétienne. Les catholiques de Chandernagor dans le Bengale, ont demandé des prêtres qu'on ne peut leur donner. Le séminaire des Missions étrangères sent la nécessité d'y entretenir au moins deux missionnaires. Tels sont les besoins des églises d'Asie confiées au séminaire des Missions étrangères. Les secours qu'elles ont reçus de l'Association de la Propagation de la Foi, depuis son origine, s'élèvent à 53.090 fr. 45 c.

Les membres de l'Association ont lu avec intérêt, dans le 5ᵉ cahier, pag. 25, les lettres que Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, instruit de l'existence de l'Association de la Propagation de la Foi, avoit adressées de Bagdad à Mgr. le Grand-Aumônier et à M. Courbon, vicaire-général de Lyon, pour réclamer, en faveur de ses missions, l'assistance de l'Association. « J'ai appris avec admiration, écrivoit-il, l'établissement à Lyon d'une Association pieuse, instituée pour » donner des secours aux missions étrangères, et je me » suis senti fortement pressé de vous écrire pour vous » prier de vous intéresser aux besoins des missions de » la Mésopotamie. Si ce que j'ai appris n'est pas fondé, » je vous prie d'excuser ma simplicité; s'il y a quelque chose de vrai, j'ai la confiance que la parole de » Notre-Seigneur se vérifiera pour nous : Demandez, » et vous recevrez. »

Cette espérance de Mgr. l'évêque de Babylone ne fut point trompée. Le conseil supérieur lui alloua un secours de quatre mille francs. Cette somme lui fut transmise par le président du conseil central du Midi, auquel Mgr. Coupperie a écrit la lettre suivante :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous remercier du secours charitable que vous m'avez fait passer. M. Azar, négociant de Marseille, m'a fait parvenir, en votre nom, la somme de quatre mille francs.

Cet argent est arrivé sans accident à Bagdad. Je l'ai reçu des mains de l'adorable Providence avec une reconnoissance sensible. Cet acte de bienfaisance fera beaucoup de bien dans notre mission de Babylone; je l'étendrai même jusque dans la Perse; car ayant été nommé par N. S. P. le Pape, administrateur du diocèse d'Ispahan, je dois mes soins aux pauvres chrétiens de ce pays-là comme à ceux de la Mésopotamie.

Je prie Dieu de répandre ses abondantes bénédictions sur toutes les personnes qui composent la Société de la Propagation de la Foi : je le prie particulièrement pour vous, Monsieur, de qui je suis, etc.

† Pierre Alexandre, *év. de Babylone.*

Depuis, le conseil central du Midi a reçu de Mgr. l'évêque de Babylone une seconde lettre, dans laquelle il rend compte de l'emploi des 4,000 francs qui lui ont été alloués.

C'est celle que nous avons publiée dans notre dernier numéro.

Si maintenant, de l'Asie, les Associés de la Propagation de la Foi tournent leurs regards vers l'Occident, ils y verront encore plusieurs églises reconnoissantes, ou

soutenues, ou fondées à l'aide de leurs libéralités. Cependant le spectacle qu'offrent les missions d'Amérique diffère de celui des missions de l'Asie. Dans l'Orient, l'Eglise catholique, livrée à un triste abandon, presque toujours aux prises avec la persécution, voit ses plaies continuellement rouvertes, et ne répare point les pertes cruelles que l'ennemi lui fait éprouver chaque jour; dans les pays d'Occident, la religion trouve un sol vierge et fertile, où elle pousse de fortes racines, où une sève vigoureuse vient affermir son tronc et étendre au loin ses rameaux. La tolérance des gouvernemens civils, les simples habitudes d'un pays agricole, les dispositions naïves et faciles de plusieurs peuplades sauvages, tout concourt à ses rapides progrès et lui promet un règne étendu et stable. La barbarie produite par l'ignorance est plus facile à détruire que celle amenée par l'indifférence chez des peuples qui ont laissé volontairement s'éteindre les lumières de la civilisation et de la religion. L'Association de la Propagation de la Foi, en secondant les efforts des apôtres de Dieu, qui vont conduire à la lumière toutes ces nations nouvelles répandues sur le vaste territoire de l'Amérique, depuis les rivages où abordent les Européens jusqu'aux bords encore inconnus de l'Océan Pacifique, est donc assurée de contribuer à un vaste renouvellement, à une espèce de création. Des effets sensibles suivront de près sa coopération, et elle aura efficacement participé à une des plus belles entreprises auxquelles puissent applaudir l'humanité et la religion.

Cette assistance de l'Association de la Propagation de la Foi est déjà de quelque importance dans les pays soumis à la juridiction de l'évêque de la Louisiane. Dans une lettre récente, où ce prélat expose à un de

ses amis en Europe les travaux entrepris, les difficultés surmontées et les succès obtenus dans son vaste diocèse, il ajoute : « Vous serez tenté, mon cher ami,
» de me demander comment, destitué de tout revenu,
» j'ai pu suffire à tant de dépenses. La Providence s'est
» manifestée d'une manière admirable. Elle a daigné
» suppléer à mon dénûment par différentes voies, spé-
» cialement par l'Association de la Propagation de la
» Foi, qui a également étendu ses soins à plusieurs
» autres missions dans les deux Indes. Cette Société,
» répandue aujourd'hui dans toute la France, est di-
» rigée par un conseil présidé par le Grand-Aumônier
» de France. Si votre situation vous donne quelque
» accès auprès de cette éminence, veuillez être auprès
» d'elle l'organe de ma reconnoissance pour la part
» qu'elle a daigné me faire dans les bienfaits de cette
» pieuse Association, et lui demander pour mon dio-
» cèse la continuation de ses bontés. Vous en connois-
» sez les besoins mieux qu'un autre, et vous êtes mieux
» à portée d'apprécier ce qui y a déjà été opéré; mais
» vous savez aussi combien il nous reste à faire pour
» consolider l'œuvre commencée dans les deux grandes
» sections de cet immense diocèse. Si l'on cesse d'ar-
» roser ces jeunes plantes, elles périront infaillible-
» ment, et tout le travail, tous les frais qu'elles ont
» déjà coûtés, seront perdus pour jamais. »

Dans une lettre au président du conseil central du Midi, Mgr. l'évêque de la Louisiane accuse réception de la part qui lui a été attribuée dans les aumônes de la deuxième année. « J'aurois dû vous annoncer plutôt,
» Monsieur le Président, la réception des 11,000 francs
» que votre Association a daigné m'allouer, dont huit
» me furent envoyés directement de Paris et trois

» furent remis pour moi à M. l'abbé Blanc. J'ai senti
» vivement la générosité de cette appropriation, dont
» partie m'a servi à payer des passages d'ecclésiasti-
» ques, etc. »

Le diocèse du Kentucky, qui a aussi eu part jusqu'ici aux libéralités de l'Association, présente, sans contredit, la plus belle création ecclésiastique de toute l'Amérique du Nord. Fondé depuis quelques années, ce diocèse immense, grâces à son évêque Mgr. Flaget, a vu les plus beaux établissemens se former dans son sein. Deux séminaires, deux colléges, une communauté de dominicains, six maisons de religieuses, plus de trente églises élevées en peu d'années attestent le zèle infatigable du prélat et la bénédiction dont le Seigneur le prévient. *Une telle perspective*, écrit Mgr. Flaget à un membre de l'Association de la Propagation de la Foi, *une telle perspective dans un diocèse qui n'existe que depuis peu d'années, est consolante et mérite qu'on l'encourage.* Les aumônes de l'Association ne sont plus nécessaires ici que pour consolider l'œuvre commencée, terminer les derniers embarras du prélat, et aider à l'entretien d'établissemens qui doivent devenir prochainement une importante ressource pour les diocèses voisins, et fournir des missionnaires à toute l'Amérique du Nord. Le bâtiment du collége de Bardstown, n'est point achevé; l'évêque s'est déterminé à y ajouter une seconde aile, et cette entreprise le met à même de recevoir un plus grand nombre d'élèves, et de satisfaire les vœux des habitans de la province, qui tous ont sollicité l'accroissement d'un établissement si précieux pour leur pays, même les protestans qui regardent aussi Mgr. Flaget comme leur patriarche. La législature des Etats-Unis, à l'unanimité des deux chambres,

vient d'ériger ce collége en établissement public, et en a constitué l'évêque et ses successeurs, recteurs, avec le droit de choisir les professeurs, et beaucoup d'autres priviléges *tels*, dit Mgr. Flaget, *que je n'aurois pu rien faire de plus avantageux ni de plus honorable, quand j'aurois dicté moi-même les articles.* Les frais de construction de la cathédrale de Bardstown ne sont point encore entièrement acquittés. Dans un exposé des besoins de son vaste diocèse, après avoir passé en revue plusieurs dépenses nécessitées par les *divers établissemens*, Mgr. Flaget ajoutoit : « Que ne nous en a-t-il » pas coûté pour élever tous les jeunes gens qui ont vécu » dans nos séminaires? Ce n'est pas seulement l'éduca- » tion qu'il faut donner à nos pauvres élèves; il faut leur » fournir tous les livres et autres articles nécessaires, les » nourrir et les habiller. Aussi la pauvreté règne-t-elle » partout : rien de plus frugal que leur table, et rien de » plus pauvre que leurs habits. Malgré cette rigoureuse » économie, il seroit impossible d'en élever un si grand » nombre, si par leur travail manuel ils ne diminuoient » pas nos dépenses; mais tous les jours de l'année, pen- » dant trois ou quatre heures, ils s'emploient avec un » zèle admirable, tantôt aux travaux du jardin, tantôt » à ceux de la moisson : aujourd'hui ils feront de la » chaux, et demain ils mouleront des briques. Telles sont » leurs récréations quotidiennes où ils ne s'exercent guè- » res aux discussions de la politique, mais où leur humili- » té jette de profondes racines. Rien de plus surprenant » et de plus édifiant tout à la fois, que de voir l'évêque » officier pontificalement dans sa cathédrale avec des dia- » cres et sous-diacres élèves du séminaire, et une quin- » zaine de tonsurés et minorés en soutane et surplis, qui » chantent en musique, aussi-bien que s'ils avoient été

» élevés

» élevés à Paris. Plusieurs prêtres ont été élevés dans ce » séminaire : leur piété et leurs talens les feroient distin- » guer même en Europe, et quelques-uns d'entr'eux » sont excellens prédicateurs et très-bons controversis- » tes. Nous avons un collége pour les gens aisés ; on y » donne une éducation aussi complète que dans les bons » colléges de France ; les protestans comme les catho- » liques y sont admis, et nous en espérons le plus grand » bien pour les progrès de la saine doctrine. Nous » avons aussi fait l'essai d'une école gratuite pour les » catholiques pauvres qui n'ont point fait leur première » communion ; la moitié de leur temps est employée » aux travaux de la terre pour gagner leur nourriture, » et l'autre moitié à apprendre à lire et à écrire, et à » s'instruire dans la doctrine chrétienne. Avec 50 éco- » les de ce genre nous renouvellerions tout le pays.

» Une réflexion toute naturelle se présente : d'où » nous sont venus les moyens nécessaires pour subve- » nir à de si grandes dépenses ? C'est là le prodige de la » miséricorde de Dieu à notre égard, prodige qui nous » remplit tout à la fois d'admiration à la vue de tant de » bienfaits, et de confusion dans la crainte que nous ne » soyons des ingrats envers un père si bon et si géné- » reux. C'est pour seconder sa divine providence, que » nous réclamons de tout notre cœur la bienveillance » et les secours de nos compatriotes : le zèle qu'ils ont » montré dans tous les temps, pour secourir les mis- » sions étrangères, nous est un sûr garant qu'ils tour- » neront leurs yeux du côté de l'Amérique, et qu'ils » nous aideront de toute manière à établir et faire fleu- » rir la religion dans un pays où, il n'y a pas plus de » 40 ans, on ne voyoit que des bêtes fauves, et des hor- » des de sauvages occupées à les poursuivre. »

Un incendie heureusement réprimé à temps menaça dernièrement de détruire plusieurs de ces beaux établissemens de la mission du Kentucky, élevés à si grands frais, et la plus précieuse ressource de la religion dans ces contrées. Le zèle des habitans de Bardstown, et une pluie accompagnée de neige qui dura pendant plusieurs heures, sauvèrent ce pays d'une des pertes les plus cruelles qu'il eût pu éprouver.

Un jeune missionnaire, élève de la Propagande de Rome, qui vient de visiter ces établissemens, écrivoit dernièrement : « J'arrive du Kentucky, où j'étois allé » remplir mes commissions auprès du saint évêque » Flaget, et de quelques membres de son clergé. Ce » prélat m'a fait voir ses établissemens fameux et sa » cathédrale. Toujours à cheval avec moi, il me fai- » soit visiter ses couvens, ses séminaires et ses collé- » ges; car on doit déjà parler au pluriel de toutes ces » fondations semées au milieu des bois. Je vous avoue, » Monsieur, que si j'ai jamais été vivement pénétré, » c'est en assistant un dimanche, dans la cathédrale » de Bardstown, au saint Sacrifice. Des torrens de » larmes coulèrent de mes yeux. Les cérémonies à la » romaine, et avec la plus grande décence, le chant » le plus grave et le plus touchant, un clergé pieux » et modeste, tout me frappa tellement, que je me » croyois encore au milieu des églises les mieux réglées » de Rome, que j'avois cru ne plus retrouver dans au- » cun lieu du monde. J'adressai du fond de mon cœur » mes prières à Dieu pour ce digne évêque, pour la » France, et pour ceux qui, par leur générosité, fai- » soient servir le bon Dieu avec tant de magnificence » au milieu de ces forêts. »

Qui oseroit méconnoître ici la main toute-puissante

et miséricordieuse du Seigneur? Après Dieu, le vénérable évêque du Kentucky reconnoît devoir le succès de son ministère à notre France chrétienne, à cette patrie qui lui est si chère. C'est pour remplir ses pieuses intentions et acquitter le tribut de sa reconnoissance que nous transmettons aux associés de la Propagation de la Foi, les remercîmens qu'il adressoit naguères aux bienfaiteurs de sa mission.

« BENOIT JOSEPH FLAGET, *par la grâce de Dieu et l'autorité du saint Siége, évêque de Bardstown, dans les Etats-Unis de l'Amérique, à tous ses généreux compatriotes et bienfaiteurs*, SALUT ET BÉNÉDICTION.

» Avec quelle joie et quelle reconnoissance n'avons-nous pas reçu les dons que la piété de nos compatriotes destinoit à nos églises naissantes! Il nous sembloit revoir ces temps heureux où les chrétiens, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, mettoient tout en commun pour le bien général de la grande famille, et où leur vœu le plus ardent étoit de porter au loin la lumière de l'Evangile, et de multiplier le nombre des adorateurs du vrai Dieu.

» Combien ne devons-nous pas chérir cette généreuse patrie qui renferme dans son sein tant d'âmes charitables! avec quelle ardeur ne supplions-nous pas le Dieu de toute bonté, de rendre ici-bas à nos bienfaiteurs le centuple de ce qu'ils nous ont donné, et de leur assurer le royaume éternel promis aux bonnes œuvres!

» Des milliers de cœurs se joindront à nous dans ce juste tribut de gratitude, parce que des milliers de chrétiens profiteront de ces bienfaits. Quand la charité ne nous procureroit d'autre récompense que la douce

et pure satisfaction d'avoir fait le bien, et de nous être ainsi rapprochés de Dieu, qui répand ses faveurs sur tous les hommes, et à tout instant, combien le cœur devroit la préférer à ce froid égoïsme qui nous isole au milieu de nos semblables ! Mais quand on pense que la charité, comme un feu divin, embrase les cœurs d'un saint enthousiasme, qu'elle devient d'une part une source inépuisable de bienfaits, que de l'autre elle excite de saints transports de reconnoissance, qu'ainsi elle unit les esprits et les cœurs par des liens plus forts que la mort.... ! Oh ! qui ne bénira Dieu de l'avoir communiquée aux hommes ? qui pourra ne pas aimer la religion sainte qui nous en fait un devoir ? Héla!, on nous dit que l'immoralité et l'irréligion font des progrès rapides en France, que la foi s'y perd, et que la fausse philosophie, cette fille de l'enfer, qui amène tous les maux sans aucun mélange de bien, s'y établit et s'y fortifie de plus en plus, et cependant les bienfaits que nous venons de recevoir des enfans de ce royaume vraiment chrétien et charitable nous attestent que la foi y règne encore avec plus d'autorité qu'en aucune autre partie du monde. Ah ! la religion qui y a été trop long-temps et trop cruellement persécutée, doit y reprendre tous ses droits ; elle communiquera ses salutaires influences et à ceux qui dictent les lois, et à ceux qui s'y soumettent. Ce sera là au moins l'objet de nos constantes prières et de celles des âmes confiées à nos soins ; et le Dieu de miséricorde exaucera des vœux si justes et si ardens !

» Que nos généreux compatriotes soient assurés que le souvenir de leurs bienfaits ne s'effacera jamais de notre mémoire. Chaque jour, en offrant le divin sacrifice, nous appellerons sur eux les bénédictions

célestes ; nous prierons le Seigneur d'inscrire leurs noms sur le livre de vie.

» Nous les supplions en finissant, de ne point ralentir leur zèle pour le succès de nos missions. Si les secours qui nous sont parvenus nous ont mis en état de faire quelque bien, il en reste encore beaucoup à faire.

» Les dettes contractées pour la construction de nôtre cathédrale ne sont point payées. Faute de ressources, nous ne pouvons multiplier nos écoles, qui sont indispensables pour enseigner les premiers élémens de notre sainte religion à la jeunesse, la préparer aux sacremens, et former des élèves pour le sanctuaire.

» Nous avons donc la ferme confiance que les âmes pieuses s'empresseront de contribuer à des œuvres si saintes, si fécondes en bénédictions pour elles-mêmes et pour nos diocésains.

» Le verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ ne reste pas sans récompense, et l'obole de la veuve est aussi agréable aux yeux du Très-Haut que les dons précieux des riches.

» † Benoît Joseph, *év. de Bardstown.* »

La mission naissante de l'Ohio, qui est entrée pour la seconde fois en partage des aumônes recueillies par l'Association, se plaît aussi à reconnoître tout ce qu'elle doit à la piété généreuse des chrétiens de France. Ici tout est à fonder, et cette importante création religieuse sollicite, dès son principe, le concours bienveillant de tous les amis des missions. L'Association de la Propagation de la Foi peut contribuer puissamment à une des entreprises les plus intéressantes pour la religion et la civilisation, qui aient été tentées dans ces derniers temps.

Nous mettrons incessamment sous les yeux de nos lecteurs le tableau de cette jeune église qui s'élève au centre de l'Amérique, à une égale distance des deux Océans, au milieu d'une population agricole et industrielle s'accroissant chaque jour avec une rapidité qui tient du prodige, livrant aux flammes les antiques forêts, changeant autour d'elle les déserts en cités, et faisant reculer la barbarie devant les empiétemens progressifs d'une civilisation aidée de toute l'expérience de l'ancien monde. Peuples heureux, qui ont cette grâce du ciel, de voir la religion présider à leur berceau, comme pour consacrer les vastes destinées qui s'ouvrent devant eux! L'homme apostolique que la providence a envoyé au milieu de cette nation nouvelle, mais qui ne lui apporte, à l'exemple des premiers apôtres, que son zèle et une extrême pauvreté, Mgr. Fenwick, dont le siége est à Cincinnati, vient d'arriver au sein de cette mission qu'il avoit quittée un moment pour visiter le *Seuil des apôtres*, et venir recommander son œuvre et son indigence au Père des fidèles, et à la générosité des églises d'Europe. Toutes les lettres reçues de lui et de ses missionnaires, retracent vivement l'étendue des besoins, la nécessité pressante des secours, et l'espérance que la mission de l'Ohio a placée dans l'Association de la Propagation de la Foi.

« Nous avons tout à faire, écrit Mgr. Fenwick au secrétaire du conseil central du Midi, nous avons tout à faire à Cincinnati, pour le spirituel et pour le temporel. La surveillance de la construction de la cathédrale, qui s'avance, et la fondation d'un séminaire, m'occupent beaucoup et partagent les soins que je devrois donner à tant de brebis errantes et affamées qui soupirent après le pain de vie. Je suis véritablement

désespéré de ne pouvoir les rassasier, de ne pouvoir pas même pourvoir à la moitié des besoins de mon diocèse. Je n'ai de ressources que dans la bonne providence et dans la charité chrétienne de la France, et surtout de notre digne et bienfaisante association, à laquelle je vous prie de renouveler ma vive reconnoissance, et de me recommander instamment avec mes pauvres ouailles. Je ne cesserai de prier pour eux tous qu'en cessant de vivre. Je n'ai pas un sous de revenu pour pourvoir aux frais du culte et à l'entretien de mon clergé, si ce n'est la collecte modique qui se fait dans l'église le dimanche. Je n'ai point d'orgue pour ma cathédrale, ni le moyen d'en acheter; point de cloches, très-peu de linge d'autel. Je n'ai point d'élèves pour mon séminaire, quand il sera construit. Les bonnes dispositions ne manquent point chez un grand nombre de jeunes gens, mais ce qui nous manque, ce sont les moyens de les recevoir et de les élever gratuitement. Cependant il est vraiment consolant et admirable de voir les progrès que fait journellement notre sainte religion dans ces pays incultes. Il ne faut que des ouvriers évangéliques et des aumônes. Les conversions sont fréquentes, le temps nous manque à visiter et instruire tous ceux qui nous appellent. Combien de pauvres chrétiens dispersés au loin dans les campagnes et les forêts, vers qui je n'ai pu me rendre encore, non plus que vers les sauvages à qui je n'ai pu qu'envoyer les chapelets et les croix que j'ai apportés de France! Veuillez bien me donner des nouvelles de tout ce qui peut m'intéresser, surtout de l'Association de la Propagation de la Foi. »

« Notre cathédrale s'avance, écrit un missionnaire de l'Ohio; elle aura 90 pieds de longueur sur 45 de

largeur. L'ancienne église en bois étoit si petite qu'elle ne pouvoit contenir le nombre des personnes qui se présentoient pour assister à nos saintes solennités. Lorsque le père Hill y exerçoit le ministère de la prédication, les protestans s'y rendoient en si grand nombre qu'ils se mettoient les uns sur les épaules des autres, et que l'on montoit sur les croisées : ce qui arriva aussi au retour d'Europe de notre évêque. Les instructions qu'on a faites ici ont déjà affoibli les préventions grossières d'un peuple ignorant qu'on avoit animé contre le clergé. Après la cathédrale, nous ne savons guères comment nous aurons des ressources pour établir le collége. Il est difficile de se faire une idée de notre position. Tout nous manque, jusqu'aux vêtemens. Il nous faut des chevaux pour nous transporter au loin chez les malades, et aller à la visite de nos paroisses, ou congrégations, souvent très-distantes les unes des autres, et cela par des chemins horribles. Il y a peu de jours, je fus appelé chez un malade à 80 milles d'ici. Je fis ce chemin dans une journée, mais la chaleur étoit si excessive et le voyage fut si pénible, qu'arrivé chez la personne je me trouvai mal. Grâces aux soins empressés de ces braves gens, qui tous fondoient en larmes, me disant qu'ils n'avoient jamais vu de prêtre dans leur bois, je fus capable, après minuit, de confesser le malade, dont la foi étoit si vive, et qui se trouva si content après la confession, que ma visite lui procura un mieux sensible.

» Depuis l'arrivée de Monseigneur à Cincinnati, bon nombre se sont présentés pour être instruits de la vraie religion. J'espère que si le Seigneur bénit nos efforts pour achever la cathédrale et fonder un collége, on verra la vérité triompher, les temples des idoles ren-

versés, et la chaire de mensonge réduite au silence. C'est pourquoi nous conjurons tous les chrétiens d'Europe de se réunir pour demander à Dieu la conversion de ces malheureux infidèles et hérétiques. Quel bonheur, si, par nos foibles travaux et nos vœux, nous méritions de voir les sauvages de ce diocèse civilisés et chrétiens, et tous les états d'Amérique unis dans la véritable unité, celle de l'Eglise catholique, où siége la vérité, où réside même le bonheur temporel qui accompagne la paix, jusqu'au jour où nous nous verrons tous réunis dans le bercail céleste, un seul troupeau sous un même pasteur! »

C'est aux Associés de la Propagation de la Foi à hâter pour l'Amérique le succès de ce vœu si chrétien. Le triomphe de la religion, dans ces contrées, ne s'accomplira pas sans efforts; l'esprit de secte et d'erreur tente des efforts inouïs pour s'emparer de cette population encore neuve. « Il faut se hâter, écrit un missionnaire. Les ministres protestans s'introduisent en abondance parmi les sauvages, et bientôt nous fermeront la porte. Vous n'avez pas d'idée de leur zèle hérétique ni de leurs dépenses énormes. »

« Le zèle pour l'erreur est toujours très-ardent, écrit un autre missionnaire, surtout chez les imperturbables et ridicules méthodistes. Je serois au désespoir si je voyois élever dans mes environs un temple par les mains de cette secte. J'ai cependant à craindre cet affront, si on ne me procure des secours pour l'édification des églises que nous sommes en train d'élever au vrai Dieu. Notre petite chapelle est toujours insuffisante, et surtout les grandes fêtes de l'année, où les trois quarts de la population se trouvent hors de leurs habitations. Bien des personnes ne vont pas à la messe faute d'y

trouver une place convenable. Des sauvages mêmes me disoient hier qu'ils s'y rendroient tous les dimanches lorsque notre église seroit finie, et qu'un grand nombre des leurs embrasseroient la religion catholique. Les sauvages de l'*Arbre-Crochu* viennent d'écrire à M. Richard, demandant à grands cris une *robe-noire* qui prêche. En attendant, les méthodistes, les presbytériens répandent leurs erreurs. Les journaux sont remplis des détails de leurs succès. Ils sont soutenus par des secours immenses. Quant à nous, nous marchons dans la pauvreté et au nom du Seigneur. Combien de jeunes ecclésiastiques en France pourroient, sans nuire à leurs diocèses, se rendre utiles dans nos saintes missions ! Que d'âmes ils auroient à offrir à Dieu au grand jour de ses récompenses ! »

Depuis son établissement, la mission de l'Ohio a reçu de l'Association de la Propagation de la Foi, en deux répartitions, un secours de 20,540 francs. En résultat, les secours accordés aux missions de l'Amérique du Nord, par l'Association de la Propagation de la Foi, depuis son origine, se sont élevés à 75,886 f. 90 c.

Une portion de ce secours, comme on l'a vu plus haut, a été attribuée cette année à une mission établie dans l'Acadie, ou Nouvelle-Ecosse, et au cap Breton, et qui doit s'étendre jusque dans la triste et froide région des Esquimaux, au nord-est de l'Amérique septentrionale. Nous donnerons dans un prochain numéro d'intéressans détails sur cette mission, pour laquelle vient de s'embarquer le père Vincent de Paul, français, religieux de la Trappe, qui a déjà exercé avec fruit le ministère apostolique parmi les sauvages, les nègres, les catholiques irlandais et quelques familles françaises qui ne sont pas même des débris de l'an-

cienne colonie que la France avoit fondée dans ces parages, et qui a été entièrement dispersée et anéantie. Les sauvages indigènes de la Nouvelle-Ecosse ont été appelés à la foi, il y a près d'un siècle. Ils sont connus sous le nom de Mic-Macs : c'étoit une nation antropophage. Des jésuites français vinrent leur apporter, au péril de leur vie, les lumières de l'Evangile. Plusieurs de ces ministres du Seigneur, victimes de leur zèle, périrent dans les tourmens; mais la voix de leur sang, élevée vers le ciel, a obtenu de la miséricorde divine la conversion de cette nation païenne à la foi catholique, dont elle a depuis gardé le dépôt avec une invariable constance, malgré tous les dangers de séduction. Le zèle de ces pauvres Indiens feroit honte à notre lâcheté. Ils font jusqu'à 100 lieues pour venir trouver un prêtre et recevoir les sacremens, et souvent n'ayant plus de provisions à leur arrivée, ils passent les jours entiers sans manger, oubliant les besoins du corps pour ne s'occuper que de leurs âmes.

« Pendant le temps de ma mission, écrit le P. Vincent de Paul, j'ai eu la consolation de voir plusieurs familles de nègres protestans embrasser la religion catholique. Un grand nombre de personnes de différentes nations et sectes l'ont embrassée également, à la grande satisfaction des enfans de la véritable Eglise. On a été obligé de bâtir de nouvelles chapelles et d'agrandir les anciennes. Parmi les étrangers qui viennent tous les jours habiter ce pays-là, un grand nombre apportent la vraie religion avec eux; les anciennes familles catholiques voient leurs membres se multiplier. Pendant quelque temps, je me suis trouvé seul missionnaire dans un espace de cinquante lieues. Je trouvai partout des peuplades de catholiques. Si quelques prêtres zélés vou-

loient aller porter les secours spirituels à tous ces peuples, qui sont comme abandonnés, ils feroient un grand acte de charité et se couvriroient de mérite; il faut qu'ils s'attendent à éprouver beaucoup de misères, à souffrir la faim, le froid, la persécution, la pauvreté; à courir de grands dangers pour leur vie, soit sur la mer, soit sur la terre. Mais une considération qui doit faire passer sur tant de peines et de dangers, c'est le grand bien qu'il y a à faire, particulièrement chez les sauvages, qui méritent qu'on travaille à leur salut, à cause de leur foi vive et de leur bon caractère. J'ai eu le projet de les former en villages aussitôt que je les ai connus (1). J'ai acheté un terrain assez spacieux, près de la mer, pour y faire un établissement de religieux qui auroit servi à les civiliser et à les rendre encore meilleurs chrétiens. Ils se seroient établis autour de nous et nous aurions été à portée de les voir et de les instruire. J'ai fait bâtir une maison sur ce terrain, en attendant que quelques âmes généreuses nous assistent pour faire une chapelle et quelques autres bâtimens nécessaires dans notre projet pour opérer le bien que nous désirons.

» Nous osions nous promettre de faire de ces pauvres sauvages, non-seulement des chrétiens instruits et parfaits, mais encore de bons laboureurs, de bons ouvriers, en un mot, des hommes utiles à l'état et qui ne lui seroient plus à charge, comme ils l'ont été jusqu'à présent. Le peu de leçons qu'ils ont reçues de nous sur l'agriculture est une preuve du succès que nous aurions obtenu, car ils en ont tiré déjà du profit. Nous avons

(1) A l'exemple des fameuses réductions ou bourgades fondées par les Jésuites au Paraguay.

travaillé avec eux, et notre exemple les a encouragés. Il est très-bon qu'ils sachent cultiver la terre, parce que ce pays commençant à se peupler, le gibier disparoît peu à peu, et il y a des temps où l'on ne peut pas pêcher. Mais tout cela n'est qu'une partie du bien qu'on se proposoit de faire; travailler au salut de leurs âmes, les rendre humbles, sobres, laborieux, charitables par principes de religion, c'est par là que nous devions compléter et perfectionner la bonne œuvre.

» Mon supérieur m'encourage à retourner en Amérique, pour cette fin louable, et afin de travailler aussi au salut d'autres peuples sauvages, qui ne connoissent point encore Dieu, tels que les Esquimaux. C'est un peuple barbare et antropophage. Dernièrement des pêcheurs européens firent une descente dans les bois qu'ils habitent au nord et à peu de distance des bancs de Terre-Neuve. Les sauvages ayant décoché quelques flèches, les pêcheurs ripostèrent par des coups de fusil. Un des Indiens fut tué, tous les autres se sauvèrent. Une sauvagesse qui étoit restée près du corps mort qu'on présume être son mari, fut prise et amenée à St.-Jean-de-Terre-Neuve. Elle avoit les ongles et les dents extrêmement longs. On lui présenta des viandes cuites, elle n'en fit pas de cas, mais elle se jeta sur une volaille crue et la dévora sans ôter les plumes. Il est bien difficile de civiliser cette sorte de sauvages; ils sont très-méchans, et leur langue paroît annoncer de très-grandes difficultés. Mais ces âmes ont été créées par Dieu et rachetées par Jésus-Christ. Elles sont d'autant plus dignes de notre compassion et de notre charité, qu'elles sont plus abandonnées et plus éloignées du royaume des cieux. On est venu à bout de civiliser et de rendre catholiques plusieurs nations barbares; on pourra éga-

lement, avec l'aide de Dieu, amener celle-là à la connoissance de la vraie religion. Les Mic-Macs étoient féroces et idolâtres; à présent ils sont doux et connoissent le vrai Dieu. Si nous sommes secondés, nous pourrons faire pour les Esquimaux ce que les anciens missionnaires ont fait pour les Mic-Macs. Puisque séduits par la philosophie les peuples chrétiens abandonnent la foi, il faut, selon l'oracle divin, qu'elle aille revivre chez d'autres hommes et dans d'autres cœurs. Si elle s'éteint pour ceux qui méritent ce malheur, en fermant volontairement les yeux à sa lumière, elle en éclairera d'autres qui se rendront dignes d'être conduits par son divin flambeau. Elle ne se perd jamais; si elle s'éloigne de nous, c'est notre faute.

Ainsi, dit un journal (1), en rendant compte des premiers cahiers des *Annales de l'Association*, *ainsi d'intrépides missionnaires plantent la croix de Jésus-Christ au sein des forêts sauvages, et réunissent au pied de cette croix des barbares qui bientôt jouiront de tous les avantages de la civilisation chrétienne. Tandis que dans notre vieille Europe une secte impie travaille à éteindre les lumières de la foi et rejète avec dédain la religion qui civilisa nos pères, l'Evangile de Jésus-Christ traverse les abîmes de l'Océan et renouvelle, au milieu des hordes sauvages de l'Amérique, les merveilles des anciens jours.*

Dans le compte que nous venons de rendre, nos lecteurs ont pu voir quelque aperçu des succès, des épreuves et des besoins de la religion dans une grande partie de l'univers. Ils l'ont vue, se propageant de proche en proche, reculer chaque jour ses limites, et l'Asso-

(1) Le Mémorial catholique.

ciation de la Propagation de la Foi, suivant le même progrès, étendre avec elle sa bienfaisante influence de l'un à l'autre hémisphère. Magnifique et consolant tableau, sur lequel nous sommes heureux d'avoir pu arrêter un instant les regards des membres de l'Association de la Propagation de la Foi, comme la plus douce récompense de leur zèle et le plus puissant encouragement de leurs efforts !

Ils trouveront encore un noble encouragement dans le témoignage de la satisfaction que fait éprouver au digne prélat qui préside l'Association, le progrès toujours croissant de cette belle œuvre. « Les heureux résultats de votre zèle, écrit S. A. E. le Cardinal Grand-Aumônier de France au président du conseil central du Midi, les heureux résultats de votre zèle sont toutes les années un nouveau motif pour moi d'offrir des actions de grâces à Dieu. L'Association de la Propagation de la Foi est appelée à faire trop de bien pour que je cesse un instant de l'encourager et de la soutenir. Je serai toujours empressé de l'affermir et de l'étendre. Recevez-en l'assurance, M. le Président, ainsi que tous les membres de votre conseil. » Nos lecteurs savent déjà avec quelle faveur ce touchant intérêt est partagé par les premiers pasteurs de nos églises. Plusieurs d'entr'eux se sont empressés d'ordonner l'établissement de l'Association dans leurs diocèses par des mandemens ou par des lettres pastorales. Rien ne fera mieux sentir l'importance de l'Association de la Propagation de la Foi que le jugement porté sur elle par les évêques de France, par ces guides d'Israël placés sur les lieux hauts pour signaler au peuple fidèle les voies à suivre, les écueils à éviter, et la marque de la divine sagesse dans les œuvres vraiment inspirées.

Mgr. l'Archevêque de Bordeaux, ce vertueux Pontife que la religion associe depuis plus de soixante ans à ses combats et à ses triomphes, à ses persécutions et à ses victoires, à dû accueillir avec joie une œuvre destinée à étendre au loin le règne de la Foi.

« Les grands intérêts qui se rattachent à l'Association » de la Propagation de la Foi, dit-il dans une lettre » pastorale, les avantages qu'elle procure aux fidèles » qui en font partie, les succès qu'elle a eus déjà dans » plusieurs parties du royaume, sont autant de motifs » qui me font vivement désirer d'en procurer l'établis- » sement dans mon diocèse. Quelque importantes que » soient les œuvres diverses qu'entretient la charité des » fidèles, celle-ci doit inspirer un intérêt particulier, et » pourra réussir sans nuire aux autres : la charité est » inépuisable quand c'est la foi qui l'inspire. »

Mgr. l'Evêque d'Aire, qui a fait partie pendant quelque temps du conseil supérieur de l'Association, expose le vaste but qu'elle se propose, dans une lettre pastorale :

« Nous avons, N. T. C. F., le bonheur de vous annoncer aujourd'hui une œuvre féconde en mérites : simple en même temps et facile pour chacun de vous dans son exécution, une œuvre dont les conséquences sont tellement importantes pour votre salut, pour celui d'une grande partie du genre humain, que si nous négligions de vous la communiquer, nous serions impardonnables à nos propres yeux; nous nous regarderions coupables envers vous, envers des millions de semblables, devant notre Sauveur et souverain juge N. S. J. C.

» L'œuvre dont je viens vous entretenir ne se propose rien moins que d'arracher à l'ignorance, à l'idolâtrie, des peuplades sauvages, des nations entières, et de

répandre

répandre la lumière de l'Evangile dans tous les lieux de la terre qu'elle n'a pas encore éclairés. Ce but, direz-vous, est magnifique sans doute ; il est chrétien ; mais trop vaste, trop au-dessus de nos forces. Ne vous effrayez pas, N. T. C. F., de son étendue et de votre foiblesse. Le moyen de l'atteindre est à votre portée ; il est dans la main de l'artisan et du cultivateur, comme dans celle du propriétaire et du riche. Vous l'avouerez vous-mêmes quand vous aurez entendu ce que nous avons à vous dire. »

Ici le Prélat expose l'origine du séminaire des Missions étrangères ; il rappelle avec quelle rivalité de zèle les divers diocèses se prêtoient alors à ces vocations transcendantes, et se faisoient un honneur de compter quelques-uns de leurs prêtres parmi les héros du ministère apostolique. Il montre ensuite les espérances des missions presque abattues par une révolution qui ne devoit point pardonner à un monument destiné à propager la foi et les mœurs. Au retour de la légitimité, le séminaire des Missions étrangères se relève ; quelques missionnaires épars, échappés aux fureurs de l'impiété, se réunissent dans leur ancien établissement. « Nous nous féliciterons toujours, dit Mgr. l'Evêque d'Aire, d'avoir vécu quelque temps sous leur toit hospitalier, d'avoir entendu les récits pleins d'intérêt qu'ils nous faisoient de leurs travaux apostoliques aux Indes, à la Chine. Nous admirions le ton simple et naturel avec lequel ils racontoient les dangers qu'ils avoient courus et la vivacité de foi, le dévoûment absolu qui en avoient fait des soldats intrépides dans l'exercice de leur ministère. Mais leur société n'offroit plus que quelques précieux et vénérables débris des temps passés : les sujets ne s'y présentoient que rarement, parce que les

diocèses, dépourvus eux-mêmes de prêtres, n'en ont plus à donner. Les ressources pécuniaires n'arrivoient qu'avec lenteur et goutte à goutte, parce que les familles autrefois opulentes sont aujourd'hui ruinées, et le gouvernement fatigué sous le poids de ses charges et de ses bienfaits.

» Dans cet état d'épuisement, qui ne permettoit plus à la maison mère d'alimenter ses colonies et d'en réparer les pertes par des envois proportionnés, on prévoyoit avec douleur l'époque inévitable et prochaine où la prédication de l'Evangile cesseroit de se faire entendre aux pauvres infidèles.

» Apprenezici, N. T. C. F., à ne point croire que tout est perdu quand il ne nous reste que la Providence. Elle inspire à quelques personnes de son choix la pensée d'une grande entreprise, et en même temps, ce zèle courageux et infatigable qui d'ordinaire assure le succès. C'est dans la métropole des Irénée et des Pothin que se projette et se forme une Association qui va, n'en doutons point, accélérer les conquêtes du christianisme. Foible à son origine, elle prend des accroissemens autour d'elle, et bientôt la capitale s'y réunit sous la présidence éclairée de S. A. E. Mgr. le Grand-Aumônier. Bordeaux s'empresse d'imiter cet exemple, sous celle de son admirable patriarche. Avignon, Rouen et plusieurs autres diocèses, partagent la même gloire. Aire s'honorera, nous osons l'annoncer, de la partager avec eux, et bientôt sans doute l'Association embrassera toute la France catholique, sous la protection royale du plus illustre serviteur de Jésus-Christ.

» Qui pourroit en effet refuser de donner son nom à cette société de fidèles de tout rang, de toute condition, de tout âge, quand il saura que l'on ne lui demande

pour l'inscrire, d'autre prière qu'un *pater* et un *ave*, d'autre contribution qu'un sou par semaine? Et pourtant d'une offrande aussi légère, aussi mince, quel résultat ne pourroit-on pas recueillir? Qu'un vingtième seulement de la population entière s'impose à ce sou par semaine : calculez le total qui en proviendra, les bienfaits innombrables que produira cette somme annuelle. Voyez tant d'îles et de contrées continentales se couvrir subitement de colléges dirigés par nos habiles missionnaires, voyez l'affluence des jeunes indigènes qui s'y rendront; comptez la milice sacerdotale qui sortira toute instruite de ces asiles de la piété, de la science évangélique. Dans l'espace de 25 ans des milliers de prêtres se seront répandus au milieu de leurs compatriotes, leur annonceront dans leur propre idiome, la doctrine; les œuvres miraculeuses, la vie, la mort, la résurrection du divin Sauveur. C'est alors qu'il sera numériquement vrai de dire que toute langue bénit le Seigneur sur la terre. Gloire immortelle à l'antique et chrétienne cité assisse sur ses deux fleuves majestueux! C'est de son sein, que le salut se sera communiqué si rapidement aux nations idolâtres.

» Il se présente ici, N. T. C. F. une observation très-remarquable. Jusqu'à ces derniers temps la réforme s'étoit élevée avec aigreur contre nos établissemens de missionnaires étrangers. Elle sembloit se complaire à leur supposer des motifs qu'assurément ils n'eurent jamais. Ce n'est point, disoit-elle, le zèle pour le salut des âmes et la gloire de Jésus-Christ qui les transporte hors de leur patrie, mais l'ennui du cloître, le dégoût de leurs devoirs, ou l'envie d'acquérir au loin une considération qu'ils ne peuvent obtenir parmi leurs compatriotes. Et d'ailleurs, ajoutoit-elle,

c'est blesser les droits des souverains que d'aller, sans leur aveu, enlever leurs sujets à la religion nationale : comme si les apôtres avoient attendu le consentement des empereurs pour publier la bonne nouvelle dans l'empire : comme si encore les réformateurs eux-mêmes, avant de répandre leurs innovations, avoient sollicité l'agrément des souverains ; ou bien qu'apparemment il falloit la permission des rois, ou le don des miracles pour enseigner la vérité aux infidèles, et qu'il ne fallût ni l'un ni l'autre pour prêcher l'erreur à toute l'Europe.

» Après s'être exhalée si long-temps en invectives contre nos missionnaires, voici que la réforme a voulu avoir aussi les siens, et qu'elle a commencé à s'appliquer à elle-même ces paroles du divin Maître : *Allez, enseignez toutes les nations.* Elle fait traduire à sa manière et imprimer à grands frais nos livres saints dans toutes les langues connues, et fait débarquer par ses ministres, des cargaisons de bibles sur toutes les côtes où abordent ses bâtimens de commerce. Que signifie ce changement d'opinion et de pratique ? D'où lui est venue cette variation de principes ? Comment ce zèle s'est-il tout-à-coup emparé de ceux-là mêmes qui en faisoient un crime aux catholiques ? Et comment enfin expliquer leur ardeur subite à convertir les infidèles, à rivaliser sur ce point avec l'Eglise mère, après l'avoir condamnée pour ce même fait durant trois siècles ? Nous seroit-il permis d'espérer qu'après avoir pu prendre assez sur eux-mêmes pour adopter sa conduite charitable envers les infidèles, ils finiront par adopter aussi sa doctrine ? C'est alors que leur prédication deviendra totalement salutaire et fructueuse. Quoi qu'il en soit, ce phénomène moral semble tenir du prodige.

Si nous n'en découvrons encore ni la cause ni le but, nous savons que les voies de la Providence se dérobent à nos foibles regards, et que les hommes ne font souvent qu'amener, à leur insu, l'accomplissement de ses desseins. Prions, adorons, et fions-nous à elle (1).

---

(1) Mgr. l'Evêque d'Aire paroît ici avoir considéré la Société biblique sous le même point de vue que le comte de Maistre dans ses Soirées de St.-Pétersbourg. Voici le dialogue que cet écrivain met dans la bouche des deux principaux interlocuteurs de son ouvrage :

LE SÉNATEUR.

« Je crois avoir trouvé à cette institution (la Société Biblique) une face qui n'a pas encore été observée et dont je vous fais les juges. Ecoutez-moi je vous prie. Lorsqu'un roi d'Egypte fit traduire la bible en grec, il croyoit satisfaire ou sa curiosité, ou sa bienfaisance, ou sa politique : et sans contredit, les véritables Israélites ne virent pas sans un extrême déplaisir cette loi vénérable jetée pour ainsi dire aux nations, et cessant de parler exclusivement l'idiome sacré qui l'avoit transmise dans toute son intégrité de Moïse à Eléasar.

» Mais le Christianisme s'avançoit, et les traducteurs de la Bible travailloient pour lui en faisant passer la sainte Ecriture dans la langue universelle ; en sorte que les apôtres et leurs premiers successeurs trouvèrent l'ouvrage fait. La version des septante monta subitement dans toutes les chaires, et fut traduite dans toutes les langues alors vivantes qui la prirent pour texte.

» Il se passe dans ce moment quelque chose de semblable sous une forme différente. Quand même la Société Biblique ne sauroit ce qu'elle fait, elle n'en seroit pas moins pour une époque future, ce que furent jadis les Septante qui certes se doutoient fort peu du Christianisme et de la fortune de leur traduction. Les apôtres ne sont pas des traducteurs, ils ont bien d'autres occupations ; mais la Société Biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare ces différentes versions que les véritables envoyés expliqueront un jour, en vertu d'une mission légitime *qui chassera le doute de la cité de Dieu ;* et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir. »

LE COMTE.

« Je vous remercie de ce que vous me dites sur la Société Biblique. Vous êtes le premier penseur qui m'ayez un peu réconcilié avec une institution qui repose toute entière sur une erreur capitale ; car ce

» Mais gardons-nous de redouter la concurrence des missionnaires hétérodoxes. Les nôtres parlent un tout

---

n'est point la *lecture*, c'est l'enseignement de l'Ecriture-Sainte qui est utile. La douce colombe, avalant d'abord, et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée, est l'image naturelle de l'Eglise, expliquant aux fidèles cette parole écrite qu'elle a mise à leur portée. Lue sans notes et sans explications, l'Ecriture-Sainte est un poison. La Société Biblique est une œuvre protestante, et comme telle nous devons la condamner. D'ailleurs qui peut nier qu'elle ne renferme, je ne dis pas seulement une foule d'indifférens, mais de sociniens même, de déistes achevés ; je dis plus encore, d'ennemis mortels du Christianisme? Voilà, il faut l'avouer, de singuliers *propagateurs de la Foi*. Peut-on nier de plus les alarmes de l'Eglise anglicane, quoiqu'elle ne les ait point encore exprimées formellement? Peut-on ignorer que les *vues secrètes* de cette Société ont été discutées avec effroi dans une foule d'ouvrages composés par des docteurs anglais? Si l'Eglise anglicane a gardé le silence jusqu'à présent, c'est qu'elle se trouve placée dans la pénible alternative ou d'approuver une société qui l'attaque dans ses fondemens, ou d'abjurer le dogme insensé, et cependant fondamental du protestantisme, l'*autorité* de la *raison individuelle*. Il y auroit bien d'autres objections à faire contre la Société Biblique, et la meilleure, *c'est qu'en fait de prosélytisme, ce qui déplaît à Rome ne vaut rien*. Attendons l'effet qui décidera la question. On ne cesse de nous parler du nombre des éditions, qu'on nous parle un peu de celui *des conversions*..... J'embrasse cependant avec transport le point de vue ravissant et tout nouveau sous lequel vous me faites apercevoir dans un prophétique lointain, l'effet d'une entreprise qui, séparée de cet espoir consolateur, épouvante la religion au lieu de la réjouir. »

Cette dernière face sous laquelle le comte de Maistre considère la Société Biblique, ne peut être envisagée avec quelque satisfaction, qu'en supposant une expurgation faite plus tard avec soin, des innombrables erreurs que l'esprit de secte et d'hérésie propage par la falsification du texte sacré, dont la traduction en tant de langues différentes, abandonnée sans contrôle au jugement particulier de chacun des nombreux interprètes salariés par la Société Biblique, se prête à toutes les altérations que peut faire supposer une ignorance souvent grossière, unie à une évidente mauvaise foi. Nous aurons occasion dans un des prochains numéros des Annales, de justifier cette assertion par des preuves de fait.

autre langage, ils ont un accent de vérité, une chaleur d'onction, une autorité de paroles qui ne s'acquièrent, ne s'imitent point au dehors, et ne se font entendre que dans la succession apostolique. Les nôtres feront toujours une impression bien différente, par leur désintéressement personnel, par une entière abnégation d'eux-mêmes, par le mépris des choses qui frappent les sens et passent avec eux, par la contemplation de celles qui ne s'aperçoivent pas et sont éternelles (1). Qu'ils arrivent après les prédicateurs de la réforme, et bientôt armés de cette croix qui attire tout à elle, ils s'attacheront plus facilement des hommes qui auront déjà sacrifié leurs idoles à Jésus-Christ; ils achèveront dans leurs esprits le triomphe de la vraie doctrine, en leur faisant sentir le charme et la force irrésistible de l'unité.

» Songeons seulement à l'immense étendue des contrées idolâtres, habitées dans l'un et l'autre hémisphère, soit par des peuplades sauvages dispersées dans les îles, dans les forêts, sur des terrains incultes, et presque inaccessibles; soit par des nations entières, d'innombrables populations réunies sous le gouvernement de leurs souverains : Songeons à tant de millions de nos semblables qui nous restent à éclairer, à la multitude d'ouvriers évangéliques, à l'abondance des ressources

(1) On ne voit point que les missionnaires protestans s'introduisent dans les pays où ils seroient dans le cas d'ajouter l'autorité du martyre à celle de leurs paroles. Ils n'ont point essayé de pénétrer en Chine, et on ne les rencontre guères que dans les établissemens des colonies anglaises où le gouvernement leur assure en général par de forts émolumens les moyens d'élever une famille et de jouir d'une aisance que leur fortune ne les mettroit pas à même de se procurer dans leur pays.

que nécessite cette vaste entreprise : songeons enfin à la déclaration que le divin Législateur ne cesse de nous faire entendre : *Cet Evangile du royaume sera annoncé par toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations.* Se pourroit-il que des motifs si touchans, si impérieux, restassent sans effet sur une seule âme catholique ? Non, non, N. T. C. F. il ne sera pas dit que le zèle de nos frères séparés l'emporte sur le nôtre dans la cause de Jésus-Christ et de sa religion.

» Jadis nos aïeux se trouvèrent dans la situation de nos contemporains idolâtres. Si le Christianisme ne leur avoit point été annoncé, ils seroient restés ce qu'ils étoient, ce que leurs pères avoient été de temps immémorial. Si la morale de l'Evangile n'avoit pas adouci la férocité de leurs caractères, ils n'auroient pu laisser pour héritage à leur postérité que leur ignorance, leur barbarie. Privés comme eux des lumières de la révélation, nous ne connoîtrions ni le Dieu tout-puissant qui nous a créés à son image, ni le Dieu Sauveur qui nous a rachetés par son sang : nous serions encore aux pieds de nos idoles nationales. Eh bien, N. T. C. F. ce que les anciens chrétiens firent pour nos aïeux, faisons-le pour les infidèles de nos jours. Portons chez eux la civilisation et le salut, la connoissance du bonheur et dans le monde qui passe, et dans celui qui ne passe point. Si cette sublime entreprise a des dangers, ils ne sont pas pour nous ; si dans l'exécution elle exige les plus grands sacrifices, elle ne nous demande à nous que celui du denier de la veuve. Hâtez les temps, ô Seigneur, et que bientôt le bruit de vos merveilles retentisse aux contrées qui ne les ont point entendues ? (Eccl. c. 36.)

« Vous qui loin de la patrie supportez les privations,

les fatigues, et bravez les climats et les dangers pour aller porter la paix et l'Evangile aux infidèles ; vous dont les *traces sont si belles sur les montagnes*, hommes de Dieu, missionnaires et apôtres de l'Eglise catholique, réjouissez-vous dans le Seigneur : jusqu'ici vous avez gémi d'une pénurie qui retardoit les progrès de votre ministère, vous nous appeliez à votre aide, nous voici : vos vœux sont exaucés. Bénissez la Providence ; elle met pour vous en mouvement le royaume très-chrétien, et déjà s'ouvre devant vous une heureuse époque de consolation, de succès, de conquêtes.

» Et vous aussi, à qui nous sommes inconnus et que nous aimons sans vous connoître, objets de notre sollicitude, peuples assis encore dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie, le jour approche où vous comblerez la France de bénedictions pour les bienfaits qu'elle vous prépare à votre insu. La Providence sembloit vous avoir délaissés. Ses voies sont impénétrables : ne l'accusez donc jamais. Peut-être a-t-elle attendu jusqu'à présent que vos âmes fussent disposées à recevoir la semence évangélique. On s'apprête à vous l'apporter. Acceptez-la docilement, avec amour. Alors vous confesserez que les idoles n'étoient qu'illusion et vanité. Vous tournerez vos regards et vos cœurs vers l'Homme-Dieu qui a versé son sang pour le salut, non d'une nation, mais de tous les hommes, et par qui seul ils peuvent être sauvés ; vers l'Homme-Dieu auquel tout pouvoir a été donné, au nom duquel tout genou doit fléchir dans l'univers, et qui dans l'essence divine est un avec le Père et le Saint-Esprit. Vous l'adorerez avec nous, et avec nous vous répéterez dans vos cantiques qu'à l'éternelle trinité des personnes appartiennent l'empire, l'honneur, la gloire, les bénédictions

de toute créature, au ciel et sur la terre, maintenant et à jamais, dans tous les siècles des siècles. »

Cette touchante allocution est terminée par l'exposé des mesures ordonnées par Mgr. l'Evêque d'Aire, pour l'établissement de l'Association. Il érige les deux fêtes de l'Association de la Propagation de la Foi en fêtes diocésaines solennelles, et règle la manière dont elles seront célébrées.

Cette mesure a été adoptée par S. E. Mgr. le Cardinal archevêque de Toulouse, qui a également adressé au clergé et aux fidèles de son diocèse, une lettre pastorale sur l'Association de la Propagation de la Foi : « Qu'il est beau, s'écrie-t-il, qu'il est beau et touchant le spectacle de cette Eglise de France qui, à peine relevée de ses ruines, jette les regards de sa maternelle sollicitude sur tous ses enfans des terres éloignées, et oublie ses propres besoins pour venir à leur secours ! Tel est l'effet de la charité, toujours vivante au sein de la véritable Eglise ; telle est la vertu toujours permanente de ces paroles de son divin fondateur : *Allez, enseignez toutes les nations.* »

Après avoir exposé l'état florissant des missions françaises avant la révolution, et le dénûment actuel de nos missionnaires qui demandent des prières pour attirer les bénédictions du ciel sur leurs travaux, et des aumônes pour fonder les écoles, les séminaires et tous les établissemens qui seuls peuvent perpétuer et garantir les fruits de leur zèle, Mgr. l'Archevêque de Toulouse exhorte ses diocésains à répondre à ce saint appel, et à s'associer à cet apostolat ; il leur promet la reconnoissance des âmes au salut desquelles ils auront concouru, et il termine par ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Ces offrandes que nous sommes*

chargés de recueillir ne fournissent pas seulement aux besoins des saints, mais encore elles contribuent beaucoup à la gloire du Seigneur par le grand nombre d'actions de grâces qui lui sont rendues. Les saints recevant ces preuves de votre libéralité par votre ministère, se portent à glorifier Dieu de la soumission que vous faites paroître pour l'Evangile de Jésus-Christ, et de la charité sincère avec laquelle vous faites part de vos biens.

« La charité n'a point de bornes, dit Mgr. l'Evêque de Clermont. Aimer Dieu, c'est désirer qu'il soit glorifié partout ; aimer le prochain, c'est désirer qu'un grand nombre d'âmes se sauvent. Dans l'autre partie de l'univers éloignée de nous, il y a des chrétiens. Jésus-Christ, en apportant son Evangile sur la terre, a voulu qu'il fût prêché dans tout l'univers... Voilà une grande œuvre, une œuvre bien glorieuse. *Que les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, qui annoncent les vrais biens, sont beaux !*

» La charité chrétienne montre ici combien elle est ingénieuse. S'il est glorieux de partir pour des régions éloignées, d'y annoncer la foi, ceux qui ne sont pas susceptibles d'une vocation aussi sublime, en pourront cependant partager le mérite... Ce sera par l'Association de la Propagation de la Foi. La dénomination seule de cette œuvre suffit pour en montrer l'excellence.... Elle est vaste dans son étendue, mais simple et facile, et on ne peut pas moins onéreuse... Cinq centimes par semaine et une courte prière tous les jours ! »

« Nous autorisons, dit Mgr. l'Archevêque de Besançon, l'établissement dans notre diocèse, de l'Association de la Propagation de la Foi, et la publication des indulgences qui y sont attachées. Nous exhortons de

toute notre âme et dans le Seigneur tous nos diocésains à prendre part à une si excellente œuvre, et à aider de leurs prières et de leurs aumônes, le zèle des apôtres de Dieu qui vont porter la lumière aux nations. »

« Le cœur d'un vrai chrétien, N. T. C. F. s'écrie Mgr. l'Evêque de Strasbourg, le cœur d'un vrai chrétien ne restreint point ses affections aux lieux qui l'ont vu naître, ni à ses concitoyens habitans du même royaume. Sa charité est universelle comme l'Eglise catholique dont il est membre. Il s'efforce d'imiter cet amour infini qui, en Dieu, s'étend à tous les siècles, à tous les pays, à tous les peuples de l'univers. Et loin d'être insensible au malheur de ces hommes égarés qui, aujourd'hui encore, sont environnés des ténèbres de l'idolâtrie, et assis à l'ombre de la mort, il sent son cœur soulagé lorsqu'il peut contribuer à les retirer de l'abîme de l'erreur, pour les faire marcher dans la voie du salut éternel. Nous nous estimons donc heureux, N. T. C. F. si nous pouvons concourir à rendre plus florissantes ces missions qui étendent le règne de Dieu, et multiplient les enfans de l'Eglise, dans des régions couvertes des épaisses ténèbres de l'idolâtrie. Et vous partagerez notre joie, lorsque vous penserez que les dons de votre piété généreuse vous associeront en quelque sorte aux travaux et aux mérites des hommes apostoliques qui, au péril de leur vie, vont annoncer Jésus-Christ aux extrémités de la terre, et ouvrir les portes du ciel à des peuples privés de la lumière de l'Evangile. »

« C'est moins une contribution de grâce, qu'un acte de justice que je vous propose, dit Mgr. l'Evêque de St-Flour; c'est un tribut que Jésus-Christ lève sur vous, et non une faveur qu'il vous demande. Pourriez-vous

vivre dans une honteuse indifférence à l'égard de vos frères ? (Les chrétiens des missions.) Ils sont d'autant plus dignes de notre zèle et de notre piété, que pour embrasser notre religion et se joindre à nous, ils ont fermé les yeux à toutes les considérations humaines ; et quelle seroit leur douleur s'ils restoient sans assistance ? N'ayant plus rien de ce qu'ils avoient, ne trouvant rien chez nous de ce qu'ils espéroient, ne seront-ils pas dans un délaissement absolu ? Ce sont des arbres transplantés, et s'il n'y a point de suc dans la terre pour les nourrir, y prendront-ils racine, et dès le premier orage ne seront-ils pas renversés ? Il est donc vrai, que ces chrétiens sont exposés à retomber dans l'idolâtrie, à renoncer à la Foi et à se perdre pour l'éternité ? Il n'est pas moins vrai que vous pouvez les arrêter sur le bord du précipice et les sauver ; si vous ne le faites pas, vous croirez-vous quittes devant Dieu ? »

Mgr. l'Evêque de St-Flour annonce ensuite aux fidèles de son diocèse que deux directeurs de son séminaire sont partis sur un vaisseau du roi, au mois d'août dernier, pour la mission d'Alger. Il passe en revue les diverses missions d'Orient et d'Occident, et rappelle leurs besoins. « Ces besoins, ajoute-t-il, ne crient-ils pas plus haut que ceux de l'Eglise de France où les secours de la religion quoique rares en certains endroits, ne manquent pas entièrement. »

« Puisse le Dieu des miséricordes, s'écrie ce Prélat, puisse le Dieu de miséricorde qui fait lever le soleil sur tous les hommes, inspirer à ceux de vous, N. T. C. F., qui sont déjà engagés dans le sacerdoce, ou prêts à s'y engager, le généreux dessein de fouler aux pieds la chair et le sang, pour aller raconter à ces peuples

les opprobres de Jésus-Christ, les éclairer du flambeau de la foi, et soutenir l'œuvre des missions menacée d'une ruine totale. Le Dieu trois fois saint, que nous adorons, ne sauroit laisser ce sacrifice sans récompense. Ce Dieu, la verité même, nous l'a juré. Quiconque, dit-il, abandonnera sa maison, son bien, son père, sa mère, ses frères et ses sœurs à cause de mon nom, recevra au centuple dans le temps présent, et la vie éternelle dans l'autre monde. (St. Matth. c. 19. v. 29.) Pour nous, N. T. C. F., nous l'annonçons ici solennellement ; nous accueillerons avec joie et empressement la demande de tous ceux qui se sentiront de l'attrait pour cette œuvre si héroïque et si sainte. »

Mgr. l'Evêque de St.-Flour ordonne ensuite, entre autres dispositions, que son instruction pastorale soit lue deux fois l'année dans son séminaire.

Ainsi de tous les côtés retentit dans l'Eglise la voix des évêques appelant les prêtres et les fidèles au secours des missions, et préconisant dans la France chrétienne l'Association de la Propagation de la Foi. Lyon à qui l'Eglise devra cette belle fondation, continue à la régulariser et à l'affermir dans son sein. La seule indication des résultats qu'elle a produits dans ce diocèse, fait preuve de la persévérance avec laquelle les fondateurs de l'Association s'attachent à leur œuvre, et la dirigent dans l'exacte observation des règles qu'ils lui ont données. Le conseil particulier du diocèse de Lyon a écrit à tous les curés pour leur recommander l'établissement de l'œuvre dans leurs paroisses : « L'Association de la Propagation de la Foi, dit-il, est une des importantes institutions qui aient marqué depuis quelque temps ce retour aux vues utiles et religieuses, et cet admirable esprit de zèle qui semblent caractériser pour notre

France chrétienne une époque de régénération. Ce ne sera pas un des moindres titres d'honneur pour ce diocèse de Lyon, déjà si renommé par tant de fondations dues à la plus ingénieuse et à la plus active charité, que l'établissement d'une œuvre dont les résultats doivent se faire éprouver à la fois dans les régions les plus éloignées, et dans notre patrie elle-même, et qui déjà, grâces à une providence qu'on se sauroit assez remercier, a produit sensiblement tous ces effets.....

» Peut-être cependant, Monsieur, cette belle œuvre n'est-elle pas encore régulièrement établie dans votre paroisse, nous avons espéré de votre piété et de votre zèle que vous voudriez bien nous prêter votre appui, pour l'y naturaliser. C'est une des choses qui doivent le plus honorer ce diocèse, et il importeroit qu'aucune des paroisses qui le composent, ne fût étrangère à une œuvre qui est son œuvre propre en quelque façon; puisqu'elle y a pris naissance; il importeroit que les autres diocèses pussent trouver dans celui-ci le véritable modèle de son organisation, et un exemple du bien qu'elle est appelée à produire. Ainsi nous continuerions à marcher les premiers dans ces routes de la foi et du zèle où l'Eglise universelle a toujours vu avec applaudissement l'Eglisse gallicane, et à la tête de l'Eglise gallicane l'Eglise de Lyon. On le devroit en partie, Monsieur, à vos pieux efforts, et l'Association, ainsi que les missions, vous seroit redevable d'une reconnoissance dont le ciel se chargeroit sans doute d'acquitter la dette envers votre paroisse. »

Nous avons annoncé à nos lecteurs dans le 5me numéro des Annales, l'introduction de l'Association dans les états de S. M. le roi de Sardaigne; nous mîmes sous leurs yeux le mandement par lequel Mgr. l'Archevêque

de Chambéry en ordonnoit l'établissement dans son diocèse. Nous leur apprenons que l'exhortation de ce digne prélat n'est pas restée sans résultat. Les aumônes recueillies sont employées à l'éducation des jeunes gens qui se vouent aux missions. L'un d'eux près de finir son cours d'études, va être dirigé sur Paris, au séminaire des missions étrangères, d'où il sera envoyé dans l'Orient. On en élève actuellement trois autres qui, après avoir été munis d'une chapelle et de tous les objets nécessaires dans les missions, seront également adressés à Paris.

Le diocèse de Chambéry partage avec ceux de Lyon, de Besançon et du Mans, l'honneur d'être une des plus précieuses ressources des missions françaises, Il a envoyé dans ces derniers temps six missionnaires en Asie et en Amérique, et en prépare plusieurs autres dans ses séminaires.

Nous avons sous les yeux une lettre qui montre quelle impression a partout produite la connoissance de l'Association de la Propagation de la Foi. « J'espère, y dit-on, que vous ferez bientôt l'heureux contre-poids de la trop célèbre Association protestante biblique. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* » Prévoyant ensuite, et réfutant une objection sur le tort que feroit l'Association aux œuvres locales, on ajoute : « Laissez, dirai-je à vos illustres pasteurs, laissez aller sans aucune entrave à son but, cette grande et belle Association de la Propagation de la Foi que nous admirons tant, et que tout homme réfléchi et de bonne foi regardera constamment comme un vrai chef-d'œuvre de ce genre; aidez-la franchement de tout votre pouvoir : cherchez par un si généreux procédé le royaume de Dieu, que seul elle ambitionne d'établir jusqu'aux extrémités de

la

la terre, *et cætera adjicientur vobis.* L'esprit de foi étant réveillé et augmenté dans vos ouailles, par cette association dont l'âme est la plus grande gloire de Dieu, l'impulsion de cet admirable esprit, bien loin de nuire à vos institutions particulières, les fera croître en proportion des progrès de l'Association.

» Ah! cette fille de la divine providence sera protégée par les illustres prélats de la plus belle portion de l'Eglise de Jésus-Christ. Le clergé de France, si justement renommé pour sa foi, sa piété, sa charité et ses lumières, l'environnera de toute l'influence qu'il exerce sur les fidèles du royaume très-chrétien, et elle vivra pour le bonheur et le salut de plus de six cent millions d'âmes, toutes rachetées par le Sauveur du monde, et que le gouffre éternel menace d'engloutir. Loin de la laisser languir sur le seuil du temple, on lui en ouvrira les portes pour la mettre à l'abri de toute persécution; loin de calculer avec inquiétude les sommes considérables que l'Association, si elle est bien secondée, pourra employer en faveur de tant d'âmes assises encore dans les ténèbres et les ombres de la mort, l'esprit de foi n'y verra qu'un léger tribut d'un sentiment qui a toujours agrandi le cœur de ceux qui lui ont obéi, et n'a jamais appauvri les contrées où il étoit en honneur. C'est lui qui anime votre Association. Le beau but qu'elle se propose en est pour moi le garant. Aussi chaque fois que ma pensée en est occupée, mon cœur tressaille d'une joie que je ne puis vous exprimer, mais que j'ai le bonheur de voir partagée par quelques-uns de mes confrères à qui je communique vos lettres et vos cahiers. »

Des vœux si religieux et si ardens n'auront point été inutilement formés. L'entreprise qui a été conçue est

grande, et, selon le témoignage d'un digne évêque, elle est faite pour honorer le siècle présent (1) ; mais pour accomplir ses promesses, elle a besoin du concours éclairé de tous ceux à qui Dieu a donné quelque moyen de l'étendre et de la soutenir. L'organisation si vaste et si simple à la fois qui lui a été donnée, peut seule la maintenir, si cette idée visiblement inspirée n'est point contredite. Sans la hiérarchie des conseils établis par les règles de l'œuvre ; sans l'exacte et scrupuleuse observation du mode de perception, qui seul peut introduire de la régularité dans une entreprise où l'on prétend arriver à des résultats imposans par des moyens minimes ; sans la communication régulière des nouvelles des missions à tous les associés dont elles doivent récompenser et entretenir le zèle ; tous les fils de ce vaste tissu se brouillant bientôt, la correspondance s'embarrassant tous les jours, le désordre s'introduisant par mille brèches ouvertes, l'Association périroit, et nos tristes missions n'auroient vu un instant leurs espérances relevées, que pour retomber dans un abandon d'autant plus déplorable que la pitié publique déroutée et lassée, ne laisseroit plus en perspective aucune ressource. Et cependant quelle œuvre immense à accomplir ! Le Bengale a soixante millions d'habitans, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Le grand Lama étend sur plusieurs peuples son règne superstitieux. Tout l'intérieur de l'Afrique nous est inconnu ; les vastes contrées de l'Amérique recèlent une foule de hordes sauvages, pour lesquelles le véritable soleil ne s'est pas encore levé. Déjà les archipels

---

(1) Voyez le mandement de Mgr. l'archevêque de Chambéry, numéro 5, p. 31.

du grand Océan, cette cinquième partie du monde, la plus belle de toutes, et qui peut offrir avant quelques siècles le spectacle de la civilisation la plus étendue qui ait existé, l'immense et superbe *Océanique*, se voit envahie par les émissaires de la société Biblique. C'est par l'unité, c'est par l'insurmontable force de l'esprit d'Association, si puissant et si bien compris en Angleterre, que cette effrayante entreprise qui a déjà répandu dix millions de bibles sur le globe, se maintient, s'étend, s'enracine. La réforme n'a été établie qu'en haine de l'*unité* et de l'*autorité;* mais l'instinct de sa conservation la forçant de donner un démenti à ses principes, c'est sur l'unité de direction et d'action qu'elle fonde les institutions qui lui servent d'appui.

FIN DU HUITIÈME CAHIER.

DE L'IMPRIMERIE DE PERISSE FILS, IMPRIMEUR DU ROI, A LYON.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association ; il se trouve aussi

A PARIS,

CHEZ ADRIEN LE CLERE, LIBRAIRE,

Quai des Augustins, N.° 35.

Prix de ce cahier. . . . . . . 60 c.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Edifiantes.

N.° IX. — Novembre 1826.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.° 8;
A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.
M. DCCC XXVI.

Avec approbation des Supérieurs.

AVERTISSEMENT.

Jusqu'a présent les comptes de l'Association ont été arrêtés le 1.er mai de chaque année ; l'expérience ayant fait apercevoir quelques inconvéniens dans cet usage, nous substituons le 31 décembre au 1.er mai. Les conseils particuliers et généraux sont priés de clore désormais leurs registres à cette époque, à partir du 31 décembre prochain.

Nous nous empressons de réparer une omission involontaire qui a eu lieu dans le dernier compte rendu des offrandes faites par les fidèles des différens diocèses. Nous n'avons point cité dans la province ecclésiastique de Sens le diocèse de Troyes qui a fourni 460 francs depuis le 1.er mai

1824 jusqu'au 1.er mai 1825. La cause de cette omission est que la personne à qui cette somme a été envoyée de Troyes à Paris n'avoit point déclaré d'où elle provenoit.

ASSOCIATION

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Lorsque la Providence daigne se servir de la main des hommes pour *faire son œuvre*, elle proportionne toujours la mesure des ressources à l'étendue des besoins. Cette vérité incontestable ne s'est jamais mieux manifestée, ce nous semble, que dans les desseins de sa miséricorde sur ces peuples infortunés et encore très-nombreux qui, disséminés à des distances immenses de notre Europe civilisée, se trouvent, à quelques exceptions près, dans un état voisin de la nature sauvage, et ignorent jusqu'au nom et même à l'existence du vrai Dieu, dont pourtant ils sont appelés, ainsi que nous, à recueillir le céleste héritage. Tous les membres qui composent notre sainte Association pour la Propagation de la Foi, à la simple lecture du dernier numéro 8 des Annales que nous sommes dans l'usage de publier (toutes les fois qu'il nous arrive de ces régions lointaines des détails circonstanciés propres à intéresser la pieuse curiosité de nos lecteurs) n'ont pu voir sans un grand sentiment d'admiration et de reconnoissance envers Dieu, les progrès prématurés, rapides et déjà bien au dessus de nos espérances dont

il a plu à la divine Providence de couronner nos communs efforts; ainsi cette légère aumône, cette prière courte, mais fervente, en un mot ces moyens humains si foibles chacun isolément, mais si forts, si puissans par leur réunion, ont déjà porté leurs fruits et nous en présagent pour l'avenir de bien plus considérables encore. C'est l'accomplissement de la promesse de Jésus-Christ lui-même.

D'abord est-il rien de plus consolant, de plus propre à encourager le zèle de nos pieux coassociés et d'en multiplier le nombre, que de voir comme ils ont pu s'en convaincre par la publication des comptes de recette et de dépense que nous venons de mettre sous leurs yeux, dans notre numéro précédent, que les aumônes recueillies pendant le cours de cette année surpassent, dans une proportion plus que double, celles des deux premières réunies; et que par une conséquence nécessaire de cette prospérité sous le rapport des secours pécuniaires, le nombre de nos associés s'est aussi accru dans une proportion parallèle non moins considérable.

Il est donc vrai que la main bienfaisante de Dieu est toujours sur nous et que son œuvre s'accomplit; elle nous semble aujourd'hui mettre le sceau de l'évidence à cette douce et consolante persuasion, par la haute protection dont la piété de notre bien-aimé Monarque daigne honorer notre Association, à la tête de laquelle il a bien voulu permettre que son nom auguste fût inscrit, faveur insigne, déjà connue de nous tous et appréciée avec le plus respectueux enthousiasme. Cette Association a fait des progrès non moins rapides dans des états voisins, le Piémont, la Savoie; le religieux souverain de ces contrées,

ainsi que les premiers pasteurs, l'ont accueillie et la propagent avec un saint empressement. Nous avons aujourd'hui, comme nous nous sommes hâtés de l'annoncer à nos lecteurs, la satisfaction de voir nosseigneurs les archevêques et évêques de France permettre qu'elle s'établisse dans leurs diocèses, l'encourager, s'en déclarer hautement les protecteurs; plusieurs même ont daigné la recommander au clergé et aux fidèles soumis à leur autorité par des mandemens directs, dont nous avons déjà publié des extraits. Leur éloquence douce, persuasive le dispute au zèle ardent qui les anime de voir le règne de Jésus-Christ s'étendre au loin, et son nom retentir jusqu'aux extrémités du monde.

Voilà les titres bien honorables sans doute sur lesquels l'Association pour la Propagation de la Foi s'appuie, et qu'elle présente avec confiance à la France entière. Cependant, qui le croiroit? une institution toute spirituelle dans son objet, sans autre but que le salut des ames, que d'amener à la connoissance de l'Evangile des nations entières chez qui le flambeau de la foi n'a pas encore brillé; une institution solennellement approuvée par le chef suprême de l'église, honorée, comme nous l'avons dit, de la protection de notre pieux Monarque, de l'assentiment de nosseigneurs les archevêques et évêques; placée dans la capitale sous la surveillance administrative d'un conseil supérieur présidé par Mgr. le Grand-Aumônier, et composé d'éminens personnages non moins recommandables par leurs sentimens religieux que par le haut rang qu'ils occupent dans l'Eglise et dans l'état; une Association dont S. Exc. le Ministre des affaires ecclésiastiques disoit récem-

ment à la tribune de la Chambre des Députés, qu'indépendamment de son but tout spirituel, elle pouvoit être aussi d'un grand intérêt politique en portant au loin le nom Français, en le faisant aimer, chérir par les douces insinuations de nos Missionnaires, en ouvrant ainsi pour l'avenir d'utiles débouchés à notre commerce et à notre industrie; institution éminemment inoffensive, si digne par la sainteté de son objet de devenir pour tout ce qu'il y a en France d'hommes vertueux, bienfaisans, bons chrétiens, Français de cœur et d'esprit, comme un centre commun de réunion, de prières et d'aumônes pour une si belle œuvre....; qui croiroit, disons-nous, qu'elle n'a pu trouver grâce aux yeux de quelques écrivains journalistes, en très-petit nombre, il est vrai; que, dans leurs feuilles quotidiennes, ils lui ont fait l'injure de l'assimiler à ces sociétés occultes dont les doctrines funestes et inouïes jusqu'à nos jours semblent menacer la société entière du déchirement le plus déplorable? Que répondre à cette qualification plus que malveillante? Rien; ceux mêmes qui nous la donnent savent bien que nous ne la méritons pas, et aucun de nos lecteurs n'a besoin d'être prémuni contre l'effet qu'elle a pu ou qu'elle pourroit produire : cela nous suffit.

MISSION DE L'OHIO.

Dans le dernier numéro de nos Annales, vu l'abondance des matières, nous ne pûmes présenter à nos lecteurs qu'un foible aperçu de l'état et des progrès de la religion dans cette vaste partie de l'Amérique septentrionale appelée *Ohio*, du nom du fleuve

principal, large et profond qui l'arrose et la fertilise dans l'étendue de son cours. Nous prîmes l'engagement, et nous le remplissons aujourd'hui, de revenir sur ce sujet d'autant plus intéressant que la lecture des détails dans lesquels nous allons entrer aura, pour la plupart de nos lecteurs, le mérite et comme la fraîcheur de la nouveauté. Le bon peuple de l'Ohio jusqu'à ces derniers temps nous étoit en quelque sorte inconnu; c'est uniquement grâce au zèle actif et brûlant de l'infatigable Missionnaire dont il a plu à la divine providence de se servir pour ouvrir son esprit et son cœur à la lumière de l'Evangile, que nous le chérissons en Jésus-Christ et l'adoptons comme la plus récente des conquêtes dont notre zèle pour la propagation de la foi ait à se réjouir.

Mgr. Edouard Fenwick (car il nous tarde de présenter ce nom vénérable à l'admiration de nos lecteurs), aujourd'hui évêque de Cincinnati, chef-lieu du nouveau et vaste diocèse de l'Ohio, doit être considéré comme l'apôtre spécialement suscité de Dieu pour opérer cette grande œuvre. Né dans le Maryland, l'un des Etats-Unis, issu d'une noble et ancienne famille anglaise, il entra en 1784 au collége des dominicains anglais à Bornheim près d'Anvers; il y prit l'habit de cet ordre, fit profession et fut ordonné prêtre. Bientôt la révolution française, de si lamentable mémoire éclata. Comme un torrent dévastateur elle déborda ses limites, elle envahit et bien au delà les provinces voisines. La Flandre fut donc conquise : là, comme en France, la religion catholique fut proscrite; les prêtres furent persécutés, les corps religieux dissous, dé-

pouillés. Ce fut donc aussi une nécessité pour le P. Fenwick de fuir. Après mille dangers pour sa vie, auxquels la providence, qui avoit ses desseins, le fit heureusement échapper, il mit à exécution le pieux désir qu'il nourrissoit depuis long-temps dans son cœur, celui de retourner en Amérique pour se dévouer tout entier au salut de ses compatriotes : il s'y rendit donc. Que de protestans de toutes sectes il fit rentrer dans le sein de l'Eglise romaine ! Que de pécheurs convertis, que de catholiques foibles il affermit dans la foi ! Ses succès furent prodigieux; mais la providence l'appeloit à des travaux bien autrement pénibles : elle s'expliqua par la bouche du saint archevêque de Baltimore, Mgr. Carroll. Le prélat l'envoya dans la province du Kentucky où la moisson étoit abondante et les ouvriers rares. Il obéit sans hésiter, ne cherchant qu'à gagner des ames à Dieu. Il y passa quatre années, fonda en grande partie, à ses frais, un monastère de son ordre, un couvent de religieuses pour enseigner la doctrine chrétienne aux jeunes enfans. Mais (c'étoit en 1810) toujours dévoré du désir d'étendre plus au loin le royaume de Jésus-Christ, et se trouvant trop à l'étroit, malgré ses pénibles et continuels travaux, il porte ses regards vers l'Ohio, vaste contrée située bien avant dans l'intérieur des terres et comme oubliée; région habitée presque en entier par des tribus de sauvages, chez qui le nom de Jésus-Christ n'avoit encore jamais retenti. Il n'hésite pas, il court où il lui semble que la voix de Dieu l'appelle. Sans autre guide que la Providence, et à travers des forêts épaisses, des déserts immenses, il arriva enfin à une habitation rustique; c'étoit la demeure paisible d'une famille

catholique allemande : il s'y présente avec confiance. Oh! quelle surprise ! qui pourroit peindre la joie de ces bons habitans du désert à la vue d'un prêtre ? Depuis douze ans ils étoient privés de tout secours spirituel, d'instruction, de la grâce des sacremens dont ils avoient, lui dirent-ils, un si grand besoin pour se renouveler, se retremper, pour parler ainsi, dans une religion qui leur est toujours chère et dont la privation leur est chaque jour si pénible. La joie fut donc grande à la vue de l'ange consolateur. Le bon vieillard lui apprend qu'à peu de distance il existe encore deux autres familles catholiques. Il se hâte de leur envoyer annoncer la bonne nouvelle, et dès le soir même tous accourent, se félicitent, se prosternent pour recevoir la bénédiction de l'envoyé de Dieu. Sans délai ils prient ensemble, se confessent, passent la nuit dans un profond recueillement, et le lendemain tous reçoivent la sainte communion. Il ne faut pas demander si une foi vive, une piété tendre, une sainte alégresse présidèrent à cette auguste cérémonie. Dès le jour suivant le vénérable patriarche du désert qui a accueilli avec un si grand empressement le digne voyageur missionnaire, avec l'aide de ses voisins et de ses enfans, se met à défricher un espace de terrein suffisant pour y élever une petite chapelle rustique en bois, mais décente, et à côté une humble chaumière pour l'habitation du zélé pasteur ; et voilà l'origine et comme le berceau de la catholicité dans cette vaste contrée de l'Ohio, destinée à devenir l'un des plus peuplés et des plus étendus diocèses de l'Amérique septentrionale. Trois familles, composant ensemble environ vingt personnes, furent les

prémices de l'apostolat du P. Fenwick, et peu d'années après le nombre des chrétiens s'éleva à 14,000, sans compter 6,000 indiens civilisés dont un grand nombre baptisés et devenus catholiques. Gloire, gloire donc à Dieu, seul auteur de tout bien!

Nos lecteurs imagineront aisément qu'après un si consolant début le père Fenwick ne concentra pas uniquement son zèle dans un si foible, mais si intéressant troupeau, vers lequel la providence a d'abord guidé ses pas. Toujours impatient à chercher, à trouver des ames à conquérir, chaque jour il sort au hasard; il parcourt au loin et dans tous les sens le nouveau champ qu'il est appelé à fertiliser. Il ne rencontre plus, il est vrai, des familles catholiques en qui il ne faut qu'entretenir ou ranimer de pieux sentimens; mais çà et là, dans des habitations agrestes, quelques hommes étrangers à ces pays, pour la plupart Européens fugitifs, ou qui se sont exilés d'eux-mêmes pendant nos troubles révolutionnaires, Français, Allemands, Suisses, Italiens, etc., imbus, les uns d'un philosophisme irréligieux, les autres appartenant à l'une ou à l'autre de ces mille sectes protestantes que répudie l'église romaine. N'importe, le pieux missionnaire, comme l'apôtre St. Paul, se croit redevable à tous sans distinction de croyance; il les aborde, les étonne par son apparition soudaine, mais sans les effrayer; il ne leur porte que des paroles de paix, de civilité; comme la charité qui revêt toutes les formes, il s'insinue dans leur confiance, s'en fait écouter avec intérêt, présage comme assuré du succès. Il reviendra souvent les visiter; il leur tient parole. Aidés de la grâce de Dieu qui a dans ses mains le cœur et

la volonté des hommes, plusieurs reviennent à l'église catholique, et par leur exemple en ramènent avec le temps beaucoup d'autres. Le bien qu'il opère dans un lieu, il l'opère bientôt dans un autre. Ainsi se forme peu à peu une agrégation et comme un faisceau de catholicité qui ira toujours en croissant; et cet heureux espoir s'est tellement vérifié, que le père Fenwick se vit bientôt obligé, pour ne pas succomber sous le poids de ses immenses fatigues, de recourir à Mgr. l'évêque de Bardstown, pour lui demander un zélé coopérateur. Le prélat se hâta de lui adjoindre le père Young, son confrère dans l'ordre de St. Dominique, et son propre neveu.

Ainsi réunis de cœur et d'esprit, comme ils le sont déjà par les liens du sang, l'œuvre de Dieu va s'agrandir sensiblement. Chaque jour la moisson deviendra plus abondante. Ils se partagent le champ du père de famille; chacun de son côté va à la découverte; la distance des lieux, l'épaisseur des forêts, l'ennuyeuse, pour ne pas dire l'effrayante monotonie des déserts qu'ils ont à explorer, rien n'arrête leur zèle : à mesure qu'ils gagnent des ames à Dieu, en plus ou moins grand nombre, ils établissent dans le canton, à défaut de chapelle, un oratoire agreste, ne fût-ce qu'une croix de bois, comme un centre de réunion où ils puissent, à des époques déterminées, rassembler les nouveaux néophytes, et venir s'y établir eux-mêmes pendant plus ou moins de jours, pour les instruire, les encourager, les fortifier dans la foi. C'est ainsi, et par les mêmes moyens, que dès les temps apostoliques a commencé le christianisme, et que la croix, l'arbre de vie, a étendu ses rameaux bienfaisans jusqu'aux extrémités du monde.

Alors (en 1821) le saint pontife Pie VII, d'immortelle mémoire, connoissant par les relations que sa tendre sollicitude pour toutes les églises entretenoit jusque dans les contrées les plus éloignées, mais surtout par les rapports unanimes des évêques d'Amérique, les progrès rapides et si consolans de la foi dans un pays où peu d'années auparavant elle étoit presque inconnue, se détermina, après en avoir béni et glorifié le Seigneur, à ériger un évêché dans la province de l'Ohio, réunissant à ce diocèse le territoire très-vaste aussi du *Michigan* et du *Nord-Ouest*; le Pape en fixa le siége à Cincinnati, ville dépendante des Etats-Unis, et nomma pour le remplir, ainsi que tous les vœux l'y appeloient, le R. P. Fenwick, si justement appelé l'apôtre de l'Ohio.

A la nouvelle de son élection qui lui fut apportée avec ses bulles par le R. P. Hill, son confrère dans l'ordre de St. Dominique, alors à Rome, qui voulut devenir l'un de ses collaborateurs, et est aujourd'hui son grand vicaire, le modeste et nouveau prélat fut saisi d'un effroi religieux; mais n'ayant eu toute sa vie d'autre désir que de faire en toutes choses la volonté de Dieu, et la voyant se manifester sur lui d'une manière si solennelle par l'organe du souverain pontife, son vicaire sur la terre, il se soumit en toute humilité. Ce ne fut pas sans prévoir que ce choix si honorable pour lui le fixoit et le reléguoit à jamais dans une contrée encore à demi sauvage, presque inconnue au reste du monde auquel il lui falloit dire un éternel adieu. Depuis plusieurs années qu'il habitoit l'Ohio, il connoissoit par sa propre expérience la pesanteur du fardeau

qu'il avoit eu à supporter comme simple missionnaire ; et il comprenoit combien son élévation à l'épiscopat alloit ajouter de peines et de sollicitudes à son ministère, dans un diocèse si étendu et avec si peu de moyens spirituels et temporels pour le bien gouverner. Il se dévoua donc comme une victime.

Bientôt il se rendit au Kentucky, à 300 milles de sa résidence, pour y recevoir l'onction épiscopale. Il y fut sacré dans son ancien monastère de Ste. Rose, par Mgr. Maréchal, de la Congrégation de St. Sulpice, aujourd'hui archevêque de Baltimore, que nous avons vu à Lyon, directeur au séminaire de St. Irénée. Immédiatement après, le saint évêque de l'Ohio s'achemina vers sa ville épiscopale, accompagné de deux prêtres seulement et d'un diacre pour l'aider dans ses travaux. Ici il faut le laisser s'expliquer lui-même sur sa réception, et nous peindre sa profonde, mais si honorable misère.

« Lorsque j'arrivai à Cincinnati pour prendre » possession de l'évêché, je fus obligé de louer » deux chambres, l'une pour moi, l'autre pour les » missionnaires qui m'accompagnoient; il me fallut » envoyer ce jour même au marché pour notre » premier repas : aucune provision n'avoit été faite » pour le logement et l'entretien de l'évêque. Je » n'avois presque pas un denier; le long voyage » de 300 milles anglais que je venois de faire avoit » absorbé ce que les bonnes ames de Sainte-Rose » m'avoient donné par une souscription volontaire, » et le peu qui m'en restoit étoit en papier-monnoie perdant plus de moitié dans l'Ohio. Point » d'église, pas même une chapelle à Cincinnati; il » me fallut recourir à une quête pour en construire

» une. Le produit fut insuffisant, et je fus obligé
» d'acheter à crédit un terrein de peu d'étendue
» pour y en élever une en bois de 50 pieds de lon-
» gueur sur 35 de largeur, et voilà ma cathédrale.
» Cette somme prêtée n'est pas encore entièrement
» remboursée. Je suis donc sans contredit le plus
» pauvre de tous les évêques de la catholicité et
» celui dont le diocèse est le plus étendu après ceux
» de la Louisiane et de la Nouvelle-Ecosse. »

Ainsi les trois missionnaires que Mgr. Fenwick a amenés avec lui et quatre autres arrivés bientôt après du Kentucky, voilà ce qui composoit tout le clergé de ce bon prélat au moment de son installation. Et comment, avec si peu de secours, administrer la parole sainte et les sacremens à un troupeau qui devient chaque jour plus nombreux, sur un vaste territoire formant à peu près un carré de 100 lieues en tout sens, ce qui équivaut à 10,000 lieues de superficie. Cependant le saint prélat brûloit toujours du désir de faire pénétrer la lumière de l'Evangile au milieu de ces épaisses forêts, habitées au loin par des tribus nomades d'Indiens encore sauvages, à la conversion desquels il se croyoit plus immédiatement appelé, et qui paroissoient fort disposés à embrasser le christianisme. D'un autre côté il voyoit dans le cœur du diocèse, et plus à sa portée, les congrégations de catholiques se multiplier, les protestans perdre chaque jour toute confiance en leurs propres ministres, s'empresser autour des missionnaires pour écouter leurs instructions, allant à leur rencontre dans leurs voyages, leur apportant leurs enfans pour être baptisés par eux, promettant de les élever dans la religion catholique, et donnant de grandes espérances d'y rentrer eux-mêmes.

Cet état de position qui, dans toute autre circonstance, auroit réjoui son zèle, l'afflige au contraire, le contriste par l'impossibilité où il se voit, faute de moyens, de rien entreprendre pour entretenir de si heureuses dispositions. Après de mûres réflexions, et après avoir consulté les évêques de Boston et de la Louisiane, ses voisins les plus rapprochés, il se détermine à passer en Europe pour aller à Rome exposer aux pieds du Souverain Pontife l'état affligeant de son diocèse, et réclamer de sa munificence et de sa bonté paternelle des secours de tout genre. Mais pour entreprendre un si long et si dispendieux voyage il n'a aucun moyen pécuniaire, il ne doit pas en espérer de ses collègues dans l'épiscopat, moins encore de ses missionnaires, tous dans un état de gêne plus ou moins pénible. « Cependant » ayant éprouvé, dit le saint prélat, dans un grand » nombre de circonstances les soins paternels de » Dieu le dispensateur de tout bien, j'espérai que la » divine providence viendroit à mon secours en me » facilitant les moyens d'emprunter la somme né- » cessaire pour mon voyage et pour le strict né- » cessaire : la providence l'a fait, mais pas davan- » tage, pour me tenir sans doute toujours dans sa » dépendance. Un bon catholique laïque est venu me » prier d'accepter un prêt de 1,500 fr. sans intérêt, » et je me suis trouvé très-heureux. »

Mgr. Fenwick alla donc s'embarquer à New-Yorck, et après vingt-huit jours de traversée, il arriva heureusement à Bordeaux. Il comptoit y trouver M. Badin, son ami, missionnaire américain; mais M. l'abbé Rigagnon, vicaire d'une paroisse de Bordeaux, son agent en Europe et son vicaire général, le suppléa

et rendit au prélat tous les services qui étoient en son pouvoir. Mgr. le vénérable archevêque de Bordeaux l'accueillit avec la distinction la plus parfaite. Les vicaires généraux, le chapitre métropolitain, tout le clergé, et l'on peut dire toute la ville, lui témoignèrent le plus respectueux intérêt. Mgr. l'archevêque fit tous ses efforts pour le retenir plus long-temps auprès de lui; mais le prélat voyageur n'avoit d'autre objet que de hâter sa marche, de terminer l'objet sacré qui le forçoit à quitter son diocèse, pour y rentrer au plus tôt. Il arriva à Rome deux jours avant l'élection de Léon XII.

Cet heureux évènement, qui vint sécher les larmes de l'église universelle en deuil de la perte encore toute récente de l'immortel Pie VII, apporta quelque délai à la présentation de Mgr. l'évêque de Cincinnati. Enfin, le 6 octobre, il fut admis à l'audience du Souverain Pontife qui l'accueillit avec une grande bonté. Le saint père écouta avec un tendre intérêt le récit que Mgr. Fenwick lui fit de l'état de son diocèse, de ses besoins, de ses espérances de voir la religion catholique s'établir et prospérer partout, si Sa Sainteté daigne lui fournir les moyens d'atteindre ce but, objet continuel de ses vœux. « Je le suppliai, dit-il, de recevoir la démission » de mon évêché pour le mettre entre meilleures » mains. Le pape me défendit en souriant de jamais » prononcer ce mot, m'exhortant à continuer l'œu» vre que Dieu avoit commencée par moi. Il m'as» sura qu'il me feroit donner tous les secours néces» saires. En effet il m'a accordé deux jeunes prêtres » *della Propaganda de Fede*, 1,200 écus pour notre » voyage, des objets d'église, vases sacrés, orne-

» mens,

» mens, livres, linge, etc., pour une valeur de près
» de 1000 écus. En conséquence je suis parti de
» Rome bien satisfait d'avoir vénéré le tombeau
» des SS. apôtres Pierre et Paul, content et rési-
» gné à mon sort, *quia per multas tribulationes*
» *oportet intrare in regnum Dei;* non-seulement
» reconnoissant, mais pénétré de respect et de vénė-
» ration pour le père commun des fidèles. »

En traversant la Toscane et le Piémont, Mgr. de Cincinnati a été présenté aux souverains de ces deux états, dont il admire et loue beaucoup l'affabilité et la libéralité à son égard. A Savone il a conféré les ordres sacrés, donné la confirmation à plus de 1500 personnes, et fait toutes les fonctions épiscopales, à l'invitation de l'évêque diocésain. Enfin il arriva à Lyon vers les fêtes de Pâques 1824, ayant porté constamment pendant le cours de son long voyage l'habit religieux de l'ordre de S.t Dominique, auquel il appartient par ses vœux. Il ne l'a pas même quitté en France; ce que nous faisons observer, parce que vraisemblablement depuis 36 ans, époque de la destruction des corps monastiques proscrits par nos lois révolutionnaires, il est le premier qui y ait paru sous ce respectable costume.

Dès que l'on sut son arrivée dans cette ville, le président du conseil central du Midi pour la Propagation de la Foi, accompagné de quelques-uns de ses membres, s'empressa d'aller le visiter dans la modeste auberge que le prélat s'étoit choisie autant par humilité que par un calcul d'économie nécessaire. Il l'invita à assister à une séance extraordinaire du conseil; Mgr. voulut bien s'y rendre. Il y exposa d'une manière simple, noble, touchante, sa

situation, ses besoins et le peu, pour ne pas dire l'absence de secours pour faire le bien dans un diocèse nouvellement créé et où tout étoit à fonder. Le conseil n'a pas attendu qu'il sollicitât des secours; son président fut prié de recommander Mgr. de Cincinnati à Mgr. le grand-aumônier, afin que le conseil supérieur dont son altesse est président voulût bien allouer au prélat une somme convenable sur les fonds que le conseil central du Midi avoit versés dans les mains du trésorier général à Paris; et une somme de 8,000 fr. lui fut comptée; depuis et chaque année Mgr. l'évêque de Cincinnati aura une part plus ou moins considérable à nos distributions, suivant que les offrandes de nos coassociés auront été plus ou moins abondantes. Nous ne répéterons pas ici l'expression de sa reconnoissance envers tous et chacun des membres de la société de la Propagation de la Foi. Il nous a assuré, en quittant cette ville, tant son humilité est grande, que si le succès de son zèle répond à ses espérances, ce sera nous bien plus que lui qui en aurons l'honneur aux yeux des hommes et le mérite devant Dieu. Il nous a laissé en partant quelques extraits de lettres qu'il a reçues de son diocèse depuis qu'il est en Europe. Nous allons en mettre quelques-uns sous les yeux de nos lecteurs pour satisfaire leur pieuse et légitime curiosité, et leur donner une juste idée de l'état actuel de la catholicité dans l'Ohio et en général dans l'Amérique septentrionale.

M. Montgomery, missionnaire à Cincinnati, écrit à Mgr. l'évêque : « La description que vous nous » faites de la beauté des églises de Rome et de l'état de » la religion est bien intéressante pour nous et doit

» bien stimuler votre zèle pour la prospérité spirituelle de votre inculte et pauvre diocèse, actuellement destitué de tous moyens humains pour procurer la gloire de Dieu. Quelques pauvres missionnaires cassés, sans argent, sans rien de ce qui est nécessaire pour le service de l'église, que pouvons-nous? Nous n'avons après Dieu que vous pour soutien, et vous ferez sans doute tout ce qui sera possible pour nous envoyer des hommes capables de supporter de grands travaux, en même temps que des moyens pour les entretenir. L'église de Cincinnati est de beaucoup trop petite pour l'accroissement toujours rapide de sa congrégation. Nous avons beaucoup de nouveaux convertis dont la ferveur nous console : je ne puis vous en détailler le nombre, mais il est beaucoup plus considérable que nous n'osions l'espérer. Les anciens catholiques ont bien rempli leurs devoirs depuis que vous nous avez quittés........ la secte anglo-presbytérienne est aux abois. Les instructions de M. Hill ont le plus grand succès; elles ont été suivies par une foule d'auditeurs de toutes les classes, et ont fait la plus grande impression... »

M. Young écrit : « J'irai, selon vos ordres, le printemps prochain à *Seneca*, visiter les Indiens et essayer ce que je pourrai avec eux. J'espère pouvoir vous en rendre un bon compte. Les protestans méthodistes ont fait grand bruit et se sont donné beaucoup de mouvement pour s'introduire parmi ces pauvres créatures. On m'a dit que la plupart des Indiens ne vouloient pas les écouter, et que plusieurs surtout parmi les leurs disoient fréquemment que les prédicateurs ne devoient

» pas avoir de femmes et devoient être vêtus d'une
» robe noire, comme les jésuites, sans doute, dont
» la mémoire leur est toujours chère. Je pense
» d'après cela que nous devrions prendre aussi une
» soutane noire pour paroître au milieu d'eux, et
» même pour la porter habituellement dans nos
» maisons. »

M. Hill, vicaire général de Cincinnati, écrit de son côté : « La congrégation va toujours extrêmement bien
» ici. J'ai fait les prières et une longue instruction tous
» les soirs pendant le Carême et la Semaine-Sainte. Le
» résultat a été soixante communions le jour de Pâ-
» ques ; à mon arrivée, il y a un an, il n'y en eut que
» cinq. Beaucoup se préparent à être reçus dans
» l'église. Nous avons eu le jour de Paques la grand'-
» messe la plus solennelle que nous avons pu dans
» notre état de pauvreté. L'église étoit tellement
» remplie, que beaucoup étaient restés dehors ;
» grand nombre de protestans méthodistes, incré-
» dules, indifférens, étoient présens. On m'a dit que
» nos cérémonies avoient fait sur eux une grande
» impression, et qu'on devoit attendre beaucoup
» de ces sectes dissidentes, lorsque nous aurons
» une plus grande église. Alors tous ces protestans
» entendroient de bons sermons et seroient témoins
» de la piété et du recueillement de nos bons fidè-
» les. J'ai hasardé de défendre l'usage de la viande
» tous les lundis de carême. Cette défense a été
» observée sans difficulté et n'a produit sur mon
» auditoire qu'un léger sourire de bon naturel. Je
» pense que l'année prochaine on pourra le pres-
» crire pour tous les jours de carême, comme l'Eglise
» l'ordonne.

» Je vais vous parler à présent de ce que je sais
» qui vous fera grand plaisir. Je suis allé à Neuvston;
» j'y ai tenu une grande assemblée en plain champ;
» j'ai prêché pendant deux heures entières jusqu'à
» ce que les forces de continuer m'aient manqué.
» Ils étoient bien plus de cent ignorans et prévenus
» contre nous; anabaptistes, méthodistes, presby-
» tériens, etc. Je crois que, grâces à Dieu, je fis
» une grande impression; les opinions de tous,
» excepté un petit nombre d'obstinés, sont entiè-
» rement changées. Ils m'ont envoyé prier de leur
» faire une seconde visite, et j'espère qu'à votre
» retour vous y trouverez une église bâtie...... Les
» ministres anglicans eux-mêmes, à l'exception du
» seul M. R......, assistoient à nos instructions; ils
» n'ont pas essayé de les contredire, et ils convien-
» nent que les preuves en faveur de la religion
» catholique sont sans réplique. J'ai terminé mes
» sujets sur l'infaillibilité de l'Eglise, sur la supré-
» matie du Pape et sur la présence réelle; ceux qui
» sont sans prévention paroissent très-satisfaits. »

C'est ainsi que par des récits simples et sans art dont nous supprimons une multitude de détails non moins intéressans pour nos lecteurs, ces pieux et infatigables missionnaires, coopérateurs du révérendissime évêque, s'empressoient de l'instruire de tout ce qui se passoit dans son diocèse pour soutenir son zèle, consoler son cœur de sa longue absence et hâter son retour. Et qui de nous, en les parcourant, ces récits, pourroit ne pas admirer la marche toute miséricordieuse de Dieu qui, en paroissant n'appeler par une vocation particulière le digne prélat de Cincinnati qu'à la conversion de

ces pauvres sauvages indiens, objet de prédilection de sa tendre sollicitude, lui fournit encore chaque jour d'heureuses occasions de faire rentrer dans le sein de l'église catholique une multitude de déserteurs de la foi. Des protestans de toutes sectes, calvinistes, luthériens, presbytériens, anabaptistes, puritains, méthodistes, etc., tous également hors des voies du salut, que des révolutions politiques ou religieuses, ou tout autre évènement ont forcé à venir chercher un asile jusque dans ces contrées à demi sauvages, se trouvent aujourd'hui placés sous la paternelle sollicitude de l'évêque apôtre de l'Ohio.

Parmi toutes ces conquêtes à la grâce de Jésus-Christ que nous pourrions signaler ici, il en est une d'un genre qui semble tenir du prodige et que nous ne pouvons passer sous silence. Il ne s'agit de rien moins que de la conversion subite de toute une paroisse ou congrégation composée de trente familles, parmi lesquelles il ne se trouvoit qu'un seul individu qui fût né dans la religion catholique. C'est M. Rézé, missionnaire, venu de Rome avec Mgr. de Cincinnati, et que nous avons vu à Lyon avec le prélat, qui, dans une lettre la plus récente qui nous soit parvenue, à la date du 24 février de la présente année 1826, nous en transmet les détails en ces termes :

« Un descendant de ces Français protestans qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, vinrent s'établir dans l'Ohio, ayant lu par hasard un livre catholique, sur la controverse théologique, fut frappé par la solidité des preuves qu'il y trouva. Il s'en procura d'autres et compara les objections des protestans avec les réponses, et après une étude

sérieuse, il se convainquit que la religion catholique est la seule véritable. Il fit part de ses observations à quatre frères qui étoient avec lui, lesquels, après un mûr examen, se déclarèrent catholiques, sans qu'il y eût néanmoins dans le pays aucun prêtre pour recevoir leur abjuration. Ils furent même assez long-temps sans en pouvoir trouver un. Durant cet intervalle ils convertirent plusieurs de leurs voisins; Mgr. Fenwick l'ayant appris alla les voir; ils les trouva parfaitement instruits; il reçut la profession de foi de sept ou huit familles, et eut la consolation d'y fonder une nouvelle paroisse qui depuis n'a cessé de s'accroître. Le zèle de ces nouveaux catholiques est si fervent, que plusieurs parmi eux consacrent une partie de leurs moyens pour acheter de bons livres qu'ils font circuler dans le voisinage : ce qui procure tous les jours de nouvelles conversions. Les missionnaires, vu la distance, ne peuvent visiter cette paroisse que trois fois par an; mais chaque fois ils trouvent plusieurs nouveaux individus suffisamment instruits, et reçoivent leur abjuration ou leur profession de foi. »

Le même M. Rézé écrit encore sous la même date : « Aussitôt mon arrivée, j'ai visité le saint évêque du Kentucki pour lui remettre les lettres d'Europe dont je m'étois chargé pour lui. Ce bon prélat m'embrassa comme un père embrasse son fils. Pendant le court séjour que j'ai fait auprès de lui, il m'accompagnoit partout pour me faire voir ses établissemens, colléges, séminaires, monastères. Un samedi soir, en revenant dans le silence de la nuit et au milieu d'une épaisse forêt, étant encore à une lieue de la ville, voilà que tout à coup nous enten-

dîmes sonner cette belle cloche fondue à Lyon. Nous nous arrêtâmes pour réciter l'*Angelus*, et puis pour admirer ce beau son qui nous rappeloit l'Europe et la majesté du culte divin. Les larmes nous vinrent aux yeux en pensant que dans les mêmes forêts où peu d'années auparavant on sacrifioit au démon, le son de cette belle cloche se fait entendre pour avertir les bons fidèles d'invoquer le vrai Dieu, et je me disois à moi-même : Ames bienheureuses, animées du culte divin, ah! si vous saviez de quel bien, de combien de consolations, de quels sentimens d'amour de Dieu et de componction vous êtes en partie la cause, vous resteriez assurées que le bon Dieu ne laissera pas sans récompense les sacrifices que vous faites pour étendre son royaume. »

M. Badin, jeune missionnaire au Détroit, écrivoit à Mgr. l'évêque de Cincinnati, dans le courant de janvier dernier :

« Je profite d'un peu de loisir pour satisfaire à toutes vos demandes. J'arrive d'une pénible mission dans le pays d'en haut. Après une longue navigation et avoir échappé, comme miraculeusement, au naufrage, nous mîmes pied à terre à Makinac, centre de la mission. Peu de jours après je fis voile pour Greenbey où je restai près de deux mois, occupé à préparer une soixantaine de postulans pour la première communion. Je poussai ensuite ma visite jusqu'au petit *Coqualin* où je me proposois de prêcher un sermon anglais aux *Labonakis*, nouvelle colonie de sauvages civilisés; je partis de là pour *l'Arbre-Crochu*, autre colonie de sauvages, où je trouvai une jolie petite chapelle que ces bonnes gens avoient bâtie avec une rapidité incroyable, dès qu'ils avoient

appris que c'étoit le désir du *makacécami* (du prêtre). Je vis là M. le major Clark avec son épouse. Il m'invita à prêcher un sermon anglais à ses soldats qu'il fit rassembler au son de la caisse et en grande tenue, ainsi que lui-même et ses officiers. Je visitai aussi l'île Drummond, où je fis faire la pâque au grand chef des Indiens et à son épouse. Je revins une troisième fois à Makinac où j'appris avec plaisir, mais aussi avec grand déplaisir, qu'une légion de sauvages *Courtes Oreilles* y étoient venus m'attendre ; mais que la veille de mon arrivée, voyant que je ne paroisssois pas, après deux jours d'impatience de leur part, et après avoir gravi les plus hautes montagnes, mais en vain, pour découvrir le bâtiment sur lequel j'étois, ils s'en allèrent chez eux, mais tristement, n'ayant pu rencontrer l'*envoyé du maître de la vie*. Je fus si désolé de ne pas avoir pu répondre au désir véhément de ces pauvres sauvages, que je me déterminai à m'y faire conduire. Je mis pied à terre à l'endroit de l'ancienne mission de St. Ignace, où les pères Lefranc et Dujaunay avoient résidé. L'aspect de ce lieu excita toute ma vénération. J'allai aussi un peu plus loin considérer les ruines encore existantes de l'ancien collége des jésuites ; j'y trouvai une vingtaine de pierres provenant des cheminées écroulées : détails, continue M. Badin, que j'ai cru, Monseigneur, mériter de vous être transmis. »

Nous allons à présent mettre sous les yeux de nos lecteurs, la très-intéressante supplique que des Indiens du Michigan adressèrent au président du congrès américain, profitant de l'occasion de M. Richard, missionnaire, membre dudit congrès où il se rendoit.

Ils signèrent cette supplique selon leur coutume indienne : ils prennent pour l'ordinaire le nom de quelque quadrupède, oiseau, poisson, etc., et comme ils ne savent pas écrire, leur signature consiste à tracer sur le papier une grossière figure de ces animaux dont ils portent le nom :

« Nous soussignés, capitaines, chefs de famille et » autres, de la tribu des Ottawas, demeurant à *l'Arbre-Courbé*, sur la rive orientale du lac Michigan, » prenons cette voie pour communiquer à notre père » le Président des Etats-Unis nos demandes et nos » besoins. Nous remercions notre père et le congrès » de tous les efforts qu'ils ont faits pour nous amener » à la civilisation et à la connoissance de Jésus, ré- » dempteur des hommes rouges et blancs. Nous con- » fiant dans votre bonté paternelle, nous réclamons » la liberté de conscience, et nous vous prions de » nous accorder un maître ou ministre de l'Evangile, » qui appartienne à la même société dont étoient les » membres de la compagnie catholique de St. Ignace, » établie autrefois à Michillimakinac, à l'Arbre- » Courbé par le père Maguet et d'autres missionnaires » de l'ordre des jésuites. Ils résidèrent au milieu de » nous pendant de longues années. Ils cultivèrent un » champ sur notre territoire, pour nous apprendre » les principes de l'agriculture et du christianisme.

» Depuis ce temps nous avons toujours désiré » de semblables ministres; si vous daignez nous les » accorder, nous les inviterons à venir s'établir sur » le même terrein anciennement occupé par le père » Dujaunay, sur les rives du lac Michigan, proche » de notre village, à l'Arbre-Courbé.

» Si vous accueillez cette humble demande de

» vos fils fidèles, ils en seront éternellement reconnoissans, et prieront le grand-esprit de répandre ses bénédictions sur les blancs.

» En foi de ceci, nous avons apposé nos signatures, ce jour 12 août 1823.

» *Epervier*, *Poisson*, *Chenille*, *Grue*, *Aigle*, *Poisson-Volant*, *Ours*, *Cerf.* »

Nous avons aussi sous les yeux la copie d'une autre requête adressée également au président des Etats-Unis, par *Magati Pinsingo* (Oiseau-Noir), chef indien de la tribu des Ottawas, quatre mois après la précédente. Nous en donnons ici la traduction fidèle :

« Mon père,

» C'est à présent que je souhaite que vous m'écoutiez, moi et tous vos enfans de cette contrée lointaine. Ils vous tendent les bras et vous serrent la main : nous, chefs de famille et autres, résidant à l'Arbre-Crochu, vous prions instamment, et vous supplions, notre respectable père, de nous permettre d'avoir avec nous une robe noire, un prédicateur comme ceux qui instruisoient les Indiens dans les environs de Montréal. Notre père, soyez charitable envers vos enfans; écoutez-les : nous souhaitons être instruits dans les mêmes principes de religion que nos ancêtres le furent quand la mission de St. Ignace étoit encore existante (avant 1765). Nous venons à vous, premier et principal chef des Etats-Unis, et vous prions de nous assister en érigeant une maison de prières à ce ministre du grand-

esprit, que vous voudrez bien nous envoyer pour nous instruire, nous et nos enfans. Nous lui donnerons une terre à cultiver, et nous nous efforcerons de lui plaire et d'obéir à ses avis. Nous nous trouverons donc heureux s'il vous plaît nous envoyer un homme de Dieu, de la religion catholique, la même qu'avoient nos premiers pères; c'est le vœu de vos dévoués enfans. Ils ont la confiance que vous, leur père, aurez la bonté de les écouter : c'est tout ce qu'ils vous demandent à présent. Tous vos enfans, père, vous présentent la main et vous la serrent avec toute l'affection du cœur. »

Signé MAGATI PINSINGO,
(*Oiseau-Noir.*)

Nous le demanderons à nos lecteurs : ont-ils pu se défendre d'un sentiment de tendre et pieux intérêt en voyant, par les détails que nous venons de mettre sous leurs yeux, jusqu'à quel point, quel excès d'empressement et d'une vive curiosité, ces bons Indiens sont comme invinciblement entraînés vers les missionnaires catholiques, que pour l'ordinaire ils ne connoissent pas. Il est si rare aujourd'hui, vu leur petit nombre, d'en voir pénétrer dans leurs peuplades sauvages; mais leurs pères les ont vus; ils les ont connus; ils s'en souviennent encore avec admiration et reconnoissance; ils n'ont pas oublié que ce sont eux, ces *bons ministres du grand-esprit*, pour parler leur langage, qui ont adouci leurs mœurs, éteint leur haine; qui les ont réunis en société pour s'aider, se secourir les uns les autres; qui leur ont apporté des instrumens

d'agriculture; qui leur ont appris à s'en servir pour ensemencer leurs terres, à se bâtir des demeures plus commodes; enfin les ont arrachés à l'idolâtrie et en ont fait de bons et fidèles chrétiens. Les pères avoient raconté à leurs enfans tous ces bienfaits, toutes ces merveilles, et ceux-ci ont apporté en naissant comme un germe traditionnel de la foi chrétienne, mais aujourd'hui bien obscurcie. L'on peut dire seulement, à la louange de ces bons Indiens, qu'ils sont presque chrétiens par le désir qu'ils ont de le devenir.

Par là tout s'explique; ainsi, qu'un pieux missionnaire, un saint évêque surtout pousse ses courses apostoliques jusque dans le voisinage d'une peuplade d'Indiens; que cette nouvelle arrive jusqu'à eux, et qu'à cette occasion tout soit en mouvement à douze et à quinze lieues à la ronde; que tous s'agitent, bravent les dangers, les saisons, les fatigues, les distances; qu'ils mettent tout leur bonheur à voir, à contempler celui qu'ils cherchent avec tant d'empressement, ce bon missionnaire, ce père, cette *robe noire* enfin dont les anciens de la peuplade leur ont fait un si touchant portrait, et qu'à ce titre ils chérissent, ils aiment avant même de le connoître : encore une fois, tout s'explique. A voir donc avec quelle ardeur, quelle naïve simplicité, quelle éloquence du cœur ils implorent, comme nos lecteurs ont pu le remarquer, du chef suprême de l'état, la faveur de posséder enfin au milieu d'eux le ministre du grand-esprit qui versera sur leurs têtes et sur celles de leurs enfans cette eau dont ils connoissent déjà, mais sans la comprendre, la vertu régénératrice qui doit les faire entrer dans la grande

famille chrétienne ; encore une fois, qui, en voyant tout cela, n'en seroit pas ému jusqu'aux larmes ?

Nous nous plaisons donc, avec je ne sais quel sentiment d'attendrissement mêlé d'admiration et de pitié, à consigner ici tout ce que nous croyons être propre à intéresser nos lecteurs en faveur de ces bons et infortunés Indiens, à la conversion desquels il est de l'essence de notre pieuse Association de concourir par tous les moyens que la Providence a mis dans nos mains. S'ils ne sont point façonnés à nos usages européens, si notre politesse mensongère et quelquefois perfide leur est inconnue, si nos arts, nos sciences, notre luxe, nos livres, notre philosophie, notre civilisation enfin si vantée, mais dont les raffinemens hors de toute mesure ont amené parmi nous tous les vices et ont même troublé quelquefois la tranquillité des empires, leur sont étrangers, ne les en plaignons pas, ou ne les en plaignons que foiblement; mais gémissons de toute l'effusion de notre ame de voir qu'avec des vertus morales, les qualités d'un bon naturel, bonté, franchise, sensibilité, reconnoissance, loyauté que nous remarquons généralement en eux, il leur manque ce que rien ne peut suppléer, la connoissance du vrai Dieu telle qu'elle nous a été transmise par la révélation: comme ce paralytique dont parle l'Evangile, qui, couché sur les marches de la piscine miraculeuse, où il s'étoit traîné avec grande peine pour y chercher sa guérison, mais dans laquelle, vu son infirmité, il lui étoit impossible de descendre sans l'appui d'une main secourable; il s'y trouvoit encore après trente-huit ans, parce que, disoit-il, aucun homme ne s'est présenté pour m'y

plonger. *Hominem non habeo.* Ces bons Indiens, encore sauvages en quelque sorte malgré eux, ne pourroient-ils pas bien aussi, vu le malheur des temps, former la même plainte? Les prêtres leur manquent; et un seul, un seul missionnaire suffiroit peut-être pour engendrer à la foi catholique une peuplade entière de ces bons Indiens, et leur ouvrir par le baptême la porte du royaume de Dieu.

Oui, les prêtres leur manquent et manquent partout plus ou moins; vérité de fait aussi incontestable qu'alarmante, surtout dans ces contrées immenses de l'Amérique et de l'Asie, où les diocèses, plus vastes que certains royaumes d'Europe, sont, pour ainsi dire, sans limites. Mais privation cent fois plus pénible pour les vicaires apostoliques des Indes Orientales et Occidentales, et spécialement pour Mgr. l'évêque de Cincinnati que nous avons semblé oublier pour quelques instans, et auquel nous nous empressons de revenir. Son diocèse de création récente manquoit, au moment de son installation, des choses de première et d'absolue nécessité. Tout y étoit à faire, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'après les expressions même du vénérable prélat; église cathédrale, séminaire, collége, missionnaires, tout enfin manquoit. Mais, grâces à la providence, à la libéralité du Saint Père, et aussi par les secours pécuniaires que l'Association de la Propagation de la Foi lui a fait parvenir, il a la consolation de nous apprendre que l'établissement qu'il avoit le plus à cœur de créer, sa nouvelle cathédrale de Cincinnati, est achevée; l'ouverture, qui devoit s'en faire le saint jour de Pâques de cette année, a été forcément retardée jusqu'au jour de la

fête de St. Pierre et de St. Paul. Sans doute cette solennelle bénédiction aura eu lieu le jour désigné, d'autant plus que c'est en l'honneur et sous l'invocation du chef des apôtres qu'elle a dû être consacrée à Dieu. M. Rézé, missionnaire, nous a écrit à cette occasion, et le bruit général couroit à Cincinnati, que soixante-dix familles protestantes dans la ville n'attendoient que la cérémonie de l'ouverture de la nouvelle église pour s'y réunir et en devenir membres. De quelle joie le cœur de Mgr. Fenwick aura été comblé si, comme nous l'espérons et sommes empressés de l'apprendre avec certitude, ce fait s'est vérifié. Un exemple aussi imposant de retour à l'Eglise catholique y ramèneroit bientôt une multitude de dissidens, chez qui le misérable respect humain ne crie que trop ordinairement plus haut que la conscience.

Et combien d'autres églises, sans doute moins importantes, de ce vaste diocèse, réclament ou de notables réparations, ou une pressante reconstruction. Nous avons sous les yeux à ce sujet une lettre touchante de M. Bellamy, missionnaire à la rivière des Raisins, en date du 26 novembre dernier; il s'exprime ainsi :

« Mon petit temple est bien le plus pauvre, le plus
» misérable qui existe : sans calice, sans ostensoir,
» sans ciboire, sans ornemens, sans linge, sans mis-
» sel; le peu que j'ai je le tiens d'emprunt. Pour autel
» j'ai une table de sacristie sur laquelle je mets une
» pierre sacrée : cette table est un peu plus qu'à
» moitié couverte d'une seule nappe vieille et rac-
» commodée. Voilà mon autel sur lequel l'agneau
» sans tache est offert chaque jour. » Il ajoute : « Le

» vendredi

» vendredi saint de cette même année 1825, M. Ri-
» chard en passant ici, à son retour du congrès dont
» il est membre, nous prêcha la passion. La multitude
» d'auditeurs fut si grande que c'est un miracle que le
» plancher de mon église ne se soit pas écroulé sous le
» poids dont il étoit chargé. Ma petite église est placée
» au dessus de la chambre qui me sert de presbytère.
» En y rentrant après la cérémonie, j'eus toutes les
» peines du monde à en ouvrir la porte; le plancher
» étoit tellement surbaissé que quoiqu'il eût été
» jusque-là à deux pouces au moins de hauteur au
» dessus de cette porte, il y touchoit alors. Nous cé-
» lébrâmes cependant l'office de Pâques dans cette
» chapelle, après avoir pris les précautions nécessai-
» res; mais le dimanche de Quasimodo j'annonçai à
» mon peuple que pour lui épargner des dangers évi-
» dens je n'y célébrerois plus l'office jusqu'à ce que
» les réparations indispensables y eussent été faites. »

« La nouvelle cathédrale, dit encore M. Rézé dans la lettre que nous avons déjà citée, est bien le plus bel édifice de la ville de Cincinnati. Elle est de 100 pieds de longueur sur 50 à peu près de largeur. Elle coûtera, y compris l'orgue, de 50 à 60,000 fr., somme énorme, vu la modicité des ressources qu'a Monseigneur pour fournir à tant de dépenses. Son séminaire est presque achevé; c'est sa pépinière, l'espérance du sacerdoce. Le collége viendra après, ensuite les petites écoles pour l'enseignement des jeunes enfans. »

C'est ainsi que Mgr. Fenwick, par la création subite et comme simultanée de divers établissemens tous d'une nécessité plus ou moins indispensable, dont celui qui lui tenoit le plus à cœur est achevé;

un autre s'élève rapidement et sera bientôt terminé, d'autres enfin encore en projet, mais qui recevront aussi le plus tôt possible leur exécution; c'est ainsi, disons-nous, que Mgr. Fenwick manifeste hautement son zèle à consommer l'œuvre à laquelle Dieu l'a appelé, et sa confiance entière dans cette providence qui ne lui a jamais manqué, comme il l'a dit tant de fois : il la devance en quelque sorte par des plans de nouveaux établissemens qu'il médite, non moins utiles, mais coûteux, et dont l'exécution, vu la modicité de ses moyens pécuniaires, pourroit peut-être aujourd'hui être taxée d'imprudence. Il les ajourne donc à des temps plus prospères.

Mais, au milieu de la joie qu'éprouve le bon prélat, en voyant ses vœux enfin remplis par l'achèvement de son église cathédrale et de son séminaire, il est une plaie la plus profonde, la plus douloureuse de toutes, qui afflige son ame, à ne considérer que le cours ordinaire des évènemens, cette plaie semble devoir être pour bien des années encore la plus irrémédiable, si la main du Seigneur ne se hâte de venir à son secours par des moyens en quelque sorte surhumains. Cette même plaie afflige les missions de l'orient (1), nous l'avons dit plus haut, c'est l'extrême petit nombre, pour ne pas

(1) Dans les royaumes d'Ava et de Pégu il ne reste qu'un seul missionnaire; le royaume de Siam n'a que son vicaire apostolique, tout cassé, avec un seul prêtre et trois ou quatre autres du pays, qui sont de peu de ressource; en Cochinchine, où il y a 100,000 chrétiens, on ne trouve que quatre ou cinq missionnaires européens avec quelques prêtres du pays; au Tong-King occidental, où l'on compte 200,000 chrétiens, il ne se trouve que cinq à six missionnaires d'Europe, etc.

dire le dénûment absolu d'ouvriers évangéliques pour soulager et aider Mgr. l'évêque à porter un fardeau dont la pesanteur décourageroit, épouvanteroit même tout autre que lui. Douze missionnaires, dont quelques-uns foibles et caducs avant l'âge, est-ce donc là tout le trésor de l'église, toute la ressource de la religion dans cette malheureuse contrée de l'Ohio, dont l'étendue de territoire égale en superficie les deux tiers de la France? La pensée ne se refuse-t-elle pas à supposer la moindre apparence de proportion entre les besoins et les secours, quelque actif, quelque héroïque que puisse être le zèle de ces infatigables missionnaires pour conquérir ou conserver des ames à Jésus-Christ? S'il n'est pas de bornes à leur dévouement, la nature elle-même, Dieu n'en a-t-il pas mis d'absolument insurmontables à la volonté et à toutes les forces de l'homme?

Telle est pourtant l'exacte vérité. Douze missionnaires pour tout l'Ohio! huit dans la partie de Cincinnati et quatre dans celle de Michigan. Combien donc d'ames forcément délaissées! combien de chrétiens, pour ne parler que d'eux en ce moment, sur un lit de douleur, aux prises avec la mort, lèvent vers le ciel des mains suppliantes pour obtenir le pain céleste qui seul peut nourrir et fortifier leur ame dans ce terrible passage du temps à l'éternité, et auxquels, comme une mère tendre, mais impuissante à apaiser la faim de ses pauvres enfans, on ne peut offrir que des larmes! Combien de fois Mgr. Fenwick a gémi devant Dieu de cet abandon et a supplié le souverain père de famille d'envoyer dans sa vigne des ouvriers puissans en œuvre et en parole, et en nombre suffisant pour la cultiver dans

toutes ses parties et lui faire porter avec abondance des fruits de salut !

« Je viens, écrivoit Mgr. l'évêque de Cincinnati le 14 novembre dernier, de visiter une partie de mon diocèse, et ce n'en est ni la moitié, ni la plus éloignée ; pendant trois mois je n'ai cessé de parcourir les bois, les montagnes, passant de chaumière en chaumière, catéchisant dans les forêts, dans les tavernes, tantôt devant la multitude réunie dans de pauvres oratoires champêtres, tantôt dans des maisons particulières, comme l'occasion s'en présentoit ; administrant à la fois le même jour et aux mêmes personnes, tous les sacremens, excepté celui de l'ordre et de l'extrême-onction. J'ai trouvé souvent des personnes mariées selon la loi du pays, converties à la foi catholique par la lecture de bons livres ou par des conversations avec de bons catholiques, et cela sans avoir vu aucun prêtre de leur vie, même sans avoir reçu le baptême. D'autres se sont présentées, quoique déjà âgées, pour la première fois au sacrement de pénitence, dès qu'elles ont pu le faire par la présence d'un prêtre. J'ai eu la consolation de voir mes congrégations notablement augmentées par des conversions fréquentes. Pendant le cours de ces trois mois nous avons administré le baptême à plus de cent enfans ou adultes ; car nous étions deux prêtres. Nous avons dû nous séparer quelquefois pendant des jours, même des semaines entières pour avancer l'œuvre et faire plus de bien. Dans une occasion nous avons réuni à l'église douze personnes de différentes familles, dans une autre huit, et autant à proportion dans différentes maisons. Partout où les missionnaires

passent, les conversions sont fréquentes, même parmi les protestans; mais je ne peux pas me louer encore beaucoup de mes succès parmi les sauvages. J'espère pouvoir plus tard vous en dire quelque chose; il ne m'a pas été possible de pousser mes courses jusqu'à eux; ils sont trop éloignés, et mes affaires me rappeloient à Cincinnati; je ne les oublie cependant pas. J'attends des nouvelles de ces bonnes gens par M. Richard, que j'ai chargé de les visiter et de vous communiquer ce qu'il auroit appris d'intéressant à ce sujet. »

Mgr. Fenwick, par cette même lettre, adressée à M. le secrétaire du conseil central du Midi, annonce qu'il a reçu avis que la somme de 12,900 francs, lui étoit destinée pour sa part de la distribution annuelle des fonds de l'association de la Propagation de la Foi. Il en exprime sa reconnoissance à tous et chacun des membres de l'association.

Si les heureux et peut-être inespérés résultats dont la Providence a couronné le zèle du vénérable prélat ont réjoui son ame, cette expérience de trois mois consécutifs de courses apostoliques pendant lesquelles il a tout pesé, tout examiné, tout vu par ses yeux, l'a éclairé lui-même en fixant ses idées. Ce qui l'a le plus frappé dans cette circonstance importante, c'est que de tous les moyens de propager la foi, de conserver et d'accroître le nombre des chrétiens dans son vaste diocèse, celui qu'il vient d'employer est le plus efficace et d'une indispensable nécessité dans l'Ohio surtout. Les habitations y sont rarement réunies en corps de village, mais éparses et disséminées çà et là, et souvent à de grandes distances les unes des autres; elles ne peuvent être

visitées qu'à de longs intervalles de temps, et pendant de trop courts instans, par des missionnaires qui, eux-mêmes, chargés déjà d'administrer un certain nombre de congrégations au centre desquelles ils s'établissent, sont excédés de travail; ils n'ont pas assez de loisir pour entreprendre des courses lointaines qui les éloignent du troupeau auquel ils croient se devoir tout entiers.

Ainsi, frappé d'un côté par ces inconvéniens d'une nature bien grave, sans doute; de l'autre, encouragé par le succès de cette visite pastorale qu'il vient de faire, Mgr. Fenwick (et c'est encore M. Rézé qui nous l'apprend dans sa lettre déjà citée) a conçu le projet d'établir comme une ambulance ecclésiastique, composée de deux ou trois missionnaires voyageurs. Tout leur ministère seroit de parcourir le diocèse dans tous les sens, et chacun dans le district qui lui serait assigné, catéchisant, prêchant dans les villages, les villes, s'il s'en trouve sur leur route, et même dans les maisons, les chaumières, les forêts, comme vient de le faire Mgr. l'évêque; cherchant les brebis égarées, encourageant les forts, fortifiant les foibles, instruisant les ignorans, enfin faisant partout l'œuvre de Dieu.

Le mérite de cette mesure d'administration éminemment utile seroit pour les missionnaires de pouvoir régler, distribuer leur temps; ils prolongeroient plus ou moins leur séjour dans chaque localité, suivant les circonstances et les besoins généraux ou particuliers; ils ne précipiteroient rien pour mettre plus de suite à instruire les ignorans, à éprouver les pécheurs avant de les admettre aux sacremens; les protestans, avant de recevoir leur

abjuration; les personnes non baptisées, avant de les élever au rang de chrétien et d'enfans de l'église; enfin à faire le bien avec maturité et solidité. Et quel succès ne pourroient-ils pas aussi se promettre de leur zèle, ces hommes apostoliques, s'ils essayoient de pénétrer au milieu de ces peuplades sauvages, trop éloignées sans doute pour être l'objet de leurs soins journaliers; mais, comme créatures de Dieu, rachetées comme nous au prix de son sang: elles ont bien aussi le droit d'intéresser leur sollicitude, et avec d'autant plus de titre, que ces bons Indiens demandent et attendent avec anxiété que la vérité perce enfin à travers l'épaisseur de leurs forêts, pour l'embrasser et lui rester fidèles.

Toutes les réflexions sur l'utilité, la nécessité même de mettre à exécution ce plan conçu et mûri avec sagesse, Mgr. Fenwick les a faites. Ce qui l'arrête pour le moment, c'est l'aperçu des dépenses extraordinaires auxquelles il faudroit pourvoir : dépenses considérables sans doute et au dessus de ses moyens pécuniaires, aujourd'hui qu'il a encore tant d'autres établissemens à créer pour la parfaite organisation de son diocèse. En effet ces missionnaires devant parcourir presque chaque jour et pendant une grande partie de l'année divers points du diocèse, et jusqu'aux extrémités les plus reculées, le secours d'un cheval, à défaut d'autre voiture, leur devient absolument nécessaire : qui pourroit imaginer qu'ils pussent entreprendre à pied de si longs, de si continuels voyages? Il seroit aussi convenable qu'ils ne fussent à charge à personne, et qu'ils eussent chacun des moyens pour fournir à leurs dépenses personnelles, ne fût-ce que pour

fermer la bouche aux protestans, à leurs ministres, aux incrédules, aux impies et autres détracteurs des prêtres catholiques, auxquels ils ne manqueroient pas d'attribuer comme un objet de vil intérêt une entreprise toute de charité chrétienne et absolument dégagée de tout motif humain.

Mais, il faut l'espérer, nous en sommes même très-persuadés, Mgr. de Cincinnati dont la confiance entière en la Providence a été jusqu'à ce jour si bien justifiée par des succès au dessus de son attente et de toute vraisemblance, ne se laissera point arrêter par des calculs purement temporels, en présence des avantages immenses et d'un ordre bien supérieur que lui promet la mise à exécution du projet dont il s'agit. Dieu, qui lui en a inspiré la pensée, saura bien lui fournir les moyens d'accomplir et de consommer une œuvre dont il est le seul objet, et qui est toute à sa gloire.

Et ces moyens d'y pourvoir, ainsi qu'aux autres établissemens dont Mgr. se propose de doter son diocèse, il les trouvera déjà en grande partie dans les dons annuels que Mgr. le grand-aumônier, comme président du conseil supérieur de l'œuvre de la Propagation de la Foi, est dans l'usage d'allouer aux différentes missions de l'Asie et de l'Amérique. Les besoins urgens et multipliés de Mgr. l'évêque de Cincinnati seront mis sous les yeux de son altesse éminentissime, et nous ne doutons pas qu'elle ne daigne les prendre en très-grande considération. Cette espérance est d'autant mieux fondée que les ressources de l'Association devenant chaque année plus abondantes par l'agrégation d'un plus grand nombre d'affiliés, la répartition des fonds sera aussi pour chacun plus considérable.

Nous nous sommes étendus avec complaisance dans ce neuvième numéro de nos Annales, sur les travaux immenses, les succès déjà obtenus et les espérances fondées qu'a Mgr. l'évêque de Cincinnati de voir enfin ce vaste diocèse qu'il a trouvé, lors de sa première arrivée dans l'Ohio, comme une terre aride absolument en friche, changé bientôt par ses soins en un champ fertile promettant pour l'avenir d'abondantes récoltes, et devenir une des plus précieuses portions de l'église universelle.

C'est donc un grand sujet de consolation pour nos lecteurs, de penser qu'au moyen d'une modique offrande, sans se déplacer, sans quitter le toit domestique, ils entrent, pour ainsi dire, en communauté de mérite devant Dieu avec ces infatigables missionnaires, tout brûlans de zèle, portant véritablement et à la lettre le poids du jour et de la chaleur, courant sans relâche après les ames pour les amener au bercail de Jésus-christ; de penser qu'ils contribuent à faire connoître le nom du vrai Dieu dans ces contrées éloignées où il étoit resté jusque-là inconnu. Mais ils comprendront surtout que cette modique contribution qui est une des conditions voulues par le règlement de l'association pour la Propagation de la Foi n'est qu'un moyen purement matériel pour le but qu'elle s'est proposé; qu'il en est un autre tout spirituel et d'un ordre infiniment supérieur, qui est aussi une de leurs obligations; c'est d'ennoblir, de sanctifier la modicité de leur offrande par la prière; prière fervente, toute-puissante sur le cœur de Dieu; de porter souvent par la pensée, leurs regards, vers ces régions lointaines où d'infatigables ouvriers évangéliques combattent

vaillamment, sans cesse aux prises avec le démon de l'idolâtrie et du mensonge, pour lui enlever des ames que Jésus-Christ appelle comme autant de conquêtes rachetées au prix de son sang; de conjurer le Seigneur pour qu'il bénisse leurs efforts et que chacun de leurs combats devienne une victoire.

Nous lisons dans les livres saints que tandis que Josué, ce grand capitaine des armées du Seigneur, attaquoit vigoureusement dans la plaine les ennemis de son peuple, Moïse prioit sur la montagne, les mains tendues vers le ciel; et le texte sacré ajoute que suivant qu'elles étoient plus ou moins élevées, le peuple d'Israël triomphoit ou cédoit aux efforts de ses ennemis; paroles bien claires et qui n'ont nul besoin de commentaire : nous les livrons, en terminant, aux pieuses méditations de nos lecteurs.

Le numéro que nous publions aujourd'hui alloit être livré à l'impression, lorsque nous avons reçu une copie authentique de la relation très-détaillée de la mission qu'a faite l'année dernière, chez les sauvages du Michigan, M. Vincent Badin, missionnaire dans le diocèse de Cincinnati. Nous en avons dit quelque chose dans le présent numéro, d'après une lettre du même M. Badin à Mgr. son évêque; mais celle-ci est beaucoup moins circonstanciée que celle que nous venons de recevoir, et qui étoit adressée à M. Badin, son frère, ancien missionnaire au Kentucki et aujourd'hui en France. Elle nous a paru si intéressante, que nous n'hésitons

pas à la mettre sous les yeux de nos lecteurs, avec d'autant plus de motifs, que dans les numéros qui vont suivre nous n'aurons plus à nous occuper des missions de l'Amérique, mais exclusivement de celles d'Asie, qui ne nous présenteront pas un moindre intérêt.

M. Vincent Badin écrit donc textuellement à son frère.

Au Détroit, 25 décembre 1825.

« Mon cher frère, j'ai reçu toutes vos lettres..... Grâces à Dieu, je jouis d'une bonne santé qui est due à une vie pauvre et frugale. Je suis heureux dans la position où je me trouve, quelque misérable qu'elle puisse paroître à la nature, sachant que j'ai été placé ici par la divine providence; et cela doit suffire à un missionnaire. Je tâche de vivre autant que possible en cénobite avec un orphelin de onze ans que j'ai adopté. Quand il aura fait sa première communion, je me propose de l'envoyer au séminaire pour y éprouver sa vocation à l'état ecclésiastique. J'en prendrai ensuite d'autres successivement dont je commencerai l'instruction pour la même carrière, me proposant de continuer cette bonne œuvre tant que Dieu me laissera dans ce pélerinage.

» Je vais à présent satisfaire votre juste curiosité en vous donnant la relation de la mission à laquelle il a plu au Seigneur de m'appeler.

» Le 27 avril de cette année, je m'embarquai au Détroit sur le *Schooner Jackson*, muni des pouvoirs nécessaires dont je fus investi par le respec-

table grand vicaire du diocèse, M. Richard, avec qui je réside ici depuis plusieurs années. Après une longue et fastidieuse navigation d'environ cent lieues, je mis pied à terre dans l'île de *Michillimakinac*, centre du pays que je devois évangéliser, et qui étoit dépourvu de pasteurs depuis la funeste suppression des jésuites. J'arrivai sur le soir. Tous les habitans, sans excepter les protestans, firent éclater la joie la plus vive. Déjà ils avoient préparé tout ce qui étoit nécessaire pour décorer et illuminer la maison de ville, où j'étois attendu pour faire en commun la prière du soir annoncée d'avance. Ce devoir principal de religion étant terminé, on chanta des cantiques qui furent suivis d'une courte instruction, de la récitation de l'*Angelus* et du *Trisagion* (*Gloria patri*, *etc.*), répété sept fois en l'honneur de la très-sainte Trinité. Après un moment de silence et d'adoration, le signe de la croix que je fis en prononçant les paroles à haute voix fut le signal du départ. Les insulaires descendans des Canadiens français sembloient ne quitter qu'avec peine les exercices de la religion. Je ne restai cependant que peu de jours avec eux, étant également désiré et appelé de tous côtés. Je profitai de ce court séjour pour leur donner les instructions les plus urgentes, et les préparer de loin à la réception des sacremens qui étoit renvoyée jusqu'à mon retour de *Green-Bay*, village sur la *Baie-Verte*, distante d'environ soixante lieues de *Michillimakinac*.

Mission de Green-Bay.

» On m'attendoit dans ce pays avec impatience. J'y débarquai le jour de l'Ascension, 12 mai; mais l'heure étant trop avancée, je n'eus pas le bonheur de célébrer la sainte messe. Il fallut se contenter de la prière du soir et des autres exercices susmentionnés. Vous concevrez aisément combien étoit grande l'ignorance de la religion, quand vous apprendrez que depuis un demi-siècle ils n'avoient point vu de prêtre, excepté M. Richard qui, il y a deux ans, y avoit passé huit jours seulement, pendant lesquels il avoit baptisé cent vingt-huit personnes et béni vingt-six mariages. Il me fallut donc commencer par le catéchisme. Tous, sans distinction d'âge, d'état, de sexe et de couleur, s'y rendoient en foule et très-régulièrement chaque jour pendant les deux mois que je restai dans le pays. Le chant des cantiques, qui étoit fort de leur goût, ouvroit et terminoit les leçons élémentaires de la doctrine chrétienne. Cependant je les animois à reprendre la construction d'une modeste chapelle en bois, de 45 pieds de long sur 40 de large. Après bien des difficultés qu'il me fallut vaincre, j'eus la consolation de la voir achevée et de la bénir sous l'invocation de saint François Xavier. Quoique cette peuplade soit composée d'individus de toute couleur, choquans par leur laideur et leurs manières grossières, néanmoins on y trouve des mœurs peut-être plus pures qu'ailleurs, et il y auroit beaucoup de bien à faire parmi eux. Il faudroit ici deux jésuites pour remplacer les deux pères qui furent massacrés

ou plutôt martyrisés, il y a environ soixante ans, par les sauvages qui étoient alors fort cruels. Je suis descendu par une chute d'eau vis-à-vis de l'éminence où ces deux martyrs versèrent leur sang pour Jésus-Christ; et ce courant conserve encore le nom de *rapide des Pères*.

» J'ai rencontré aussi dans ces pays le fameux prophète de la nation des *Puans* qui n'est pas chrétienne, mais qui croit comme toutes les autres au *grand Manitou*, au *grand esprit*, au *maître de la vie*. Il étoit accompagné de onze de ses disciples, tous remarquables par leur haute taille et leur épaisse corpulence. Faute d'interprète j'eus avec eux une conversation pantomime. Je parvins cependant à leur faire entendre un peu la doctrine de l'église sur le mystère de la sainte Trinité, en leur montrant une image de mon Bréviaire : ils en avoient déjà quelque teinture. Ils ont été frappés particulièrement de ma robe noire, c'est-à-dire de ma soutane; ils m'ont toisé de la tête aux pieds; mais vous concevez bien que pour les convertir il faudroit faire un long séjour parmi eux.

» Après cette longue digression il faut vous entretenir de nos bons catholiques que j'instruisois assidûment à Green-Bay pour les préparer à la première communion. Neuf garçons et huit filles de l'âge de 13 à 30 ans y furent admis. Cette touchante cérémonie, qui fit une grande impression sur tous les esprits, eut lieu le dimauche 26 juin, dans la nouvelle chapelle qui fut bénie le même jour. Plusieurs baptêmes y furent aussi conférés, ce qui prolongea les exercices de la matinée jusqu'à trois heures de l'après-midi. A cinq, on chanta les vêpres, le salut,

les cantiques, etc. M. Richard m'avoit laissé 30 baptêmes à administrer, un bon nombre d'adultes n'ayant pu être suffisamment préparés durant le court séjour qu'il fit parmi eux. Je bénis seulement deux mariages. Nous avons chanté pendant dix jours de suite la grand'messe dans la nouvelle chapelle, et même encore le jour de mon départ. Je désignai alors onze catéchistes des deux sexes, et leur fis mes adieux avec une effusion de cœur si grande que je pouvois à peine chanter la messe; j'ai eu cependant beaucoup de fatigues et même de croix à supporter dans le cours de cette mission; mais j'ai bien lieu de m'en consoler, disant avec vérité, comme l'apôtre St. Paul: *Superabundo gaudio in tribulatione meâ.*

Retour à Michillimakinac.

» Le 13 juillet, je me séparai à regret de ce cher troupeau pour retourner à Michillimakinac, où nous arrivâmes après une très-courte traversée de 38 heures. Vers le milieu du siècle dernier, jusqu'à l'année 1764, les pères Le Franc et Dujaunay, de la compagnie de Jésus, y venoient tour à tour en mission. Ce fut un bonheur pour moi d'y trouver douze ornemens d'église, dont plusieurs sont encore très-frais, quatre beaux chandeliers argentés, ainsi que le crucifix, qui, malgré le laps du temps, sont peu détériorés. Les circonstances m'empêchèrent de rester long-temps dans cette île; il fallut céder aux sollicitations pressantes des bons Indiens de l'*Arbre-Crochu* de la tribu des Ottawas ou *courtes oreilles* qui me demandoient avec de grandes instances.

*Première visite à l'*Arbre-Crochu.

» Le 19 juillet, je m'embarquai de nouveau sur le lac Michigan dans un canot d'écorce conduit par sept Ottawas qui étoient venus exprès me chercher à Michillimakinac, à quarante milles de distance. Trois Français me servoient d'interprètes. Nous arrivâmes à l'*Arbre-Crochu* une heure avant minuit. Le *paponas* (le grand chef des Indiens) se rendit aussitôt auprès de moi. Après mille démonstrations de joie et de respect, il se retira dans sa loge, et moi avec tous ceux qui m'accompagnoient, dans une tente qui fut dressée, comme en un clin-d'œil, sur le sable. Le lendemain, de très-bonne heure, nous montâmes avec tous nos effets sur une très-haute éminence d'environ 200 pieds d'élévation. Lors de ma première arrivée à *Michillimakinac* je leur avois fait dire de construire en l'honneur du *maître de la vie* un *wigwam* (espèce d'abri ou de tente) et d'y élever une croix, n'osant pas encore porter mes vues plus loin. Quelle ne fut pas mon agréable surprise de trouver sur le sommet de la colline une très-jolie petite chapelle en bois brut, de vingt-cinq pieds sur dix-sept, qu'ils avoient bâtie en six jours, sans autres instrumens que leurs *cassetêtes*.

» Ce petit édifice est garanti en dehors par de grandes écorces d'arbres, et l'intérieur est garni de planches bien équarries : ils y avoient placé des bancs de chaque côté. Cette chapelle, quelque simple et grossière qu'elle paroisse, peut cependant être comparée au temple de Salomon, n'ayant ni fer ni clous dans sa construction. Nous fûmes cependant obligés,

obligés, mes interprètes et moi, d'y ériger un autel que les Indiens n'avoient pas su élever; mais ils avoient préparé d'avance les planches nécessaires. Je ne manquai pas de leur en témoigner ma satisfaction. Nous avions eu la précaution d'apporter avec nous le beau crucifix de Michillimakinac et quelques gravures pour décorer l'autel, dont la vue seule excita leur admiration. J'aurois voulu que vous vissiez avec quel recueillement et quelle modestie ils assistèrent à la sainte messe, eux et tous leurs enfans, ayant leur vénérable (paponas) patriarche à leur tête : j'aurois voulu que vous entendissiez leurs voix perçantes, durant le saint sacrifice, chanter les cantiques sacrés dans leur langue. Plusieurs, au nombre de sept, avoient en main des livres de piété en notre langue, ayant appris à Michillimakinac, et en fort peu de temps, à lire le français. Ils m'offroient, au milieu de ces déserts, le spectacle le plus enchanteur. On pourroit dire d'eux en toute vérité, comme l'historien sacré l'a dit des premiers chrétiens, qu'ils n'avoient tous qu'*un cœur et qu'une ame*, tant ils sont sincères dans leur conversion.

» Comme j'étois arrivé parmi eux le jour de la fête de mon patron St. Vincent de Paul, le plus zélé des missionnaires que notre patrie ait vus naître dans ces temps modernes, je crus convenable de lui dédier cette chapelle (1).

Une partie de ce premier jour fut employée à parcourir les cabanes des sauvages. Je fis aussi la visite

---

(1) Cette mission des Ottawas est connue sous le nom de St. Ignace. Elle fut fondée, en 1673, par le père Marquet, jésuite, dont M. Richard retrouva le tombeau quand il vint la visiter.

de leur cimetière qui est si bien clos qu'une souris n'y sauroit pénétrer. Ce fut pour moi un sensible plaisir de remarquer des croix sur toutes les fosses. Ils parurent très-émus des différentes questions que je leur fis sur leurs parens et amis décédés.

» Le soir de ce même jour, 20 juillet, fut remarquable par un évènement et une cérémonie extraordinaires qui firent la plus vive sensation sur ces aimables Indiens. M'étant revêtu du surplis et de l'étole, je montai, faute de chaire, sur le marchepied de l'autel avant de faire la prière du soir: je tenois déployée dans mes mains une intéressante lettre que le grand vicaire leur adressoit avec un autre gage de bienveillance dont j'étois également porteur: c'étoit une belle médaille d'argent qui représente d'un côté une croix rayonnante avec ces mots autour: *Je sais que mon Rédempteur vit* (Job. c. 19), et de l'autre le Sauveur bénissant des enfans avec ces mots: *Laissez les petits enfans venir à moi; car c'est à eux qu'appartient le royaume de Dieu.*

Je lus avec toute la dignité possible cette aimable lettre écrite en français; le grand chef étoit mon interprète. Le silence le plus attentif dont on ne croiroit pas les sauvages capables, régnoit dans tout l'auditoire. Arrivé au point de la lettre où il étoit fait mention de la pieuse médaille envoyée en présent au grand chef, le plus fameux guerrier de la tribu, je m'arrête: et tout à coup la faisant paroître ornée d'un ruban écarlate, je la suspens au cou du chef à qui elle étoit destinée. Je vous laisse à deviner le reste de cette scène touchante que je ne saurois dépeindre. Vous vous imaginez bien que leurs voix reconnoissantes firent sur-le-champ reten-

tir la petite chapelle des louanges de Dieu avec plus d'alégresse que jamais. Les cantiques furent chantés alternativement en notre langue par les sauvages canadiens, et en Ottawas par les indiens. Enfin, nous récitâmes la prière du soir accompagnée du chapelet. A peine sortie de l'église, la foule entoure son vénérable patriarche; elle se presse pour contempler, pour toucher cette belle médaille (1); et la lettre ci-dessous montre assez quelle importance ils attachent au présent du grand vicaire qu'ils tien-

(1) A l'Arbre-Chrochu, 21 septembre 1825.

« Mon père, j'ai reçu chez moi la lettre que tu nous as envoyée par » le père (M. Badin) qui est venu nous visiter; quand j'ai lu ta » lettre j'ai été très-content, ainsi que tous mes enfans. Nous avons » tous bonne espérance puisque tu nous promets une *robe noire* pour » rester tout-à-fait avec nous. Par la médaille que tu nous as envoyée » je crois à présent que tu nous tiendras parole. Il me semble voir » avec moi le *grand-esprit*.....

» J'ai toujours deux chefs qui disent comme moi qu'ils veulent » être de ta prière et avoir une *robe noire*. Mon père, nous te don» nons la main.

» Apucossinati-Pinimissiwapami. »

Autre lettre adressée à M. Richard, et à la même date que la précédente.

« Mon père,

» J'ai reçu ta seconde letre, dans laquelle tu nous parles du père » *Dujaunay*, notre ancien père. Nous nous mettons de ta religion, » mon père; si ta vie dure assez long-temps, nous prétendons beau» coup de choses de toi; nous espérons que tu nous enverras un » prêtre, qui nous enseigne comment nous devons vivre sur la terre. » Il y a six cent trente-six sauvages résidant à l'*Arbre-Crothu*; ce » nombre est bien suffisant pour attirer l'attention d'un prêtre. »

Cette lettre est signée par sept chefs ou notables, avec leurs signes hiéroglyphiques, *Oiseau*, *Bêtes-Sauvages*, *Poissons*, *etc.*

nent comme un gage assuré de sa promesse souvent faite, mais jamais accomplie, de leur envoyer une *robe noire* qui établisse sa résidence au milieu de la tribu et les mette à l'abri des poursuites des ministres protestans qui, à force d'importunités et à l'aide des dons envoyés par leurs associations diverses, s'efforcent de faire des prosélytes et d'élever les enfans des Indiens, quoique baptisés dans l'église catholique.

» Vous avez pu observer que mes excursions se sont faites par eau, tantôt sur un vaisseau ou une chaloupe montés par des marins, tantôt dans un canot d'écorce dirigé par des sauvages ; que je m'embarquai d'abord sur le lac Saint-Clair, où est la ville du *Détroit ;* que je traversai le lac Huron dans toute sa longueur ; puis entrai dans le lac Michigan et pénétrai jusqu'au fond de la Baie-Verte, d'où je retournai à l'île Michillimakinac, pour aller toucher les eaux du grand lac *Supérieur* (1). C'est là que se trouve cette peuplade mixte de Français et d'Anglais, de catholiques et de protes-

(1) Toutes ces excursions réunies feroient bien 5 ou 600 lieues; le lac *Huron* en a 75 de long sur 60 de large. Il est traversé, du sud au nord, par la ligne frontière des Etats-Unis et du Canada; il communique par le détroit Sainte-Marie avec le lac *Supérieur*, par le détroit de Michillimakinac avec le lac *Michigan*, et avec le lac Erié, par celui de *Saint-Clair*. Celui-ci est le plus petit et le lac *Supérieur* le plus grand, ayant environ 300 lieues de tour. Le lac *Michigan* a 93 lieues de long sur 20 de large; enfin la *Baye-Verte* en a 30 sur 10. Toutes ces eaux réunies peuvent former une surface de 8 ou 10 mille lieues carrées. Les deux lacs *Michigan* et *Huron* séparent le territoire du Michigan de celui du *Nord-Ouest*. Tous ces lacs renferment un grand nombre d'îles, d'écueils et de courans plus ou moins dangereux.

(*Editeur.*)

tans, dont je vous ai entretenu en dernier lieu. Après en avoir pris congé nous abordâmes, le 11 août, à Saint-Joseph, mais sans y séjourner; il ne s'y trouve aujourd'hui que six hommes de troupe, avec un vieux drapeau arboré sur une vieille masure : la guerre de 1812, entre les Etats-Unis et les sauvages, ligués avec les Anglais, ayant tout détruit.

Mission à l'île de Drummond.

» Je couchai à l'île Drummond, et éprouvai une joie sensible en me trouvant encore avec une pieuse congrégation d'Indiens, dont la ferveur presqu'incroyable est entretenue par un missionnaire canadien, que cependant ils ne voient que très-rarement, comme vous pourrez le conclure quand vous saurez que le grand chef Assakinac, son épouse et les autres n'avoient pas encore eu, à cette époque avancée, l'occasion de remplir le devoir pascal, auquel ils s'empressèrent de satisfaire. Six ou sept personnes furent admises à la première communion. Je ne saurois vous exprimer mon bonheur en voyant la ferveur de ces bons sauvages. Quelle piété! quelle ardeur! quelle simplicité! quel dévouement! quelle régularité à assister, durant tout le temps de mon séjour parmi eux (1), au service divin deux fois par jour; à la sainte messe, que je ne disois jamais sans faire une instruction, et à la prière du soir, qui étoit toujours accompagnée des exercices de piété déjà mentionnés! Le grand chef de cette tribu, qui est

(1) Il fut de cinq semaines.

frère de celui de l'*Arbre-Crochu*, et son épouse, sont les colonnes de l'église dans cette île. Leur zèle non démenti est dû aussi à un ex-capitaine, chevalier de la Légion-d'Honneur, homme vraiment pieux, qui fait un bien infini; s'il avoit eu quelque teinture du latin peut-être pourroit-il encore aspirer à l'état sublime du sacerdoce. Je vais en écrire à Mgr. Rosati; mais je crains qu'à l'âge de 44 ans il ne soit trouvé trop vieux pour commencer ses études.

Retour à Michillimakinac.

» Le lundi 12 septembre, cet excellent homme eut la bonté de monter une chaloupe tout exprès pour me ramener à Michillimakinac.

» J'en repartis bientôt pour répondre à l'empressement de ces bons sauvages de l'Arbre-Crochu, qui m'avoient attendu, mais en vain, à Michillimakinac. Je fis préparer une chaloupe et m'embarquai accompagné de six interprètes zélés, dont deux étoient *squaws* ayant leur confiance, ce qui produisit un excellent effet.

» Vous concevez bien avec quel plaisir je revis la chapelle que j'avois bénite. Durant mon séjour au milieu de ce bon peuple, je travaillai constamment et les confessai tous excepté un qui, par je ne sais quelle fatalité, se trouvoit absent; c'étoit l'*Oiseau-Noir*, mais il ne voulut point perdre sa portion des grâces spirituelles que la divine bonté avoit accordées à ses enfans; il suivit mes traces et me retrouva bientôt à Michillimakinac. Quoique je fusse alors très-occupé aux fonctions les plus importantes du saint ministère, et qu'on s'opposât à ce qu'il m'interrompît,

il voulut absolument, dès son arrivée dans l'île, me remettre de sa propre main une lettre qu'il avoit écrite lui-même, et qui est curieusement tournée. Je vous la communique, ainsi que plusieurs autres dont j'ai été porteur.

Lettre du grand chef l'Oiseau-Noir, *écrite de Makinac à M. Richard, dans le mois de la truite, c'est-à-dire de septembre, pendant lequel, ainsi qu'en octobre, les sauvages pêchent la truite. — C'est une réponse à une lettre du grand vicaire qui lui avoit annoncé son désir de visiter Paris et Rome, pour exposer au pape et au roi de France les besoins des sauvages.*

« Je fais mes complimens à la robe noire du Dé-
» troit et à la grande robe noire de Rome et à l'il-
» lustre père des Français, le roi de France; je lui
» donne la main.

» A présent qu'il y a beaucoup *de chapeaux* (1)
» sur nos terres, nous ne pouvons plus tuer assez
» d'animaux pour faire vivre nos enfans. Mais avant
» tout nous désirons avoir une *robe noire* (makate-
» konia) qui vienne nous enseigner; nous l'écou-
» terons, et nous ferons tout ce qu'il nous dira de
» faire.

» Il y a trop de whisky (eau-de-vie de grain), et
» nous serons réduits à rien. Nous désirons avoir à

(1) *Chapeaux*, c'est ainsi qu'il désigne les *peaux blanches*. On appelle les Indiens *peaux rouges*, parce qu'ils ont la couleur du corps cuivrée. Il n'est pas difficile d'imaginer que les sauvages ne portent pas de chapeaux, ils ornent leurs têtes de plumes d'oiseaux.

» l'*Arbre-Crochu* un prêtre de France pour nous » apprendre la sobriété et les voies du salut. — Le » nombre des Indiens à l'*Arbre-Crochu* est de 635, » hommes, femmes et enfans.

(Signé) » Makate Pinetchi » (l'Oiseau-Noir).

La signature est accompagnée de la marque d'un oiseau.

» Après cet épisode sur le chef des Ottawas, il faut que je vous ramène à présent de Michillimakinac à la petite chapelle de St. Vincent de Paul, qui avoit été décorée aussi bien que les circonstances du lieu et de la pauvreté pouvoient nous le permettre. Une trentaine d'enfans et d'adultes y furent baptisés, cinq d'entr'eux firent leur première communion. Le cierge à la main, ils se présentèrent à l'offrande où ils donnèrent chacun une épingle (1). Ce qui rendit la cérémonie plus touchante encore, c'est une grand-messe que nous chantâmes, à laquelle ils offrirent le pain bénit. Toutes ces pratiques de notre sainte religion, simples en elles-mêmes et grandes par leur objet, si conformes aux principes de la foi et si naturellement adaptées aux besoins et à l'action des sens, surtout chez un peuple sauvage, produisirent

---

(1) Ce qui nous paroît en France indigne d'être une offrande, ne paroît pas tel à des sauvages qui ne possèdent rien. Leurs déserts produisent des *épines* dont ils se servent au lieu d'*épingles*. La nature de leur offrande est un signe démonstratif de leur pauvreté; leur esprit de détachement et de sacrifice ne sauroit déplaire à un Dieu qui veut bien récompenser l'obole de la veuve et un verre d'eau froide donné en son nom. L'offrande somptueuse du riche lui est moins agréable, si le cœur n'est pas aussi pur.

les plus douces et les plus fortes impressions que des esprits droits et des ames neuves puissent recevoir. Ils ont voulu en témoigner leur reconnoissance par une lettre de remercîmens écrite en leur langue au grand vicaire.

» C'est Louis Wasson qui en est l'auteur; je vous en transmets la traduction :

« Je te remercie, mon père, de nous avoir en-
» voyé une *robe noire*, qui est venue faire charité
» à tes enfans; c'est ce que je désirois. Mon père,
» tes enfans ont reçu le corps de IES8S dans leur
» cœur (1). Il y en a beaucoup d'autres qui dési-
» rent le recevoir l'été prochain. Ils ne peuvent
» assez te remercier, car c'est un si grand bonheur
» pour nous! ainsi que d'avoir eu la visite de notre
» père *la robe noire*, Vincent Badin. Nous te deman-
» dons de prier le maître de la vie pour nous qui
» avons eu le bonheur de faire la première com-
» munion. Nous te faisons nos complimens.

» Michel Tacoakané, Matthieu Okitanak8et, Jacques Kaiosk, Joseph Kimi8anaam, Louis Wasson. »

» La veille de mon départ de l'*Arbre-Crochu*, leur attention fut encore captivée et leur sensibilité singulièrement excitée à l'enterrement d'un enfant chéri que j'avois baptisé peu auparavant. Il étoit convenable de présider à ses funérailles et de l'inhumer en grande cérémonie, du moins autant qu'il étoit possible dans ces sauvages forêts. Un jeune Indien portoit la croix, deux autres faisoient la fonc-

(1) JES8S. C'est ainsi précisément que les jésuites ont appris aux Indiens à prononcer le nom du Sauveur.

tion d'acolyte ou céroféraire; un Canadien étoit chargé du bénitier et un autre de l'étole noire. J'étois revêtu du surplis et de l'étole blanche. Tout l'Arbre-Crochu suivoit en silence, dans l'ordre le plus parfait et formoit le cortége le plus extraordinaire, le plus triste et le plus religieux qui eût jamais paru dans le pays. Après avoir enterré l'enfant bienheureux, je pris l'étole noire pour bénir une autre fosse et réciter les prières du Rituel sur un adulte décédé, qui avoit été seulement ondoyé par un laïque, manque de pasteur. Cette cérémonie est d'elle-même assez lugubre; mais ce qui contribua davantage à lui donner une empreinte funèbre, c'est sa rareté; ce fut encore l'heure de la nuit que j'avois choisie pour faire cette inhumation, et la lueur des flambeaux, dont l'usage est inconnu chez les sauvages : l'éclat de la lune et des étoiles, ou les feux qu'ils allument, avoient été jusqu'alors les seuls moyens de guider leurs pas au sein des ténèbres. Un homme marié fut si vivement frappé de cette espèce de solennité, qu'il vouloit absolument me suivre au *Détroit*, quitter sa femme et devenir prêtre. Il me demandoit bonnement si cela ne seroit pas possible, et il fut nécessaire que j'employasse sérieusement toute ma rhétorique et toute mon autorité pour lui faire reprendre le chemin de ses bois et de son village.

*Départ de l'*Arbre-Crochu.

»Le jour d'après cet enterrement étoit, comme je l'ai insinué plus haut, fixé pour mon départ. J'eus la consolation de voir encore, dès l'aurore, toute

cette peuplade de saints se prosterner sur le sable pour recevoir la bénédiction du *makatekonia*, à l'instant même où on alloit faire jouer les avirons. Je fus très-sensible à ces adieux qui pourroient bien être éternels. Durant le voyage, je me plaisois à m'entretenir incessamment des pères jésuites avec un respectable vieillard qui s'étoit fait une fête de m'accompagner de Michillimakinac à l'*Arbre-Crochu* qu'il n'avoit pas visité depuis douze ans. Les noms des PP. le Franc et Dujaunay étoient continuellement sur ses lèvres. Il s'attachoit, dans sa conversation, surtout à ce dernier qui l'avoit préparé et admis à la première communion; souvent aussi il lui avoit servi la messe. Enfin il me fit remarquer l'endroit où le père disoit ordinairement son Bréviaire en se promenant; il ne manquoit à aucun détail, à aucune circonstance.

» J'ai vu et visité, tout en voyageant, le site de l'ancienne église : on n'a pas cessé d'avoir une grande vénération pour la croix plantée en ce lieu sacré, et qui est relevée de temps en temps par les sauvages, même par ceux qui ne sont pas *de la prière*. Vous savez que les catholiques sont appelés par les sauvages *hommes de la prière*, et les prêtres, *pères de la prière*. Ayant mis le pied sur cette terre de bénédiction, je voulus en emporter quelque chose, et je fis ramasser un mouchoir plein de sable noir très-fin, propre pour la sablière et l'écriture, mais auquel j'attache une bien autre valeur. A la *Pointe St-Ignace*, éloignée d'une douzaine de milles de l'île Michillimakinac, se trouvent les ruines de l'ancien fort. J'y ai examiné, avec beaucoup d'intérêt et de sensibilité, les traces bien marquées de l'ancien col-

lége de la compagnie de Jésus. Ces lieux sacrés, ces ruines solitaires et désolées réveillent nécessairement dans l'ame des sentimens religieux par le souvenir des hommes qui les ont habités, des vertus qu'ils y avoient plantées, du zèle, du courage, de la prudence qu'ils y avoient eux-mêmes déployés; enfin de la charité chrétienne qui les avoit inspirés et soutenus au milieu des fatigues et des travaux entrepris pour le bonheur des sauvages et de nos compatriotes, encore aujourd'hui témoins et victimes des ravages produits, propagés jusque dans ces déserts, par une philosophie qui ose toujours se vanter d'être amie de la tolérance et de l'humanité. Mais quelle nation, quelle tribu de sauvages les philosophes ont-ils jamais civilisée? C'est à la religion seule, et surtout à la compagnie de Jésus, qu'appartient cette gloire.

Dernière visite à Michillimakinac.

» Le samedi des quatre-temps de septembre, je fus pour la dernière fois de retour à Michillimakinac, où je terminai les travaux du ministère apostolique dans ces régions septentrionales. J'administrai alors trente baptêmes et je bénis sept ou huit mariages. Des personnes de tout âge, même de cinquante ans, y ont fait leur première communion. Si les missionnaires endurent des fatigues et des peines, du moins recueillent-ils, avec l'aide du ciel, des consolations et des succès. On trouve ici la simplicité de la foi, beaucoup de docilité et pas l'ombre de respect humain. Je ne dois pas omettre de mentionner ici un évènement qui vous fera sans

doute admirer la bonté et la providence de Dieu envers ces missions distantes et isolées, pour les encourager et les affermir dans la vraie foi, au milieu des sectaires qui les sollicitent à l'apostasie.

» Le premier octobre, cédant aux sollicitations pressantes d'un malade très-souffrant et très-affligé, mais plein de foi, je commençai la neuvaine du prince Hohenloe, et ce publiquement. Tous les jours, après la prière du soir, nous récitâmes en commun celles qui ont été recommandées par le prince, avec l'invocation fervente du saint nom de *Jésus*. Dieu, très-cher frère, a bien voulu manifester sa puissance et sa bienfaisance jusque dans la petite île Michillimakinac, agréant les prières des bonnes ames qui l'habitent, et surtout celles du vénérable chanoine de Bamberg. *A quatre heures* (1) *du matin*, en communiant, le sieur William Mac Gulpin a été guéri soudainement d'une infirmité invétérée, que tous les médecins les plus habiles n'avoient pu guérir. Il étoit tourmenté depuis plusieurs années d'un mal d'estomac violent, contre lequel tous les médicamens avoient échoué. M. Mac Gulpin est un homme de trente à quarante ans, père d'une famille nombreuse, et marchand boulanger dans cette île, où je restai jusqu'à la mi-novembre.

---

(1) *Quatre heures du matin*, à Makinac, correspondant, en Allemagne, à l'heure de la messe du prince Hohenloe, qui a promis d'offrir, le 10 de chaque mois, le saint sacrifice pour les Américains infirmes, qui désirent ses prières. La neuvaine ayant été commencée à Makinac, le soir du 1.er jour d'octobre, il est probable que la communion, qui couronne la neuvaine, a été faite le 10 du mois, à l'heure indiquée par le prince Thaumaturge pour sa messe.

(*Editeur.*)

» Depuis le jour de sa guérison jusqu'à celui de mon départ il ne cessoit de me visiter, comme poussé par la nécessité et le besoin de témoigner sa reconnoissance envers le Seigneur, et il conservoit toujours un air de gaieté et de santé admirable. Après un gage si éclatant de la divine bonté, ne devons-nous pas nous écrier et répéter sans cesse : *Magnus Dominus in sanctis suis.* Le Seigneur est grand dans ses saints. (Psaume.)

» L'époque étoit arrivée de mon retour au Détroit, que je commençois à désirer *ad refocillandam animam.* La navigation des lacs est fort dangereuse dans la saison avancée : un bateau à vapeur et cinq ou six goëlettes y avoient été brisés peu de mois auparavant par la violence des vents ou contre des écueils. Aucun bâtiment ne paroissoit depuis longtemps, et on parloit très-fort de me faire bivouaquer tout l'hiver, qui nous menaçoit déjà de ses rigueurs ; mais la divine providence m'envoya, le 14 novembre, le moyen de quitter l'île où j'avois abordé cinq fois depuis six à sept mois. Les habitans, avant de me séparer d'eux, me promirent de préparer, dans le cours de cet hiver, tous les bois nécessaires pour construire une nouvelle chapelle. Je leur fis mes adieux presque malgré eux ; ils espèrent autant qu'ils désirent me revoir au printemps prochain, ce qui paroît assez naturel et très probable. Enfin, le 17 novembre, j'eus le plaisir de revoir le *Détroit* et d'embrasser notre excellent supérieur. *Deo gratias.* »

FIN DU NEUVIÈME CAHIER.

AVIS.

Le but des Fondateurs de l'Association de la Propagation de la Foi a été de soutenir les Missions étrangères, sans nuire aux œuvres de charité locales. C'est pourquoi ils se sont contentés de demander aux Associés la modique offrande d'un sou par semaine. L'intérêt de l'Association exige que le mode établi pour la perception de cette aumône et des dons volontaires, soit observé avec exactitude. Si donc il arrivoit que quelqu'un, Missionnaire ou non, par un zèle louable sans doute, mais que nous ne pouvons seconder, fît des quêtes en faveur d'une ou de plusieurs Missions, l'Association y seroit toujours absolument étrangère.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association; il se trouve aussi

A PARIS,

AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,
Rue du Pot-de-Fer, n.° 4.

Prix de ce cahier avec la gravure. . 1f 25c
Sans la gravure. . . . . » 75

Le portrait de Mgr. Fenwick appartient au N.° précédent; nous l'avons joint à celui-ci parce qu'il n'étoit pas achevé lorsque le neuvième numéro a paru.



MONS.R EDOUARD FENWICK,

Elu Evêque de Cincinnati dans l'Ohio

Etats Unis d'Amérique en 1822.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Edifiantes.

N.° X. — AVRIL 1827.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.° 8.

1827.

Avec approbation des Supérieurs.

ASSOCIATION

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Le compte-rendu que nous avons inséré dans le huitième numéro s'arrêtoit au 1.er mai 1825; celui que nous présentons aujourd'hui commence à cette époque et finit au 1.er mai 1826. Nous prions de remarquer cette dernière date, afin qu'on ne soit pas étonné de ne pas retrouver ici les sommes qui ont été versées postérieurement, et qui seront mentionnées dans le prochain numéro.

	fr.	c.
Le conseil supérieur avoit réservé en caisse une somme de.	3521	30.
Le conseil central du nord, séant à Paris, a versé dans la caisse du conseil supérieur la somme de.	23437	01.
Le conseil central du midi, séant à Lyon, a versé dans la caisse du conseil supérieur la somme de.	99161	30.
Total.	126119	61.

Le conseil supérieur a arrêté dans l'ordre suivant la répartition des aumônes de l'Association entre les diverses missions :

Pour les missions d'Asie une somme de . . . . 55000.

	fr.	c.
Savoir : 46200 fr. au séminaire des Missions étrangères à Paris, pour les missions du Su-tchuen, dans l'empire de Chine, du Tong-King occidental, de la Cochinchine, de Siam et des Malabares sur la côte de Coromandel;		
Et 8800 fr. à monseigneur Coupperie, évêque de Babylone et administrateur d'Ispahan.		
Pour les missions d'Amérique une somme de.	55000.	
Savoir : 17600 fr. à monseigneur Fenwick, évêque de Cincinnati, dans l'Ohio;		
Trois mille trois cents francs aux missionnaires des îles Sandwick;		
Cinq mille cinq cents francs à monseigneur Maréchal, archevêque de Baltimore;		
Treize mille deux cents francs à monseigneur Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky;		
Et quinze mille quatre cents francs à la mission de la Louisiane.		
Les frais d'impression des Annales de l'Association et autres dépenses d'administration se sont élevés, pendant la 4.me année, à la somme de.	12482	70.
Le conseil supérieur a réservé en caisse une somme de.	3536	91.
Total.	126119	61.

Voici dans quelle proportion chaque province ecclésiastique ou circonscription métropolitaine a contribué aux sommes versées par les deux conseils centraux dans la caisse du conseil supérieur.

CONSEIL CENTRAL DU NORD.

Province ecclésiastique de Paris. . 10861 31.

Le diocèse de Paris (1).	8126 76.	
Le diocèse de Versailles.	330.	
Le diocèse d'Arras. . . .	1692.	
Le diocèse d'Orléans . . .	600.	
Le diocèse de Blois. . . .	25 55.	
Le diocèse de Chartres. .	87.	
	10861 31.	

Province ecclésiastique de Rouen. 2683 95.

Le diocèse de Rouen . . .	1159 80.	
Le diocèse de Séez. . . .	361.	
Le diocèse de Bayeux . .	795 65.	
Le diocèse de Coutances.	367 50.	
	2683 95.	

Province ecclésiastique de Reims . 2718 50.

Le diocèse d'Amiens. . .	2300.	
Le diocèse de Soissons. .	289 90.	
Le diocèse de Beauvais .	128 60.	
	2718 50.	

Province ecclésiastique de Tours . 5055 25.

Le diocèse du Mans . . .	3515 25.	

(1) Nous avons joint à la recette du diocèse de Paris 497 fr. 36 c. envoyés de la Belgique, ainsi que quelques petites sommes dont l'origine n'a pas été désignée.

		fr. c.
Le diocèse de Quimper .	1500.	
Le diocèse de Nantes . .	40.	
	5055 25.	
Province ecclésiastique de Bordeaux.		766.
Le diocèse de Bordeaux.	710.	
Le diocèse d'Angoulême.	56.	
	766.	
Province ecclésiastique de Sens. .		1352.
Le diocèse de Troyes (1).	885.	
Le diocèse de Moulins. .	467.	
	1352.	
Total des sommes versées par le conseil central du nord.		23437 01.

CONSEIL CENTRAL DU MIDI.

Province ecclésiastique de Lyon. .		60529 95.
Le diocèse de Lyon . . .	46626 40.	
Le diocèse d'Autun . . .	3599 60.	
Le diocèse de Langres. .	4688 05.	
Le diocèse de Dijon. . .	2776 50.	
Le diocèse de St-Claude.	1093 70.	
Le diocèse de Grenoble. .	1745 70.	
	60529 95.	

(2) Le diocèse de Troyes avoit versé avant le 1.er mai 1825, une somme de 460 fr. qui a été jointe par erreur à la recette du diocèse de Paris; il a versé après le 1.er mai 1826 une somme de 400 fr. qui sera comprise dans le prochain rendement de compte.

		fr. c.
Province ecclésiastique de Bourges.		7455 75.
Le diocèse de Clermont .	5427 90.	
Le diocèse du Puy	1495 75.	
Le diocèse de St-Flour .	532 10.	
	7455 75.	
Province ecclésiastique d'Aix . . .		7375 40.
Le diocèse d'Aix	900.	
Le diocèse de Marseille .	6475 40.	
	7375 40.	
Province ecclésiastique de Besançon (1).		5288 60.
Le diocèse de Metz. . . .	1170.	
Le diocèse de Belley. . .	1730 60.	
Le diocèse de Nancy. . .	2388.	
	5288 60.	
Province ecclésiastique d'Avignon.		15220 60.
Le diocèse d'Avignon . .	8175 50.	
Le diocèse de Nîmes. . .	1000.	
Le diocèse de Valence. .	944 80.	
Le diocèse de Viviers . .	2800 30.	
Le diocèse de Montpellier	2300.	
	15220 60.	

(1) Diverses sommes versées par le diocèse de Besançon après le 1.er mai 1826, seront comprises dans le prochain rendement de compte.

		fr.	c.
Province ecclésiastique d'Auch . .		3291.	
Le diocèse d'Auch	863.		
Le diocèse d'Aire	2428.		
	3291.		
Total des sommes perçues par le conseil central du Midi.		99161	30.

L'Association de la Propagation de la Foi continue d'obtenir l'approbation de NN. les évêques. Mgr. l'évêque de Bayonne vient de faire une ordonnance en sa faveur. Nous avons inséré dans le huitième numéro des Annales l'extrait d'une lettre pastorale de Mgr. le cardinal archevêque de Toulouse, *sur l'Association de la Propagation de la Foi;* depuis, S. E. a publié un mandement pour ordonner l'exécution du règlement. Cette marque éclatante d'approbation, accordée par l'illustre prélat, est un témoignage bien puissant en faveur de nos règles fondamentales; nous espérons que l'Association en retirera les plus grands avantages.

« Par notre ordonnance du 12 septembre 1825, dit Mgr. l'archevêque de Toulouse, nous vous exhortions, N. T. C. F., à vous associer par vos prières et par vos aumônes au mérite des missionnaires qui travaillent à la propagation de la foi parmi les nations infidèles; nous vous représentions la situation déplorable de ces missions autrefois si florissantes lorsque l'établissement fondé par la piété de nos rois et doté par leur royale munificence, pouvoit y envoyer de nombreux ouvriers et abondamment fournir à tous les besoins de la religion; nous offrions pour

encouragement à votre piété les biens spirituels que le Chef de l'église a tirés du trésor des indulgences en faveur des associés et l'exemple de notre pieux Souverain, qui, au titre de roi très-chrétien, a voulu unir le titre de protecteur de l'Association pour la Propagation de la Foi.

» Si le résultat de notre première ordonnance n'a pas répondu à l'intérêt que doit vous inspirer et que vous inspire une œuvre si importante qui a pour but d'étendre le royaume de J. C. et de faire participer aux biens inestimables de la religion des peuples plongés encore dans les ténèbres de l'ignorance, nous ne pouvons l'attribuer N. T. C. F. qu'au mode que nous avions adopté pour recueillir vos dons ; car nous connoissons votre charité, et nous ne pouvons douter qu'à la faveur des grâces que vous avez reçues dans l'année sainte, nous n'ayons, comme le disoit l'apôtre aux Thessaloniciens, à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces de ce que votre Foi s'est augmentée, et que la charité a pris parmi vous un nouvel accroissement.

» C'est aussi pour en recueillir plus sûrement les fruits que nous avons cru devoir adopter le mode de collecte indiqué dans les statuts de l'Association.

» Le mérite personnel de ceux que nous avons invités à seconder notre zèle dans le conseil général vous dira assez, N. T. C. F., combien nous jugeons digne de tout votre intérêt et de toute votre affection une œuvre qui, venant à prospérer dans notre diocèse, y fixera les plus précieuses bénédictions du Ciel, et multipliera les fruits de notre tendre sollicitude pour le salut de vos ames. »

Mgr. l'archevêque de Toulouse cite ensuite quelques articles du règlement, et ajoute :

« A Toulouse, le conseil général, présidé par son Em., et en son absence, par un de ses grands-vicaires, sera le centre de l'Association dans le diocèse, et correspondra avec le conseil central de Lyon.

» Le conseil général sera composé de dix membres, savoir :

» Son éminence, président; M. Savy, vice-président; M. le préfet, M. le maire, M. le président Daldeguier, M. le procureur-général, M. de Miegeville, conseiller de la cour; M. de Furgole, id.; M. de Lartigues, vice-président du tribunal de première instance; M. Delpy, sous-préfet; M. Delpech, professeur de l'école de droit.

» A Toulouse, chaque curé et desservant sera président de la division formée dans sa paroisse et choisira les neuf membres qui doivent la former. Hors de la ville de Toulouse, il y aura une division dans chaque canton. Le curé du chef-lieu sera président de la division, et les desservans du canton seront chacun président d'une centurie.

» La présente ordonnance sera lue et publiée au prône de la messe de paroisse, et affichée partout où besoin sera. »

Le diocèse de Besançon a toujours été une des plus précieuses ressources des missions étrangères; l'Association de la Propagation de la Foi y est établie depuis quelques années : la lettre pastorale que Monseigneur l'archevêque a publiée en faveur de cette œuvre qui est maintenant l'unique espoir des

missions, lui a fait faire de grands progrès. Monseigneur l'archevêque s'exprime ainsi :

« Nous avons approuvé, nos très-chers frères, le règlement de l'Association de la Propagation de la Foi, et nous avons permis, dans notre diocèse, l'érection de cette Association. En conséquence, conformément à l'article VI du règlement, il a été établi, de notre agrément, un conseil général de ladite Association dans notre ville métropolitaine, et un conseil particulier pour le diocèse (1). Ainsi chacun de nous peut, selon ses moyens, concourir à la propagation de la foi catholique ; chacun de nous doit se souvenir que, lorsque Jésus-Christ envoya ses apôtres pour prêcher dans tout le monde et détruire le règne de l'idolâtrie, nos pères étoient plongés dans les ténèbres du paganisme, et qu'ils furent des premiers à recevoir la lumière de la foi. Depuis lors ce divin flambeau n'a pas cessé de briller au milieu de nous, et souvent quelques-unes de ses étincelles se sont détachées pour aller éclairer les nations encore assises à l'ombre de la mort. Hélas ! ces nations n'ont pas perdu le fruit des travaux, des sueurs et du sang de nos anciens missionnaires. Mais un très-grand nombre d'entre eux a succombé sous le poids de l'âge et de la fatigue, et le séminaire, destiné à former des élèves propres à les remplacer, a été lui-même le jouet

(1) Les membres du conseil général métropolitain, sont : MM. Rivière, vicaire-général ; le marquis de Camus, ancien président à la cour royale ; le baron de Valay ; le vicomte de Clermont-Mont-Saint-Jean ; Hugon d'Augicourt, ancien conseiller au parlement de Villefrancon ; de Boursière, conseiller à la cour royale.

des plus douloureuses vicissitudes. Ses moyens d'existence lui ont été enlevés, et toute correspondance lui a été interdite. Dès-lors on a appris que la foi des néophytes, sans maîtres et sans guides, s'est affoiblie, et qu'elle est tombée dans un état de langueur. Mais aussi on a eu la consolation de savoir qu'ils ont conservé l'amour de la religion, qu'ils en sentent le besoin, qu'on trouve encore parmi eux les exemples les plus frappans de toutes les vertus chrétiennes, et que le nombre des enfans qui demandent qu'on leur rompe le pain de la parole de Dieu, loin d'avoir diminué, s'est accru.

» C'est dans ces circonstances qu'au sein même de la France s'est formée, il y a environ cinq ans, l'Association de la Propagation de la Foi. Le Ciel a béni son berceau; elle a grandi et elle est devenue forte. Enrichie des grâces spirituelles qui lui ont été accordées par les souverains pontifes Pie VII et Léon XII, elle compte parmi ses augustes protecteurs les rois Louis XVIII et Charles X, qui plus d'une fois lui ont donné des témoignages de leur royale et religieuse munificence.

» Gardons-nous, N. T. C. F., de penser qu'en travaillant à accroître l'héritage de Jésus-Christ, nous puissions nous exposer au reproche de contribuer à éloigner de la France le flambeau de la foi! Depuis plus de dix-huit siècles ce divin flambeau brille au milieu de nous; et si autrefois dix justes auroient pu arrêter la colère de Dieu et sauver à une ville abominable le plus terrible châtiment, ne devons-nous pas espérer que, malgré l'incrédulité du siècle et la corruption presque générale, le nombre des Français vraiment remplis de l'esprit de

Dieu préservera leur patrie du plus grand des malheurs ? »

Le 9.e Numéro a été consacré à la mission de l'Ohio en Amérique; celui-ci contient les nouvelles reçues du Tong-King et de la Cochinchine. Nous passons ainsi d'un bout de la terre à l'autre : la destinée de l'Association de la Propagation de la Foi est de faire sentir son influence partout où il y a des infidèles à convertir; elle suit le cours de la parole divine qui doit se répandre dans tout l'univers. *In omnem terram exivit sonus eorum.*

Nous avions espéré que nous n'aurions à annoncer la perte d'aucun missionnaire; pendant les années précédentes la mort a moissonné dans leurs rangs d'une manière si terrible que leur petit nombre ne lui présentoit presque plus de victimes à frapper. Cependant comme nous allions livrer ce Numéro à l'impression, nous avons eu la douleur d'apprendre que M. Pupier a succombé le 11 juin dernier à une cruelle maladie : il étoit âgé de 29 ans. M. Pupier, prêtre du diocèse de Lyon, étoit parti en 1821 : il arriva à Pulo-Pinang vers la fin de la même année; il partageoit ses soins entre les élèves du séminaire auxquels il enseignoit la théologie, et les habitans de l'île auxquels il annonçoit l'évangile; il avoit déjà converti près de huit cents infidèles. M. Pupier sans doute étoit mûr pour le ciel, *consummatus in brevi, explevit tempora multa;* mais les enfans qu'il a engendrés à Jésus-Christ sont encore de jeunes plantes qui n'ont point acquis tout leur accroissement : qui les protégera contre l'orage ? qui les réchauffera du feu de la charité ? Et les élèves du séminaire, qui les préparera au sacerdoce ? qui leur ouvrira la porte

du sanctuaire ? Il nous semble les voir à genoux sur le tombeau de celui qu'ils viennent de perdre, les yeux tournés vers la France; il nous semble entendre leurs gémissemens; il nous semble les entendre s'écrier : « *Ploremus coram Domino*, pleurons devant le Seigneur; peut-être il sera touché de notre misère; peut-être il nous enverra d'Europe un de ses ministres qui essuiera nos larmes : il est notre Père. *Ploremus coram Domino qui fecit nos.* » Personne ne répondra-t-il à leur appel ? Ah ! s'il est quelqu'un à qui la grâce inspire un généreux dévouement, qu'il se hâte de consommer son sacrifice : les besoins sont pressans. Les missionnaires, il est vrai, ont de grandes peines à souffrir, de grands travaux à supporter; *euntes ibant et flebant, mittentes semina sua;* mais ils ne sont pas sans consolation, et quand le moment de quitter cette terre d'exil, et de retourner dans la céleste patrie est venu, ils se présentent avec joie devant le souverain rémunérateur, chargés du poids de leurs bonnes œuvres, et environnés des ames qu'ils ont sauvées. *Venientes autem venient cum exsultatione, portantes manipulos suos.*

MISSIONS

DU TONG-KING ET DE LA COCHINCHINE.

L'ÉTAT de ces deux missions est toujours alarmant; le roi Minh-Mênh saisit toutes les occasions de témoigner sa haine contre la religion chrétienne; il a donné récemment un édit pour défendre d'introduire de nouveaux missionnaires dans ses états. M. Régéreau, arrivé en Cochinchine le 30 janvier 1825, a été obligé d'en sortir le 3 mars suivant. Son débarquement n'avoit point été assez secret, le roi en avoit eu connoissance; et c'est même ce qui a donné lieu à l'édit dont nous venons de parler. L'exercice du culte, qui étoit autrefois public, est maintenant interrompu dans beaucoup d'endroits, parce que les mandarins, habiles à deviner les intentions du souverain, préviennent ses ordres et molestent les chrétiens. Enfin les services de l'évêque d'Adran sont oubliés, et l'avenir offriroit peu d'espérance, si la foi ne découvroit des ressources inépuisables dans les trésors de la divine miséricorde. Pharaon, dit l'Ecriture, persécuta les Hébreux parce qu'il n'avoit pas connu Joseph le bienfaiteur de l'Egypte; mais Minh-Mênh, quoiqu'il fût jeune alors, doit se souvenir que son père, dépouillé de ses états, errant dans les forêts accompagné de quelques serviteurs fidèles, fut obligé d'implorer les secours

et la pitié de l'évêque d'Adran qui partagea avec lui les provisions destinées à son clergé, et lui fournit les moyens de reconquérir son royaume.

La tempête gronde sur ces églises lointaines; espérons que la divine Providence empêchera qu'elles ne succombent. Elles connoissent déjà la persécution ; mais les tyrans en moissonnant les chrétiens les ont multipliés (1). Dans le Tong-King et la Cochinchine la foi a jeté de profondes racines; ces provinces ont été arrosées du sang de leurs apôtres, non moins que de leurs sueurs. Nous nous occuperons d'abord de l'intéressante mission du Tong-King, et nous allons mettre sous les yeux des associés un précis de son histoire.

Le P. Baldinotti, Jésuite italien, pénétra au Tong-King en 1626; trouvant dans le peuple des dispositions favorables à la religion chrétienne, il fit venir pour l'aider les PP. Marquès et de Rhodes (2). Bientôt les prêtres des idoles, alarmés de la désertion de leurs disciples, conjurèrent la perte des missionnaires; par leurs calomnies et leurs intrigues, ils réussirent à les faire chasser du royaume en 1630. Trois autres Jésuites (3) vinrent l'année suivante remplacer leurs confrères; ils furent reçus à bras ouverts par les fidèles. Quelle fut leur joie, lorsqu'ils virent qu'en l'absence des pasteurs le troupeau s'étoit accru! En arrivant ils donnèrent le baptême à plus de 2,000 catéchumènes que trois catéchistes avoient

---

(1) *Plures efficimur quotiès metimur à vobis.* Tertul.

(2) Le P. de Rhodes étoit d'Avignon.

(3) Les PP. Marquès et de Rhodes purent aussi rentrer au Tong-King.

préparés. Leurs prédications eurent tant de succès qu'en 1639 cette mission naissante comptoit déjà 82,000 néophytes. Dans les seules années 1645 et 1646, vingt-quatre mille païens abjurèrent le culte des faux dieux. Tous ceux que l'intérêt ou les préjugés attachoient à la superstition se soulevèrent de nouveau; en 1662 les missionnaires furent chassés une seconde fois du Tong-King. Depuis cette époque jusqu'à ces derniers temps, la religion a été presque toujours persécutée dans ce royaume; néanmoins il ne paroît pas qu'on ait condamné des chrétiens à mort avant le commencement du 18.e siècle; on se contentoit de leur infliger des amendes, diverses tortures et la prison. Les mémoires que nous avons sous les yeux contiennent peu de détails sur ceux qui confessèrent alors la foi; ils nous apprennent seulement que plusieurs moururent par suite des tourmens qu'ils avoient endurés.

Cependant Dieu ne laissa pas ses enfans orphelins; des missionnaires de différens ordres bravèrent tous les dangers pour venir les consoler et leur rompre le pain de la parole divine. Dès l'année 1659, M. Pallu, associé aux fondateurs du séminaire des Missions étrangères, avoit été nommé vicaire apostolique du Tong-King; il fut sacré évêque d'Héliopolis et partit pour sa mission, mais il ne put dépasser Siam où il resta plusieurs années; (1) la partie occidentale du Tong-King eut pour vicaire apostolique M. de Bourges, évêque d'Auren; il résidoit dans

(1) Nous nous occupons plus particulièrement du Tong-King occidental qui est une mission française. Le Tong-King oriental est desservi par des religieux espagnols.

le pays depuis près de dix ans. Cette nomination d'évêques favorisa les progrès de la religion; les conversions se multiplièrent, et vers 1696 il y avoit dans le royaume environ 250,000 chrétiens. La même année, le prince qui régnoit alors renouvela les anciens édits de persécution et se saisit de tous les missionnaires qu'il put découvrir; le P. Séguéira, jésuite, mourut dans un bateau où il avoit été consigné; le P. Noqueisa s'en retourna à Macao, mais il revint au Tong-King où il mourut; le P. Bravo fut renvoyé hors du royaume, mais il retourna à Macao. Un prêtre tong-kinois, arrêté la même année 1696, fut retenu en prison où il mourut au bout de neuf ans. On recommença aussi à tourmenter les fidèles qu'on avoit laissé tranquilles depuis quelque temps; souvent on en amenoit devant les mandarins qui les faisoient battre de verges et leur extorquoient de l'argent. En 1712, Mgr. l'évêque d'Auren fut arrêté et chassé du royaume; il se retira à Siam où il termina sa carrière apostolique en 1714. Il eut pour successeur M. Belot évêque de Basilée. Cinq catéchistes, après avoir enduré la bastonnade pour la foi, reçurent de grands coups de marteau sur les genoux; ils furent ensuite condamnés à la prison et survécurent peu à ces rigoureux traitemens.

Ces persécutions, quoique violentes, ne sont pas comparables aux deux suivantes que nous allons raconter. Une femme chrétienne fut l'auteur de la première : c'étoit en 1721; un prince cruel et superstitieux gouvernoit alors le Tong-King; Kesat, village écarté, étoit la retraite de plusieurs missionnaires, ils avoient converti à la foi presque tous ses habitans. Délivrés de la surveillance des manda-

rins, à cause de l'éloignement des villes, ils y célébroient les grandes fêtes de la religion avec une pompe qui attiroit tous les chrétiens des campagnes environnantes; c'est là qu'habitoit la femme dont nous venons de parler; ses mœurs dissolues scandalisoient les païens même. Les missionnaires avoient souvent essayé de la ramener à de meilleurs sentimens, elle méprisoit leurs avis paternels; enfin poussés à bout, ils lui interdirent l'entrée de l'église. Furieuse, elle résolut de s'en venger d'une manière horrible; elle alla trouver un apostat et un infidèle de ses amis; tous trois ils adressèrent au roi deux requêtes successives, dans lesquelles ils dénonçoient Kesat comme la retraite des missionnaires et le rendez-vous général des chrétiens du pays. Le prince, dès qu'il les eut lues, fit partir pour Kesat trois mandarins et cent soldats; le P. Bucharelli y résidoit, il eut à peine le temps de s'évader avec ses catéchistes. Les soldats investirent le village, pillèrent les maisons des chrétiens, et arrêtèrent six des principaux d'entr'eux qu'ils conduisirent liés et garottés à la cour. Les mandarins firent au roi le rapport de leur expédition et lui présentèrent quelques ornemens d'église qu'on n'avoit pu sauver. A la vue de ces objets consacrés au culte, le tyran entra dans une espèce de fureur: il envoya jusqu'à trois fois des mandarins à Kesat pour faire de nouvelles recherches et démolir les maisons qui avoient servi d'églises. Cependant la persécution s'étendoit dans les provinces; de toutes parts on amenoit des chrétiens dans les prisons de la cour; il y en avoit déjà 170. Ils étoient souvent conduits au prétoire; les juges étaloient devant eux des chaînes énormes et divers

instrumens de supplice, en les engageant à fouler le crucifix aux pieds pour conserver leur vie et la liberté ; quelques-uns eurent la foiblesse d'y consentir, mais la plupart préférèrent la mort à l'apostasie. Les PP. Bucharelli et Messari s'étoient réfugiés dans les forêts, cherchant au milieu des tigres un abri contre les hommes. Un chrétien qu'on mit à la torture découvrit le lieu de leur retraite ; les gentils se saisirent d'eux et les envoyèrent à la cour. A leur arrivée ils furent jetés dans une affreuse prison, le P. Messari n'en put supporter la rigueur, il mourut le 15 juin 1723. Après avoir langui pendant un an dans ce cachot, le P. Bucharelli fut condamné à mort avec neuf de ses néophytes : Pierre Frieu, Ambroise Dao, Emmanuel Dien, Philippe Mi, Luc Thu, Luc Chi, Thaddée Tho, Paul Noï et François Kam. La plupart étoient catéchistes. Ils furent décapités le 11 octobre ; en allant au lieu du supplice ils entonnèrent, pour ne plus l'interrompre, le cantique d'actions de grâces. François Kam étoit un de ceux que la crainte des tourmens avoit fait apostasier ; pénétré du repentir de son crime, il s'étoit rendu auprès des juges pour déclarer qu'il étoit chrétien et demander à mourir. Cent cinquante-trois autres néophytes furent condamnés à soigner les éléphans (1), les uns à perpétuité, les autres pendant un temps plus ou moins long ; ils s'estimèrent heureux de souffrir pour Jésus-Christ. Le vicaire apostolique du Tong-King occidental, M. Guisain, évêque de Larauda, avoit échappé à toutes les recherches, mais il mourut

(1) Cette peine correspond à celle des mines ou des galères.

quelques jours après le triomphe des saints martyrs; il avoit succédé en 1717 à Mgr. l'évêque de Basilée, et avoit été sacré en 1721.

Cette persécution dura encore plusieurs années: elle se calma peu à peu; mais bientôt l'église du Tong-King en souffrit une autre non moins funeste qui lui enleva quatre missionnaires. En 1736, les PP. Alvarez, d'Abreu, Cratz et d'Acunha s'étoient introduits secrètement dans le royaume; des vagabonds, soupçonnant leur arrivée, les attendirent au passage d'une rivière, se jetèrent dans leur barque et pillèrent leurs effets. Puis, pour légitimer leur vol, ils les conduisirent au gouverneur de la province, en lui annonçant que c'étoient des prédicateurs de la loi chrétienne et lui présentant un crucifix qu'ils avoient trouvé dans la barque. Le gouverneur fit partir les missionnaires pour la cour avec les deux catéchistes Marc et Vincent et le batelier qui étoit chrétien. Un eunuque de la chambre leur fit subir le premier interrogatoire; il leur ordonna de fouler aux pieds le crucifix; les quatre Pères, ainsi que les deux catéchistes, le baisèrent respectueusement, mais le jeune batelier, saisi de frayeur, obéit à l'ordre impie. Leur affaire fut ensuite portée au tribunal des lettrés. La première fois qu'ils y comparurent, les juges firent donner à Marc et à Vincent des coups de marteau sur les genoux. Ces catéchistes endurèrent encore ce cruel supplice le lendemain avec le plus grand courage. Tous les prisonniers furent ensuite transférés dans un cachot nommé Ngué-Dom, c'est-à-dire l'Enfer de l'Est. On peut juger par le nom seul des horreurs de cette prison; Vincent, déjà affoibli par les tortures, y mourut peu

de temps après y être entré, et alla recevoir avant ses compagnons la couronne due à ses souffrances.

Les confesseurs de Jésus-Christ languissoient depuis plus de neuf mois dans les fers, lorsque, le 10 janvier 1737, vint un mandarin de la cour qui leur donna lecture de leur sentence; le catéchiste Marc étoit simplement exilé, les quatre missionnaires étoient condamnés à mort. Le 12 du même mois, on les mena, escortés d'un grand nombre de soldats et chargés de chaînes, au lieu de l'exécution; quand ils y furent arrivés, ils se mirent à genoux, baisèrent cette terre qui alloit être arrosée de leur sang, et s'abandonnèrent aux bourreaux. Dans ce moment un catéchiste, nommé Sébastien, eut le courage de venir leur demander leur bénédiction et recueillir leurs cheveux qu'on venoit de couper; menacé par les soldats, il s'enfuit et se cacha dans la foule. Les bourreaux cependant tenoient leur cimeterre levé, fixant leurs regards sur le premier mandarin; au signal qu'il donna bientôt ils frappèrent tous ensemble, et l'église du Tong-King eut quatre protecteurs de plus dans le ciel. Les chrétiens qui assistoient en grand nombre à l'exécution rachetèrent les corps des martyrs et leur donnèrent la sépulture. Cette persécution obligea tous les prêtres européens de se cacher avec précaution pendant plusieurs années; néanmoins, en 1739, M. Néez, nommé au siége de Céomanie *in partibus*, put recevoir la consécration épiscopale. Depuis seize ans il étoit pro-vicaire-général du Tong-King occidental qui, pendant cet espace de temps, avoit été privé d'évêque. Dans la suite, le P. Paleceuk ayant été admis à la cour en qualité de mathématicien, les missionnaires jouirent d'un

peu de liberté ; ils en profitèrent pour conquérir un plus grand nombre d'ames à Jésus-Christ. Mais le roi ayant eu connoissance de quelques conversions, la religion fut de nouveau persécutée. En 1767, le P. Nuntius de Horta ayant été arrêté avec un prêtre tong-kinois, on les enferma chacun dans une cage en plein air ; exposés à toutes les injures des saisons, ils y souffrirent des maux incroyables.

Au milieu de l'année 1773, le P. Castanéda, dominicain espagnol, fut arrêté ; le mandarin, au pouvoir duquel il tomba, offrit de lui rendre la liberté moyennant une grosse somme ; mais les chrétiens refusèrent de la payer de peur d'irriter la cupidité des persécuteurs et d'occasioner de nouvelles perquisitions. Le mandarin envoya le P. Castanéda à la cour avec le P. Liem, tong-kinois, qui étoit aussi son prisonnier. Le roi les condamna à être décapités; la sentence fut exécutée le 7 novembre. Les chrétiens, sans crainte et sans respect humain, trempèrent des linges dans le sang des martyrs, recueillirent leurs corps et les arrosèrent de larmes. Un mandarin s'aperçut qu'il y avoit parmi eux des riches et des gens en dignités, et les fit arrêter ; ils furent condamnés à diverses peines, et tous leurs biens furent confisqués.

Nous allons reprendre la chronologie des vicaires apostoliques du Tong-King occidental. A Mgr. l'évêque de Céomanie, mort en 1764, avoit succédé M. Reydellet, évêque de Gabale, qui vécut jusqu'en 1780; il fut remplacé par son coadjuteur, M. Davoust, évêque de Céram ; ce dernier mourut en 1789 ; le vicaire apostolique actuel, M. J. B. Longer, évêque de Gortyne, est son successeur immédiat. M. Longer,

fut sacré à Macao en 1792. La guerre civile avoit désolé le Tong-King; des rebelles s'étoient emparés du royaume. Jusqu'en 1798 les chrétiens jouirent d'une paix assez constante, qui ne fut troublée que par une persécution de quatre mois en 1798. M. Jean Dat, prêtre tong-kinois, revenant de visiter des malades, fut surpris par les satellites d'un grand mandarin, ennemi de notre sainte religion. Ils le conduisirent au prétoire; les juges lui offrirent la vie de la part du roi, à condition qu'il ne prêcheroit plus le christianisme; mais il rejeta cette proposition, préférant la gloire du martyre à une vie honteuse. Le frère du roi, considérant qu'il étoit jeune encore, lui dit: « Pourquoi ne voulez-vous pas vivre? Je voudrois bien vivre, répartit l'homme de Dieu, mais je ne voudrois pas vivre infidèle à ma religion. » Il eut la tête tranchée le 28 octobre. L'ordre avoit été donné de rechercher les missionnaires européens et en général tous les prédicateurs de notre sainte religion. Ils furent obligés d'abandonner leurs chrétientés et de se disperser. M. Langlois, aujourd'hui supérieur du séminaire des Missions étrangères, et M. de la Bissachère, directeur actuel de ce séminaire, coururent alors beaucoup de dangers, et eurent beaucoup à souffrir. Enfin en 1802, le roi de Cochinchine, Gia-Laong, s'empara du Tong-King, et la paix fut rendue à cette mission désolée. Les associés ont lu dans les cahiers précédens le résumé de ce qui s'y est passé d'important depuis cette époque; nous allons leur communiquer les nouvelles que nous en avons reçues.

Lettre de M. Jeantet à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Tong-King, 29 octobre 1823.

« Monsieur et très-cher confrère,

» La mort a porté à notre mission le coup le plus funeste en nous enlevant Mgr. Guérard, évêque de Castorie, décédé le 18 juin 1823, à huit heures du soir. J'ai été témoin de ses souffrances et de sa mort précieuse aux yeux de Dieu. Je puis vous assurer que les prêtres, les gens de la maison de Dieu (1), les religieuses et les chrétiens ont senti ce qu'ils perdoient en le perdant; aussi l'ont-ils pleuré amèrement et ils le pleurent encore. Pour moi, qui ai perdu le meilleur des pères, j'en conserverai plus long-temps la mémoire en priant pour sa belle ame, qui sans doute n'en a pas besoin, en me rappelant ses conseils, ses leçons et ses exemples, et en m'appliquant à les suivre.

Lorsque M. Ollivier arriva au Tong-King, je me trouvois dans la province du Midi. Mgr. de Castorie pria Mgr. de Gortyne de m'envoyer à son secours. J'arrivai auprès de Mgr. de Castorie en septembre 1821; j'eus l'avantage d'y faire connoissance avec le cher M. Ollivier qui, après la fête du Rosaire, partit pour la province du Midi. Nous restâmes, Mgr. de

---

(1) On appelle ainsi tous les catéchistes, les jeunes gens qu'on élève pour en faire par la suite des prêtres ou des catéchistes, et en général toutes les personnes attachées au service des missionnaires et des prêtres tong-kinois.



Castorie et moi, à Tho-Ky, où ce prélat voulut donner une retraite, soit pour suivre son zèle, soit pour m'inspirer du goût pour ce genre d'exercice, dans lequel il avoit remporté tant de victoires sur les puissances infernales : vous savez que je dis vrai. Monseigneur fit les deux premiers sermons d'une manière qui démontroit ce qu'il avoit fait dans ses jeunes années. Mais son corps étoit usé et ne pouvoit plus supporter de grandes fatigues; aussi fut-il obligé de céder à la violence du mal, et de tout abandonner après le second sermon. Eh ! comment auroit-il pu soutenir une telle fatigue ? Il éprouvoit des douleurs excessives dans tout le corps. Outre cela un ulcère, qu'il avoit à la cuisse gauche depuis plus de quinze ans, augmenta considérablement et lui causoit des douleurs qu'il faudroit sentir pour pouvoir les exprimer, sans parler de beaucoup d'autres incommodités. Je fus sur le point de lui administrer l'extrême - onction. Cependant Dieu adoucit les maux dont il affligeoit son serviteur; les douleurs se calmèrent, Monseigneur recouvra un peu de force, et il s'en servit pour faire la visite de la paroisse de Ke-nhim; quoique accablé d'infirmités et de vieillesse, ce prélat ne rabattit rien de son zèle apostolique; il passa dans cette paroisse plus de deux mois, et y fit beaucoup de bien; il y baptisa plus de quarante adultes. On le vit même aller dans les maisons chercher les chrétiens endurcis, pour les exhorter à se convertir. Après Pâques le saint prélat revint à Tho-Ky pour réparer ses forces et se disposer à partir pour la province du Midi, dans le dessein de rendre visite à Mgr. l'évêque de Gortyne et à M. Eyot. Accablé de maladies, il lui fallut différer de jour en

jour, et enfin abandonner son projet; car depuis le mois d'avril 1822 jusqu'au 18 juin 1823, il ne put aller nulle part. Pendant ces quatorze mois, que n'eut-il pas à souffrir dans tout son corps! Ses souffrances furent telles qu'on peut dire que tout ce temps fut pour lui un martyre continuel. Cependant elles ne lui firent point abandonner son devoir; il continua de donner à ses brebis tous les soins dont il étoit capable : quelques instans avant sa mort on le vit encore tout occupé d'elles. Durant tout le temps de sa maladie, je n'osois pas beaucoup m'éloigner du lieu de sa résidence. J'allois en administration dans les paroisses voisines, et au bout d'environ trois semaines, je revenois à la maison où nous nous consolions l'un l'autre. Je lui racontois mes peines; il me racontoit ses souffrances; et toutes les fois nous goûtions un plaisir nouveau qui ranimoit nos forces et sembloit calmer ses douleurs. Je restois avec lui quatre ou cinq jours, puis je retournois à l'administration. Ce vénérable prélat éprouvoit souvent des étourdissemens, et presque continuellement une douleur très-vive qui se prolongeoit du sein droit jusque sous les côtes du côté gauche, où siégeoit un point qui lui ôtoit la respiration. L'ulcère dont j'ai déjà parlé s'agrandit considérablement. Il y éprouvoit des élancemens si violens qu'il me disoit quelquefois : « Une troupe de chiens acharnés à me déchirer ne me feroit pas souffrir davantage. » Il sentoit ces élancemens huit à dix fois le jour et autant de fois la nuit. Tous les remèdes ne lui furent d'aucun secours; un mois avant sa mort la gangrène se mit dans son ulcère, mais on l'arrêta avec le *nuoc-*

mam. (1) Tout le temps que dura cette longue maladie, il n'eut que peu ou point de repos pendant la nuit, surtout lorsqu'il se préparoit à célébrer la sainte messe, et les deux derniers mois à recevoir la sainte communion. Je l'ai vu une fois aller à l'église avec beaucoup de peine; arrivé là, être obligé de se coucher, se soulever à peine au moment de la communion, et se recoucher ensuite. Une fois il passa plus de quinze jours sans pouvoir se coucher, sinon avec une difficulté et des douleurs extrêmes. Enfin, trois mois avant sa mort, il s'étoit formé au maniement de la cuisse cinq autres ulcères non moins douloureux que le premier, auxquels on ne put apporter aucun remède. Enfin la gangrène s'y mit et termina promptement une vie passée dans les travaux, les fatigues, les infirmités, et pleine de vertus et de mérites. J'admirois souvent cette grande ame qui, au milieu de toutes les misères humaines, toujours tranquille, ferme et invincible, élevoit ses espérances vers le Dieu qui fut toujours l'objet de son amour. Je ne vous rappelle pas le zèle de ce saint évêque, vous l'avez connu plus long-temps que moi. Je puis vous assurer qu'il l'a conservé jusqu'au trépas; toute sa vie il a prêché aux païens, aux chrétiens, aux religieuses, aux prêtres, aux autres missionnaires même, par ses exemples plus encore que par ses paroles. Il a porté le zèle de la parole de Dieu en quelque sorte jusque dans le tom-

---

(1) On appelle ainsi une saumure extraite de la sardine, dont on fait un grand usage au Tong-King et en Cochinchine, pour saler et assaisonner les mets, soit en les faisant cuire, soit en les mangeant.

beau ; car il a demandé à être enterré sous la chaire, afin de prêcher encore après sa mort, et d'apprendre aux ouvriers évangéliques qui lui succéderont, que leur premier devoir est d'annoncer la parole de Dieu.

Depuis la précieuse mort de Mgr. de Castorie, je suis seul en Xu-nghê, je ne sais quand il me viendra du secours ; la sollicitude et le travail ont beaucoup altéré ma santé : j'ai déjà éprouvé des commencemens de pulmonie. Je ne sais ce qui en résultera, il en sera ce qui plaira à Dieu. Je n'ai absolument rien qui m'attache à la vie, surtout si notre mission venoit à perdre Mgr. l'évêque de Gortyne et le provicaire : ce qui ne peut tarder beaucoup, puisqu'ils sont tous les deux bien accablés d'infirmités.

La grande misère fait que les prêtres ne peuvent pas administrer toutes leurs chrétientés, parce que les chrétiens sont si pauvres qu'ils manquent eux-mêmes du nécessaire, et ne peuvent les nourrir. Quelques chrétientés en petit nombre un peu moins pauvres que les autres, font encore un effort pour recevoir leur curé ; toutes les autres sont, on ne peut plus misérables ; et comment ne le seroient-elles pas, après les calamités qu'elles ont éprouvées ? L'année passée, cinq ou six inondations extraordinaires, qui se succédèrent pendant la huitième et la neuvième lune, firent perdre la récolte de la dixième. La moisson de la cinquième lune de cette année a aussi été détruite par un vent d'ouest qui a régné pendant quatre mois, et a desséché les champs ; il n'y a que quelques cantons qui ont moins souffert des ardeurs du soleil. Par la même raison, il n'a pas été possible de semer pour récolter;

le peu qu'on a pu semer dans la septième lune vient d'être détruit par une inondation encore plus forte que celles de l'année passée, de sorte que voilà un nombre infini de familles sans subsistance, obligées d'attendre jusqu'à la récolte de la cinquième lune de l'année prochaine. Aussi ne voit-on de tous côtés que des mendians, des hommes qui meurent de faim, des familles entières contraintes d'abandonner leurs maisons et d'aller ailleurs chercher quelques soulagemens. Le Roi, touché de la misère publique, a fait vendre à bas prix le riz des greniers de l'état; il a même ordonné des prières. Voici en quoi elles consistoient : Tous les préfets sont allés en grande pompe chercher dans leurs temples les plus renommés d'entre les Thâns, c'est-à-dire dieux ou génies tutélaires des villages. Ils les ont salués fort respectueusement, et ont ensuite écrit sur un morceau de bois bien préparé le nom de chacun de ces prétendus dieux, qu'on apportoit en grande cérémonie à la préfecture. A l'arrivée de chacun de ces dieux, les préfets leur offroient des sacrifices pendant trois jours. Ils avoient ordre de les reconduire en grande solennité, s'ils accordoient de la pluie, et de les châtier, s'ils étoient insensibles à ces honneurs, et sans compassion pour ceux qui réclament leur assistance. Il n'est point tombé de pluie, et tous les pauvres Thâns ont reçu des coups de rotin, et ont été abandonnés ignominieusement. Ces pauvres peuples avouent la foiblesse de leurs fausses divinités; et cependant ils les replacent sur l'autel et continuent de les adorer avec le même respect.

Aux maux causés par la perte de la moisson se joignent les ravages causés par les voleurs. Ces brigands

gands se rassemblent par bandes de dix, de trente, de cent et même plus; ils entrent dans les maisons des riches, prennent tout ce qu'ils trouvent, en emmènent avec eux les chefs, et forcent leurs enfans à les racheter pour trente ou quarante barres d'argent (1); si les enfans ne les rachètent pas au temps marqué, ces brigands les font mourir. D'autres fois ils font des emprunts forcés, et si on leur refuse ce qu'ils demandent, ils brûlent la maison et quelquefois même le village entier. Une de nos chrétientés, assez brave pour ne point leur céder, a été victime de sa résistance. Toutes les maisons, au nombre de plus de soixante et dix, et tout ce qu'elles contenoient ont été la proie des flammes; deux ou trois personnes ont été tuées. Ces bandits ne sont forts que de la foiblesse des mandarins d'armes et des soldats, et de la cupidité des mandarins lettrés qui ne veulent que de l'argent; de sorte que les riches et les pauvres sont malheureux, les uns parce qu'ils ont du bien, les autres parce qu'ils n'en ont pas. Cependant, par une providence toute particulière, nos prêtres et nous missionnaires, nous n'avons encore rien eu à souffrir de leur part. Ils voient nos prêtres aller à l'administration et aux malades, ils ne leur disent rien et ne touchent point à leurs effets. On a vu parmi eux des chefs forcer leurs gens de reporter dans les églises des effets qu'ils y avoient pris, et ensuite leur couper la tête, de peur que le Dieu des chrétiens ne les punit tous pour un ou deux sacriléges. Voici un trait ou deux qui sont pro-

(1) Chaque barre d'argent vaut environ quatorze piastres fortes d'Espagne.

pres à augmenter leur crainte. Le premier m'a été rapporté par plusieurs prêtres du pays. Il y a environ douze ans qu'un fameux chef de brigands, qui en avoit plus de deux cents sous ses ordres, se rendit redoutable aux mandarins et au roi même. Il lui vint dans la pensée de voler les effets d'un de nos prêtres. Il vient avec toute sa troupe attaquer le village où étoit ce prêtre ; les habitans résistent avec vigueur et tuent un grand nombre de ces brigands. Néanmoins les effets du prêtre furent enlevés ; mais cette nuit-là même, ou la suivante, ce fameux chef fut dévoré par un tigre. Neuf jours après, plusieurs des principaux de cette troupe furent pris avec les effets du prêtre ; enfin la bande fut dissipée. Le roi Gia-Laong accorda cent ligatures au village et autant au prêtre pour le dédommager de la perte de ses ornemens dont les voleurs s'étoient fait des habits. Deux autres lui furent rendus entiers ; car la personne à qui les voleurs les avoient donnés pour les découper leur dit qu'elle n'avoit pu en venir à bout, que toutes les fois qu'elle y portoit les ciseaux, la main lui trembloit.

L'autre trait est tout récent ; il est arrivé sur la fin de l'année dernière ou au commencement de celle-ci. Il y avoit dans la vallée, dite Ngan-phô, au dessus du village de Tho-ki, un chef de bande qui s'étoit rendu célèbre par la défaite de plusieurs mandarins. Sa troupe grossissoit de jour en jour ; elle montoit déjà à plus de trois cents hommes ; elle avoit battu un corps de troupes de plus de six cents soldats et pris deux éléphans du roi. Elle commençoit à lever des impôts et des soldats dans les trois vallées de Xu-nghê. Cent hommes de cette troupe,

conduits par le chef, fondirent sur la maison d'un chrétien riche qui demeuroit dans ces quartiers-là, et l'enlevèrent, lui et tout ce qu'il avoit dans sa maison. Parmi ses effets se trouvoit un crucifix de cuivre doré; ces brigands ont voulu le briser, soit par avarice, croyant qu'il étoit d'or, soit par mépris. Ils ont ensuite coupé les bras et brûlé la barbe à une petite statue de St. Pierre, pour s'en moquer; enfin cent dix barres d'argent ont été le prix de la rançon du riche chrétien. Le chef de ces brigands avoit le projet de venir réduire en cendres notre village de Tho-ki, parce qu'il avoit donné asile à quelques riches chrétiens desquels il avoit voulu exiger des emprunts forcés qu'ils ne vouloient pas payer. Il devoit exécuter ce projet après un combat qu'il se disposoit à livrer au mandarin; mais Dieu arrêta là ses succès : il fut vaincu et tué avec plusieurs de ses gens; d'autres furent pris et condamnés au dernier supplice. Les principaux de cette troupe se sont ensuite fait la guerre; quarante d'entr'eux sont venus se rendre au mandarin, en disant que le Dieu des chrétiens étoit puissant, qu'ils craignoient de se tuer les uns les autres, parce qu'ils avoient profané des objets consacrés à son culte. D'autres qui ont échappé ont renvoyé le crucifix à son maître, en disant que, partout où ils le portoient, il faisoit leur malheur. Une chose digne de remarque, c'est que le mandarin païen qui a défait ce chef de brigands avoit fait connoissance avec un de nos prêtres, et avoit conçu pour lui beaucoup d'estime : il avoit même voulu entendre parler de religion. Au moment du combat, il se souvint de ce qu'il avoit entendu, et dit : « Il n'y a que le souverain Maître

du ciel (1) qui puisse me donner la victoire. Ce ne sera que par sa puissance que je vaincrai. » Le roi a récompensé ce mandarin. Notre chrétienté de Tho-ki, l'une des plus nombreuses et des plus ferventes de Xu-nghê, est tranquille du côté des voleurs qui ne pensent plus à venir la brûler. Nous en sommes redevables à une protection spéciale de la sainte Vierge, sans laquelle ce village auroit été plus d'une fois incendié : car les méchans ont tenté à diverses reprises d'y mettre le feu. Outre les incendies causés par les brigands, il y en a eu beaucoup d'autres arrivés par accident. Deux chrétientés assez nombreuses, une de nos maisons de Dieu, plusieurs maisons de chrétiens et beaucoup de villages païens ont été ainsi la proie des flammes ; ce qui a beaucoup augmenté la misère. Le colera-morbus ou trousse-galant a enlevé beaucoup de monde. Vous pouvez juger par là en quel état est la province où je suis ; aussi je reçois bien peu d'aumônes. Cependant je suis obligé d'en faire ; je n'y puis tenir quand je vois tant de misère. Je n'ose presque aller en administration, de peur d'être trop à charge à nos pauvres chrétiens ; mais comment les abandonner au milieu de tant de malheurs ? Nos maisons sont réduites à une grande pauvreté ; nous n'avons de ressource qu'en la Providence. Voilà à peu près tous les détails que je puis vous donner ; ne croyez pas cependant que je perde courage, je ne vous dis tout cela que pour animer de plus en plus votre zèle,

(1) Comme il n'y a point dans la langue tong-kinoise de mot qui signifie Dieu, les missionnaires et les chrétiens donnent au vrai Dieu le nom de souverain Maître ou Seigneur du ciel.

la charité des ames pieuses et la ferveur des nouveaux missionnaires, et pour vous engager, ainsi que Messieurs les directeurs, à prier pour moi. »

Je suis, etc.

JEANTET, *missionnaire apostolique.*

M. Masson, arrivé au Tong-King en juin 1825, étoit porteur d'un rescrit de la Propagande qui autorisoit Mgr. l'évêque de Gortyne à se choisir un coadjuteur: le choix du prélat est tombé sur M. Ollivier. Ce missionnaire, natif du diocèse de Rennes, est parti de France en 1820; nous insérons ici une de ses lettres dans laquelle il paie un juste tribut d'éloges à la mémoire de son prédécesseur Mgr. l'évêque de Castorie.

Lettre de M. Ollivier à M. Langlois.

Tong-King, 26 août 1824.

« MONSIEUR,

» Après être resté environ deux ans dans le collége principal, où j'ai d'abord enseigné la théologie pendant quatre ou cinq mois, et ensuite le latin, j'ai été envoyé l'année dernière dans la province la plus voisine de la Cochinchine. J'y arrivai quelques jours avant les fêtes de Noël. Je demeurai d'abord quelque temps avec M. Jeantet, pour prendre connoissance de l'état de cette province; ensuite nous nous séparâmes le 16 février. M. Jeantet alla visiter les chrétiens qui sont dans la partie septentrionale, dont un grand nombre, ayant perdu la moisson pendant

trois ans consécutifs, étoient en proie à toutes les horreurs de la famine. Ma grande peine, m'écrivoit, il y a quelque temps, ce cher confrère, est de ne pouvoir soulager tant d'infortunés qui accourent vers moi de toutes parts, et me disent : « Mon père, ayez pitié de nous ; il y a trois jours que nous n'avons rien mangé. » Pour moi, je m'avançai vers la partie méridionale, où les besoins ne paroissent guère moins grands.

La province de Xu-nghê, surtout le Bô-chinh (1), se ressentira long-temps de la perte de Mgr. Guérard, évêque de Castorie. Ce digne prélat a travaillé plus de trente ans dans cette partie, et il y a laissé partout des monumens de sa piété et de son zèle pour le salut de ce cher peuple ; et ces monumens, je l'espère, ne serviront pas peu à ranimer la ferveur et le zèle des missionnaires qui parcourront les mêmes pays. Il y a environ huit jours qu'à peine étois-je arrivé dans un village, les habitans me dirent : « Mgr. Guérard est venu aussi nous visiter il y a douze ans ; il a planté une croix à la tête de notre village. » Je fus curieux de voir ce monument, et les priai de m'y conduire. Ce village est situé au pied d'une haute montagne qui domine sur tout le pays ; c'est sur cette haute montagne que Mgr. Guérard a arboré l'étendard de la croix.

Ce vertueux prélat faisoit de la prédication son principal exercice : aussi la recommandoit-il aux jeunes missionnaires. « Prêchez, me disoit-il, prêchez ; ce n'est que par ce moyen que nous pourrons faire quelque bien dans ce pays. » Cet exercice qu'il re-

(1) C'est la partie de cette province qui touche la Cochinchine.

commandoit si fort, il l'a pratiqué jusqu'au dernier moment ; et lors même que les forces lui manquoient, il prêchoit encore. Combien de fois l'ai-je vu, descendant de chaire, tomber de foiblesse en entrant dans son appartement! Et comme je le priois de ne plus prêcher étant si foible, il me répondoit: « Je sens que je n'ai plus de force; mais comment ne pas dire un mot à ce pauvre peuple qui demande quelqu'un pour lui rompre le pain de la parole, et à qui personne ne rend ce service? »

Après avoir long-temps souffert des douleurs inouïes, il termina sa belle carrière, laissant dans tout le pays la réputation d'un grand missionnaire et d'un saint. Il suffit d'en rappeler la mémoire dans l'assemblée des fidèles pour tirer les larmes des yeux : à peine a-t-on prononcé son nom que des gémissemens sont poussés de toutes les parties de l'église. Monseigneur a converti à la religion un grand nombre d'infidèles, il a affermi dans la foi un plus grand nombre de chrétiens; et quels progrès dans la piété ne faisoient pas sous sa direction les ames pieuses et ferventes! Si le Seigneur a promis une couronne brillante à ceux qui s'appliquent à instruire les peuples dans les voies du salut, on a tout lieu d'espérer que Mgr. Guérard, évêque de Castorie, l'a déjà obtenue. *Fulgebunt quasi stellæ qui erudiunt multos.* O mon Dieu, souvenez-vous de cette pauvre mission! envoyez-lui, dans votre miséricorde, des prêtres qui, comme ce vénérable évêque, fassent consister toute leur gloire à ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié; qui ne se glorifient que dans la croix de Jésus-Christ.

Nous n'avons pas à pleurer seulement la mort

de Mgr., qui n'a quitté cette vie que pour passer à une plus heureuse, mais encore la mort spirituelle d'un grand nombre d'ames. Arrivé hier dans le village d'où je vous écris, j'y trouve plusieurs chrétiens qui ont abandonné la religion, d'autres qui depuis long-temps ne fréquentent plus les sacremens. J'ignore ce que le Seigneur me réserve dans ce village; ici comme ailleurs je m'attends à des peines et à des consolations. Oui, quoique serviteurs inutiles, le Seigneur ne nous laisse pas toujours dans les larmes : voici un trait où vous admirerez la divine Providence.

Il y a environ un mois que, faisant l'administration dans une petite île, on me présenta un homme qui ne s'étoit pas confessé depuis long-temps, parce qu'il refusoit de se réconcilier avec son ennemi. J'exhortai cet homme de mon mieux, mais je vis avec peine qu'il ne goûtoit pas mes raisons; à la manière dont il me quitta, il me fut facile de connoître qu'il n'étoit pas converti. Je vous avoue que mon ame étoit accablée d'une grande tristesse, voyant d'un côté cet homme, déjà âgé et foible, s'exposer au plus grand des malheurs, et mes efforts pour l'en préserver inutiles; d'un autre, sa pauvre femme et ses enfans fondre en larmes à cause de son obstination à ne point pardonner. J'étois dans ce triste état, lorsque je vis entrer un jeune homme qui me dit : « Mon père, je voudrois bien me faire chrétien, je vous prie de me donner le baptême. » Mais, lui demandai-je, savez-vous la religion? Vos parens sont-ils chrétiens? « Mon père, me répondit-il, je sais un peu la religion, j'en ai été instruit par des chrétiens avec qui je fais le commerce. Mes parens ne sont point chrétiens; mais

ma mère et trois de mes frères demandent aussi à embrasser la religion chrétienne. » Après les avoir fait instruire, je leur donnai le baptême le samedi-saint.

Ayant quitté cette petite île, je passai dans un autre village, où je n'étois que depuis peu lorsqu'on me dit qu'il y avoit encore, à deux journées de chemin plus loin, en remontant le fleuve, un petit village chrétien. Je m'embarquai pour y aller, laissant dans l'endroit d'où je partois un prêtre du pays et un jeune homme qui m'avoient suivi jusque-là. Le premier jour nous arrivâmes tout près d'une douane gardée par un mandarin qui avoit ordre de ne point laisser passer les étrangers. Cependant on alla lui demander permission pour moi, lui disant que j'étois un prêtre qui n'avoit d'autre intention que d'aller visiter quelques chrétiens qui demeuroient à une journée de chemin plus haut. Le chef de cette douane fut fort honnête et voulut me venir voir. Il m'offrit sa barque, et plaignit beaucoup mon sort, me voyant dans une barque qui n'étoit qu'un tronc d'arbre creusé. Il me fit un présent consistant en un morceau de bois très-odoriférant; il se retira en me disant que je pouvois aller où je voudrois. Voyant qu'il n'y avoit rien à craindre dans cet endroit où je devois passer la nuit, j'engageai quelques chrétiens qui se trouvoient là dans des barques à faire une petite maison et à dresser un autel, pour que je pusse le lendemain célébrer la messe pour eux. A l'instant les uns préparèrent la place, d'autres apportèrent des planches, d'autres la voile de leur barque, et bientôt nous eûmes une chapelle et un autel. Ils s'y assemblèrent le soir pour faire la prière,

après laquelle je fis une instruction. La pluie qui survint pendant la nuit ne me permit pas de célébrer la sainte messe ; je pus seulement leur faire une instruction comme la veille. Ensuite nous partîmes dans nos petites barques ; nous arrivâmes le soir au village dont on m'avoit parlé. Ces pauvres gens ayant appris que j'étois sur le point d'arriver, accoururent sur le bord du rivage, me conduisirent à leur petite église, pour rendre grâces au Seigneur, me présentèrent de leurs fruits et un rayon de miel qu'ils allèrent prendre dans un arbre ; car ici on ne nourrit point d'abeilles, on les trouve dans les forêts. Je leur demandai s'il y avoit long-temps qu'ils n'avoient vu de prêtres européens. « Il y a environ vingt-cinq ans, me dirent-ils, qu'un prêtre revenant du Laos passa ici ; il demeura quelque temps avec nous. Depuis ce temps nous n'avons vu aucun prêtre européen. » Ce village est situé au milieu des bois, lesquels sont remplis de tigres, d'éléphans et autres animaux féroces. Cependant la crainte de devenir la proie de ces cruels animaux ne les empêchoit pas de venir à l'église ; ils y étoient jour et nuit. Quelle ferveur ! quel désir de connoître la religion ! Ces pauvres gens sont dans une grande ignorance des vérités de la foi ; mais ils sont d'une grande simplicité, et la plupart ont une grande crainte de Dieu. Comme ils ne savent pas distinguer le dimanche du lundi, beaucoup passent leur vie sans oser manger de la viande, de peur qu'il ne leur arrive d'en manger le vendredi ou le samedi. J'aurois désiré passer au moins deux mois parmi ces pauvres gens, et je n'y pouvois rester que huit jours. Quand je leur annonçai que j'allois les quitter, ils furent consternés ; ils me prièrent,

les larmes aux yeux, de rester encore avec eux pour les instruire ; mais cela ne m'étoit pas possible, vu que j'avois promis de célébrer la fête de Pâques dans un village éloigné de là de cinq journées de chemin, et que nous allions entrer dans la semaine-sainte. Ces braves gens vinrent me conduire jusque sur le rivage, en pleurant ; de mon côté j'étois aussi dans l'affliction. Je me détournai bien des fois pour voir ces pauvres chrétiens qui demeurèrent encore long-temps sur le rivage, me suivant des yeux, lorsqu'ils ne purent plus le faire autrement.

Les chrétiens sachant l'endroit où je devois célébrer la Pâque, y vinrent de toutes parts. Qu'il étoit beau de voir ces chrétiens, tant ceux qui n'ont que leurs barques pour demeures que ceux qui habitent les montagnes, venir de loin à la même église, pour y méditer sur les souffrances, la mort et la résurrection de leur Sauveur ! Je demeurai plus de vingt jours dans ce village, étant tout le jour et une partie de la nuit au confessionnal. Grand nombre de personnes qui depuis long-temps ne s'étoient point approchées des sacremens, qui même étoient encore engagées dans les superstitions, les abandonnèrent et voulurent se réconcilier avec Dieu. Une femme âgée de soixante et dix ans me dit : « Mon père, il y a sept jours que j'attends pour me confesser, sans avoir pu avoir mon tour. » Cette femme, qui avoit abandonné les sacremens depuis long-temps, eut le bonheur de recevoir son Sauveur et le sacrement de confirmation ; elle mourut peu de jours après. Oui, c'est dans ce village que le Seigneur m'a accordé les plus grandes consolations. Puisse le repentir de ces chrétiens être aussi durable qu'il a paru sincère ! Je

conférai dans le même village le baptême à treize adultes et le sacrement de confirmation à plus de deux cents personnes. A la fin de l'administration je me trouvai extrêmement fatigué, je ne pouvois plus manger, j'éprouvois un violent mal de gorge. J'étois tout prêt à partir pour aller dans un autre endroit me reposer pendant quelques jours, lorsqu'on vint m'annoncer que les chrétiens d'un village étoient venus me prier d'aller les visiter et leur administrer les sacremens. Il fallut aller, mettant ma confiance en Dieu.

Peut-être M. Jeantet ne pourra-t-il pas vous écrire, car il n'est pas encore entièrement remis d'une maladie très-grave qu'il vient d'essuyer ; on a désespéré de sa guérison pendant trois jours.

Ici, vous le savez, on a la plus grande confiance dans la sainte Mère de Dieu ; on y a recours dans la moindre adversité. Voici un trait qui prouve que cette confiance est bien fondée. Il y a environ dix jours que faisant l'administration dans un village, on me parla d'un chrétien de cet endroit qui avoit reçu de la Mère de Dieu des marques d'une protection toute spéciale. Je le fis venir, et il me dit : « Oui, si je vis encore, c'est à la protection de la très-sainte Vierge que je le dois. J'étois allé couper du bois dans la forêt avec plusieurs personnes : comme nous devions y rester plusieurs jours, nous fîmes une petite hutte couverte de quelques branches d'arbres. Nous étions tous réunis dans cette cabane, lorsqu'au milieu de la nuit, nous entendîmes un grand bruit dans la forêt. Nous ne doutâmes point que ce ne fût un éléphant. Ne nous croyant pas en sûreté dans cette cabane, chacun se sauva comme il put. A peine étois-

je sorti que l'éléphant, me saisissant par les cheveux, m'éleva à cinq ou six pieds de terre et me porta ainsi. Je me mis sous la protection de la très-sainte Vierge, la conjurant d'intercéder pour moi auprès de son Fils. Je ne pouvois faire que cette prière, vu que j'étois presque sans connoissance. Lorsque l'éléphant m'eut porté assez loin, il creusa avec son pied une espèce de fosse, m'y déposa, rassembla sur moi beaucoup de terre, et s'avança dans la forêt. Cependant faisant de grands efforts, je parvins à m'arracher de ce tombeau et tâchai de me sauver. A peine eus-je fait quelques pas que l'éléphant m'atteignit de nouveau, et me prenant par un pied, me jeta très-rudement par terre. Il se trouvoit tout près de là du sable : l'éléphant fait une seconde fosse, m'y place et me couvre cette fois d'une si grande quantité de sable que, malgré tous les efforts que je pouvois faire, il ne m'étoit plus possible de remuer. Je m'adressai toujours à la sainte Vierge ; je demeurai là presque sans connoissance la plus grande partie de la nuit. Le matin j'entendis les cris de plusieurs personnes qui se lamentoient dans la forêt ; je reconnus la voix de ma mère qui, ayant appris par mes compagnons que j'avois été pris par l'éléphant, venoit chercher mon corps, ne doutant point qu'il ne m'eût tué. J'entendois ma mère m'appeler, et je ne pouvois répondre de manière à être entendu de loin. Etant venue près de l'endroit où j'étois, elle entendit du bruit sous terre, et voyant ce monceau de sable nouvellement remué, elle se douta que je pouvois être enterré en cet endroit. Elle appela les autres personnes qui, ayant retiré le sable dont j'étois couvert, me trouvèrent presque mort. Oui, si je vis encore,

je le dois à la Mère de Dieu, et je suis tout prêt à faire ce que vous me commanderez. »

Il est à remarquer que l'éléphant, quand il marche en troupe, n'est pas fort à craindre; mais lorsqu'il est seul, il est terrible, et il est extrêmement rare qu'il ne tue pas la personne qu'il attaque. Mais que l'éléphant, si irascible de son naturel, ait pris deux fois la même personne, qu'il l'ait deux fois enterrée et qu'il ne l'ait pas tuée, c'est ce qu'on n'avoit jamais vu. Aussi personne ne doute que ce ne soit l'effet d'une protection particulière de la sainte Vierge. »

Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis, etc.

OLLIVIER, *missionnaire apostolique.*

Les éléphans sont communs dans l'Inde : les missionnaires en parlent souvent dans leurs lettres. Buffon dit que dans l'état sauvage, cet animal est doux, et ne fait aucun mal à ceux qui ne lui en font pas; le trait rapporté par M. Ollivier semble contredire cette assertion. Il est possible que dans ces pays où on leur fait une guerre continuelle, les éléphans se soient accoutumés à regarder l'homme comme leur ennemi, et à l'attaquer quand ils le rencontrent. Ils ne multiplient pas dans l'état de captivité; il n'y a donc aucun éléphant domestique qui n'ait été sauvage auparavant. Jeunes ou vieux, ils s'apprivoisent facilement; la difficulté est de les prendre. Les princes et les rois tiennent à honneur d'en avoir un grand nombre dans leurs écuries; ils les chassent de plusieurs manières : voici la moins dangereuse. Au milieu des forêts et dans un lieu voisin

de ceux qu'ils fréquentent, on choisit un espace qu'on environne d'une forte palissade; les plus gros arbres de la forêt servent de pieux. Cette palissade est faite à claire-voie, en sorte qu'un homme peut y passer aisément; on y laisse une grande ouverture par laquelle l'éléphant peut entrer, et qu'on ferme derrière lui au moyen d'une barrière ou d'une trappe suspendue. Pour l'attirer dans cette enceinte, il faut l'aller chercher; on conduit dans le bois une femelle privée, et lorsqu'on est à portée de la faire entendre, son gouverneur, qui s'est couvert de feuilles pour n'être pas aperçu, l'oblige à crier; le mâle sauvage répond à ses cris, et se met en marche pour la joindre; on la fait marcher elle-même, en la forçant de temps en temps à répéter l'appel. Elle arrive la première à l'enceinte, où le mâle la suivant à la piste entre par la même porte : dès qu'il se voit enfermé son ardeur s'évanouit, et lorsqu'il aperçoit les chasseurs, il devient furieux. Ceux-ci pour éviter ses coups, se glissent entre les piliers, et se réfugient derrière la palissade qu'il ne peut ni franchir ni renverser. Cependant on lui jette des cordes à nœuds coulans pour l'arrêter, on lui met des entraves aux jambes et à la trompe : on amène quelques éléphans privés, on essaie de les attacher avec l'éléphant sauvage; enfin l'on vient à bout par adresse, par force, par tourmens et par caresses, de le dompter en peu de jours.

Les anciens ont beaucoup exagéré les facultés naturelles de l'éléphant. Pline n'a pas craint de lui accorder des vertus morales et des qualités intellectuelles, des mœurs raisonnées et l'observance d'un

culte (1). Les Indiens, qui croient à la métempsycose, sont persuadés qu'un corps aussi majestueux que celui de l'éléphant ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme. On respecte dans l'Inde les éléphans blancs (2), comme les mânes vivans des rois du pays : ils ont chacun un palais, une maison composée d'un nombreux domestique, une vaisselle d'or, des mets choisis, des vêtemens magnifiques. « Je vis, dit un missionnaire, le P. Tachard, je vis un petit éléphant blanc qu'on destine pour être le successeur de celui qui est dans le palais, que l'on dit avoir près de trois cents ans. Ce petit éléphant est un peu plus gros qu'un bœuf; il a beaucoup de mandarins à son service, et à sa considération l'on a de grands égards pour sa mère et pour sa tante que l'on élève avec lui. »

Nous pourrions donner encore d'autres détails; mais nous nous arrêtons là, parce qu'il nous reste plusieurs lettres à communiquer aux associés. La suivante est de Mgr. l'évêque de Gortyne; c'est probablement la dernière que nous aurons de lui; ce vénérable vieillard accablé d'infirmités ne peut plus écrire; il a fait un dernier effort pour dire adieu à un ancien ami, qu'il a quitté depuis plus de 50 ans, et à qui il témoigne encore les sentimens d'une vive affection.

---

(1) *Elephas est animal proximum humanis sensibus.... quippè intellectus illi sermonis patrii... imò verò, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque siderum, solisque ac lunæ veneratio.* Pline.

(2) L'éléphant blanc est très-rare; il ne forme pas une espèce particulière, ni même une variété; c'est un individu vicié. *Buffon.*

Lettre

Lettre de Mgr. Longer, évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. l'abbé Julliard, curé de la paroisse de St. François, à Lyon.

Au Tong-King, 19 avril 1824.

« MONSIEUR ET TRÈS-FIDÈLE AMI,

» J'ai reçu votre lettre datée du 22 juillet 1821. Mon ame, triste de tant de maux qui m'environnent, a été remplie de consolation, en voyant les grâces dont Dieu a daigné vous favoriser; je l'en remercie de tout mon cœur. Je conserve encore une de vos lettres du 21 juillet 1773; ce qui prouve mon tendre souvenir à votre égard. Depuis ma lettre écrite le vendredi-saint 1820, mes infirmités augmentent de jour en jour. Une double hernie, jointe à une hydropisie tympanite, me cause de vives douleurs, et m'oblige de rester couché sur le grabat plusieurs heures qui semblent longues à la nature ennemie des souffrances. Une telle situation me cause des vomissemens, des tranchées, etc.; voilà, cher ami, des marques évidentes que cette maison de terre et de boue ne tardera pas à tomber en ruine; priez le Seigneur de me recevoir dans la maison céleste qui durera éternellement. *Amen.*

L'an dernier j'ai ordonné dix-neuf prêtres et consacré les saintes huiles pour la 31.me et dernière fois. Cette année, j'ai prié Mgr. l'évêque de Mellipotamie, vicaire apostolique du Tong-King oriental, de suppléer à mon défaut. J'ai perdu successivement mes deux coadjuteurs; ainsi je me trouve encore chargé d'un grand poids. Car, malgré la bonne volonté de

mes deux pro-vicaires, il me faut répondre à beaucoup de lettres qu'on m'écrit ; et eux-mêmes, craignant d'agir sans conseil, me consultent souvent sur bien des cas. Heureusement le Tong-Kinois qui me tient lieu de secrétaire leur écrit dans la langue du pays, et j'ajoute quelques mots qui concernent les affaires secrètes. Je comptois vous écrire en latin, qu'il entend assez bien ; mais quoique souvent la main me tremble, je tâche de faire un dernier effort pour vous assurer que vivant ou mort je vous suis entièrement dévoué. J'ai grande confiance en vos bonnes prières ; offrez-les au Dieu riche en miséricorde pour qu'il daigne m'accorder une mort précieuse à ses yeux. S'il me conserve encore 40 jours, j'aurai 72 ans accomplis. Je pense que vous êtes septuagénaire ; ainsi vous êtes parvenu au terme assigné dans la sainte Ecriture pour le terme ordinaire de nos jours. *Dies annorum nostrorum in ipsis septuaginta anni.* Lorsque Mgr. l'évêque de Véren, d'heureuse mémoire, fut parvenu audit terme, je lui écrivis *eutrapeliæ causâ*, qu'il tendoit à être mis au rang des potentats, *si autem in potentatibus octoginta anni ;* mais il est mort à l'âge de 77 ans et 15 jours. Je le connoissois même en Europe ; peu avant son départ, il eut la dévotion de célébrer la sainte messe dans la chapelle de la très-sainte Vierge, où saint François de Sales fit son premier vœu de chasteté. Elle est située dans l'église de St. Etienne d'Eyres (*à gradibus*) ; j'étois alors sous-diacre et, il m'administra la sainte communion. Il quitta l'Europe en 1774, et deux ans après, je le suivis. J'ai eu l'avantage de glaner avec lui dans la mission ou moisson de Cochinchine pendant quatorze ans. Nous nous voyions alors assez souvent, mais tout

au plus deux à trois jours : la disette des ouvriers nous obligeoit de nous séparer. Je le quittai vers la fin de 1790 pour me rendre au Tong-King. En 1803 je fis un voyage en Cochinchine pour plaider auprès du roi la cause de nos chrétiens encore opprimés en plusieurs endroits, et en même temps pour dire un dernier adieu à Mgr. l'évêque de Véren. Nous nous revîmes le propre jour de St. Grégoire de Nazianze; c'est pourquoi j'avois coutume de l'appeler mon cher frère Basile. Il est mort avant son frère bien-aimé ; mais je ne tarderai pas à le suivre : mes forces m'abandonnent, et il me semble voir le juste Juge qui m'appelle. *Judex ante januam assistit.*

L'état de notre sainte religion est encore assez tranquille; le nouveau roi a donné plusieurs marques de sa haine contre le christianisme, mais le cœur des rois est entre les mains d'un Dieu tout-puissant. Plusieurs mandarins ont témoigné qu'une nouvelle persécution seroit une marque de la plus noire ingratitude ; et lorsque les gentils voient persécuter nos chrétiens, quoique plusieurs d'entr'eux soient eux-mêmes persécuteurs, néanmoins le plus grand nombre semble avoir compassion de nous; ils cachent les effets de religion et nous donnent souvent un lieu de refuge. Je ne vous en dirai pas davantage; car il faut me tenir prêt pour aller aux malades, les deux prêtres qui demeurent au lieu de ma résidence étant absens pour aller secourir les moribonds. Je vous embrasse *in osculo sancto*, et suis en union de vos saints sacrifices, avec le plus tendre et le plus respectueux attachement,

Monsieur et très fidèle ami.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

† Jacques Benjamin, *évêque de Gortyne.* »

« Je présente mes respects à tous nos vieux amis qui vivent encore, et je me recommande à leurs bonnes œuvres, surtout à leurs saints sacrifices. Prêchez, très-digne pasteur, prêchez pour nos missions, afin que nous ayons des ouvriers remplis de zèle qui réparent notre négligence. »

M. Masson, dont nous avons annoncé plus haut l'arrivée au Tong-King, étoit parti de France, le 2 mars 1824, avec trois autres missionnaires. Ils s'embarquèrent à Brest sur la frégate la *Thétis*, commandée par M. le baron de Bougainville qui partoit pour faire un voyage autour du monde. Dans une lettre adressée à M. le Chevalier de Frawenberg, M. Masson se loue beaucoup des égards que le capitaine et les officiers ont eus pour lui et pour ses compagnons de voyage. Nous avons plusieurs autres lettres de ce missionnaire ; nous les insérons par ordre de dates.

Lettre de M. Masson, missionnaire apostolique, à M. Mansuy, supérieur du séminaire de Verdun.

Manille, 7 octobre 1824.

« Monsieur,

» Nous sommes partis de Brest, le 2 mars de cette année, et après avoir relâché à Ténériffe, à Bourbon, à Pondichéry, à Malaca, à Syncapor, nous sommes enfin arrivés ici le 17 septembre dernier. Dans tous ces divers endroits nous avons reçu de MM. les ecclésiastiques l'accueil le plus amical et le plus charitable. Nous avons trouvé à Malaca deux prêtres portugais, nous nous y attendions d'autant moins que cette ville appartient maintenant aux Hollandais, qui

dans un an doivent la remettre aux Anglais. Elle est presqu'entièrement peuplée de Chinois idolâtres ; il n'y a plus qu'environ 3000 Portugais catholiques, qui y ont une église assez petite, mais très-propre et très-bien tenue. Les Chinois y ont quatre temples.

A notre arrivée à Manille, nous avons été reçus à bras ouverts par les révérends pères Dominicains de cette ville qui y ont trois maisons. Ils nous ont offert l'hospitalité la plus généreuse, et ils ont pour nous toutes sortes de bontés et d'attentions. Je ne saurois vous dire de quelles calômnies atroces nous les avions entendu charger, avant notre arrivée ici, par des gens aussi ennemis de la religion que de ses ministres. Nous avons donc été agréablement surpris de ne trouver ici que des religieux très-réguliers, ayant tous l'esprit de leur état, et faisant l'édification de toute la ville. Ils sont tous venus d'Espagne, car ils ne reçoivent dans leur ordre aucun naturel du pays, et selon toutes les apparences ils n'ont pas tort. Il y a en outre à Manille des Augustins, des Franciscains et des Récollets, tous très-réguliers : ici on ne regarde pas les moines comme des gens inutiles ; le gouvernement espagnol est persuadé que ce n'est qu'à eux qu'il doit la conservation des îles Philippines ; et dernièrement un médecin français établi ici me disoit qu'un seul moine faisoit plus que 20,000 hommes pour maintenir le peuple. Aussi n'ont-ils rien souffert de la constitution des Cortès qui, il est vrai, a fait assez peu de sensation à Manille. La seule religion catholique est tolérée ici. Je ne saurois vous dire quel respect, au moins extérieur, on a pour elle et pour ses ministres. Les églises et les sacremens sont très-fréquentés, cependant les naturels passent pour être bien fripons.

En arrivant nous avons presque causé du scandale aux Manillois. Nous avions chacun une soutane de drap et un chapeau rond que nous avions apportés de France. Les uns nous prenoient pour des militaires (un officier entr'autres est venu nous saluer en cette qualité), et ils trouvoient notre uniforme fort incommode; d'autres prétendoient que nous étions protestans : personne enfin ne vouloit croire que nous fussions prêtres à cause de notre chapeau rond; tout cela ne seroit pas arrivé si nous avions eu un *tricorne*.

J'oubliois de vous dire que notre ministère n'avoit pas été tout-à-fait inutile à bord : cinquante-cinq matelots se sont approchés des sacremens. Il y en auroit eu bien davantage sans les obstacles que le démon y a mis.

Si parmi les séminaristes actuels de Verdun il y en avoit encore quelques-uns qui me connussent, je serois bien aise d'être rappelé à leur bon souvenir. Je serois surtout bien aise qu'ils se souvinssent de moi devant le Seigneur. »

Je suis etc.

MASSON, *miss. apost.*

Lettre du même à M. l'abbé Masson, secrétaire de l'évêché de Metz.

Macao, le 5 février, 1825.

« MON CHER COUSIN,

» Enfin, grâces à Dieu, me voici arrivé en Chine, et bien près du terme de mon voyage. Je ne saurois vous dire combien j'en suis content; je le serai

bien plus encore lorsque je serai dans ma chère mission, après laquelle je soupire depuis si longtemps. Quand arrivera cet heureux moment? Je n'en sais rien, je présume cependant que je pourrai partir d'ici dans deux ou trois mois sur une somme chinoise. Les arrangemens sont déjà faits avec le capitaine de ce navire qui doit se rendre directement au Tong-King.

Notre voyage depuis la France a été des plus heureux. Cependant nous avons été témoins de bien tristes évènemens à Manille où nous avons relâché. Les tremblemens de terre ne sont pas rares dans l'île de Luçon (1), mais cette année ils ont été beaucoup plus fréquens qu'à l'ordinaire; le 23 octobre surtout, la secousse a été si violente qu'on ne se souvient pas dans le pays d'en avoir éprouvé de semblables. Deux églises et quelques maisons ont été renversées; plusieurs personnes ont péri sous les ruines. La plus grande confusion régnoit à Manille; tout le monde quittoit la ville et se réfugioit à la campagne. Je ne savois pas encore ce que c'étoit qu'un tremblement de terre; mais je n'en suis plus curieux. Il me tardoit bien de quitter ce pays à cause de cela. Cependant tout n'étoit pas terminé; quelques jours après survint un de ces terribles ouragans connus sous le nom de *typhons :* il renversa grand nombre de maisons indiennes; huit vaisseaux marchands qui se croyoient en sûreté dans la rade furent jetés à la côte; cependant on a pu les relever. La

(1) Manille est située dans l'île de Luçon.

corvette l'*Espérance* qui accompagne la *Thétis* dans son voyage autour du monde fut horriblement maltraitée. Environ six semaines après, un incendie épouvantable a dévoré 400 maisons. Vous voyez par là que tous les élémens étoient déchaînés contre Manille.

Nous avons quitté Luçon le 12 décembre, et nous sommes arrivés à Macao le jour même de Noël. Cette ville est charmante, quoique très-irrégulière. Le territoire en est extrêmement circonscrit; il a environ 6 milles de circonférence. C'est une petite presqu'île; elle tient à la terre par un isthme où se trouve une porte qui n'est ouverte qu'aux seuls Chinois : l'imprudent Européen qui s'aviseroit d'en franchir le seuil seroit bien sûr de languir éternellement dans les prisons de Canton, à moins qu'il n'eût à sa disposition une bonne quantité de piastres; car avec de l'argent on fait des Chinois ce que l'on veut. Croiriez-vous que les évènemens politiques d'Europe ont fait sentir leur influence jusque dans Macao? Les uns vouloient la constitution, les autres ne la vouloient pas; les deux partis en sont venus aux mains. Sur ces entrefaites l'évêque ayant été nommé gouverneur, sa fermeté a rétabli le calme.

Je me recommande bien instamment à vos prières; j'en ai grand besoin, maintenant surtout que je vais commencer ma pénible et dangereuse carrière. Car c'est bien ici que nous devons craindre qu'après avoir évangélisé les autres, nous ne soyons nous-mêmes réprouvés. Je vous avoue que je tremble à la vûe des dangers sans nombre auxquels je vais être exposé : je parle des dangers spirituels. Je ne

perds cependant pas courage, parce que j'espère que la grâce ne me manquera pas; mais, encore une fois, priez pour moi. »

Je suis, etc.

MASSON, *missionnaire apostolique*.

Lettre du même à M. l'abbé Michel, supérieur du séminaire de Nancy.

Au Tong-King, le 28 juin 1825.

« MONSIEUR,

» Après avoir attendu pendant cinq mois une occasion favorable pour le Tong-King, je suis enfin parti de Macao à bord d'une somme chinoise dont le capitaine et les matelots étoient tous païens. Ils ont eu pour moi des égards et des attentions auxquels j'étois loin de m'attendre; il est vrai que j'avois tous les jours la douleur de les voir faire leurs superstitions. Mais j'étois en quelque sorte habitué à cela; car entre des païens qui honorent le diable et des chrétiens qui déshonorent Dieu, la différence n'est pas grande aux yeux de la foi.

Notre voyage a été des plus heureux. Etant partis de Macao le 24 mai, malgré des relâches de plusieurs jours, nous sommes arrivés au Tong-King le 10 juin. Ce n'a pas été un petit plaisir pour moi de voir en passant l'île de Sancian; nous nous en sommes approchés d'assez près pour pouvoir distinguer et reconnoître facilement l'endroit où est mort St-François-Xavier. Quoique le monument érigé en son honneur par les Portugais ait été renversé par les

Chinois, la description qu'en fait le père Bouhours est tellement exacte qu'il est impossible de s'y tromper.

C'est donc le 10 juin que je suis débarqué au Tong-King. J'ai échappé par une providence toute particulière aux visites des mandarins chinois et tong-kinois, qui n'auroient pas été fâchés de mettre la main sur un missionnaire. Cependant il m'a fallu en souffrir un peu; car pendant toute la traversée j'ai été caché dans un petit trou hermétiquement fermé, où j'étouffois. J'ai été reçu ici par M. Eyot, notre pro-vicaire, qui étoit prévenu de mon arrivée; il avoit fait arranger toutes choses de manière à ce que je ne tombasse pas dans les mains des mandarins.

Peut-être ne serez-vous pas fâché d'avoir quelques détails sur l'état actuel de notre mission : elle contient 200,000 chrétiens dispersés çà et là. Nous avons pour vicaire apostolique Mgr. l'évêque de Gortyne, vieillard vénérable, âgé de 75 ans, tellement accablé d'infirmités qu'il ne peut plus dire la sainte messe. Je lui ai apporté des bulles qui l'autorisent à se donner un coadjuteur; M. Ollivier, sur lequel son choix est tombé, sera obligé d'aller se faire sacrer par Mgr. l'évêque de Mellipotamie, vicaire apostolique du Tong-King oriental. Nous sommes en outre trois autres missionnaires européens; mais je suis encore un serviteur tout-à-fait inutile. Les prêtres indigènes, dont plusieurs ne peuvent plus travailler, sont au nombre de 83. Nous avons aussi un collége qui contient près de deux cents élèves, tant aspirans à l'état ecclésiastique que catéchistes. Tous sont entièrement à la charge de la

mission. Il y a près de 700 religieuses Amantes de la Croix, distribuées dans 33 maisons : ce sont d'excellentes filles qui vivent du travail de leurs mains.

L'an dernier l'on a administré le sacrement de baptême à 2434 enfans de fidèles, à 913 enfans d'infidèles à l'article de la mort, à 350 adultes; 165064 confessions ont été entendues; il y a eu 75467 communions; 2705 personnes ont reçu le sacrement de confirmation, et le saint viatique a été administré à 1825 malades. Ce n'est pas l'ouvrage qui manque, ce sont les ouvriers. A peine a-t-on le temps de songer aux fidèles; l'on ne peut s'occuper que très-peu des païens, qui sont encore en si grand nombre.

Je crois que je me plairai beaucoup ici; le changement d'usage et de mœurs ne m'est guère pénible. Je m'aperçois à peine de la privation de pain et de vin; cependant comme l'eau fraîche n'est pas en usage ici, j'ai un peu de peine à m'habituer à l'eau chaude, comme aussi à m'asseoir par terre, même pour écrire. Le palais épiscopal du Tong-King occidental est un peu moins élégant que celui de Nancy. Une maisonnette en bois, couverte en paille de riz, voilà tout; on pourroit fermer porte et fenêtres sans être pour cela privé d'air et de lumière. La magnificence de l'ameublement répond très-bien à l'extérieur. Nos églises même ne sont pas construites autrement. Notre pauvreté est extrême, comme vous voyez; heureux si nous y joignons le détachement intérieur de toutes choses, surtout de notre propre volonté, pour ne plus chercher que la gloire de Dieu et le salut des ames! Je suis maintenant à apprendre le tong-kinois, que je

trouve un peu difficile; cependant j'espère en venir à bout avec le secours de la grâce. »

J'ai l'honneur, etc.

MASSON, *missionnaire apostolique.*

Il ne nous reste plus qu'une seule lettre du Tong-King; comme elle renferme quelques faits relatifs à la Cochinchine, elle pourra servir d'introduction aux nouvelles que nous allons donner sur cette mission.

Lettre de M. Eyot (1) à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Tong-King, 13 juin 1825.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

» Nous n'avons reçu cette année aucune lettre de vous; seulement M. Taberd vient de nous envoyer une lettre commune, adressée à la mission de Co-

---

(1) Nous avons une autre lettre de M. Eyot; mais comme elle est déjà ancienne, nous nous bornerons à en extraire quelques passages qui nous paroissent intéressans. Cette lettre a été écrite en 1823; elle est adressée à M. Grinne, ancien principal du collége de Vannes.

« Il y a une vingtaine d'années, dit M. Eyot, que, dans le cours de mon administration, je reçus la visite d'un chrétien, qui étoit le seul qu'il y eût dans son village. Il avoit été baptisé; mais il n'observoit point la religion; il la connoissoit même très-peu. Après quelques conversations que j'eus avec lui, il me pria de venir le visiter; j'y allai, et il me fit préparer à dîner. Les païens de ce village, peu accoutumés à voir des Européens, vinrent me voir. Dans la suite cet homme se convertit; le prêtre tong-kinois, curé de la paroisse, lui administra les derniers sacremens, et, après sa mort, fit ses obsèques selon les cérémonies de l'église. Les païens de ce

chinchine. Elle n'annonce que les brillans exploits de Mgr. le duc d'Angoulême en Espagne, et son retour à Paris. Cette lettre fut apportée par M. Régéreau, missionnaire destiné pour la Cochinchine.

---

village qui en furent témoins se sont fait instruire de la religion, et plusieurs l'ont embrassée. J'ai eu depuis peu occasion de visiter ces nouveaux chrétiens; ils m'ont rappelé la visite que j'avois faite vingt ans auparavant à ce chrétien, qui ne l'étoit alors que de nom. Il y en a une centaine de baptisés; ils donnent bon exemple. Un des premiers de ce village s'occupe à enseigner la religion chrétienne : comme il est instruit et qu'il se comporte d'une manière édifiante, ses discours font impression. Les païens ne croient plus tant aux superstitions auxquelles ils étoient adonnés : il se fait de nouvelles conversions qui augmentent le nombre des chrétiens. Un de ces néophytes, savant dans les lettres chinoises, ayant été au concours, fut reçu maître ès-arts à la troisième composition; à la quatrième il devoit être reçu bachelier; mais il a mieux aimé mal faire sa composition que mériter d'être promu à cette dignité, parce qu'elle l'auroit engagé dans des superstitions. Il a préféré l'observation des préceptes de la religion chrétienne aux grandeurs de ce bas monde. Il cède de même à un autre le droit qu'il a d'occuper le premier rang dans son village : telle est la ferveur de ce nouveau chrétien.

Un bonze du premier ordre, fier de sa science dans les lettres chinoises, a voulu entrer en lice avec quelques-uns de nos catéchistes : il s'est rendu à notre demeure accompagné des principaux habitans d'un village païen. Il avoit aussi à sa suite des femmes attachées au service des pagodes. On lui a dit que les femmes n'entroient point dans les maisons des missionnaires et des prêtres de la religion chrétienne, que par conséquent celles qui le suivoient devoient rester dehors. Après plusieurs interrogations et plusieurs réponses de part et d'autre, ce bonze a voulu proposer ses objections par écrit en langue chinoise, et a exigé qu'on y répondît de la même manière. Il s'imaginoit triompher, se regardant comme un savant à qui l'on n'auroit pu répondre. Mais parmi nos gens il y avoit un nouveau chrétien fort instruit qui lui a répondu et l'a terrassé. Alors il a pris le parti de se retirer avec son cortége, en reprochant aux principaux habitans du village païen qui l'avoient accompagné de lui avoir fait concevoir une

Ce cher confrère avoit profité de l'occasion d'une frégate française qui étoit chargée d'une lettre et de présens envoyés par le roi de France au roi de Cochinchine. Lorsque la frégate fut arrivée au port de Touron, le commandant, M. de Bougainville, donna connoissance au roi de sa commission; ce prince ne voulut recevoir ni lettre, ni présent, ni admettre les Français à la cour. La frégate fut obligée de s'en retourner sans que le commandant pût obtenir audience du roi. Malgré la vigilance des espions, on vint à bout de faire descendre à terre le missionnaire; il fut aussitôt conduit à la maison d'un prêtre, dans un village peu éloigné du port. Mais soit que la descente du missionnaire n'ait point été assez secrète, soit qu'elle ait été découverte après par quelque espion ou autrement, le roi en a eu connoissance. Aussitôt il a ordonné au gouverneur de la province de Quang-nam, où est situé le port de Touron, de faire les plus exactes recherches pour saisir le missionnaire. Voici ce que porte en substance l'édit adressé à ce gouverneur et au premier mandarin lettré de ladite province :

« La religion perverse des Européens corrompt la droiture du cœur et de l'esprit de l'homme. Jusqu'à présent plusieurs vaisseaux européens, venant faire le commerce en ce royaume, y ont apporté secrètement des maîtres de cette religion, qui trom-

---

fausse idée des catéchistes chrétiens, et d'avoir été cause qu'il a été couvert de confusion. Les femmes qui étoient restées à la porte dirent à leur grand-maître que puisque les chrétiens avoient mal parlé d'elles, ils devoient leur faire des excuses; mais il se moqua d'elles. Il a depuis écrit au curé de la paroisse; c'est un subterfuge; car ces malheureux bonzes ne se convertissent point. »

pent le peuple et détruisent nos usages et nos coutumes, et nous empêchent de corriger et de redresser le cœur de notre peuple ; en conséquence nous ordonnons à tous les mandarins que, dans la saison où les bâtimens français paroissent sur nos côtes, ils les fassent surveiller avec le plus grand soin, et fassent garder jour et nuit, avec la plus sévère exactitude, tous les ports et toutes les avenues par terre et par eau, de crainte que les maîtres de la religion d'Europe ne s'introduisent secrètement parmi le peuple et ne propagent les ténèbres dans ce royaume. » L'édit est daté de la cinquième année du règne actuel, le 25 de la douzième lune, ce qui répond au 11 ou 12 février 1825.

Après avoir reçu cet édit le gouverneur du Quang-nam, peut-être pour se rendre agréable au roi, poussa les choses plus loin que ne le portoit l'édit : il défendit aux chrétiens toute assemblée et tout exercice de religion, et ordonna aux chefs des villages et aux soldats de se saisir d'eux et de les conduire en prison. Un tel ordre jeta l'épouvante et mit l'alarme partout. Le nouveau missionnaire, ne sachant où se cacher, ni comment échapper aux poursuites, prit la résolution de retourner au port. La chose n'étoit pas facile; il réussit néanmoins et trouva moyen de s'embarquer sur un bâtiment marchand français, avec M. Borel, subrecargue, qui s'en retourne : MM. Chaigneau et Vannier étoient partis de la cour de Cochinchine vers la fin de la neuvième lune, avec toute leur famille, pour repasser en France. Ils ont pris la route de Dong-nai, en Basse-Cochinchine, dans l'intention de s'y embarquer pour Syncapor, où ils tâcheront de trouver quelque oc-

casion de se rendre soit à Macao, soit en Europe. L'intention de M. Borel est de passer à Dong-nai, d'y toucher, si MM. Chaigneau et Vannier y sont encore, et d'y faire descendre M. Régéreau, sinon d'aller les chercher à Syncapor. Nous ne savons si ce projet a réussi.

L'édit du roi donna matière à parler à nos politiques tong-kinois. On fit courir le bruit que la religion chrétienne alloit être persécutée, que l'édit étoit déjà porté et sur le point d'être affiché. Mgr. l'évêque de Gortyne m'écrivit qu'il n'étoit pas prudent que deux Européens demeurassent ensemble : M. Havard étoit à la communauté avec moi et enseignoit les écoliers. Avant de nous séparer nous voulions voir comment les choses tourneroient. Tout à coup on nous annonça une fausse nouvelle si bien circonstanciée qu'elle paroissoit vraisemblable. Cependant je n'y ajoutois pas beaucoup de foi; mais elle jeta l'épouvante et mit la confusion dans notre maison, où nous étions beaucoup de monde. Quoiqu'il fût déjà nuit, chacun fit son paquet et se disposa à lever le pied, et M. Havard, pour plus de précaution, se sépara de moi cette même nuit. Mgr. l'évêque de Gortyne m'écrivit de disperser les écoliers latins, de les renvoyer chez leurs parens, et de placer les étudians en théologie dans les villages voisins de celui où est la communauté. Après le départ de M. Havard et la dispersion des écoliers, je fus moins inquiet; car je craignois pour notre cher confrère, qui est facile à reconnoître pour un nouveau missionnaire. Je restai à la communauté, et malgré les nouvelles qu'on débitoit, nous continuâmes l'étude. Mais nous eûmes bientôt une nou-

velle

velle alerte : pendant que je faisois la classe, on vient me dire qu'il faut sortir au plus vite, qu'un grand mandarin de la ville royale arrivoit, qu'il venoit droit à l'église et étoit sur le point d'y entrer, que ses soldats bloquoient le village et avoient reçu l'ordre d'allumer leurs mèches. Ne sachant ce que cela signifioit, et dans des circonstances où on parloit de persécution, je sortis de la maison et me retirai dans celle d'un particulier. Un moment après le mandarin arriva à l'église avec sa suite. Il eut l'honnêteté de s'asseoir dans la maison qui y est attenante et qui sert de parloir pour recevoir les étrangers, surtout les femmes. Peu après, les principaux habitans du village viennent saluer le mandarin et le prient de vouloir bien passer dans une autre maison qu'on lui a préparée pour le recevoir. Il demande si la maison est commode ; on lui répond qu'elle est passable. Il sort aussitôt et s'y rend ; on lui prépare à dîner, à lui et à ses soldats, qui tous mangent de bon appétit. Enfin il se trouve que c'étoit un mandarin envoyé par le gouverneur de la province pour faire la visite de deux départemens et voir si tout y étoit en paix. Ces sortes de visites ne sont pas rares. Je fus bientôt de retour dans notre maison commune où nous continuons nos exercices comme de coutume. Mais quand reviendra M. Havard ? Je n'en sais rien : il fait maintenant l'administration des chrétiens dans la partie supérieure de la province du midi. Les écoliers latins ne sont point encore rassemblés ; le séminaire et le collége seront-ils séparés, ou demeureront-ils réunis ? Je n'en sais encore rien. Ces deux dernières années Mgr. n'a pu faire la bénédic-

tion des saintes huiles ; il y a quelques jours qu'il m'écrivoit : « Voilà onze jours que je ne puis célébrer la sainte messe ; je n'ai même pu y assister le jour de la Pentecôte, et je doute que désormais je puisse monter au saint autel. »

L'an dernier nous envoyâmes deux courriers à Macao ; ils ne sont point encore revenus. Nous avons appris que quatre missionnaires sont arrivés en cette ville, MM. Régéreau et Jaccard destinés pour la Cochinchine, M. Voisin pour la Chine, et M. Masson pour le Tong-King.

On ne parle plus de persécution et on nous laisse encore tranquilles comme ci-devant; cependant on craint les mauvaises dispositions du roi envers notre sainte religion et les Européens. Il me paroît que le moyen qu'il veut prendre pour détruire la religion est d'empêcher l'entrée des jeunes missionnaires en ce royaume. Il pense que les anciens qui y sont ne pouvant vivre long-temps, la religion chrétienne tombera d'elle-même, s'ils n'ont point de successeurs. Notre cher confrère M. Havard l'échappa belle en arrivant au Tong-King, il y a deux ans. Il descendit à terre d'une manière qui ne fut point assez secrète : le bruit en parvint aux oreilles des mandarins. Dès le lendemain ils se rendirent à bord du bâtiment chinois qui avoit apporté notre cher confrère, lequel n'y étoit plus. Nous savons, dirent-ils au capitaine, que vous amenez un missionnaire d'Europe. Ils firent ensuite monter les passagers sur le pont ; mais voyant qu'ils étoient tous Chinois, ils s'en retournèrent. C'est ainsi que la divine Providence nous protége. Ayons toujours confiance : Dieu est plus puissant que les hommes. »

Je suis, etc. EYOT, miss. apost.

M. Eyot est un vieillard plus que sexagénaire ; Mgr. l'évêque de Gortyne, âgé de 75 ans, ne peut même plus dire la sainte messe ; MM. Ollivier, Jeantet, Havard et Masson, quatre jeunes missionnaires, voilà donc toute la ressource de la religion dans le Tong-King. Il est vrai qu'il y a en outre quatre-vingt-trois prêtres indigènes, mais ce petit nombre d'ouvriers évangéliques est-il suffisant pour 200,000 chrétiens répandus sur toute la surface d'un royaume qui a 150 lieues de longueur, et un peu moins de largeur. D'ailleurs les précautions que les missionnaires sont obligés de prendre pour n'être pas découverts, les commencemens de persécution qu'ils éprouvent, les empêchent d'agir et d'aller librement, et paralysent leur ministère.

La situation du Tong-King est déplorable ; mais celle de la Cochinchine l'est bien davantage. Cette mission, réduite à trois prêtres européens par la mort de ses deux évêques et des autres missionnaires, n'a pas encore eu la consolation de voir arriver MM. Jaccard et Régéreau qui lui sont destinés. Le premier est au Tong-King, mais il aura peut-être de la peine à se rendre en Cochinchine ; le second, comme on l'a vu, avoit à peine mis pied à terre qu'il a été obligé de se rembarquer pour Macao, d'où il est reparti au mois de décembre 1825, pour rentrer au Tong-King, et de là en Cochinchine. On ignore encore son arrivée. M. Taberd, qui est resté seul avec M. Gagelin, expose dans deux lettres l'état complet d'abandon où il se trouve ; il fait un appel à ses compatriotes lyonnais ; nous avons la douce confiance que cet appel sera entendu.

Lettre de M. Taberd, missionnaire apostolique en Cochinchine, à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, écrite sur la fin de l'année 1824.

« MESSIEURS,

» Je profite de l'occasion de M. Chaigneau pour vous donner un sigue de vie, quoique entouré de morts, et vous faire part de l'état où se trouve notre infortunée mission. En vous écrivant l'année dernière, je ne dis qu'un mot sur la mort de Mgr. l'évêque de Véren et de M. Jarot, son pro-vicaire; aujourd'hui je ne pourrai dire également qu'un mot sur la mort de M. Thomassin; car je n'étois pas encore de retour au collége lorsque ce bien aimable et regretté confrère a quitté cette malheureuse vie pour passer à une meilleure. Depuis son arrivée dans ces contrées, ce cher confrère n'avoit eu qu'une santé languissante : ce n'est que par des soins particuliers et les bons remèdes européens, tels que vin de Madère et biscuits, qu'il étoit venu à bout de prolonger son existence de quelques jours. C'en est assez, Messieurs, pour vous donner une nouvelle idée de la pénible position où nous sommes et du triste état de la mission de Cochinchine. C'en est assez, dis-je, pour exciter votre compassion sur notre sort et vous engager à nous secourir le plus tôt possible. J'aime à me flatter de la douce espérance qu'il y a au moins deux missionnaires en route pour venir arroser de leurs sueurs la terre de Cochinchine. Si, vous rappelant que je suis Lyonnais, vous avez bien voulu m'envoyer un compatriote pour me consoler dans ce

lieu d'exil, au lieu d'un tribut d'actions de grâces, je serai obligé d'en rendre deux, et cela d'un grand cœur. M. Gagelin, quoique non malade, ne jouit pas d'une bonne santé. Il y a à peine deux ans qu'il est prêtre, et voilà trois anciens missionnaires qu'il conduit à la fosse. Il pourroit bien me rendre ce service au premier jour. Je m'étois avancé jusque dans la province de Phu-yen et j'y avois administré le sacrement de confirmation; j'avois résolu de faire la même chose jusqu'à Dông-naï, mais les circonstances difficiles où nous nous trouvons ne m'ont pas permis d'exécuter ce projet. La province de Nha-trang, qui est entre celles de Phu-yen et de Dông-naï, n'a pas eu le bonheur de recevoir la grâce du Saint-Esprit depuis plus de quatre-vingts ans. Les lettres de M. Thomassin me rappeloient au collége; j'ai fait toute la diligence possible pour revenir; mais à mon retour, qui a eu lieu au mois de juillet de cette année, il n'étoit déjà plus. Mon voyage a été de quinze mois; et dans cet espace de temps j'ai administré le sacrement de confirmation à 4,000 personnes au moins.

Le départ de MM. Chaigneau et Vannier va nous laisser bien seuls et sans aucun appui humain. Mais *si Deus pro nobis, quis contra nos?* »

J'ai l'honneur d'être, etc.

TABERD, *miss. apost.*

La seconde lettre de M. Taberd est adressée à M. l'abbé Recorbet, qu'une mort prématurée vient d'enlever au diocèse de Lyon dont il étoit vicaire-général, et aux missions dont il étoit le protecteur. Cette lettre est sans date, comme la précédente; mais on

peut juger par l'époque de son arrivée et par les faits qu'elle contient, qu'elle a été écrite vers le commencement de l'année 1825.

Lettre de M. Taberd à M. l'abbé Recorbet, chanoine et vicaire-général du diocèse de Lyon.

« MONSIEUR ET BIEN-AIMÉ CHANOINE,

» La lettre dont vous m'avez honoré, en date du 8 mars 1822, ne m'est parvenue qu'en octobre 1823. Si elle a été long-temps en route, au moins m'a-t-elle dédommagé de ma longue attente. Je ne saurois assez vous en exprimer ma reconnoissance ; mais pour rendre le plaisir qu'elle m'a fait, je ne puis dire autre chose, sinon que j'ignore combien de fois je l'ai lue et relue, et que je la conserve pour en répéter la lecture de temps en temps. Car les lettres que m'écrivent mes amis, ainsi que celles dont veulent bien m'honorer ceux que je regarde comme mes pères et mes guides dans le saint ministère, sont autant de miroirs fidèles où je vais me regarder pour y apprendre ce que je dois être et rougir de ce que je ne suis pas. Monsieur l'abbé et ami Chovet m'avoit donné quelques détails sur la mission de St-Etienne, mais ceux que renferme votre lettre sont nouveaux pour moi et bien précieux à mon cœur. Quoique errant au milieu des forêts et des montagnes, à une ou deux lieues des sauvages, je ne suis point insensible à tout ce qui concerne ma chère patrie, et surtout ma bonne ville de St-Etienne (1). En peu de mois

(1) M. Taberd est né à St-Etienne.

le Seigneur toujours bon et miséricordieux, mais dont les desseins sont impénétrables, vient d'affliger nos deux missions de Cochinchine et du Tong-King. Quatre missionnaires, Mgr. Guérard, M. Jarot, Mgr. Labartette et M. Thomassin sont morts presque en même temps. Nous ne sommes plus que deux ici, et je suis le plus ancien; cependant on n'a pas pitié de nous et de nos pauvres chrétiens: personne ne vient à notre secours. J'ai reçu plusieurs lettres de France; elles m'apprennent que plusieurs sujets du diocèse de Lyon désirent venir nous rejoindre, mais qu'ils n'ont pas encore pu en obtenir la permission: pourquoi? je n'en sais rien. Si le grand saint Jean et le vénérable saint Polycarpe en avoient fait autant envers les saints Pothin et Irénée, où en serions-nous? Cependant, rempli de confiance en Dieu et comptant sur le zèle de MM. les vicaires-généraux, je vais essayer de leur écrire une lettre, et j'espère que le récit de nos misères les touchera *in imo pectore*. Mgr. de Véren ayant perdu son coadjuteur, demanda la permission à Rome d'en choisir un autre; cette permission a dû arriver cette année; mais elle sera nulle n'y ayant personne pour élire. Je ne puis pas dire *quæque ipse miserrima vidi;* car la Providence avoit voulu m'épargner la vue des maux qui ont affligé notre mission, en m'éloignant de mes chers confrères et supérieurs. Depuis long-temps Monseigneur se proposoit de me faire partir pour les provinces de la moyenne Cochinchine, qui, depuis quinze ans, n'avoient pas été visitées par les Européens. Les persécutions et diverses contrariétés n'avoient pas permis à Sa Grandeur de parcourir son immense diocèse; en conséquence, elle avoit de-

mandé à Rome la permission de choisir deux simples prêtres pour administrer le sacrement de confirmation dans la moyenne et dans la basse Cochinchine. J'étois chargé de faire la visite des provinces situées dans la moyenne Cochinchine, et Sa Grandeur continuoit d'habiter dans la haute. Le 4 mai 1823, je me mis en mer et je payai le tribut accoutumé ; après huit jours de navigation j'arrivai dans une des provinces qui m'avoient été assignées. J'avois laissé Sa Grandeur et son digne pro-vicaire en bonne santé. Le 22 mai le cher pro-vicaire n'étoit plus, le 22 juin le digne coadjuteur du Tong-King l'avoit suivi, et le 6 août Mgr. de Véren ferma la marche. Les colonnes de la mission sont tombées ; nous n'avons plus de ressource qu'en celui *qui consolatur in omni tribulatione.* Priez et engagez les ames ferventes à prier pour notre mission.

Quant à la politique de ce pays, elle est peu de chose, ou du moins le peuple n'en sait pas beaucoup. La politique qui nous intéresse est celle qui a rapport à la religion ; mais il n'y a encore rien de nouveau, si ce n'est qu'un grand mandarin qui détestoit la religion est mort cette année : les honnêtes gens ne l'ont pas beaucoup pleuré. Cependant, à parler humainement, à moins que Dieu n'ait des vues particulières, nous devons craindre, nous autres Européens, plus que les autres années, parce que Monseigneur étant mort, le roi qui le connoissoit, et qui savoit qu'il étoit bien reçu du feu roi son père, auroit eu mauvaise grâce de le molester.

Le frère cadet de Minh-Menh est notre ennemi particulier. Dernièrement il étoit allé se promener à cheval dans la campagne ; traversant un village

chrétien, il remarqua une grande maison vide, en forme de hangar; c'étoit l'église. Il entra pour la visiter: en furetant partout, il trouva une caisse où étoit une statue de la sainte Vierge; alors il vomit un torrent d'injures et d'imprécations contre les chrétiens. En s'en allant il dit à ses soldats que cette maison seroit propre à jouer la comédie. Quelques jours après, il fit dire aux chefs du village de préparer cette maison, qu'il alloit venir avec ses comédiens; les chefs, qui sont chrétiens, n'eurent rien de mieux à faire que de prendre la fuite. On ne sait pas de quelle manière se terminera cette affaire.

Notre ennemi le plus à craindre est un Cochinchinois apostat. Il est au fait de tout. Il demeure près de la ville royale, et il a obtenu, à force d'argent, une petite dignité. Il ne cesse de répéter aux mandarins qu'il y a en tel et tel endroit des maîtres européens qui recèlent le peuple caché, voulant désigner le collége: cet apostat y a été élevé au moins pendant dix ans. Précédemment il avoit été nourri pendant douze ou quinze ans par le pro-vicaire, M. Jarot. Depuis plus de deux ans il se comportoit d'une manière indigne envers Mgr. l'évêque de Véren. Il donne un grand scandale à nos pauvres néophytes. Auparavant on étoit fort content de lui; mais il y a trois ou quatre ans il eut occasion de rendre quelques services à des marchands français; ce fut la cause de sa perte: ces messieurs lui donnèrent à tort et à travers tant d'éloges qu'il devint d'un orgueil insupportable. Il ne regarda plus qu'avec dédain les prêtres européens et son évêque lui-même. Il est bien à craindre qu'il ne fasse une triste fin, et que le Seigneur ne le punisse d'une manière terri-

ble. J'ai eu une grande part à son mépris et à sa haine, quoique je n'aie jamais eu de rapport avec lui. Vous voyez, Monsieur, que je n'ai rien de consolant à raconter cette année; une autre fois je serai peut-être plus heureux.

Ma santé n'est pas aussi forte qu'en Europe, cependant elle est passable. Ma consolation, lorsque j'ai un moment libre, ce sont mes livres : sans eux je souffrirois beaucoup. Malgré toutes mes misères, malgré le manque d'amis et de société, je suis content. Aidez-moi de vos ferventes prières, afin que, ne pouvant me réunir à vous dans ce lieu de passage, je le puisse au moins dans l'éternité. »

Je suis, etc.

TABERD, *missionnaire apostolique.*

« Présentez, s'il vous plaît, mes respects à MM. Détard, Durand et Merle. Mgr. l'évêque de Gortyne m'écrit de le rappeler au souvenir de MM. Mayet, chanoine, et Julliard, curé de St-François, ses anciens condisciples. M. Julliard, dans les temps de disette, a étendu sa main libérale et bienfaisante jusque dans le Tong-King. »

M. Régéreau a écrit plusieurs lettres dans lesquelles il raconte en détail tous les obstacles, toutes les difficultés qui l'ont empêché jusqu'à ce jour de pénétrer dans l'intérieur de la Cochinchine. La première qu'on va lire renferme l'histoire de son voyage depuis Manille jusqu'en Cochinchine.

Lettre de M. Régereau à M. l'abbé Bouvier, supérieur du séminaire du Mans.

Baie de Touranne, en Cochinchine, 25 janvier 1825.

« Monsieur le Supérieur,

» Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai écrit de Pondichéry et de Manille. Notre séjour dans cette dernière ville a été de trois mois et fort agréable. Quelques jours avant de partir nous avons fait, M. Voisin et moi, une petite course dans les terres: ce qui nous a fait connoître ce pays et le caractère des naturels. Partout nous avons trouvé des religieux qui vouloient nous retenir des semaines et même des mois entiers, et nous procuroient barque ou voiture, ou chevaux et conducteurs, selon les lieux ou nous voulions aller. Nous sommes allés voir des bains chauds. Dans une de ces sources l'eau est tellement chaude qu'en neuf minutes nous y fîmes cuire un œuf: cette eau a une odeur de soufre et est un peu salée. Nous n'avons vu que de fort loin le volcan de l'île Bourbon; nous avons désiré en voir un autre de plus près. Il y en a plusieurs dans les îles Philippines; celui que nous avons été voir se nomme le volçan de Taul; c'est un des plus fameux. En 1760, il fit une terrible éruption, et brûla plusieurs bourgs qui l'environnoient. Il est au milieu d'une montagne qui peut avoir trois lieues de circonférence; cette montagne est environnée d'un lac profond qui a dix à douze lieues de tour; l'eau en est salée comme celle de la mer. De loin nous sentions une odeur de soufre. Sans la compagnie d'un

bon P. Augustin qui avoit déjà vu cet abîme et nous assuroit qu'il n'y avoit rien à craindre, jamais nous n'aurions osé monter jusqu'à la bouche du cratère. Nous montâmes donc pendant une demi-heure. Arrivés à l'entrée de ce gouffre, les bras nous tombèrent d'étonnement, et nous poussâmes ce cri naturel : O mon Dieu!... en voyant la profondeur de ce cratère qui est immense, la fumée épaisse sortant avec effort de trois monticules ou soupiraux jaunâtres, par lesquels on voit souvent sortir des flammes au mois de mars ou d'avril, et en entendant une multitude de sons souterrains et confus, bruit effrayant que nous avions entendu la veille de trois lieues loin. Rien, Monsieur, dans les choses naturelles ne m'a donné une idée plus grande des abîmes et du désordre de l'enfer. Ces bruits sourds me représentoient les cris et les efforts des damnés qui, en vain, veulent échapper des flammes qui les dévorent. L'ouverture du cratère peut avoir 500 toises de diamètre. Après avoir examiné cette belle horreur pendant près d'une heure, plus heureux que Pline, nous regagnâmes sains et saufs notre chère barque. Nous emportâmes quelques pierres calcinées pour M. le baron de Bougainville, commandant de la frégate la *Thétis*.

D'après ce qu'on nous a dit et ce que nous avons vu, il n'y a peut-être que la sixième partie de ces îles qui soit habitée et cultivée. On y trouve des bois immenses remplis de chevaux, de cochons, de poules, de singes, etc ; des campagnes charmantes mais abandonnées. Il n'y a guère que les bourgs et les bords de la mer et des rivières qui soient habités.

Enfin le 11 décembre, qui étoit le 10 pour

Manille, pleins de reconnoissance et de vénération pour nos charitables hôtes, les religieux Dominicains de St. Thomas, à Manille, nous leur fîmes nos derniers adieux. Ils nous aimoient et nous traitoient comme leurs enfans, et voyoient avec peine notre départ. De notre côté, en les quittant, nous avons éprouvé les mêmes sentimens qu'en quittant la France. Ils voulurent nous accompagner jusqu'à bord de la frégate sur laquelle nous nous sommes embarqués tous les trois pour Macao. Nous sommes partis de Manille le 12 décembre et nous avons mouillé dans la rade de Macao le 25. Nous avons été reçus par M. Baroudel, procureur de nos missions, et par M. Jaccard, jeune missionnaire, parti de France huit mois avant nous, et destiné comme moi pour la Cochinchine. Comme il est difficile de pénétrer dans ce royaume, pour éviter de faire sensation M. Baroudel a jugé convenable que je m'embarquasse seul sur la frégate, que MM. Jaccard et Masson allassent au Tong-King par une jonque chinoise, et que M. Voisin, destiné pour le Su-tchuen, restât quelque temps à Macao. En conséquence, le 8 janvier au matin, nous nous sommes fait nos derniers adieux. Depuis long-temps nous nous disions que la séparation, lorsqu'elle auroit lieu, seroit très-pénible, à cause de l'union intime et cordiale qui régnoit entre nous. Cependant, chose extraordinaire, nous nous sommes embrassés avec autant de tranquillité que si nous eussions dû nous revoir le lendemain; ce qui pourra bien n'arriver que dans l'éternité. Tant il est vrai que le sacrifice de son pays, de ses parens et de ses amis, une fois fait de tout son cœur, rien ne coûte plus. Le 12 janvier nous

avons mouillé dans la baie de Touranne; j'étois parti de Paris le 12 janvier 1824. M. Baroudel et plusieurs autres personnes m'avoient donné des lettres de recommandation pour MM. Chaigneau, Vannier et Despiau, tous trois Français, domiciliés en Cochinchine; les deux premiers, mandarins attachés au service du roi, le troisième exerçant la médecine. Deux jours après notre mouillage nous apprîmes que MM. Chaigneau et Vannier étoient partis avec leurs familles pour retourner en France, et que M. Despiau étoit mort depuis 25 jours. O Dieu, que faire? plus de moyen naturel pour entrer; *sed apud Dominum omnia possibilia sunt.* Je restai toujours prisonnier à bord de la frégate jusqu'au 23 janvier, n'osant confier des lettres à personne pour messieurs du séminaire, parce que les mandarins, par le moyen de leur interprète, avoient fait mille recherches, jusqu'à questionner des matelots pour savoir s'il y avoit des pères à bord, afin d'en instruire le roi, ce qui n'auroit pas fait mon affaire. Je fis demander à l'interprète si la religion chrétienne étoit persécutée. Il répondit que non, qu'il étoit lui-même chrétien, et qu'il alloit publiquement à la messe, que le nouveau roi n'aimoit pas autant les Français et les missionnaires que son prédécesseur; que cependant il n'osoit persécuter la religion, mais qu'il défendoit que de nouveaux missionnaires entrassent dans ses états. Enfin, le 23 janvier, M. Borel, commerçant français qu'un vaisseau marchand avoit laissé à *Huë*, me dit qu'il avoit parlé à un catéchiste du séminaire, qu'on viendroit sous peu me chercher et que tout iroit bien. J'espère donc, avec l'aide de Dieu, être bientôt remis dans ma mission. »

Je suis, etc. RÉGÉREAU, *mis. apost.*

Les guides annoncés par M. Borel arrivèrent le 29 janvier. M. Régéreau descendit à terre pendant la nuit, habillé en Cochinchinois ; il fut conduit chez un prêtre du pays, d'où il écrivit la lettre suivante :

Lettre de M. Régéreau à M. Langlois.

Cochinchine, 17 février 1825.

« MONSIEUR,

» Je vous marquois dans ma dernière lettre, écrite à bord de la *Thétis*, l'embarras où je me trouvois pour m'introduire dans les terres. Mais si on ne trouve pas toujours les hommes sur lesquels souvent on compte le plus, on trouve partout la divine Providence qui est inépuisable dans ses moyens pour conduire l'homme au but où elle le destine. Les missionnaires qui sont au collége apprirent par M. Borel qu'il y avoit au moins un missionnaire à bord de la frégate ; en conséquence ils envoyèrent sur-le-champ deux catéchistes pour me faire débarquer. Le 29 janvier, nous reçûmes, M. le commandant et moi, des lettres de ces messieurs, et dès le lendemain matin je gagnai Touranne avec une partie de mon bagage, et je me revêtis du costume du pays. Le même jour, à sept heures et demie du soir, je m'esquivai dans la campagne avec mes conducteurs. Je fis un heureux voyage, récitant différentes prières le long du chemin, et bien content d'être à la fin de ma navigation. Après plusieurs heures de marche j'arrivai chez le père Jean-Baptiste Vâng, prêtre cochinchinois. Ce bon père me reçut à bras ouverts ; il est seul chargé de vingt-trois chrétientés dont

quelques-unes sont éloignées de sa résidence de trois journées de chemin à cheval. Je me suis fait facilement à la manière de vivre du pays. Depuis dix jours je n'ai vu ni pain ni vin, et je n'y pense pas plus que si je ne les connoissois pas; je trouve tout excellent; j'ai bon appétit et je me porte bien. Je suis dans un village, au pied d'une belle montagne, en attendant qu'une barque du collége vienne me chercher. Je ne puis vous parler de l'état actuel de la mission : M. Taberd l'aura sans doute fait. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

Régéreau, *missionnaire apostolique.*

La joie de M. Régéreau ne dura pas long-temps : un mois après son arrivée il fut obligé de sortir de Cochinchine, et de recommencer cette navigation qui lui avoit paru si ennuyeuse. Laissons-le raconter lui-même ce malheureux évènement.

Lettre de M. Régéreau à M. de la Bissachère, directeur du séminaire des Missions étrangères.

A bord du brick le *Courrier-de-la-Paix*, 18 mars 1825.

« Monsieur,

» Le bon père qui s'est donné tant de peine pour me recevoir et me cacher m'a manifesté le désir de vous écrire et de vous envoyer une copie de l'ordonnance du roi, dont je parle dans ma lettre à M. Langlois, du 22 février. Nous envoyâmes courrier sur courrier à M. Taberd pour savoir quel parti prendre d'après cette ordonnance. Je reçus le 28 février ses lettres dans lesquelles il me disoit que la lecture de l'ordonnance

l'ordonnance l'avoit effrayé, qu'il craignoit que le roi ne portât quelque loi foudroyante contre notre sainte religion, qu'il ne pouvoit encore m'envoyer chercher, que cependant il y avoit du danger pour moi, parce qu'un malheureux apostat a déclaré au roi tout ce qui concerne nos missions de Cochinchine et du Tong-King, combien il y a de missionnaires européens, de prêtres du pays, de maisons de religieuses, etc. Il a dit aussi qu'il étoit certain que le bâtiment français nouvellement arrivé avoit amené au moins un missionnaire français. M. Taberd écrivit par la même occasion à M. Borel pour le prier de me recevoir à son bord, afin que je pusse débarquer à Saï-gôn, où je trouverois MM. Chaigneau et Vannier qui me prêteroient secours. Je fis donc mes derniers adieux à mes chers chrétiens. Mais combien mon départ ne fut-il pas pénible lorsque je vis le père Vâng, ses ministres et les chrétiens de la maison où j'étois caché se jeter par terre en poussant des cris? A ce spectacle je ne pus retenir mes larmes; et si le jour de mon entrée dans cette mission a été pour moi un jour de joie, le jour de mon rembarquement a été un jour de deuil. Lorsque je fus arrivé à Touranne, M. Borel me dit qu'il m'offroit toujours une place dans son bâtiment, surtout après les lettres de M. Taberd, mais qu'il me faisoit observer qu'il n'étoit pas certain de trouver MM. Chaigneau et Vannier à Saï-gòn, quand il seroit prêt à partir; et que si, à l'entrée de la rivière de Saï-gôn, il apprenoit qu'ils fussent déjà partis, il ne s'arrêteroit pas un instant; il gagneroit Syncapor, que là je pourrois, au bout de quelques mois, trouver une occasion pour Manille ou pour Macao. Ces nouvelles re-

doublèrent ma douleur : je passai la nuit dans les plus cruelles inquiétudes, demandant à Dieu qu'il daignât me faire connoître ce qu'il vouloit de moi; je balançois si je ne retournerois pas vers le père, m'exposer à tous les dangers et l'exposer lui-même et beaucoup de chrétiens à la persécution.

Le mandarin à qui l'ordonnance du roi étoit adressée, venoit d'en faire la publication dans des termes encore plus forts que ceux de l'ordonnance même. Il défendoit aux chrétiens de se rassembler dans les églises, et aux maîtres et aux catéchistes d'enseigner la religion. D'un autre côté, je me disois : faut-il donc abandonner, peut-être pour toujours, cette pauvre et chère mission, et passer encore je ne sais combien de mois au milieu des dangers de la navigation? M. Borel me prêta des habits européens; car, selon la coutume des missionnaires qui débarquent, j'avois donné les miens aux domestiques. Le 3 mars je me rendis dans ce nouveau costume à bord du brick le *Courrier-de-la-Paix*. J'écrivis du bord au prêtre cochinchinois, pour lui communiquer mes nouvelles inquiétudes et le prier d'en faire part à M. Taberd, et de lui demander comment je devois me comporter dans le cas où M. Borel n'iroit pas à Saï-gòn.

Si nous n'avions pas l'espérance de la vie éternelle pour nous consoler et nous soutenir, ne serions-nous pas, Monsieur, les plus insensés et les plus malheureux des hommes? Mais nous sommes les enfans et les ministres d'un Dieu crucifié, qui châtie, qui éprouve sur la terre ceux qu'il aime pour être leur récompense pendant toute l'éternité; pour cela il faut se renoncer soi-même, n'avoir plus de volonté, porter sa croix tous les jours de sa vie à la suite de ce divin Maître, et à l'exemple de tous les

saints ; dans toutes ces contrariétés on éprouve une joie inconnue au monde.

Je vous prie et Messieurs les directeurs du séminaire de vous souvenir de moi dans vos prières et au saint sacrifice de la messe, et de penser à notre pauvre mission. Je me laisse conduire comme on me conduit, persuadé qu'en faisant la volonté de mes supérieurs, je fais aussi la sainte volonté de Dieu dans quelque lieu que je me trouve. Le 6 mars le père Jean-Baptiste Vâng m'écrivit que vu les recherches faites par les païens, il m'étoit impossible de me cacher plus long-temps dans cette province ; qu'il n'exerçoit plus publiquement le saint ministère ; que les chrétiens ne faisoient plus la prière à l'église ; que le roi tenoit tous les jours conseil ; que parmi les mandarins, les uns conseilloient la persécution, les autres étoient d'avis contraire, et que le roi devoit donner un édit, le 22 mars, pour ou contre la religion. Le 15 mars, le même père écrivit encore qu'il se tenoit caché. C'est le 17 que je suis parti de Touranne pour Saï-Gòn, j'ai grand espoir d'y pouvoir débarquer. Si vous ne recevez pas de lettre de moi de Syncapor, c'est une marque que je serai descendu à Saï-gòn. Demain 19 est la fête patronale de notre mission ; je n'arriverai point assez tôt pour la célébrer à terre, car nous avons vent contraire. »

J'ai l'honneur, etc.

RÉGÉREAU, *miss. apost.*

Le Courrier-de-la-Paix n'arriva à Saï-gòn que le 27 mars ; MM. Chaigneau et Vannier en étoient partis la veille. M. Régéreau trompé dans son attente, fit voile pour Syncapor, espérant trouver plus tard l'occasion de rentrer en Cochinchine.

Lettre de M. Régereau à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Syncapor, 3 avril 1825.

« Messieurs,

» Ce que je craignois est arrivé. D'abord depuis notre départ de Touranne jusqu'à l'entrée de la rivière de Saï-Gòn, nous avons été presque continuellement contrariés, tantôt par le calme, tantôt par le vent, et nous n'avons fait qu'en onze jours cette traversée qu'on fait ordinairement en deux. Enfin nous arrivâmes le dimanche 27 mars, mon cœur étoit en ce moment partagé entre la crainte et l'espérance, la joie et la tristesse. Nous espérions tous trouver MM. Chaigneau et Vannier; au moins le frère de M. Borel. Le mandarin de la vigie arrive à bord; on s'empresse de lui demander des nouvelles de ces messieurs; il répond qu'ils sont tous partis le jour d'avant notre arrivée. Cette nouvelle nous contraria tous, et moi plus que les autres. Comme le brick n'étoit venu à Saï-Gòn qu'à cause de ces messieurs et qu'ils n'y étoient plus, on auroit mis à la voile pour Syncapor sur-le-champ s'il n'eût été déjà nuit. On partit donc le lendemain matin : ainsi, nul moyen pour moi de faire passer vos lettres de recommandation aux PP. Franciscains qui sont à Saï-gòn, nul espoir de débarquer. Il fallut me résoudre à quitter cette pauvre Cochinchine que je n'avois vue qu'en passant, que je n'ai connue que pour la regretter, espérant néanmoins la revoir bientôt, s'il plaît à la divine Providence. Comme je n'ai point demandé à me rembarquer, mais que j'ai laissé agir librement le Supérieur de ma mission, cela m'aide à me consoler et à supporter les fatigues de la navigation.

On apprit à Saï-gòn que le colera-morbus fait de terribles ravages dans cette partie de la Cochinchine, que les animaux même périssent de cette maladie. M. Chaigneau a perdu deux de ses enfans pendant son séjour à Saï-gòn : lui-même il se porte très-mal. Comment peut-on s'attacher à ce monde si plein de contrariétés et de misères! Nous avons jeté l'ancre devant Syncapor le 2 avril au soir; MM. Chaigneau et Vannier n'étoient pas encore arrivés. Un bâtiment anglais étoit parti la veille de ce jour-là même de Syncapor pour Macao. Quelle belle occasion pour moi si nous fussions arrivés un jour plus tôt! On nous a dit qu'il y a en rade un bâtiment espagnol qui doit partir incessamment pour Manille. J'en profiterai n'ayant pas d'autre occasion pour me rendre à Macao. Voilà encore une fête de Pâques que je passe sans pouvoir célébrer la sainte messe, mais je compte toujours, Messieurs, sur le secours de vos prières et de toutes les prières que tant de fidèles font pour les missions. »

Je suis, etc.

RÉGÉREAU, *missionnaire apostolique.*

M. Régéreau s'embarqua pour Manille sur le vaisseau espagnol qui étoit dans la rade de Syncapor. Il se rendit ensuite à Macao, où il étoit encore vers la fin d'octobre 1825.

Lettre de M. Régéreau à M. Langlois.

Macao, 25 octobre 1825.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

» Je vous ai écrit plusieurs lettres de Cochinchine et une en rade de Syncapor le 3 avril. Je vous y détaillois toutes les circonstances et les raisons de mon

départ et je vous parlois de l'état de ma pauvre mission de Cochinchine. Je m'embarquai donc à Touranne sur le *Courrier-de-la-Paix*, le 3 mars, et je le quittai à Syncapor, le 3 avril, pour passer sur un brick espagnol qui alloit à Manille, où j'arrivai après trente-neuf jours de navigation. Les RR. PP. Dominicains, bien étonnés de me revoir, m'ont fait le même accueil qu'ils nous firent la première fois. Dans la traversée de Syncapor à Manille, nous avons relâché vingt-quatre heures à Poulo-Condor. Cette île ne contient guère que 400 habitans tous païens. Arrivé à Manille le 10 mai, j'en suis reparti le 31 du même mois, et je suis à Macao depuis le 12 juin, attendant patiemment une occasion pour retourner à ma destination. Le 9 septembre, j'ai reçu des lettres de M. Taberd qui me croyoit débarqué à Saì-gòn, en basse Cochinchine. Nous avons appris que le roi de Cochinchine avoit résolu de persécuter la religion, mais que sa mère et plusieurs vieux mandarins s'y étoient opposés ; que le grand mandarin de Saì-gòn, grand ami du roi défunt et des mandarins français, avoit été indigné en apprenant cette nouvelle, et qu'au lieu de faire exécuter le décret du roi, il l'avoit déchiré en disant : « Quoi ! on veut persécuter la religion chrétienne, tandis que nous avons sous les yeux le tombeau du grand maître Pierre (l'évêque d'Adran) ; et quel mal ont donc fait les chrétiens? » On dit aussi que le roi, après avoir répandu toutes sortes de calomnies sur la femme du petit prince, son frère, qui étoit venu en France, l'a fait étrangler comme coupable de conspiration. Cette princesse aimoit beaucoup les chrétiens. Son fils, tout désolé, étoit allé pleurer sur le tombeau de son père ; le roi ne sachant où il étoit

le fit chercher partout, l'ayant enfin trouvé, il l'a dépouillé de tout grade et le retient comme prisonnier : il est possible que cette indignité révolte les esprits.

M. Taberd devoit passer à Saï-gòn, et me disoit que pour le moment tout étoit tranquille, que M. Gagelin, toujours foible de santé, étoit dans les terres. La mission de Siam est à l'agonie, celle de Cochinchine est bien malade, les autres sont aussi en souffrance; mais ne désespérons de rien. Dieu qui conduit tout sagement, y pourvoira par des vues qui nous sont cachées. »

Je suis, etc.

Régéreau, *missionnaire apostolique.*

Les besoins des missions sont grands, offrons-leur les secours qui dépendent de nous. Si quelquefois notre charité se décourage, pour la ranimer, contemplons le dévouement des missionnaires : quels sacrifices ! quels travaux ! quelles souffrances ! et, pour emprunter le langage d'un grand évêque (1), quels sujets d'édification pour la piété et de méditation pour le sage ! quels objets sont faits davantage pour élever les ames et pour toucher les cœurs ! *Qui sont donc ces hommes qui volent comme des nuées* (1), pour verser la rosée de l'évangile sur ces ténébreuses régions assises aux ombres de la mort? Comment en ont-ils le courage? comment en ont-ils le secret? et de quoi sont-ils donc transportés davantage, ou du zèle pour la vérité, ou du feu de la charité, ou de l'amour de Dieu, ou de l'amour des hommes? Qu'y a-t-il de plus digne des respects de

(1) M. de Boulogne. *Instruct. past. sur les Missions.*

la terre et des regards du Ciel que ces héros évangéliques qui, non moins intrépides que désintéressés, renoncent à toutes les liaisons du sang et de l'amitié, à tous les agrémens de la vie, à toutes les espérances de la fortune, pour voler au delà des mers, et porter, au péril même de leur vie, jusqu'aux extrémités du monde, la connoissance du vrai Dieu? Et qui donc pourra concevoir comment, à travers tant d'obstacles, de contradictions et de dangers, malgré l'intempérie des climats, la distance des lieux, la différence des mœurs et du langage; malgré toutes les passions, toutes les habitudes et tous les préjugés les plus insurmontables, ils ont pu réaliser de pareilles entreprises, éclairer des mondes nouveaux, et inonder des torrens de la grâce les restes de la gentilité? Quelle autre religion que celle de l'évangile peut se glorifier de pareils triomphes? quel pouvoir inconnu a donc opéré ces merveilles? et qui peut ici méconnoître la force de la vérité ou la vertu de cette Croix qui doit attirer tout à elle, ou la puissance ineffable qui a dit, et la lumière a été faite, *qui a dit à l'aquilon et au midi donnez-moi des enfans, et le midi et l'aquilon lui en ont donné.*

(1) Isaïe. LX. 8.

FIN.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association ; il se trouve aussi

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,
Rue du Pot-de Fer St-Sulpice, n.° 4;

Où se trouvent aussi les 10 numéros déjà publiés.

Prix de ce cahier 75c

SOUS PRESSE.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE S.T FRANÇOIS-XAVIER, APÔTRE DES INDES, dédié à l'Association de la Propagation de la Foi.

A Lyon, chez RUSAND, Imprimeur du Roi.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Edifiantes.

N.° XI. — Aout 1827.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.° 8.

1827.

Avec approbation des Supérieurs.

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Le compte rendu que nous présentons dans ce numéro, contient les sommes recueillies par l'Association, pendant les huit mois qui se sont écoulés depuis le premier mai 1826, jusqu'au 31 décembre de la même année. Nous avons le plaisir d'annoncer que les résultats obtenus durant ce court espace de temps, sur passent, dans plusieurs diocèses, ceux de l'année précédente.

	f.	c.
Le Conseil central du Nord, séant à Paris, a versé dans la caisse du Conseil supérieur, la somme de.	24,828	85.
Le Conseil central du Midi, séant à Lyon, a versé dans la caisse du conseil supérieur, la somme de	80,060.	
	104,888	85.

Le Conseil supérieur a arrêté dans l'ordre suivant la répartition des aumônes de l'Association, entre les diverses missions :

Pour les missions d'Asie et du Levant une somme de . . . . f. c. 48,450.

Savoir : Au Séminaire des Missions étrangères, à Paris, pour les Missions du Su-Tchuen, dans l'empire de Chine, du Tong-King occidental, de la Cochinchine, de Siam et des Malabares sur la côte de Coromandel.	30,400.
A Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, et administrateur d'Ispahan. . . .	9,500.
A la Mission de l'île de Chio	3,800.
A la Mission de Tripoli.	2,850.
A la Mission d'Alger. . .	1,900.
	48,450.

Pour les Missions d'Amérique, une somme de. . . . . 46,550.

Savoir : A Mgr. Fenwick, évêque de Cincinnati, dans l'Ohio.	9,500.
A Mgr. Portier, évêque d'Oléno, vicaire apostolique des Florides.	7,600.
A Mgr. Maréchal, archevêque de Baltimore	7,600.

		f. c.
A Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky.	9,500.	
A la Mission de la Louisiane.	9,500.	
A la Mission des îles Sandwick.	2,850.	
	46,550.	

Les frais d'impression des Annales de l'Association, et autres dépenses d'administration, se sont élevés, pendant la cinquième année, à la somme de	8,641 55.
Le Conseil supérieur a réservé en caisse une somme de.	1,247 30.
TOTAL.	104,058 85.

Voici dans quelle proportion chaque province ecclésiastique ou circonscription métropolitaine a contribué aux sommes versées par les deux conseils centraux dans la caisse du conseil supérieur.

CONSEIL CENTRAL DU NORD.

Province ecclésiastique de Paris . .		9,494 20.
Le diocèse de Paris . .	5,275 75.	
Le diocèse de Chartres.	30 25.	
Le diocèse d'Orléans (1).	246.	

(1) Dans le dernier rendement de compte nous n'avons porté la recette du diocèse d'Orléans qu'à 690 fr., parce que nous avons joint par erreur 445 fr., à la recette du diocèse de Paris.

			£ c.
Le diocèse de Versailles.	177 85.		
Le diocèse d'Arras. . .	2,062 75.		
Le diocèse de Cambray.	1,701 80.		
	9,494 50.		
Province ecclésiastique de Rouen.			4,924 95.
Le diocèse de Rouen. .	3,519 75.		
Le diocèse de Bayeux.	516 60.		
Le diocèse d'Evreux . .	119.		
Le diocèse de Seez. . .	291.		
Le diocèse de Coutances.	478 60.		
	4,294 95.		
Province ecclésiastique de Reims.			1,526 40.
Le diocèse de Soissons.	375.		
Le diocèse de Châlons-sur-Marne.	291 55.		
Le diocèse d'Amiens. .	799 85.		
Le diocèse de Beauvais.	60.		
	1,526 40.		
Province ecclésiastique de Tours.			1,597.
Le diocèse de Tours (1).			
Le diocèse du Mans (1).			
Le diocèse d'Angers. .	840.		
Le diocèse de Rennes. .	257.		

(1) Diverses sommes envoyées après le 31 décembre, par les diocèses de Tours, Sens, Quimper, le Mans et Nantes, seront comprises dans le prochain rendement de compte.

		f. c.
Le dioc. de Quimper (1).		
Le diocèse de Nantes (2).		
Le diocèse de St-Brieux.	500.	
	1,597.	
Province ecclésiastique de Sens. .		528.
Le diocèse de Sens (1).		
Le diocèse de Troyes. .	400.	
Le diocèse de Moulins.	128.	
	528.	
Province ecclésiastique de Bordeaux.		5,948 45.
Cette somme a été fournie par le diocèse de Bordeaux.		
On a reçu des diocèses de Namur et de Liége en Belgique.		686.
TOTAL des sommes reçues par le Conseil central du Nord		24,828 30.

CONSEIL CENTRAL DU MIDI.

Province ecclésiastique de Lyon. . .		40,253 25.
Le diocèse de Lyon. . .	33,533.	
Le diocèse d'Autun. . .	590.	
Le diocèse de Langres.	2,400.	
Le diocèse de Dijon. .	1,800.	
Le dioc. de St-Claude. (2)	52.	
Le diocèse de Grenoble.	1,878 25.	
	40,253 25.	

(1) Voyez la note de la page précédente.

(2) Une autre somme envoyée trop tard par le diocèse de Saint-Claude, figurera dans le compte de l'année prochaine.

			f.	c.
Province ecclésiastique de Bourges.			8,038	95.
Le diocèse de Clermont.	3,100.			
Le diocèse du Puy. . .	1,804	45.		
Le diocèse de St-Flour.	3,000.			
Le diocèse de Limoges.	134	50.		
	8,038	95.		
Province ecclésiastique d'Aix. . . .			6,697	15.
Le diocèse d'Aix. . . .	2,364	35.		
Le diocèse de Marseille.	4,332	80.		
	6,697	15.		
Province ecclésiastique de Besançon.			9,547	80.
Le diocèse de Besançon.	5,242	45.		
Le diocèse de Metz. . .	1,524	75.		
Le diocèse de Belley. . .	2,290	60.		
Le diocèse de Nancy. .	490.			
	9,547	80.		
Province ecclésiastique d'Avignon (1).			7,256	20.
Le diocèse d'Avignon. .	5,203.			
Le diocèse de Valence.	326	50.		
Le diocèse de Viviers. .	1,726	70.		
	7,256	20.		

(1) La recette du diocèse de Nîmes a été l'année dernière de 2,200 fr.; nous ne l'avons portée dans le dernier rendement de compte, qu'à 1,000 fr., parce que nous avons joint par erreur 1,200 fr. à la recette du diocèse d'Avignon.

	f.	c.
Province ecclésiastique d'Auch. . .	6,105.	

Le diocèse d'Auch . . .	3,822	80.
Le diocèse d'Aire. . . .	2,282	20.
	6,105.	

Province ecclésiastique de Toulouse.	1,400.	

Cette somme a été fournie par le diocèse de Toulouse.

Solde du compte de l'année précédente.	496	65.
On a reçu de pays étrangers	265.	
TOTAL des sommes perçues par le Conseil central du Midi	80,060.	

MISSION
DU SU-TCHUEN, EN CHINE.

Les édits de persécution sont toujours en vigueur dans la Chine; mais leur exécution dépend de la cupidité ou de la méchanceté plus ou moins grande des mandarins : ainsi dans certains districts les chrétiens sont obligés de se cacher pour n'être pas emprisonnés, torturés et condamnés à de grosses amendes; dans d'autres ils sont assez libres pour pouvoir se réunir et prier en commun. M. Thaddée Lieou, prêtre chinois, qui avoit été arrêté en 1821, a été étranglé par ordre de l'empereur le 30 novembre 1823. Dans le courant de l'année 1824 le vicaire apostolique du Su-Tchuen, Mgr. Fontana, évêque de Sinite, a été arrêté, ainsi qu'un missionnaire français, M. Escodeca; mais les chrétiens les ont tirés des mains des satellites en donnant 80 taels (600 fr.) pour le prélat et 100 taels (750 fr.) pour M. Escodeca. Cependant la religion a fait des progrès dans le Su-Tchuen, et pendant cette même année 1824, 335 infidèles ont reçu le baptême : c'est 62 de plus que l'année précédente. Avant d'insérer les lettres où nous avons pris ces détails, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs une courte notice sur la Chine et sur ses habitans. Nous avons pensé qu'on seroit bien aise de connoître les mœurs et les usages d'un peuple qui ressemble si peu aux Européens. On apprendra d'ailleurs quelles difficultés les mission-

naires ont à vaincre, quels préjugés ils ont à combattre, à quelles coutumes gênantes ils sont obligés de se plier, et combien doit être grand le mérite de ces hommes apostoliques.

La Chine est un vaste empire d'Asie presque aussi étendu et aussi peuplé que l'Europe entière. Les géographes lui donnent (à la Chine proprement dite) environ 500 lieues de longueur sur 400 de largeur, ce qui fait 200,000 lieues carrées de superficie. Les uns évaluent sa population à 150 millions d'habitans, les autres l'élèvent à plus de 300 millions. Il est généralement reconnu et avoué qu'il n'y a point de pays où la population soit aussi nombreuse dans une égale étendue de terrein qu'en Chine. Cet empire a 16 provinces, sans compter l'immense étendue de pays qu'il possède en Tartarie; mais où la population est beaucoup moins considérable. En ne donnant à la Chine que 150 millions d'habitans, ce ne seroit pas dix millions pour chaque province l'une portant l'autre. Ces provinces cependant sont aussi vastes que des royaumes. Plusieurs d'entr'elles sont plus grandes que la France. Au commencement de ce siècle les missionnaires du Su-Tchuen comptoient onze millions d'habitans dans la province de Kouei-Tcheou, qui est la plus petite et la moins peuplée de toutes. Ils en comptoient 33 millions dans celle du Su-Tchuen, qui n'est pourtant pas aussi peuplée que les provinces du centre et de l'est de la Chine. En donnant à la Chine 320 millions d'habitans, cela feroit vingt millions pour chaque province, l'une portant l'autre, ce qui paroît très-croyable, vu l'étendue de ces provinces et leur grande population. Aussi Mgr. de Saint-Martin, évêque de

Caradre, vicaire apostolique de Su-Tchuen, disoit-il qu'il ne regardoit point comme exagéré le tableau de la population de l'empire, donné sur la fin du siècle dernier, qui la faisoit monter à 333 millions. Ce prélat avoit passé près de trente ans en Chine. Il fit deux fois le voyage de Canton au Su-Tchuen par deux routes différentes; il parcourut la vaste province du Su-Tchuen dans tous les sens : il traversa toute la Chine de l'ouest à l'est, en allant du Su-Tchuen à Pékin, et du nord au sud, en allant de Pékin à Canton. Si l'on pouvoit aller en Chine par terre le voyage ne seroit que de 2000 lieues; mais il faudroit traverser les immenses déserts de la Tartarie, dans lesquels il est dangereux de s'engager. Par mer le trajet est de 6000 lieues, à cause de la nécessité où l'on est de doubler le cap de Bonne-Espérance, et de faire presque tout le tour de l'Afrique (1). Les Chinois ont la tête presque quadrangulaire, les yeux noirs, le nez court sans être écrasé, le teint jaune et la barbe peu fournie, leur esprit est peu délié, ils ne conçoivent que lentement les choses même les plus claires : ils ne sont pas capables, disoit un missionnaire, le P. Chavagnac, d'écouter en un mois ce qu'un Français pourroit leur dire en deux heures. Cependant ils ont une haute opinion d'eux-mêmes et un profond mépris pour tous les étrangers qu'ils appellent des barbares. Ils donnent à leur empire une antiquité fabuleuse et prétendent qu'il existe depuis 5000 ans (2) : c'est

(1) On peut aussi aller en Chine par la mer Pacifique en doublant le cap Horn; mais le trajet est encore plus long.

(2) Une grande partie des lettrés n'adoptent point les traditions

une exagération évidente; car on lit dans leurs annales même que l'an 1400 avant J. C. la Chine étoit encore presque déserte, et que ses habitans étaient nomades et avoient pour demeures des cabanes ou des trous de rochers.

La vanité est donc un vice dominant des Chinois; mais leur caractère est très-doux et très-grave : la moindre vivacité les scandalise. Un missionnaire qui exhortoit un prosélyte se laissant entraîner par l'ardeur de son zèle, lui parloit avec feu. « Pourquoi te fâches-tu? lui dit le Chinois, si ta cause est bonne il n'est pas nécessaire de te mettre en colère. » Les maisons sont peu élevées, elles n'ont ordinairement qu'un rez-chaussée. Il y a toujours une salle consacrée au culte des ancêtres, une autre est destinée à recevoir les visites. L'étiquette observée dans ces visites est extrêmement gênante. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour se résoudre à la pratiquer : les étrangers qui veulent l'apprendre doivent donner à cette étude beaucoup de soin et d'attention.

La hiérarchie des rangs est bien déterminée; chacun sait la place qu'il occupe dans la famille et dans l'état; il est plein de respect et de soumission pour ses supérieurs, de politesse envers ses égaux; mais il est dur et hautain pour ses inférieurs. Les jeunes gens ne doivent pas faire un pas qui ne soit

---

fabuleuses qui donnent à l'empire de Chine une antiquité excessive. Ce qui dans l'histoire de cet empire, est reconnu par tous les ettrés comme certain et indubitable, peut facilement se concilier avec la chronologie des livres saints, surtout en admettant la chronologie des Septante, modifiée selon le système du P. Tournemine.

une révérence, ni dire un mot qui ne soit un compliment. Les parens ont un pouvoir absolu sur leurs enfans; ils ont le plus grand soin de leur éducation; ils y sont intéressés; car ils sont responsables de leurs fautes. Si un homme pèche, disent les jurisconsultes chinois, c'est qu'il a été mal élevé; son père doit être puni comme lui. Ils ne pensent donc pas, comme nos faiseurs de systèmes, qu'il faut laisser à la nature le soin de former le cœur de l'homme à la vertu. Cependant, nous sommes forcés de l'avouer, l'autorité paternelle n'est pas contenue dans de justes bornes. Lorsqu'un père de famille a un grand nombre d'enfans, il expose ceux qu'il ne peut nourrir au milieu des routes et sur le bord des rivières, où ces victimes innocentes périssent de froid et de misère. Jamais aucune voix ne s'élève pour condamner cette coutume barbare. Jamais le remords ne fait revenir sur ses pas le père cruel qui va le soir déposer dans un lieu solitaire l'enfant auquel il a donné le jour : nouvelle preuve que la révélation étoit nécessaire à l'homme pour parvenir à la connoissance entière, et surtout à l'observation parfaite de la loi naturelle. Le gouvernement est patriarcal : l'empereur a sur ses sujets un pouvoir absolu, comme le père sur ses enfans; s'il ne se conduit pas selon la justice et la raison, un tribunal spécial lui fait de très-humbles remontrances. Il est vrai que cette hardiesse est rare, parce qu'elle est ordinairement suivie de la dissolution du tribunal et de l'exil de ses membres.

L'empereur prend les titres superbes de *fils du ciel*, d'*unique gouverneur de la terre*, *etc.* Ses sujets ont pour lui et pour tout ce qui sert à son usage

un respect qui va jusqu'à l'adoration. On ne lui parle qu'à genoux; lorsqu'il sort de son palais le peuple se prosterne sur son passage. Les ambassadeurs hollandais étoient traités à ses frais pendant leur séjour à Pékin; on leur faisoit faire mille révérences aux plats qu'on leur apportoit, parce qu'ils étoient censés venir de la main de l'empereur. On leur servit un jour un grand et bel esturgeon; ils avoient un appétit très-fort; mais avant d'y toucher, ils furent obligés de *saluer pendant un quart d'heure cet auguste poisson.*

Il y a neuf classes d'officiers que les Européens appellent mandarins. Toutes les fonctions administratives sont remplies par les mandarins lettrés. Il y a trois ordres de lettrés, les Sioutsais, les kiugins et les Tsinsées ou docteurs célestes. Pour être mandarin il faut auparavant avoir été reçu kiugin; les tsinsées sont peu nombreux, l'empereur lui-même les examine et les admet. Au reste la science de ces lettrés est bien bornée; toute leur éloquence consiste à écrire une amplification d'un style serré et précis, en répétant les mêmes mots le moins souvent possible; mais d'ailleurs sans mouvement, sans chaleur: leurs connoissances en mathématiques ne vont pas plus loin que les premiers élémens du calcul. Ils savent prédire une éclipse; mais leur physique est toute expérimentale, ils ignorent les lois qui gouvernent le monde, et leur géographie s'arrête aux frontières de la Chine.

La langue chinoise est toute composée de monosyllabes qui ont diverses significations, suivant la manière dont ils sont prononcés. Ainsi le mot *po* veut dire, selon la diversité des inflexions, *verre*,

bouillir, *vanner*, *prudent*, *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *casser* ou *fendre*, *incliné*, *fort peu*, *arroser*, *esclave*. Cette langue singulière a 80,000 lettres ou caractères. Mais il suffit d'en savoir 10,000, même pour lire les livres ; le commun des lettrés n'en sait pas davantage, et il y a peu de docteurs qui soient parvenus à en apprendre 40,000.

Les lois pénales ne sont pas bien sévères en Chine : les simples délits sont ordinairement punis du fouet ou de la bastonnade, supplices qui ne sont point regardés comme infamans. Après avoir reçu 45 ou 50 coups de bâton, le patient doit se mettre à genoux et remercier le juge.

La cangue est une peine flétrissante : c'est une espèce de carcan composé de deux pièces de bois échancrées au milieu, et pesant depuis 50 jusqu'à 200 livres ; on rejoint ces deux planches sur les épaules du condamné qui est obligé de porter cette machine incommode jour et nuit pendant des mois entiers. Il est facile de rendre les peines plus douces en payant l'exécuteur ou le juge : car, dit un missionnaire, il n'est rien qu'on ne puisse obtenir d'un Chinois avec de l'argent.

Il y a en Chine trois sectes principales ; celle de Confucius, celle de Lao-Kium et celle de Foë. Confucius naquit environ 520 ans avant J. C., sa doctrine est un véritable déisme, il reconnut un Dieu unique et souverainement parfait (1), mais il ne

---

(1) Plusieurs savans ont affirmé que la religion de Confucius étoit une véritable idolâtrie ; voici les raisons que donne un des défenseurs de cette opinion :

« L'unique fondement pour assurer que Confucius a reconnu un Dieu unique et souverainement parfait, est qu'il attribue au ciel (Tiên) et au

combattit point l'idolâtrie de ses contemporains; il se tut sur les récompenses et les peines de l'autre vie, et prêcha une morale aussi peu complète que celle des philosophes grecs et romains. Ses disciples célèbrent des fêtes en son honneur, lui offrent des sacrifices, l'adorent enfin comme un Dieu. Lao-Kium et Foë ont enseigné tous deux le polythéisme et l'idolâtrie; ils ont dit que l'homme est sorti du néant et qu'il devoit y rentrer un jour, mais non pas tout de suite après la mort, car Foë est l'inventeur du dogme de la métempsycose. Leurs doctrines ne diffèrent entr'elles que dans quelques points peu importans; leurs disciples les ont déifiés et leur

---

souverain empereur (Xangty') des propriétés et des perfections qui ne conviennent qu'à la divinité; mais la langue chinoise n'a jamais eu d'expression qui signifie Dieu; et le mot *tiên* signifie le ciel matériel; les lettrés modernes qui, de l'aveu de tout le monde, sont matérialistes et n'entendent pas les mots Tiên (ciel), et Xangty' (souverain empereur) s'expriment pourtant en parlant tout comme Confucius, et lui attribuent les mêmes propriétés, les mêmes perfections que leur maître; ils appliquent au ciel visible tout ce que Confucius en a dit de plus excellent et de plus capable de donner à croire que ce philosophe reconnoissoit un dieu immatériel et invisible. Il est donc au moins assez douteux que Confucius ait vraiment reconnu un Dieu unique et souverainement parfait dans le sens que nous entendons ces expressions. Il est certain que Confucius a cru et enseigné que l'on devoit rendre les honneurs divins non-seulement au ciel ou à l'esprit du ciel, mais aussi à la terre, aux planètes, aux montagnes, aux rivières ou aux esprits de ces différentes parties de l'univers et à une foule d'autres esprits, d'où il résulte que la religion de Confucius est une véritable idolâtrie, parce qu'elle enseigne à offrir des sacrifices à des créatures. »

Les défenseurs du sentiment que nous avons suivi, et qui est le plus commun, expliquent quelques-uns des faits qu'on allègue et nient les autres. Nous avouons du reste que la religion de Confucius est mêlée d'idées superstitieuses; mais on ne prouve pas que ce philosophe fût idolâtre et qu'il n'ait pas reconnu un Dieu unique.

ont élevé des temples. Ces temples qu'on nomme pagodes, sont remplis de statues de bois, de pierre, d'argile, plus difformes les unes que les autres : c'est à de pareilles divinités que les Chinois offrent leurs prières. Les prêtres de Lao-Kium se mêlent d'astrologie, de divination, de magie, et cherchent depuis long-temps le secret de rendre les hommes immortels.

Il y a des mahométans en Chine. Au commencement du siècle dernier, M. Basset, missionnaire au Su-Tchuen, écrivoit qu'il y en avoit 80,000 dans une seule ville de cette province. Il y en a qui deviennent mandarins. Dans des lettres reçues de Chine, cette année, on annonce que, dans plusieurs provinces, les mahométans se sont révoltés (1). Il y a aussi quelques Juifs, mais ils n'ont conservé qu'un léger souvenir de leur religion, et ils ne font pas de prosélytes. On ne compte pas plus de 200,000 chrétiens dans toute l'étendue de l'empire; au temps des jésuites il y en avoit près d'un million. Là, comme ailleurs, on s'aperçoit du vide immense qu'a causé la destruction de la Société. Ce qui s'oppose le plus aux progrès de l'Evangile, c'est, après les édits de persécution, la polygamie et le culte des ancêtres. A certaines époques chaque famille se rassemble dans un lieu uniquement destiné à ces sortes de cérémonies; le chef de la branche aînée, quand bien même il serait le plus pauvre, est le pontife de ce culte. On brûle du papier-monnaie en l'honneur des ancêtres, on leur offre des libations, etc., avec la croyance que ces sacrifices leur

(1) Voyez plus bas, page 261.

sont utiles et agréables. Toutes les fausses religions répandues dans la Chine admettent ce rit superstitieux; on y est d'autant plus attaché, qu'il a été établi par Confucius.

Ce respect exagéré des Chinois pour leurs ancêtres est cause qu'ils ne perfectionnent rien. Ils ne croient pas qu'on puisse faire mieux qu'ont fait leurs pères. Les arts sont chez eux dans le même état qu'à l'époque de leur découverte. Leur imprimerie est stéréotype et sur planches de bois; ils connoissent la boussole, mais leurs vaisseaux sont lourds et informes; ils sont émerveillés en voyant les nôtres; si on leur dit d'en construire de semblables, ils s'écrient d'un air étonné : Oh! ce n'est pas l'usage en Chine. Toujours novices dans les sciences, ils ne savent pas les appliquer aux arts mécaniques; c'est pourquoi ils ont des artisans mais point de mécaniciens. La grande muraille qui a 25 pieds de haut et 400 lieues de long sépare la Chine de la Tartarie; il a fallu pour la construire plus de patience que d'habileté; c'est moins une fortification qu'un mur de séparation peu propre à la défense, et qui n'a pas arrêté les nombreuses invasions des Tartares.

Le commerce intérieur est très actif; tout le pays est coupé de rivières et de canaux qui facilitent la circulation, mais le commerce extérieur languit: le port seul de Canton est ouvert aux Européens qui viennent échanger du coton, du drap, de la verrerie, des fourrures contre des soiries, de la rhubarbe, du thé et des porcelaines.

La terre en Chine est fertile, elle produit du riz et du blé en abondance. Nous terminerons cette notice par la description des honneurs que le gou-

vernement rend à l'agriculture. Tous les ans, au commencement de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Il se transporte, accompagné des princes de sa famille et des grands officiers de la couronne, dans le champ destiné à cette cérémonie : lorsqu'il y est arrivé, il se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre pour adorer le Seigneur du ciel; il implore à haute voix la protection divine sur son travail et sur celui de son peuple. Ensuite, en qualité de pontife suprême, il offre un bœuf en sacrifice. Pendant que la victime est immolée sur un autel préparé d'avance, le prince quitte ses habits impériaux, saisit le manche d'une charrue et trace quelques sillons. Les mandarins présens lui succèdent, et rivalisent entr'eux de dextérité.

La cérémonie se termine par une distribution faite aux laboureurs accourus des provinces environnantes, pour être témoins des honneurs rendus à leur art, par le chef même de l'empire.

Nous allons donner maintenant les lettres qui sont arrivées de Su-Tchuen, elles nous ont été communiquées par la maison des Missions étrangères.

Lettre de Mgr. Fontana, évêque de Sinite, vicaire apostolique de Su-Tchuen, en Chine, à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Su-Tchuen, 22 septembre 1824.

« Messieurs,

» Voilà cinq ans écoulés depuis que je suis à la tête de ce vicariat apostolique du Su-Tchuen; j'aurois souhaité vous envoyer cette année une relation

exacte et propre à vous donner une connoissance claire de l'état de la religion dans cette province, mais malheureusement la persécution qui s'est renouvelée dans plusieurs endroits, m'a empêché d'exécuter ce projet, parce qu'il y a eu plusieurs chrétientés qui n'ont pu être visitées, les unes à cause de la persécution, les autres à cause du défaut de prêtres; ce qui fait que je n'ai pu connoître bien exactement l'état de ces chrétientés. Je vous marque cependant les nouvelles que j'ai pu recueillir des lettres, des relations et des catalogues tant des missionnaires européens que des prêtres chinois.

» La persécution qui était dans toute sa violence, l'année que je pris l'administration de cette mission, n'a jamais été entièrement éteinte; néanmoins, elle a tellement diminué, que chaque année les missionnaires ont pu parcourir leurs districts et administrer les sacremens aux chrétiens, comme vous avez pu le voir par les relations précédentes. Mais cette année la persécution s'est rallumée de nouveau dans plusieurs endroits, à l'occasion d'une conspiration contre l'empereur actuel, tramée par une secte de païens qu'on appelle communément *tao-yen;* cette conspiration a par bonheur été découverte avant qu'elle eût éclaté, et étouffée par l'arrestation des chefs de ces rebelles. Mais comme les gouverneurs des villes avaient pris occasion de cette conspiration pour publier des ordonnances par lesquelles ils enjoignoient des perquisitions rigoureuses pour découvrir les coupables, et proscrivoient de nouveau toutes les autres sectes ou religions prohibées, les mandarins inférieurs et les satellites ont pris de là occasion pour persécuter les chrétiens et en

extorquer de l'argent, sous prétexte que la religion chrétienne a été de nouveau défendue comme mauvaise et superstitieuse. La plupart des chrétiens se sont délivrés de ces persécutions en donnant de l'argent. Quelques-uns en petit nombre, cédant à la crainte, ont placé chez eux des tablettes superstitieuses; d'autres enfin ont résisté avec beaucoup de courage, et ont généreusement confessé leur foi et souffert pour elle de très-grands maux. Parmi ces derniers, les chrétiens des deux villes nommées *Lo-tche-hiên* et *Tchoung-kiang-hiên*, se sont signalés par leur constance; les satellites les ont persécutés très-cruellement pour les contraindre à apostasier. Presque tous, tant hommes que femmes, se sont montrés disposés à mourir plutôt que de renoncer à leur religion, et ont souffert toutes sortes d'injures et d'outrages, des coups et des dommages considérables dans leurs biens temporels. Enfin à *Lo-tche-hiên*, les satellites n'ayant pu parvenir à vaincre la constance des chrétiens, ont abandonné les femmes et les enfans, et conduit devant le gouverneur neuf chrétiens qui soutenoient le courage des autres par leurs exhortations. Ce mandarin n'a rien omis, ni caresses ni supplices pour les faire renoncer à leur foi; mais voyant que plus il les tourmentoit, plus leur fermeté dans la foi redoubloit et brilloit avec plus d'éclat, il résolut de les envoyer à la ville métropole, pour qu'ils y fussent condamnés à mort ou à l'exil. Non content de les y faire conduire, il y alla aussi. Comme le vice-roi et les mandarins supérieurs n'avoient donné aucun ordre exprès de persécuter les chrétiens, ce gouverneur fut mal accueilli, et ce ne fut qu'avec

beaucoup de difficultés et en déboursant beaucoup d'argent, qu'il put obtenir des grands mandarins que ces chrétiens fussent mis en jugement et punis selon la teneur des anciens édits. Ils furent donc amenés devant les juges qui s'efforcèrent par toutes sortes de caresses de les faire tomber dans l'apostasie. Mais, moyennant la grâce de Dieu, ils demeurèrent toujours très-fermes dans la confession de la foi. C'est pourquoi on les fit enfin comparoître devant le vice-roi pour être condamnés. Ce mandarin les exhorta à abandonner une religion qui est proscrite par l'empereur et par les lois de l'empire. Mais les généreux confesseurs répondirent que la religion chrétienne avoit Dieu pour auteur; qu'elle étoit nécessaire pour le salut éternel, et qu'il falloit plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Le vice-roi, leur parlant toujours avec douceur, leur dit que s'ils ne renonçoient à la religion chrétienne, il les condamneroit à mort. Alors se prosternant devant le vice-roi, ces courageux athlètes de Jésus-Christ présentèrent leurs têtes en disant: *Nous souffrirons très-volontiers la mort pour la religion.* Le vice-roi admirant leur courage et leur fermeté, se lève de son siége et les montrant du doigt aux autres mandarins : « Voilà, dit-il de vrais chrétiens, ils » professent véritablement la religion du Seigneur » du ciel. » Puis se tournant vers le mandarin qui les avoit arrêtés; il lui dit : « Pourquoi m'avez-vous » amené ces hommes qui n'ont d'autre crime » que de désirer de mourir pour leur religion ? » Enfin s'adressant aux chrétiens qui venoient de confesser leur foi, il leur dit qu'il ne vouloit point les condamner à mort, mais à l'exil perpétuel en Tar-

tarie, afin qu'ils y meurent d'ennui et de misère. Le rescrit de l'empereur qui confirme la sentence du vice-roi ayant été apporté au bout de quelques mois, ces généreux confesseurs sont partis cette année, au mois de mai, avec leurs femmes, qui ont voulu les suivre jusque dans les régions éloignées où ils sont bannis. Les chrétiens de l'autre ville furent d'abord maltraités de la même manière par le mandarin dont ils dépendent; il y en eut également neuf qui se distinguèrent parmi les autres par leur constance à confesser la foi. Mais comme le gouverneur de cette ville savoit que le vice-roi de la province avoit eu beaucoup de peine à se résoudre à condamner les chrétiens dont j'ai parlé plus haut, et qu'il n'avoit pas fait un bon accueil au mandarin qui les avoit amenés, il ne conduisit point à la métropole ceux qu'il avoit en son pouvoir; il les condamna lui-même à porter la cangue jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé à leur religion. Mais quoiqu'ils aient toujours refusé de commettre cette impiété, ils ont été mis secrètement en liberté les uns après les autres; seulement les satellites leur ont fait entendre que si le mandarin les citoit de nouveau, ils eussent à se présenter sur-le-champ.

» M. Escodeca est du nombre de ceux qui ont été rachetés pour de l'argent et délivrés des mains des satellites, sans que leur foi ait reçu aucune atteinte. Ce cher confrère, revenant de voir un malade, fut arrêté et livré aux satellites par un apostat qui est attaché au service des prétoriens; il avoua qu'il étoit prêtre et prédicateur de la religion chétienne; mais les satellites, qui aimoient bien mieux avoir de l'argent qu'un prêtre européen, proposèrent aux

chrétiens de relâcher le missionnaire et de leur permettre de le conduire en lieu de sûreté, s'ils vouloient donner de l'argent: il fut en conséquence mis en liberté, moyennant cent taëls.

» Le même accident m'est arrivé, je suis aussi tombé entre les mains des satellites; ils arrêtèrent en même temps le chrétien qui m'avoit reçu dans sa maison, mon domestique et un de nos courriers de Macao. Je leur fis connoître le nom chinois que je porte dans cette province, et que je suis prêtre et occupé à prêcher la religion; je refusai de donner de l'argent aux satellites pour ma délivrance, et les pressai de me conduire devant le gouverneur de la ville; lorsqu'ils me demandèrent de quel pays j'étois, je gardai constamment le silence; le satellite qui me questionnoit vouloit me frapper pour me forcer à parler, je réitérai mes instances pour être conduit devant le mandarin, disant que je voulois déclarer tout ce qui me concernoit devant ce magistrat, et non devant des satellites qui n'avoient aucune autorité pour me juger. Irrité de cette réponse, ce satellite se disposoit derechef à me frapper; mais il en fut empêché par un satellite plus âgé. Cependant les chrétiens à mon insu traitèrent de ma délivrance avec les autres satellites, et je fus relâché avec mes trois compagnons pour environ 80 taëls; m'étant ensuite aperçu que les satellites n'avoient point rendu quelques livres latins, et qu'ils les avoient emportés avec eux, et craignant qu'ils ne les remissent au gouverneur de la ville pour en obtenir la permission de m'arrêter une seconde fois, ou d'exciter quelque persécution contre les chrétiens, je crus qu'il étoit de mon devoir de ne pas

m'enfuir.

m'enfuir. Au contraire, je suivis les satellites et j'entrai dans l'auberge où ils avoient dessein de passer la nuit. Je leur déclarai que s'ils ne consentoient à rendre ces livres latins, je demandois à être conduit devant le gouverneur. Enfin le lendemain ils rendirent les livres, et jusqu'à présent mon arrestation n'a causé et ne paroît devoir causer aucune persécution. Quoique dans beaucoup d'endroits les chrétiens aient été maltraités à cause de leur religion, cependant ils n'ont nulle part interrompu les exercices de religion, et malgré ces persécutions, les prêtres ont pu visiter presque toutes les chrétientés, et administrer les sacremens aux fidèles; la persévérance des chrétiens, qui au commencement de la persécution furent condamnés à porter la cangue jusqu'à la mort, a brillé cette année d'un nouvel éclat. L'empereur régnant, ayant, selon la coutume de l'empire, lors de son couronnement, accordé à tous les criminels ou l'entière rémission, ou une grande diminution de la peine qu'ils avoient encourue, accorda aussi aux chrétiens condamnés à porter toujours la cangue, ou à l'exil perpétuel, la grâce de pouvoir retourner chez eux au bout de dix ans, sans avoir d'autre peine à subir, pourvu qu'ils renonçassent à la religion pour laquelle ils ont été condamnés; cette année étant la dernière de leur châtiment, tous ceux qui portent la cangue ont été amenés devant les gouverneurs des villes où ils sont détenus; ceux-ci les ont vivement sollicités d'abjurer la religion chrétienne, afin de pouvoir jouir de la faveur accordée par l'empereur, et retourner dans leurs foyers. Mais par la grâce de Dieu, tous excepté un, ont de nouveau confessé la foi avec constance, et protesté

qu'ils étoient prêts à souffrir toutes sortes de tourmens et la mort même plutôt que de renoncer à la religion chrétienne. Ainsi ils n'ont point été délivrés de la cangue, et continuent de la porter volontairement pour l'amour de J. C. Ces généreux chrétiens ne sont plus qu'au nombre de douze; tous les autres sont morts avant les dix ans achevés. Quant à ceux qui avoient été exilés pour toujours en Tartarie, en punition de leur attachement inviolable à la foi, et relégués jusque dans les contrées les plus reculées, quoiqu'ils fussent en grand nombre, deux seulement sont revenus. Nous avons lieu de croire qu'avec le secours de Dieu, tous les autres qui ne sont point revenus, ont été constans dans la confession de la foi; nous n'avons d'eux aucune nouvelle certaine.

» Je vous parlai dans mes lettres précédentes d'un prêtre chinois nommé M. Thaddée Lieou, qui, pour avoir constamment refusé de renoncer à la religion chrétienne, et confessé qu'il étoit prêtre et prédicateur de cette même religion, avoit été condamné ou à être étranglé ou à être exilé pour toujours, selon qu'en ordonneroit l'empereur : ce prêtre a encore confessé la foi de la manière la plus éclatante. L'empereur n'a donné son rescrit qu'au bout de deux ans, en sorte que nous pensions que ce prêtre avoit été seulement condamné à passer le reste de ses jours en prison; mais comme il a toujours persisté dans ses premières déclarations et son attachement à la foi, la sentence de mort portée contre lui a été exécutée : il a été étranglé, et a ainsi heureusement consommé son martyre, le 30 novembre dernier.

Vous pouvez, Messieurs, conclure de tous ces faits

que la paix n'a point encore été rendue à cette petite portion du troupeau de Jésus-Christ; car quoiqu'il n'y ait pas de persécution générale, dans laquelle tous les chrétiens soient enveloppés à la fois, néanmoins il y a fréquemment des persécutions locales, qui fournissent aux chrétiens fervens l'occasion de faire éclater leur foi, et de glorifier Dieu dans leur corps.

» Cette année, nonobstant la persécution, nous avons commencé l'établissement d'un petit séminaire. Nous y avons déjà réuni douze élèves, beaucoup d'autres demandent à y entrer; mais la circonstance des temps et la pauvreté de notre mission ne nous permettent pas d'en admettre un plus grand nombre. C'est Mgr. l'évêque de Maxula, mon coadjuteur, qui est supérieur de ce séminaire; cependant jusqu'à présent il n'y a point encore résidé, mais il a établi pour en prendre soin un prêtre chinois qui a fait ses études au séminaire de Pinang, où il étoit le plus fort de tous les élèves, et qui ne fait rien d'important sans avoir consulté Mgr. de Maxula. Nous avons cru qu'il étoit plus convenable et moins dangereux, surtout dans le commencement, de confier le gouvernement de ce petit séminaire à un prêtre du Su-Tchuen, parce que de cette manière ce nouvel établissement causera moins de crainte et d'inquiétude aux chrétiens qui en sont voisins, lesquels, par le fait, se trouvent moins exposés que si un européen y faisoit sa résidence. Dans les premiers temps, les élèves n'étant occupés qu'à étudier les élémens de la grammaire latine, peuvent aussi bien les apprendre sous un maître chinois que sous un maître européen. D'ailleurs, la présence de M. l'évêque de Maxula paroît très-nécessaire dans la partie

orientale, pour y diriger quelques nouveaux prêtres qui y travaillent. Ce prélat se porte mieux maintenant que les années précédentes ; outre lui et moi, il n'y a dans cette mission d'autre missionnaire européen que M. Escodeca, que le mauvais état de sa santé empêche d'aller visiter les chrétiens. Nous attendons depuis plusieurs années M. Imbert, au devant duquel nous envoyâmes des courriers dès que nous sûmes qu'il étoit arrivé au Tong-King. Nous n'avons reçu jusqu'à ce moment aucune nouvelle de ces courriers, et nous avons grandement lieu de soupçonner qu'ils sont morts ; car nous avons appris cette année, tant par les lettres de M. Imbert, qui est encore au Tong-King, que par celles des autres missionnaires du même royaume, que dans le temps où nos courriers durent y arriver, il y avoit eu une grande révolte dans les provinces qui touchent à la Chine, et que beaucoup de gens avoient été mis à mort par les rebelles et les brigands. Il nous paroît donc bien probable que nos courriers ont été tués; car s'ils vivoient encore ils nous auroient donné de leurs nouvelles. Nous nous proposons d'envoyer de nouveaux courriers chercher M. Imbert, et l'amener dans cette mission qui a grand besoin de missionnaires européens. Nos prêtres chinois sont au nombre de vingt-six ; mais il y en a cinq qui, à cause de leurs infirmités, ne peuvent point aller visiter les chrétiens.

» Voici l'état des sacremens qui ont été administrés pendant le cours de cette année (1). Il y a eu 29342

(1) C'est-à-dire depuis le mois de septembre 1823 jusqu'au mois de septembre 1824.

confessions annuelles; l'on a baptisé 335 adultes; outre cela, il y a 1146 anciens catéchumènes et 401 reçus cette année, sans compter beaucoup d'autres adultes qui ont adoré le vrai Dieu et embrassé la religion chrétienne, mais qui n'ont point encore été admis au rang des cathécumènes. Le baptême a été conféré à 1837 enfans de chrétiens et à 6280 enfans d'infidèles, qui étoient en danger de mort, dont 4405 sont déjà passés à une meilleure vie. Le nombre des chrétiens de cette mission, y compris les enfans et les catéchumènes, mais sans compter les apostats, est de 46287. Il y a vingt-sept écoles de garçons et quarante-cinq de filles. »

J'ai l'honneur, etc.

† Louis, *évêque de Sinite.*

Lettre de Mgr. l'évêque de Maxula, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-Tchuen, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Su-Tchuen, le 15 septembre 1825.

« Dieu soit béni! M. Imbert est enfin arrivé ici en mars dernier (1). Sa santé s'est fortifiée, il parle assez bien le chinois : il va commencer à aller exercer son zèle. M. Baroudel nous a écrit que M. Voisin alloit bientôt partir : fasse le ciel que ce cher confrère arrive heureusement ici l'an prochain!

» Par la grâce de Dieu, les mandarins et leurs sa-

(1) Ce missionnaire étoit parti de France en mars 1820; il avoit été obligé de séjourner au Bengale, dans l'île de Pinang, à Macao, et enfin pendant plus de deux ans au Tong-King.

tellites nous ont laissés assez tranquilles cette année. Nulle part ils n'ont voulu avoir égard aux accusations de christianisme que les païens ne manquent jamais de faire quand ils intentent procès contre nos chers chrétiens, soit qu'ils en aient reçu l'ordre de la part des mandarins supérieurs, soit qu'ils craignent de perdre leur argent, leur place, et de souffrir d'autres maux qu'ils savent fort bien avoir été essuyés par ceux de leurs confrères qui ont persécuté la religion.

» On assure que le nouveau vice-roi, dans le cours de ses visites, ayant reçu un libelle d'accusation contre les chrétiens, le lut attentivement, et que n'y voyant aucun autre chef d'accusation, il demanda aux accusateurs si les chrétiens cultivoient bien leurs champs, s'ils faisoient bien leur commerce, etc. *Fort bien*, répondirent les accusateurs.— *Les chrétiens sont-ils voleurs*, *injustes*, *perturbateurs ?* demanda le vice-roi. *Non*, *du tout*, répondirent les païens. Alors le vice-roi les renvoya avec indignation, disant : Si les chrétiens remplissent bien leurs devoirs et ne font tort à personne, pourquoi me les dénoncez-vous ? Dieu sait jusques à quand durera cette espèce de bonace. Veuillez, je vous prie, beaucoup prier et faire prier pour nous. »

Je suis, etc.

† LÉONARD, *évêque de Maxula.*

La religion a été persécutée dans le Su-Tchuen pendant l'année 1826 ; une lettre que nous venons de recevoir de Mgr. Fontana, donne quelques détails sur les vexations que les chrétiens ont eu à souffrir de la part des infidèles, et annonce que les an-

ciens édits de persécution ont été promulgués de nouveau. Néanmoins le baptême a été conféré cette année à 339 adultes.

Lettre de Mgr. Fontana, évêque de Sinite, vicaire apostolique du Su-Tchuen en Chine, à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères; écrite le 18 *septembre* 1826.

« Messieurs et très-chers confrères,

» Les nouvelles que nous avons à vous donner cette année de cette mission, ne sont ni très-affligeantes ni tout-à-fait consolantes. Quelques petites persécutions, qui ont eu lieu dans quelques endroits de cette province, nous ont fait gémir de la foiblesse de quelques chrétiens et des dommages qu'ils ont soufferts. La principale de ces persécutions a été celle de Soui-Fou. Un faux catéchumène, peu de temps après avoir embrassé la religion chrétienne, a accusé devant les mandarins de cette même ville les chrétiens, et surtout ceux qui l'avoient exhorté à se faire chrétien. Le mandarin ne fit aucun cas de cette accusation, et fit au contraire des reproches sévères à l'accusateur, comme à un perturbateur de la tranquillité publique. Celui-ci, indigné de ces reproches, se donna sur-le-champ un coup de couteau dans la poitrine, continuant d'accuser les chrétiens. Alors le mandarin le traita comme un fou furieux; il ordonna de le lier et de le conduire en prison. Il fit ensuite appeler plusieurs chrétiens, et principalement ceux que le traître catéchumène avoit accusés. Il leur fit de grands reproches de ce qu'ils n'avoient point en-

core abandonné la religion chrétienne, et leur dit : « J'ai écrit plusieurs fois au vice-roi qu'il n'y avoit » plus de chrétiens dans le ressort de ma juridic- » tion ; si vous ne renoncez à la religion chrétienne, » je serai obligé de vous faire conduire à la capitale » pour que vous y soyez condamnés ; et dans ce cas » on fera de nouvelles recherches et persécutions » des chrétiens dans toute l'étendue de mon gouver- » nement. » Ces chrétiens se laissèrent tous séduire par cette exhortation, à l'exception d'une femme que les satellites avoient arrêtée à la place de son mari absent. Elle resta un jour entier dans le prétoire, au milieu des satellites, confessant toujours qu'elle étoit chrétienne et qu'elle ne vouloit point abandonner la religion de Jésus-Christ. Le mandarin voyant la constance de cette femme, ne lui a plus fait d'interrogation ; enfin quelques amis de son mari donnèrent de l'argent aux satellites, qui la relâchèrent aussitôt. Le perfide accusateur mourut quelques jours après dans la prison, de faim, de soif, et de la douleur de la blessure qu'il s'étoit faite, parce que le mandarin n'avoit donné aucun ordre de prendre soin de lui, ni de lui donner à manger. Ainsi fut terminée en peu de jours cette persécution. Vers le commencement de cette année chinoise, on a publié un édit qui prohibe plusieurs religions, et entr'autres la religion chrétienne.

» Après la publication de cet édit, les païens, en quelques endroits, ont molesté les chrétiens, voulant les forcer à donner de l'argent pour contribuer aux superstitions. Quelques chrétiens ont été accusés devant les tribunaux, et les mandarins ont porté sentence contre eux. Par ordre du gouvernement, on a

déjà commencé à faire et on continue le dénombrement des peuples et de chaque famille, et on s'informe aussi quelle religion chaque famille professe. En quelques endroits les chrétiens ont déjà souffert des vexations, parce que les païens ne vouloient pas permettre que les chrétiens fussent inscrits avec eux dans un même catalogue, à moins qu'ils n'eussent renoncé à la religion chrétienne. Je ne sais pas à quoi aboutiront toutes ces inquisitions et descriptions ; je crains qu'à la fin elles n'attirent quelque persécution contre les chrétiens. Dans la Tartarie-Chinoise, les mahométans se sont soulevés contre le gouvernement ; on dit qu'il y a aussi des révoltes sur les confins de la province de Yûn-Nân. Il y a beaucoup de mahométans dans la Chine, et en particulier dans le Su-Tchuen. Il paroît que ces révoltes donnent des craintes au gouvernement.

» Quant à l'administration des sacremens, depuis un an le nombre des confessions annuelles dans tout le vicariat a été de 30563. Environ 1680 chrétiens ne se sont point confessés, par négligence ; et plus de 2000, parce qu'ils n'ont point été visités par aucun prêtre. L'on compte 285 catéchumènes ; le baptême a été conféré à 339 adultes, à 1707 enfans de chrétiens, et 8366 enfans d'infidèles en danger de mort. L'on connoît la mort de 5567 de ces enfans. Il y a dans toute l'étendue du vicariat vingt-sept écoles de garçons et soixante-deux de filles.

» Je vous prie, messieurs et très-chers confrères, de vous souvenir de moi dans vos saintes prières et saints sacrifices, en l'union desquels j'ai l'honneur d'être, etc. »

† Louis, *évêque de Sinite.*

COLLÉGE CHINOIS DE PULO-PINANG.

La touchante correspondance établie entre le collége chinois de Pulo-Pinang et le séminaire de Lyon, continue toujours; ainsi, au deuxième siècle de l'Eglise, les fidèles de Lyon envoyoient aux chrétiens d'Asie le récit de leurs souffrances. Les élèves de Pulo-Pinang racontent aussi à leurs frères de Lyon les maux de leur patrie, leur misère, et le besoin qu'ils ont de leurs secours; jusqu'à présent ils n'ont guère reçu d'eux que des consolations et des espérances : plaise à Dieu que ces espérances soient bientôt réalisées! M. Pupier, il est vrai, étoit de Lyon; mais la mort l'a ravi, et ils sont maintenant dans un dénûment déplorable.

Nous avons donné, dans le quatrième numéro, une première lettre des élèves de Pulo-Pinang aux séminaristes de Lyon, et la réponse de ceux-ci a été insérée dans le sixième numéro. Nous publions aujourd'hui trois nouvelles lettres des séminaristes de Pulo-Pinang; nous joignons à la traduction le texte latin de l'une de ces lettres : on sera bien aise de savoir comment de jeunes Chinois écrivent dans une langue qui doit être si difficile pour eux. Nous donnons aussi l'original latin de la réponse des séminaristes de Lyon, parce qu'on éprouve en le lisant un charme que ne peut produire une traduction.

Les trois lettres des séminaristes de Pulo-Pinang ont été envoyées par M. Pupier; la lettre qui suit est de ce missionnaire.

Lettre de M. Pupier à M. le supérieur du séminaire de Lyon.

« Mon très-révérend père en J. C.

» Je n'ai encore reçu de votre part qu'une lettre, en date du 14 août 1822; je recevrois cependant de vos nouvelles avec une bien grande satisfaction, si vous daigniez m'écrire un peu plus souvent. Dernièrement j'ai reçu la lettre des séminaristes de Lyon à nos élèves chinois du collége de Pulo-Pinang; je la leur ai livrée : ils l'ont lue avec beaucoup d'avidité, et se proposent de l'envoyer dans leur patrie, traduite en leur langue, comme un monument de l'union qui doit régner dorénavant entre les prêtres chinois et le clergé de Lyon, entre les fidèles de la Chine et les bons Français qui concourent si puissamment, par leurs prières et leurs aumônes, à la conversion de cette nombreuse nation. On ne peut douter que cette lettre ne répande la joie dans le cœur de ces pauvres chrétiens, toujours en proie aux fureurs de la persécution qui continue toujours malgré les espérances qu'on avoit conçues des idées pacifiques du nouvel empereur Tao-Koan. Nos élèves chinois veulent joindre à ma lettre une réponse à celle qu'ils ont reçue des séminaristes de Lyon.

» Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de nos *frères* qui sont au séminaire, aux prières desquels je me recommande. Mes respects à M. Cholleton et autres messieurs qui se souviennent encore du pauvre Pupier. Je me recommande à leurs saintes prières, et j'ai la ferme confiance que vous ne m'oublierez pas. »

J'ai l'honneur d'être, avec respect et affection,

Mon très-cher Père en J. C.,

Votre très-humble serviteur, Pupier.

Lettre des élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang aux séminaristes de Lyon.

Pulo-Pinang, le jour de St.-Michel, 29 septembre 1825.

« Nos bien-désirés et nos bien-aimés en J. C. (1)

» C'est avec une grande joie et une douce satisfaction que nous avons reçu vos lettres datées du mois d'avril de l'année 1824, et cette joie fut d'autant plus grande qu'elles étoient inattendues. Nous avions, il est vrai, la douce pensée que vous applaudiriez aux nôtres si elles vous parvenoient; aussi votre amour pour nous est-il allé jusques à en donner lecture à vos confrères et à vos concitoyens. Grâces soient donc rendues à vos bontés, puisque vous avez bien daigné nous répondre et que vous nous affectionnez de la sorte. Que le Seigneur, si libéral envers ses amis, récompense vos mérites, il le fera mieux que nous. En effet, qu'est-ce que l'indigent rendroit au riche? qu'est-ce que peuvent donner les tièdes aux fervens? rien, sans doute. Oui,

---

(1) *Desideratissimi ac in Christo conjunctissimi.*

« Litteras vestras aprilis 1824 magno gaudio et exultatione animi recepimus, et eo majore quòd inexspectatæ essent. Præclarè nobiscum actum putabamus, modò nostræ litteræ ad vos pervenissent. Illas charitas vestra tanti fecit, ut et confratribus et concivibus legendas præbuerit. Gratias igitur charitati vestræ, quòd responsum dare dignati fueritis, nosque tanto amore complectamini. Vobis pro merito beneficentissimus Dominus vice nostrî rependat. Quid enim mendicus diviti rependeret? quid devotis frigidi? Nihil profectò; hoc solùm retributionis loco dare possunt, fateri se grates solvendo impares. Itaque profitemur nos amori vestro in nos nullo modo grates solvendo pares.

ils ne peuvent s'acquitter auprès d'eux qu'en confessant leur impuissance. Aussi, c'est ce qui nous fait déclarer qu'en aucune manière nous ne pouvons répondre à l'amour que vous nous portez.

» Votre lettre nous a causé beaucoup de joie et a fait naître en nous les plus belles espérances, principalement lorsque vous dites : « Parmi nous se forment en secret, pour le présent et l'avenir, des ouvriers évangéliques; le temps est arrivé où ils doivent aller à vous pour étancher votre soif et celle de vos compatriotes, pour apaiser votre faim par la nourriture céleste. » C'est ce qui nous donne la plus solide assurance de voir chaque année venir à nous de nouveaux missionnaires, et cependant jusqu'à ce jour il ne nous a pas été permis de voir personne. Ah! nous les en conjurons! que ces missionnaires, l'objet de tous nos vœux, viennent promptement avec le pain du ciel calmer la faim, étancher la soif de nos ames et de celles qui nous sont confiées, nous enflammer à la piété, nous encourager à la vertu par leurs paroles, et plus encore par leurs exemples. Il

» Plurimum gaudii, speique nobis attulit vestra epistola; præcipuè autem illud : « Inter nos ex nunc, et in futurum suppetunt operarii evangelici, tempus est, ut ad vos transeant ad sitim vestram, vestrorumque refocillandum, ac famem cœlesti pane reficiendum. » Illis in magnam spem erigimur quotannis aliquot patres ad nos venturos esse. Hùc usque tamen neminem videre licuit. Celeriùs igitur, rogamus, veniant patres summo voto expetiti, famem nostræ animæ nostrorumque reficiant pane cœlesti, refocillent sitim, pietatem accendant, virtutesque omnes commendent verbis et exemplis. Magna hìc est inopia pastorum. Pastores sunt, credo, viginti. Pastori cuique concredita sunt aliquot millia ovium, non quidem ibidem congregatarum, sed per diversa loca dispersarum. Hinc maximus labor subeundus est. Pastor quippe montes, fluminaque transire debet, ut suas

règne parmi nous une grande disette de pasteurs; leur nombre, à ce que je puis croire, peut s'élever à vingt, et à la garde de chacun de ces vingt sont confiés quelques milliers de brebis, dispersées çà et là; d'où il résulte que leurs travaux sont inconcevables. En effet, ce pasteur généreux, pour rompre à ces brebis le pain de la parole divine, pour appliquer les remèdes à la lèpre des péchés, pour distribuer la sainte eucharistie, se voit contraint de gravir les montagnes, de traverser des fleuves; et encore s'il pouvoit prodiguer ces secours au moins une fois chaque année! Car, malgré tous ses soins, combien cependant meurent avant qu'il ait eu le temps d'arriver, à cause de la longueur du chemin? Combien même sont inconnus à la tendresse de ce pasteur? Ces infortunés ne connoissent que le nom de prêtre, et ignorent s'il existe d'autres chrétiens sur la terre; ils ne savent qu'une chose, qu'ils ont apprise de leurs pères instruits par un aïeul, lequel seul eut le bonheur de voir un ministre de paix; ils savent qu'autrefois un prêtre venoit chaque année les visiter.

---

oves pascat verbo divinæ legis, scabiem peccatorum sanet, sacro cibo reficiat, et quidem ad minus semel in anno. Quot tamen moriuntur, priusquàm accurrat pastor multorum dierum itinere impeditus? Quot item sunt, quas nec pastor cognoscit? præter nomen sacerdotis, nihil aliud norunt, nec cæteros christianos. Hoc solum retinent, quod à patre, pater ab avo, qui solus sacerdotem vidit, acceperunt, nimirum singulis annis semel olim venisse sacerdotem ad illos visitandos. Christiani verò, qui sacerdotes sæpiùs viderunt, appropinquante aliquâ festivitate, sacerdotem aut apud se retinent obnixè, aut ad se excogitatis mediis invitant. Multorum voto unus satisfacere sanè nequit. Et hanc controversiam dirimetis, cùm adventu vestro numerus pastorum aliquantisper creverit.

O felices fideles, qui inter vos vivunt! Quanta differentia inter

Pour les chrétiens qui ont vu plus fréquemment des ouvriers apostoliques, ils retiennent par force, lorsque quelque solennité arrive, le pasteur qui est au milieu d'eux ; ou s'ils sont privés d'un si grand avantage, ils mettent en œuvre toutes sortes de moyens pour en attirer un. Mais, comme vous le concevez vous-mêmes, un seul ne peut satisfaire à des vœux si multipliés. Ah ! voulez-vous résoudre cette difficulté, venez augmenter le nombre de nos pasteurs.

» O mille fois heureux les fidèles qui vivent au milieu de vous ! Quelle différence entre vos concitoyens et les nôtres ! Auprès de vous tout est en abondance ; tous les jours on jouit de l'avantage d'assister au sacrifice des autels. Ici, hélas ! dans notre patrie, il leur arrive très-souvent de ne pouvoir même y assister les fêtes les plus solennelles ; ici, chacun s'appelle heureux lorsqu'une fois dans l'année ses forces auront pris une nouvelle vigueur au banquet sacré. (Je ne parle que du Su-Tchuen, car les habitans de la province de Kouei-Tcheou se croient bien partagés si tous les trois ans ils voient un prêtre.)

---

vestros concives et nostros ! Istic nil deest. Quoque die sacrificio altaris assistendi opportunitate fruuntur. Hic in patriâ nostrâ, eheu! sæpè sæpiùs ne in solemnioribus festivitatibus quidem sacrificio incruento interesse ipsis contingit. Hic magnæ felicitati sibi ducit, qui semel in anno cœlesti pane refectus fuerit. (Hoc loquor de Su-Tchuen. Nam qui manent in provinciâ Kouei-Tcheou sat felices se credunt, si tertio quoque anno sacerdotem videant.) Istic septimanâ quâvis verbo vitæ, et cœlesti pane satiantur. Istic crucis tropæa, exempla piorum, templa magnifica passim sunt obvia. Hic ubique simulacra idolorum, etiam in rupibus sculpta, in viis collocata, item fana plurima, multò quidem constructa visuntur, cymbalorum sonitus, tympanorumque et in dæmonis honorem acclamantium voces exaudiuntur. Quanta igitur confusio ! tumultus quantus ! Omne pertur-

Chez vous, ils se rassasient chaque semaine du pain de vie et de la parole de Dieu; chez vous, de tous côtés on aperçoit les trophées de la croix, les exemples des justes et des temples magnifiques; mais ici on ne voit de toutes parts que des images consacrées aux idoles. On va jusqu'à les imprimer sur le roc, à les placer dans tous les sentiers. Ici, on voit une multitude de temples consacrés aux faux dieux (en plus grand nombre, à la vérité, que ceux qui les visitent); l'air ne retentit que du son des cymbales et des tambours; et de toutes parts se font entendre des chants en l'honneur du démon. Quelle affreuse confusion! quel effroyable tumulte! L'enfer, ami du désordre, met en œuvre une infinité de moyens par lesquels il s'efforce d'aliéner les esprits. Voilà en peu de mots l'état des chrétiens.

» Pour les infidèles, qu'ils sont à plaindre! qu'ils sont aveugles dans les ténèbres de l'ignorance! Ah! c'est ici que se présente un vaste champ, dans lequel votre charité pourra se développer à son aise. Que de millions d'hommes qui n'habitent point encore

---

bationum genus suppetit, quibus mentem omnium distrahere conatur dæmon, spiritus perturbationum. Hæc pauca de fidelibus.

» Infideles quàm miseri! quàm cæci in tenebris ignorantiæ! Patet hic campus ubi liberè excurret charitas vestra. Quot et quot milliones hominum nondùm sunt adducti in Christi ovile; sedent in umbrâ mortis, certæ inferorum victimæ! Errant in solitudine ignorantiæ, et per abrupta vitiorum præcipitantur in profundum inferni. Igitur citiùs transite hùc, venite, metite, jam messis alba est; ad messem operarii pauci sunt. Venite, ô patres summo voto desiderati; vestram imploramus opem, manum adjutricem vestram invocamus. Vos estis, qui curam hujus missionis geritis. Vos soli in hâc vineâ laboratis. Vobis solis hic campus est certaminis et gloriæ, laboris et mercedis. Nullus alius in messem vestram mittit falcem. In pro-

dans

dans la bergerie du Seigneur ; ils sont assis tranquillement à l'ombre de la mort, l'enfer les reconnoît pour ses victimes assurées. Ils s'égarent dans ces déserts, repaire de l'ignorance, et se précipitent au plus profond de l'abîme par les chemins dangereux de toutes les passions. C'est pourquoi venez à nous le plus promptement possible ; venez recueillir, la moisson demande la récolte, et les ouvriers sont peu nombreux. Oui, venez, ô nos pères tant désirés ; nous implorons votre secours, nous appelons votre assistance. C'est à vous qu'est confié le soin de cette mission ; vous seuls avez le droit de travailler dans cette partie de la vigne du Seigneur ; c'est vous seuls enfin qui pouvez parcourir ce champ de combat et de gloire, de travaux et de récompense. Nulle faucille étrangère ne paroît dans votre moisson. Les provinces de Chensi, Kansiu, Houkouan, se voient arrosées par les sueurs des Italiens, généreux enfans de S. François ; les Espagnols de l'ordre de S. Dominique cultivent le Fokien et le Kiansi ; les Portugais pourvoient aux provinces de Canton et de Kouansi.

---

vinciis Chensi, Kansiu, Houkouan sudant Itali è familiâ S. Francisci ; Hispani è familiâ S. Dominici colunt Fokien, Kiansi : Canton et Kouansi curant Lusitani : Su-Tchuen, Yunnam, Kouei-Tcheou est vestrum stadium. Igitur in auxilium, imò in vestram possessionem properate citiùs. Promissum vestrum verum esse sciamus, facite.

» Utinam hæ litteræ aliquem sortiantur effectum. Felices nos, si quandò patres desideratissimos nobis venire subsidio viderimus.

» Interim nos omnes, nostrosque vestris ardentissimis orationibus commendamus. Rectè omnes vos valere optamus. Patres omnes tam ex nomine cognitos, quàm incognitos per vos salutamus toto affectu. Item Societati ad Propagationem Fidei salutem pro nobis dicatis, rogamus.

Alumni Su-Tchuenses ex collegio Pinang.

Mais le Su-Tchuen, l'Yunnam, le Kouei-Tcheou, voilà la carrière qui vous est offerte. Hâtez-vous donc de venir à notre secours, ou plutôt d'entrer en jouissance de vos possessions ; montrez-nous la sincérité de vos promesses.

» Plaise à Dieu que ces lettres obtiennent quelque effet! Oh! que nous serons heureux lorsque nous verrons ces missionnaires, l'objet de tous nos désirs, partager nos travaux!

» Mais en attendant que nos vœux soient satisfaits, nous nous recommandons tous à vos ferventes prières. Nous désirons que vous jouissiez tous d'une parfaite santé. Par votre entremise nous saluons de notre cœur tous les Pères que nous connoissons, ainsi que ceux qui nous sont inconnus. Veuillez aussi saluer pour nous la Société de la Propagation de la Foi. »

Les élèves de la province de Su-Tchuen,
du séminaire du Pinang,

Lettre des mêmes aux mêmes.

Pulo-Pinang, le jour de Saint-Michel-Archange,
29 septembre 1825.

« Chers et bien-aimés frères dans les cœurs de Jésus et de Marie,

» Nous avons reçu votre lettre le premier septembre 1825, elle nous a procuré une grande joie, et en même temps nous a fait concevoir une espérance assurée, que le Seigneur du ciel, dans son infinie miséricorde, enverra bientôt du milieu de vous des pasteurs qui, par le baume salutaire de

leurs exemples et de leur doctrine, fortifieront les brebis foibles, guériront celles qui, déjà cruellement déchirées par les loups ravissans, sont encore exposés à leur fureur, et ramèneront enfin celles qui, éloignées du bercail, *dorment à l'ombre de la mort et dans les ténèbres de l'ignorance*, pour qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et un pasteur. Et comment pourront-elles sortir des ténèbres de l'ignorance et se dérober à la puissance du démon pour aller à J. C., si vous ne leur tendez une main secourable? Mais comment leur tendrez-vous cette main secourable si vous ne venez jusques à elles? Venez donc, frères très-désirés, venez au plus tôt, afin que, secouant le joug du démon qui, comme vous le savez, les accable depuis si long-temps et avec tant de rigueur, elles reçoivent avec reconnoissance le joug doux et léger de J. C.

» A la lecture de votre lettre, nos bien chers frères, il nous a été impossible de ne pas rendre d'immortelles actions de grâces à Dieu, le père de notre Seigneur Jésus-Christ; car non content de tant et de si grands bienfaits que, malgré notre indignité, il nous a accordés, par vos concitoyens, non content d'autres biens plus précieux et en plus grand nombre, qu'il se prépare, comme nous l'espérons, à nous accorder dans vos propres personnes, il a répandu dans le cœur de tous vos frères un zèle si ardent, une charité si grande pour les missions étrangères et particulièrement pour la nôtre, qu'autant qu'il est en eux ils partagent les travaux de ceux qui s'offrent à cultiver, chez les nations infidèles, la vigne du Seigneur de toutes choses, par des secours même temporels que fournit la sainte

S.

et pieuse Association établie parmi vous. Puisque donc rien ne vous manque ni secours divins ni secours humains, ô frères! unique objet de nos plus ardens désirs, prenez des ailes et volez, venez vous emparer de l'héritage que le Père céleste a confié à vous ses saints et ses enfans chéris, pour que vous le cultiviez, l'agrandissiez, et par là rendiez inutiles tous les efforts que fait le démon pour l'usurper, et qu'enfin, tous réunis et de corps et d'esprit, nous nous réjouissions éternellement dans les SS. Cœurs de Jésus-Christ et de Marie, n'ayant plus qu'une même foi, une même espérance et une même charité.

» Mais d'où vient, très-chers frères, que vous ressentez tant de joie et de plaisir en recevant nos lettres, assurément si insipides et si pleines de fautes? d'où vient que vous nous avez admis à un commerce de lettres si utile pour notre salut, et, comme vous le dites vous-mêmes, si agréable? Sans doute c'est la charité qui vous inspire ce sentiment, aussi nous vous rendons mille grâces, et quoique nous soyons indignes d'une telle correspondance, nous la continuons avec humilité et reconnoissance, espérant que bientôt votre présence parmi nous nous la rendra bien plus utile encore et bien plus douce; elle sera *semblable aux parfums qui, répandus sur la tête d'Aaron, couloient le long de son visage et descendoient jusque sur le bord de son vêtement; elle sera semblable à la rosée qui tombe sur les montagnes d'Hermon et de Sion, et qui les rend si fertiles. Le Seigneur répandra abondamment sur elle ses faveurs et ses bénédictions, et elle sera pour nous le gage d'un bonheur éternel.*

» Très-chers frères, vous n'aimez rien tant que d'apprendre ce qui se passe parmi nous par rapport à la religion, aussi rien ne sauroit être plus doux pour nos cœurs que de pouvoir peindre l'état où elle est, et de satisfaire par là notre reconnoissance. Car à qui la foi de J. C. doit-elle son origine parmi nous, si ce n'est à vos compatriotes après Dieu? à qui doit-elle ses prodigieux accroissemens et sa conservation, si ce n'est à ceux à qui elle doit la naissance? Bien plus, que n'ont-ils pas souffert et que ne souffrent-ils pas encore pour cela? *périls dans les voyages, périls sur les fleuves, périls et trahison de la part de nos faux frères; travaux et fatigues continuels, veilles fréquentes, la faim, la soif, le froid, la chaleur, la nudité, les prisons et la mort même.* Et qui leur a fait faire tant de choses? Ah! c'est un grand amour de Dieu et du prochain que nous ne pourrons jamais reconnoître dignement. Mais nous avons la douce confiance que celui qui a dit: *Donnez et on vous donnera, on répandra dans votre sein une mesure pleine et surabondante; on se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres*, voudra bien vous récompenser et vous récompenser abondamment.

» Nous allons donc vous rapporter avec joie ce que nous avons appris de l'état de la religion dans notre patrie. L'année dernière on nous écrivit que les chrétiens, par la miséricorde de Dieu, jouissoient presque partout de la paix, et que par conséquent ils s'assembloient souvent et avec pleine liberté pour entendre la Parole sainte et fréquenter les sacremens.

» On nous dit aussi qu'un grand nombre de ceux

qui, pendant la fureur de la persécution, s'étoient éloignés du sein de la très-sainte Eglise, leur mère, y étoient rentrés, et qu'un grand nombre de Gentils se montroient disposés à embrasser la foi de J. C. Très-chers frères, vous le voyez, les premiers demandent des pasteurs; les seconds, des médecins; ceux-ci enfin, des ouvriers évangéliques.

» Cependant en quelques lieux la jalousie et la malice du démon a excité des persécutions; car notre très-illustre seigneur l'évêque de Sinite, et notre révérend père Escodeca ont été presqu'au même temps, trahis par quelques impies, saisis par les satellites et traînés devant les mandarins. Mais à l'aide de Dieu, qui ne vouloit pas laisser ses brebis sans pasteurs, de pieux chrétiens les ont rachetés cent quatre-vingts taels; mais presque malgré eux, car ils brûloient de souffrir le martyre. Un autre missionnaire indigène, appelé Thaddée et surnommé Lieou, qui déjà l'année dernière avoit été pris et conduit en prison, a été étranglé cette année, d'après la sentence des juges, et ainsi a remporté la palme du martyre. Neuf personnes de la famille de notre condisciple Thomas Lieou ont été saisies et conduites devant le vice-roi de notre province; là, après une longue et pénible lutte avec Satan, l'ennemi irréconciliable de tous les fidèles de J. C., ils ont enfin remporté sur lui une victoire aussi agréable pour nous que glorieuse à Dieu; car au moment où le vice-roi les menaçoit de dessus son tribunal et leur disoit que s'ils n'abjuroient la foi de J. C., il leur feroit trancher la tête, ils se prosternèrent, et, animés d'un même esprit, ils s'écrièrent tous d'une seule voix : « Nous rendons mille actions de grâces

à votre Altesse ! elle ne sauroit nous procurer quelque chose de plus désirable et de plus glorieux. » Ainsi demeurés fermes dans la foi, ils ont été envoyés en exil, où les ont généreusement suivis leurs femmes et leurs enfans. Vous voyez, très-chers frères, d'un côté avec quelle ruse le démon cherche à arracher les fidèles de la croyance de J. C., et de l'autre avec quelle miséricorde Dieu le Père les fortifie dans la foi de son Fils unique.

» Très-chers frères, quoiqu'à cause du plaisir que nous y trouvons, nous désirions nous entretenir encore avec vous et que nous ne puissions nous en lasser, nous finissons en vous conjurant de vous souvenir de nous dans toutes vos bonnes œuvres et de prier le Seigneur qu'il nous accorde une foi vive, une ferme espérance, une ardente charité, une solide piété, et qu'il nous conserve ces dons jusqu'à ce qu'il nous réunisse enfin à lui. »

Salut dans le baiser du Sauveur J. C.

Les élèves du collége général du Su-Tchuen.

Lettre des mêmes aux mêmes.

Pulo-Pinang, le jour de St-François d'Assise, 4 octobre 1825.

« Nos très-chers frères,

» Nous vous demandons un seul bienfait, c'est de vouloir nous acheter un exemplaire de la Théologie de Tournely et de le confier aux missionnaires qui se transporteront ici. Certainement nous tiendrons pour une grande faveur si vous poussez la

libéralité jusqu'à nous donner outre cela quelques autres ouvrages soit latins, soit français (de ces livres qui chez vous sont en si grande abondance); par exemple des livres de piété, de méditation, des commentaires sur l'Ecriture sainte, et d'autres semblables, lors même qu'ils seroient passés plusieurs fois en vos mains. Ils nous satisferont d'autant plus qu'ils seront moins volumineux; car il est dangereux de les porter ouvertement dans le Su-Tchuen; et s'ils sont d'un gros format il est très-difficile de les cacher. Si vous en envoyez quelques-uns pour le collége, ayez bien soin qu'ils soient revêtus de la signature de celui qui les envoie; et si vous avez la bonté de nous faire passer quelques lettres (ce qui nous comblera de joie), dans lesquelles vous nous manderez le titre, la quantité des livres et les noms des bienfaiteurs dont nous nous souviendrons toujours, veuillez les renfermer dans celles qui seront adressées à notre bien-aimé père M. Pupier.

» Nous vous embrassons tous avec le baiser de paix.

» Nous saluons avec respect les missionnaires dont le nom est parvenu jusques à nous, nommément M. D. et M. B., sans excepter ceux qui nous sont inconnus.

» Nous saluons de même très-affectueusement l'Association de la Propagation de la Foi, et la très-illustre compagnie de Jésus, aux prières et aux sacrifices desquels nous nous recommandons humblement. »

Vos très-humbles serviteurs,

Jean B. Lou et Martin Ly.

Suivant le vœu exprimé par les séminaristes de Pulo-Pinang de recevoir quelques livres de piété, les séminaristes de Lyon leur ont envoyé une caisse contenant 210 volumes en petit format. Voici la lettre dont ils accompagné cet envoi.

Les séminaristes de Lyon à nos très-chers frères du séminaire du Pinang (1).

« Que Dieu le Père et Jésus-Christ notre Sauveur vous donnent sa grace et sa paix.

» Vos lettres nous sont enfin parvenues ; nous les avons lues avec transport, nous les avons baisées par amitié et par respect ; car ces chères lettres sont les liens de notre union qui ne doit jamais finir ; elles sont comme les images de nos frères si éloignés de nous. Ce sont de glorieux monumens de notre foi et de nouveaux actes de martyrs. O le doux commerce ! O le puissant aiguillon pour la charité et la piété ! Non jamais, s'il plaît à Dieu et si c'est votre désir, elle ne cessera cette aimable union.

» Avant toutes choses, souffrez, nos bons amis, que nous félicitions nos frères dans le Seigneur qui déjà ont soutenu de grands combats, grâces à Jésus-

---

(1) Lugdunenses clerici carissimis fratribus seminarii Pinang gratia et pax a Deo patre et Jesu salvatore nostro.

« Vestras litteras, tandem accepimus, legimus exultantes et dilectione simul, et reverentiâ illas deosculati sumus. Sunt enim nostræ jam perpetuæ unionis vincula. Sunt fratrum nostrorum tam longè absentium quasi imagines, præconia fidei, acta martyrum. O dulcis communicatio! O forte charitatis pietatisque incitamentum! quod si velit Deus et vobis placeat, nunquam deficiet?

» Ante omnia, charissimi, liceat congratulari fratribus nostris in Christo Jesu, qui jam magnum certamen sustinuerunt passionum:

Christ qui vous éprouve et qui vous a trouvés dignes de souffrir l'opprobre pour la gloire de son Nom. Notre cher Thaddée Lieou, que nous l'estimons heureux ! pour le testament du Seigneur il a livré sa propre vie, laissant à tout son peuple l'exemple éternel du courage et de la force. Le voilà avec J. C.; Il le voit, il partage son trône et jamais son nom ne sera effacé du livre de vie. Nous le saluons ce glorieux vainqueur, et nous souhaitons que son sang répandu devienne parmi vous comme la semence d'un peuple de chrétiens.

» Nous nous glorifions aussi de la patience de plusieurs et de la constance de leur foi au milieu des épreuves et des tribulations. Vous nous apprenez que déjà plusieurs ont souffert les moqueries, les chaînes et les prisons, qu'ils vivent abandonnés, persécutés, errans dans les déserts et sur les montagnes, qu'ils préfèrent être affligés avec le peuple de Dieu que de jouir des biens passagers qu'ils trouvoient dans leur idolâtrie, que l'ignominie de J. C. est pour eux la plus belle fortune.

» Voyez, nos chers frères, voilà quelle est la force de notre foi, voilà la victoire qu'elle remporte sur le monde. Que c'est une chose pour nous digne d'ad-

---

gratias Domino nostro qui probat vos et multos dignos invenit pro nomine suo contumeliam pati. Ille noster Thaddeus Lieou beatus..... propter testamentum Christi animam suam tradidit, universæ genti memoriam ad exemplum virtutis et fortitudinis relinquens? Videt Christum; Christus dedit ei sederè secum in throno suo et nomen ejus non delebitur de libro vitæ. Victorem salutamus, et illo in æternum regnante, sanguis ipsius sit inter vos semen Christianorum. Gloriamur quoque pro patientiâ multorum et fide in omnibus persecutionibus in tribulationibus quas sustinent. Notum fecistis nobis

miration de voir des chrétiens nés d'hier, des enfans dans la foi déjà forts et intrépides, abandonner leurs maisons, leurs champs et leurs familles, braver l'exil et les supplices, brûler du désir de recevoir un nouveau baptême dans les flots de leur sang! Oh! quelle est belle la terre qui répand au loin l'odeur du martyre, elle qui, peu de jours auparavant, étoit dégouttante des abominations de l'enfer. Dites à tous ces chers confesseurs de J. C. combien nous désirons ici pouvoir compatir à leurs afflictions, adoucir leur esclavage, soulager leur indigence, embrasser leurs chaînes, leur laver les pieds comme aux saints du Seigneur, donner quelque repos à leurs cœurs souffrans. Ainsi par les secours de la charité nous pourrions les rendre participans à nos biens, de même que par leurs travaux et leur patience nous participons à leurs mérites et à la grâce de J. C.

» Et vous aussi, nos très-chers, qui, malgré les tribulations qui vous attendent, gardez immuable-

---

quòd plures ludibria insuper et vincula et carceres experti, egentes, angustiati, in montibus et speluncis errantes: magis elegerint affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem, divitias æstimantes improperium Christi. Videte fratres; hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra, quantùm miramur nos quòd Christiani hesterni et quasi infantes modò geniti, mox fortes in fide, relinquant domos, agros et parentes, exsilia, tormenta tentent et anhelent sanguine suo iterum baptizari? Quàm pulchra, fratres, terra vestra martyrum, quæ paucos ante dies dæmonis abominationibus sordebat? dicite omnibus patientibus pro Christo quàm multùm cupiamus eis vinctis posse compati, eis egentibus subministrare, eorum catenas amplecti, pedes eorum lavare, et ita per solatium charitatis eis communicare sicut nosmetipsi per labores eorum et patientiam ipsis communicantes jam Christi participes effecti sumus.

» Et vos etiam, ô carissimi, tenentes in exspectatione tribulatio-

ment la profession de notre commune espérance, recevez les complimens de la plus tendre fraternité, vous qui êtes nos compagnons, nos amis, nos frères d'armes ; vous, les prémices de la multitude appelée l'espérance et la gloire de notre religion, la couronne de l'église, et comme un signal de salut placé dans les régions de la gentilité. Béni soit le Seigneur qui vous console dans toutes vos peines et qui donne la force à vos ames, afin que vous puissiez dans la suite souffrir beaucoup pour l'honneur de son Nom. Nos entrailles ont été émues en apprenant quel est parmi vous le pouvoir du démon, en voyant vos cités en proie à l'idolâtrie, les images des faux dieux répandues partout, les fêtes et le triomphe de l'enfer. Les ames pour lesquelles Jésus-Christ est mort périssent chaque jour ; les petits enfans demandent du pain, et il n'est personne pour leur en donner ; une multitude innombrable de brebis languissent privées de pasteurs ; vous, nos chers frères, vous nous tendez les bras, vous ne cessez de crier vers nous : nous le disons en vérité et nous ne mentons point, en apprenant ces choses nous nous sommes jetés aux pieds de Dieu, père de notre Seigneur J. C.,

num spei nostræ confessionem indeclinabilem, accipite confraternitatis nostræ gratulationes. Vos, sodales nostri, amici, commilitones, fratres in Christo Jesu ; vos primitiæ multitudinis, spes et gloria fidei, corona Ecclesiæ, signum evangelii in gentilitatis regionibus; benedictus Dominus qui consolatur vos in omni tribulatione vestrâ et confirmat corda vestra ut possitis in posterum multa pro nomine suo pati. Viscera commota sunt nobis audientibus diaboli imperium, videntibus civitates vestras idololatriæ deditas, simulacra festa et triumphum inferni. Pereunt animæ propter quas mortuus est Christus ; parvuli petunt panem et non est qui frangat eis; oves plurimæ jacent non habentes pastorem, vos fratres nostri expanditis manus vestras,

nous l'avons conjuré avec larmes, nous nous sommes livrés nous-mêmes. « Seigneur Dieu tout-puissant, nous sommes-nous écriés, n'est-il pas vrai que vous avez donné pour héritage à votre fils Jésus les nations et jusqu'aux extrémités de la terre. Si vous aimez les ames que vous avez créées à votre ressemblance, si vous aimez J. C. qui les a rachetées par son sang, envoyez-leur au plutôt le salut. O Jésus, ne sommes-nous pas tous à vous ? Est-ce que parmi des milliers de prêtres vous n'en auriez choisi aucun ? Vous nous avez donné un corps, vous avez mis du sang dans nos veines, vous avez répandu des forces dans nos cœurs, tout cela ne vous appartient-ils pas ! Pourquoi ce corps, si ce n'est pour l'immoler ? Pourquoi ces forces, pourquoi ce sang, si ce n'est pour s'user et se répandre ? Pourquoi sommes-nous, si ce n'est pour livrer tout ce qui est à nous et ensuite pour nous consumer nous-mêmes tout entiers ? Parlez, Seigneur, nous voilà pour faire votre volonté; parlez, et cendre et poussière que nous sommes, nous ne vous résisterons point; notre néant obéira à votre voix. Quoi ! est-ce que les ames

---

non cessatis clamare. Veritatem dicimus et non mentimur; talia audientes, procedimus ad genua Dei patris Domini nostri Jesu Christi, exoravimus cum lacrymis; nosmetipsos dedimus : « Domine Deus omnipotens nonne tuo filio Jesu promisisti gentes et terminos terræ hæreditatem? Si diligis animas fratrum quæ ad imaginem tuam factæ sunt; si diligis Christum qui eas sanguine redemit? mitte illis salutare tuum. O Jesu, nonne inter plurima millia nostrûm quosdam jam elegisti? ecce corpus aptasti nobis, sanguinem in venis dedisti, vires in præcordiis, ad quid corpus nisi ut immoletur, ad quid vires et sanguis nisi ut perfundantur? ad quid nos toti nisi ut omnia nostra impendamus et ipsi libentissimè superimpendamur. Loquere, Domine, ecce venimus, ut faciamus voluntatem tuam, loquere et pul-

qui vous sont si chères seront toujours le jouet de Satan? est-ce que jusqu'à la fin il les foulera et dira avec audace : Où est donc leur Christ?

» O vous tous, Chinois, nos cœurs se sont dilatés pour vous et notre bouche est pressée de vous exprimer leurs sentimens. Dieu nous est témoin avec quelle ardeur nous désirons vous placer pour jamais dans le cœur de J. C. Nous voudrions vous donner non-seulement l'Evangile de notre Dieu, mais encore nos propres vies, parce que vous nous êtes devenus très-chers. Mais hélas! pourquoi donc si peu de missionnaires sortent-ils du milieu de nous? pourquoi nous appelez-vous toujours en vain. Ah! nos frères, malheur à nous, parce que nous avons les lèvres souillées, peut-être c'est parce que nous avons été trop heureux, parce que, chéris de Dieu, remplis, comblés de biens, engraissés, pour ainsi dire, par la grâce, nous avons déchu des œuvres de nos pères, que J. C. nous laisse et garde le silence. Ici, dites-vous parlant de notre France, vous avez tous les jours le bonheur de jouir du divin sacrifice, là très-souvent vous nourrissez vos cœurs de la chair et du sang de J. C., là retentit sans cesse la Parole sainte,

---

vis noster non resistet tibi et nihilum nostrum obediet voci tuæ. Num animæ tuæ semper erunt diaboli ludibrium? Num in finem illas conculcabit et dicet: Ubi est Christus eorum?

» Os nostrum patet ad vos ô Sinenses! Cor nostrum dilatatum est. Testis est nobis Deus quomodò cupiamus vos in visceribus Jesu Christi, desiderantes vos cupidè, vellemus tradere vobis non solùm Dei evangelium, sed etiam animas nostras, quoniam carissimi nobis facti estis. Cur ergò, tam pauci de nobis exeunt? Cur in vanum clamatis? Heu! fratres væ nobis quia viri polluti labiis nos sumus..... forsàn quia feliciores fuimus, quia dilecti, incrassati, impinguati et dilatati ab operibus patrum nostrorum excidimus, ideo despexit

là partout des temples, partout les trophées de la Croix, là des fêtes magnifiques. Nos bien-aimés, disons-le en versant des larmes, ici il y a des cœurs froids, ici c'est une terre sans cesse trempée des eaux de la rosée qui ne pousse que des épines et des fruits sauvages; car il faut bien vous le dire: par la fureur du démon, parmi plusieurs de nos chrétiens la charité s'est refroidie et l'iniquité abonde. Ce n'est pas pour vous contrister que nous vous écrivons ces choses, mais afin que vous augmentiez vous-mêmes dans la foi et que vous croissiez dans la charité pour votre salut. Qui sait! peut-être ils arrivent les jours où, nous condamnant nous-mêmes comme indignes de la vie éternelle, Dieu va se tourner vers les nations. Il changera de plus notre flambeau, afin que nous ne soyons plus son peuple. O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! qu'ils sont incompréhensibles ses jugemens! que ses voies sont impénétrables! O vous qui nous êtes si chers, si notre nom a quelque chose qui vous touche, si nous avons un peu travaillé parmi

---

nos Christus et tacet. Hìc, ut dixistis lugentes, quoque die sacrificio divino fruimur. Hìc sæpè sæpiùs carne et sanguine Christi reficimur, hìc verbum vitæ continuò resonat; hìc templa, crucis tropæa, splendidæ solemnitatés... Carissimi, flentes dicimus: hìc corda frigida, hìc terra sæpè bibens imbrem et proferens spinas et tribulos. Scire enim vos oportet, quia, diabolo sæviente, inter nostros christianos charitas multorum refriguerit ét abundet iniquitas. Non ut contristemini hæc scribimus vobis, sed ut magìs abundetis in fide, et in charitate crescatis in salutem. Quis scit? Ecce forsitàn dies venient, cùm nos indignos judicemus æternæ vitæ, Dominus convertetur ad gentes, movebit candelabrum nostrum, ut non simus populus Dei. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus! O carissimi, si nomen nostrum vos movet, si quid inter vos fecimus, si quæ societas

vous, s'il existe entre nous quelque lien de charité, si vous avez un cœur sensible, conjurez Dieu et notre Seigneur J. C. de vouloir bien nous épargner. Vous le savez et nous le protestons, une grande tristesse et une grande douleur pèseront continuellement sur notre cœur jusqu'à ce que le règne de Dieu s'accomplisse chez vous; cependant à Dieu ne plaise que nos péchés deviennent vos richesses, que notre réprobation soit votre salut; mais plutôt daigne le Seigneur avoir pitié de tous! Il est assez riche en miséricorde pour que vous receviez l'adoption de la foi et qu'aussi nous la conservions toujours; prions-le donc, et ce Dieu, qui est puissant pour faire au delà de nos demandes et même de nos pensées, gardera et renouvellera toutes choses; mais en attendant les jours de notre visite ne nous laissons pas aller à la tristesse. Et vous d'abord, nos chers frères, réjouissez-vous plutôt; vous êtes le petit nombre choisi, vous avez reçu les promesses : foible trou-

---

spiritûs, si quæ viscera miserationis, rogate Deum et Dominum Jesum Christum, ut nobis parcat scitis et protestamur vobis quoniam tristitia nobis magna est et continuus dolor cordi nostro, donec regnum Dei impleatur in vobis; sed absit ne delictum nostrum sit divitiæ mundi et diminutio nostra vestræ divitiæ, amissio nostra reconciliatio vestra; sed potiùs Deus omnium misereatur. Satis dives est in misericordiâ propter nimiam suam charitatem ut nos adoptionem teneamus et vos omnes accipiatis; oremus ergò et ille qui potens est omnia facere superabundanter quàm petimus et intelligimus, servabit et nova faciet omnia; sed in exspectatione dierum visitationis, non contristemur. Vos primùm inter multos pauci electi, exsultate potiùs tenentes promissiones. Vos pusillus grex, nolite timere, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum; vos germen salutis in medio deserti, fructum dabitis in tempore vestro. Si delibatio sancta et massa erit, si radix sancta et rami.

peau,

peau, ne craignez pas, il a plu à votre Père de vous donner son royaume. Germe de salut jeté au milieu d'un désert, vous vous lèverez et vous donnerez du fruit en votre temps. Si le levain est pur la masse à laquelle il se mêlera le deviendra aussi ; si la racine est pure les rejetons le seront bientôt. Allez donc avec ardeur et par la patience au combat qui vous est réservé, ne détournant pas vos yeux de l'auteur et du consommateur de votre foi, Jésus qui, au milieu des opprobres, a vaincu par la croix.

Mais quoi ! est-ce à nous à vous exhorter ? vous portez le mystère de la foi dans un cœur fort et généreux.

L'espérance, semblable à une ancre ferme et sûre, plantée dans l'intérieur du tabernacle, c'est-à-dire le ciel, vous attire sans cesse vers Dieu ; la charité de J. C. vous presse, et que de choses parmi vous vous animent encore ! il vous crie d'être constans, le triomphe même du paganisme qui vous donne à toute heure l'image de l'enfer, les ames de vos frères qui se précipitent dans les flammes éternelles, l'exil et les tourmens que supportent

» Igitur per patientiam currite ad propositum vobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum qui sustinuit crucem, confusione contemptâ. Sed quid dicimus! non est nostrum vos hortari! habetis in corde valido fidei mysterium; spes sicut anchora tuta et firma incedens ut ad interiora velaminis, id est cœlum vos attrahit; urget vos charitas Christi; et quot inter vos clamant et testantur! Clamat ipse paganismi triumphus semper præsens inferorum imago, clamant animæ fratrum in ignem æternum ruentes, clamant exsilia, tormenta concivium, prædicant continuò illi vestri in humeros suos improperium Christi portantes, clamat ad cor martyrum vestrorum sanguis, sanguis vester vos evangelizat..... O gens carissima ! ignis quem Christus misit in vestram

pour la foi vos concitoyens font entendre le même cri. Ils vous prêchent sans cesse, ces chers chrétiens, ces confesseurs que vous voyez au milieu de vous, portant sur leurs épaules l'ignominie de la croix du Seigneur, le sang de vos martyrs a une voix d'apôtre pour vous parler au cœur, votre propre sang vous évangélise. O très-chère nation, le feu que J. C. a allumé parmi vous ne peut encore s'éteindre. Votre Dieu va se montrer, et achèvera son œuvre.

» Et pour nous, nos frères, nous avons la confiance que J. C. voudra nous regarder encore, il se plaît à choisir ce qui est foible dans le monde, ce qui est vil et méprisable, il opère par le néant, il voudra donc en prendre quelques-uns d'entre nous pour remplir les désirs qui vous pressent; lui-même il nous marquera et nous portera vers vous; son esprit soufflera; et plusieurs se lèveront, plusieurs marcheront, ils iront à vous, ayant, s'il le faut, franchi les barrières de la tendresse, et foulé aux pieds la chair et le sang, ils iront à travers les royaumes, les fleuves et les tempêtes vous porter

---

terram non potest exstingui. Citò Deus vester veniet et consummabit vos. Et pro nobis confidimus fratres, quòd Jesus Christus adhuc nos respexerit, infirma elegit, et ignobilia, et contemptibilia, et ea quæ non sunt. Quosdam è nobis segregabit ad impletionem desiderii quod habetis ad nos. Capiet et ipse portabit; insufflabit et plures surgent; loquetur et plures ibunt; ibunt calcatis parentibus, per terras flumina et tempestates, corpora sanguinem et animas suas vobis ferentes.

» Ergò ferventissimè nobiscum orate, amantissimi, nullus intercedat dies præsertim nunquam divino sacrificio altaris adsimus quin hæc flagitemus, manus nostras levantes cum lacrymis et gemitibus, per Ecclesiam, per nostram dilectionem, per crucem et sanguinem Jesu

leur corps, leur sang et leur propre vie. Encore une fois, prions donc ardemment; qu'il ne se passe aucun jour sans demander à Dieu cette grâce, surtout au divin sacrifice des autels; levons nos mains en haut, et supplions avec larmes et gémissemens, au nom de l'Eglise, au nom de l'amitié qui nous lie, par la croix et le sang de J. C., notre commun sauveur; et notre bien tendre mère la douce Marie, l'oublierons-nous! Certainement quand une mère pourroit oublier son fils, elle ne pourra jamais nous oublier; c'est elle qui fera tout, et soyez persuadés que si le salut doit se lever au plus tôt pour vous, ce sera par son intercession; elle est la porte du ciel, la mère des hommes, la reine de l'Eglise, la terreur de l'enfer; mais surtout pour vous et pour les pauvres peuples plongés dans l'ombre de la mort, elle est l'étoile du salut et l'aurore de la vie. Vous savez aussi que nous sommes les enfans des Saints; nos pères S. Pothin et S. Irénée vinrent de l'Orient jusqu'à Lyon; ce sont eux, comme on vous le raconte, qui nous ont enfantés à J. C. dans leur propre sang; certainement ils vous aiment; deman-

---

Christi salvatoris nostri, et nostram tenerrimam matrem, dulcem Mariam: num eam obliviscemur! Ea certè, etsi mater posset oblivisci filium uteri sui, nunquam nos obliviscetur; ipsa faciet, et si mox salus vobis sit oritura, scitote quia per eam. Est janua cœli, populorum mater, regina Ecclesiæ, terror imò inferni; sed mox pro vobis, pro tristibus terris sedentibus in umbra mortis, stella salutis, aurora vitæ. Scitis etiam quia filii Sanctorum sumus, patres nostri Pothinus et Iræneus ab Oriente usque Lugdunum venerunt; ii sunt, ut narratur nobis, qui per multum sanguinem Christo nostram Ecclesiam genuerunt. Vos certè amant; petite ab eis ut pro vobis faciamus quod pro nobis ipsi fecerunt, ut reddamus Orienti, quod nobis Oriens misit. Hoc est non minus quàm vobis magnum desiderium nostrum et ardens exspectatio.

dez-leur que nous fassions pour vous ce qu'ils ont fait pour nous, et que nous rendions à l'Orient ce que l'Orient nous donna autrefois; c'est là pour nous comme pour vous-mêmes le plus grand de nos désirs et le plus ardent de nos vœux.

» Nous vous manderons une chose qui vous sera sans doute bien agréable : de jour en jour, l'admirable Société de la Propagation de la Foi gagne de nouveaux pays. Déjà tous les fidèles peuvent à présent apprendre de vos nouvelles, s'en réjouir et à la fois s'en affliger; le petit enfant même vous connoît, chacun s'empresse, comme à l'envi, de répandre des aumônes et des prières. Nos bien chers frères, sera-t-il possible que Dieu tienne contre une si sainte violence, qu'il ne protége et ne consomme pas la grande œuvre des missions, qu'il ne vous envoie pas les ouvriers que vous appelez depuis si long-temps? Ce ne sont pas deux ou trois fidèles rassemblés, ce ne sont pas quelques familles; ce sont les villes, les provinces, les empires, le monde, pour ainsi dire, tout entier, qui fléchit le genou devant le Seigneur, le conjure pour vous et pour

---

» Num narrabimus quod vos sanè quidem juvabit : de die in diem admirabilis Associatio Propagationis Fidei novas regiones invadit; omnes jam de vestro nomine gaudent simul et tristantur; etiam parvulus vos noscit, unusquisque preces, bona opera, eleemosynas fundere æmulatur. Fratres, num erit possibile Deum non placari, non tam grande opus confirmare et perficere, non operarios mittere? Ecce non duo, non tres congregati, non quædam familiæ, sed urbes, provinciæ, imperia, orbis penè universus genua flectit ad Deum, et orat pro vobis et pro omnibus miseris populis quos diabolus calcat.

» Euge, euge, carissimi, dies tam citò fluunt; mox aliquos nostrûm videbitis, et si multi non sunt tam beati ut faciem vestram in

tous nos pauvres frères que le démon écrase sous ses pieds.

» Courage donc, nos bons amis, courage; les jours passent bien vite; dans peu de temps l'on ira à vous, et si plusieurs de nous n'ont pas le bonheur de vous voir ici-bas, attendons; bientôt ni l'étendue des pays, ni l'immensité des mers, ni la diversité des langues : rien ne nous séparera; on ne dira plus les Français, les Barbares, les Chinois, les Lyonnais: nous serons tous réunis, nous serons consommés en un dans J. C. et par J. C. Alors plus de désirs, plus de soupirs ni de larmes; alors Satan aura été précipité, il ne commandera plus, vous ne serez plus troublés en vous-mêmes au spectacle de sa puissance et de son triomphe, votre cœur ne brûlera point de chagrin à la vue de ses scandales. Jésus, le Jésus des Chinois, le Jésus des Lyonnais, le très-doux, très-aimable Jésus régnera seul; à lui dans tous les siècles soient l'honneur, la puissance, la louange et l'amour. Ainsi soit-il.

---

terris videant, sinite, et exspectate : mox nec terræ longitudo nec maris immensitas, nec diversitas linguarum ampliùs nos separabit; nec Galli, nec Barbari, nec Sinenses, neque Lugdunenses erunt; sed omnes juncti in unum, in unum consummati per Christum et in Christo. Nulla jam desideria, nulla suspiria, nullæ lacrymæ. Diabolus præcipitabitur, ultrò non dominabitur, non incitabitur spiritus in vobis, ejus potentiâ, ejus scandalis cor vestrum non uretur. Regnabit Jesus, Jesus Sinensium, Jesus Lugdunensium, solus dulcis et amabilissimus Jesus, cui honor et imperium et laus et dilectio in sæcula. Amen.

» Aliqui è nobis os ad os vobis loquentur; osculo fraternitatis nostræ vos amplectentur; fortè has litteras remittent. Beati illi! dicent, vobis quidquid per epistolam et atramentum cor non potest dicere; ut nostra viscera illos suscipite, ut vos amant, illos amate.

» Quelques-uns des nôtres vous parleront de vive voix, ils pourront vous donner le doux baiser de notre amitié fraternelle; ce seront eux peut-être, qui vous porteront ces lettres. Oh! les heureux favoris du Seigneur! ils vous diront ce que la plume et les lettres ne peuvent dire; recevez-les comme vous recevriez le cœur de vos amis, aimez-les comme ils vous aiment. Le bon M. Pupier, votre père, dont le souvenir très-cher demeure parmi nous, doit recevoir une réponse de notre vénérable supérieur; il vous racontera sans doute bien des choses dont nous ne parlons pas; ce bon ami, ce cher frère, qu'il ait des jours heureux, et toutes les bénédictions des apôtres! Il sait bien que plusieurs ici se souviennent de lui devant Dieu, et cela fréquemment. Il vivra toujours dans le cœur de ses frères d'armes, ce bon soldat de J. C. Adieu, nos très-chers amis, le plus doux objet de nos désirs, adieu. Daigne la charité de Dieu le père et la grâce de

---

» Bonus pater vester dominus Pupier apud nos memorabilis et carissimus recipiet à nostro venerabili superiore aliquod responsum, multa narrabit, quæ prætermittimus. Dies bonos, dies apostolorum videat ille amicus et frater noster. Scit sanè quòd multi de eo frequenter apud Deum cogitent. Ille bonus miles Christi Jesu apud commilitones suos semper vivet. Salutate eum pro omnibus nobis osculo sancto.

» Valete, carissimi, et desideratissimi, valete carissimi; gratia Domini nostri Jesu Christi, et communicatio Sancti Spiritus sit cum omnibus vobis! Amen. »

Alumni seminarii Lugdunensis S. Irænei.

P. S. « Accipite ut signa dilectionis nostræ hos paucos et parvos libros et mementote nostri. Facultati D. Pupier illos cedimus, vel eo deficiente, vestri seminarii superiori qui ad suum placitum de eis disponet. »

Die sancti Irænei mensis julii 1825.

notre Seigneur J. C. demeurer toujours avec vous, et le Saint-Esprit, vous combler de ses dons! Ainsi soit-il. »

Les séminaristes de Lyon.

P. S. « Veuillez agréer en signe de notre union, quelques petits livres que nous vous envoyons. Nous en cédons la propriété à M. Pupier, ou, si celui-ci vous étoit enlevé, au Supérieur de votre séminaire qui en disposera selon son bon plaisir. »

MISSION DE SIAM.

La mission de Siam, encore en deuil de la mort de M. Pécot, a perdu deux autres missionnaires, M. Ferretti et M. Pupier. Nous avons annoncé la mort de M. Pupier dans le 10.e numéro. M. Ferretti est décédé à Bang-koc le 21 novembre 1825. Il étoit de Vérone, en Lombardie, et prêtre de la congrégation de S. Jean-Baptiste ou des Baptistains; il passa de Rome en Chine en 1783. Il y avoit à peine un an qu'il exerçoit ses fonctions dans la province de Chensi, lorsqu'il fut arrêté sur la fin de l'année 1784, dans la cruelle persécution qui s'éleva en Chine cette année. Il fut conduit prisonnier à Pékin. L'année suivante, l'empereur ayant rendu la liberté aux missionnaires qui étoient détenus dans les prisons de la capitale, leur laissa le choix ou de retourner en Europe, ou de rester à Pékin dans une des églises. M. Ferretti prit ce dernier parti, et resta dans l'église des missionnaires italiens de la Propagande. La persécution s'étant allumée en Chine en 1805, les missionnaires qui étoient à Pékin eurent à souffrir beaucoup de vexations, et sur-

tout les missionnaires italiens, parce que l'un d'eux avoit été l'occasion de cette persécution, et avoit été exilé en Tartarie. Au bout de quelques années le missionnaire eut la permission de revenir à Pékin; néanmoins les missionnaires italiens essuyoient encore souvent des avanies. Se voyant presque dans l'impossibilité de faire le bien, ces missionnaires, au nombre de trois, dont M. Ferretti étoit un, demandèrent en 1812 à l'empereur de Chine à quitter sa cour et ses états, et à retourner dans leur patrie. Ayant obtenu cette permission, M. Ferretti revint à Macao avec ses deux compagnons; là, sachant l'état de confusion dans lequel étoit l'Europe, et voyant la pénurie d'ouvriers évangéliques qu'il y avoit dans les missions françaises de la Chine et des pays voisins, ils offrirent leurs services au procureur de ces missions, et ils passèrent à Pulo-Pinang, où venoit de se former un collége de Chinois. L'un de ces trois missionnaires se retira au bout de quelque temps à Manille où il est mort. M. Ferretti passa à Bang-koc, capitale du royaume de Siam, où réside ordinairement le vicaire apostolique de la mission de Siam, lequel étoit depuis plus d'un an seul Européen dans tout le royaume de Siam. L'autre missionnaire, nommé Conforti, vit encore; il est toujours au collége, mais grabataire, ce qui ne l'empêche pas de donner encore des leçons à quelques-uns des écoliers, et d'entendre quelques confessions.

La mort de M. Ferretti a été annoncée par Mgr. Florent, qui est maintenant l'unique missionnaire européen dans tout le royaume de Siam.

Lettre de Mgr. Florent, évêque de Sozopolis, vicaire apostolique de Siam, à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Bang-koc, 2 décembre 1825.

« MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

» Vous avez lu sans doute le nouveau malheur qui nous est arrivé. Notre vénérable vieillard, M. Ferretti, nous a été enlevé le 21 novembre dernier, après une maladie de trois semaines. Il a achevé sa carrière apostolique de la manière la plus sainte, après avoir reçu tous les sacremens de l'Eglise. Le beau jour de la fête de saint Thomas, apôtre, il rendit l'ame avec parfaite connoissance et sans agonie; à ces mots que je lui suggérois : *Amantissime Jesu! in manus tuas commendo spiritum meum*, il baissa doucement la tête et expira. Il y avoit long-temps que ce bon missionnaire soupiroit après la mort; il nous disoit souvent à table : *Je n'irai pas loin.* Peu de jours avant sa mort il me disoit, assis sur son lit : *Melius est mori.* Il a été pleuré de tous nos chrétiens; on lui a fait des obsèques telles qu'on n'en feroit pas plus pour un évêque. Lorsqu'il fallut le déposer dans le tombeau, ce ne furent plus des pleurs, mais des cris lamentables qui couvroient le chant de l'Eglise; on n'entendoit plus que des hurlemens qui auroient percé le cœur des personnes les plus insensibles. J'ai été sensible plus que tout autre à cette perte, parce que je savois ce que nous perdions. Me voilà donc enfin réduit à une parfaite solitude; seul Européen à Siam. Je me fais vieux chaque jour; depuis environ une

année je sens mes forces diminuer; dans peu vous entendrez dire de moi comme de tous les autres: Il est mort; et voilà Siam entre les mains des prêtres du pays. Comment iront les choses? on le verra par la suite. M. Boucho est à Pulo-Pinang, où il ne manque pas de travail. Cette année on a baptisé ici vingt-six gentils adultes et fait quarante-un catéchumènes. Voilà notre pauvreté.

» Je vous salue tous et je me recommande instamment aux bonnes prières et saints sacrifices de chacun de vous. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

† Marie Joseph, *évêque de Sozopolis.*

P. S. 28 février. « Dans les mois de janvier et de février on a baptisé à Bang-koc dix Chinois adultes en santé; deux autres adultes malades, l'un Siamois, l'autre Barman, et soixante-quatre enfans d'infidèles à l'article de la mort. Le jeune Siamois a été excité à demander le baptême, par la vue d'une dame d'une extrême beauté qu'il vit au haut du frontispice de notre église. Il y a trois jours qu'il a été baptisé; il étoit mourant: le père du jeune homme a été enchanté; il promet de se faire chrétien avec toute sa famille. Nous verrons les suites de cette promesse. »

M. Pupier avoit appris le merveilleux accroissement que la Providence a daigné accorder à l'Association de la Propagation de la Foi, il en témoigne sa joie dans une lettre adressée à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères. Mais il observe que les aumônes ne suffisent pas, et il se plaint avec raison de ce que les secours en missionnaires sont

moins abondans que les secours en argent. C'est à ceux à qui la grâce inspire le désir de se consacrer aux missions, qu'il appartient de faire cesser de si justes plaintes.

Lettre de M. Pupier, missionnaire apostolique, directeur du séminaire chinois établi à Pulo-Pinang, au détroit de Malaca, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Pulo-Pinang, le 9 septembre 1825.

« Monsieur et très-cher confrère,

» J'ai appris par une lettre venue de Lyon que l'Association des fidèles, commencée dans cette ville en 1821 pour procurer des secours aux missionnaires, s'est considérablement accrue, et est maintenant établie dans la plupart des villes de France. Ce zèle des Français pour la propagation de la foi donne de grandes espérances pour l'avenir. Les prières qui montent au ciel de tant d'endroits divers pour la conversion des infidèles, ne seront pas sans fruit, et il faut bien espérer qu'elles ouvriront les trésors de la grâce sur tant de nations qui sont ensevelies profondément dans la corruption du vice et les ténèbres de l'idolâtrie. Nous ne pouvons que remercier ces bons fidèles français qui, sans abandonner leur patrie, sont de si bons missionnaires par les secours abondans qu'ils fournissent à ceux dont la vocation est de planter la foi parmi les infidèles, à la sueur de leur front et au prix de leur sang. Dieu qui est si libéral envers ceux qui travaillent à l'accroissement de son royaume, ne laissera pas leurs efforts sans récompense. Il seroit bien à désirer que les se-

cours en missionnaires fussent aussi abondans qu'en argent. Les besoins s'augmentent de plus en plus dans l'Orient, et la mort de tant de vénérables prélats qui avoient blanchi dans les travaux de l'apostolat, et avoient soutenu si dignement l'œuvre de Dieu et de tant de jeunes prêtres qui ont été enlevés au commencement de leur carrière, laisse partout un vide immense, et il sera bien difficile que tant de places vacantes soient remplies. D'un autre côté, les armés des Anglais ouvrent une vaste carrière aux ouvriers apostoliques. L'empire des Birmans, envahi presque en entier par les armées anglaises, semble n'attendre que des missionnaires qui lui annoncent l'évangile, pour donner des fruits que la tyrannie du gouvernement birman retardoit. Un protestant sembloit un jour me faire des reproches sur le peu de zèle des prêtres catholiques pour étendre les limites de la religion. « Pourquoi, me disoit-il, n'envoyez-vous point de missionnaires au Pégu et à Ligor, où l'on est si bien disposé à votre égard? Je ne conçois pas, ajoutoit-il, que de tant de prêtres dont les services ne sont pas absolument nécessaires à la France, il y en ait si peu qui aient le courage d'affronter, pour éclairer et civiliser les peuples, des dangers que tant de marchands ne craignent point de braver pour les intérêts de leur commerce. » Ces réflexions d'un hérétique auroient de quoi faire rougir bien des ministres de Jésus-Christ; car quoiqu'il parlât en mondain et qu'il ne considérât que les avantages de la civilisation et des sciences pour les peuples, elles n'en sont pas moins frappantes pour quiconque y joint les avantages infinis de la vraie religion, surtout pour l'éternité. D'un autre côté, le besoin de

prêtres catholiques se fait d'autant plus sentir que les anabaptistes profitent de notre négligence pour répandre leurs erreurs partout où les armes des Anglais les mettent à couvert des dangers et des persécutions de la part des païens; erreurs qu'il est ensuite plus difficile de dissiper que l'idolâtrie même. Il seroit donc bien nécessaire que vous pussiez envoyer plus de missionnaires, maintenant que les secours de la part des fidèles sont plus abondans. Les évêques de France ne pourroient jamais prendre sur eux de traverser les vocations et de mettre des obstacles au départ de ceux dont le zèle les porteroit à se consacrer à une œuvre si méritoire et si nécessaire au salut de tant de milliers d'hommes qui se perdent par le défaut de missionnaires, s'ils vouloient jeter un coup-d'œil sur le petit nombre de prêtres qui sont dispersés dans cette vaste étendue de pays, où leurs secours sont bien loin d'être suffisans. Il paroît aussi, d'après les rapports qu'on fait ici, que les Anglais réuniront peut-être encore à leur vaste empire le royaume de Siam, si le roi n'accepte pas les conditions qu'un de leurs ambassadeurs est chargé de lui présenter; et dans ce cas, je ne sais trop ce que deviendroit notre pauvre évêque de Siam, qui seroit peut-être une des premières victimes que le roi sacrifieroit à ses soupçons, vu la cruauté et la défiance de tous ces despotes des Indes; et alors la chrétienté de Bang-koc, sans évêque et sans prêtre, seroit dans un état bien près de sa ruine. Vous voyez par là combien il est nécessaire de pourvoir aux besoins de cette mission. D'un autre côté, les dernières nouvelles de Cochinchine ne sont rien moins que consolantes. M. Réjereau a été obligé d'en sortir tout en arrivant; d'où

il semble naturel de conclure que par l'exclusion des Européens, le roi de Cochinchine nous annonce une persécution que l'arrivée des Anglais à Bang-koc ne feroit qu'accélérer. La suite montrera ce que nous avons à craindre de ce côté-là. En attendant, il me semble qu'il seroit important d'y envoyer des secours proportionnés aux maux qui les menacent. Je vous prie d'agréer les sentimens de respect et d'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en me recommandant à vos prières et saints sacrifices, »

Monsieur et cher confrère,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PUPIER.

L'île de Pinang est située vis-à-vis la presqu'île de Malaca; l'intérieur de cette presqu'île est habité par des peuples sauvages qui n'ont qu'une idée confuse de la divinité. M. Pupier avoit conçu le projet d'aller visiter ces peuples et de leur annoncer l'Evangile; il s'étoit informé de leurs usages, il avoit même commencé à apprendre leur langue: espérons que bientôt un héritier de son zèle exécutera le pieux dessein qu'une mort prématurée l'a empêché d'exécuter lui-même.

Lettre de M. Pupier à M. Ribier, curé de Larajasse.

Pulo-Pinang, 2 octobre 1825.

« MON TRÈS-CHER ET TRÈS-RESPECTABLE PASTEUR,

» J'ai trouvé dans la lettre de mon frère un petit billet de votre part, qui m'a fait grand plaisir; mais

il étoit bien court. Je ne vous ferai point cependant de reproches de ne m'avoir pas écrit plus longuement; car au moins vous avez eu la bonté de m'écrire une fois depuis que je suis à Pinang. Mais que dire de tous mes anciens amis? Excepté M. Denavit, qui m'a écrit une fois, ils ont oublié entièrement un pauvre malheureux qui vit au milieu des sauvages, mais qui ne les oublie cependant pas dans ses forêts. Je dis dans ses forêts, car effectivement la moitié de l'île de Pulo-Pinang est couverte de bois, et il n'y a presque que la plaine qui soit habitée. De l'autre côté de la mer, c'est-à-dire la presqu'île de Malaca n'est qu'une vaste et antique forêt, dont les arbres sont peut-être aussi anciens que la terre qui les porte, au moins sur les montagnes; car les Malais occupent les plaines qui sont sur le bord de la mer, où ils ont de petites habitations et cultivent des champs de riz. Mais ils sont si cruels qu'ils s'égorgent entr'eux pour la moindre chose. Dernièrement un Malais tua sa propre mère, parce qu'il crut trouver quelques sous dans un bout de son mouchoir qui étoit plié, et il n'y trouva qu'un morceau d'arec et de bétel (1), qui est une espèce de fruit très-commun que tout le monde mâche continuellement. Ces exemples sont presque journaliers dans les endroits qui sont gouvernés par de petits princes malais, et c'est ce qui rend ces petits états si déserts. Les forêts néanmoins ne sont pas sans habitans; deux nations différentes errent à l'aventure dans ces vastes déserts: l'une ne quitte jamais le haut des montagnes, l'autre au con-

(1) Le bétel est une espèce de poivrier; l'arec est de la famille des palmiers.

traire

traire est toujours dans les forêts de la plaine. Les habitans des montagnes sont assez beaux et assez forts, surtout habiles à se servir de l'arc, soit pour faire la guerre à leurs voisins de la plaine, soit pour donner la chasse aux oiseaux ou aux autres animaux dont ils se nourrissent. Les uns et les autres n'ont pour habits que des feuilles entrelacées, et encore la plupart sont nus ; ceux qui demeurent près des habitations malaises sont couverts d'une toile qu'on leur donne pour prix de leur travaux ; car on peut faire venir les familles de ces sauvages qui sont les plus près, et s'en servir pour couper les bois, pour chercher différentes plantes dans l'intérieur de la forêt, qu'eux seuls peuvent trouver ; et pour les y engager on leur donne un morceau de toile, un peu de riz et de tabac. Pour ces petites choses ils travaillent très-bien ; mais on ne peut leur persuader d'habiter dans les maisons : leur demeure est dans la forêt, ils n'en connoissent pas d'autres. Ils viennent quelquefois jusqu'aux portes des maisons ; mais s'ils voient beaucoup de personnes ils rentrent aussitôt dans les bois et ne paroissent plus. Ils sont sans demeures, sans provisions ; en un mot ils sont sauvages dans toute la force du terme. Deux familles demeurent rarement ensemble ; mais les enfans suivent toujours leurs père et mère, et leur obéissent fidèlement jusqu'à leur mariage. Dès qu'ils sont mariés ils forment une autre famille et se séparent de leurs parens. Quelque sauvages qu'ils soient, ils connoissent parfaitement les règles de la décence ; jamais un fils ne se marie avec une proche parente, il va toujours chercher une femme dans une famille étrangère. Il ne faut pas qu'il ait de grands biens pour l'obtenir ; il suffit qu'il ait

une espèce de couteau dont ils se servent pour couper le bois et tuer les animaux. Toujours exposés aux injures de l'air, on voit cependant parmi eux des vieillards; toujours errans au milieu des animaux les plus féroces, ils échappent néanmoins à leur poursuite par leur agilité qui est étonnante, par leur instinct à connoître d'assez loin les endroits qui seroient dangereux, et par leur adresse à éviter la rencontre des tigres ou autres animaux carnassiers. Si quelqu'un d'entr'eux est attaqué d'une maladie, ils le soignent pendant trois jours et lui donnent des médecines convenables à sa maladie; si après trois jours il n'est pas en état de les suivre, ils laissent auprès de lui un peu de provisions en eau, herbe, fruits sauvages et animaux dont ils se nourrissent communément, et s'éloignent de lui pour chercher des vivres, lui indiquant néanmoins la route qu'ils vont prendre, afin qu'il puisse les rejoindre quand il sera rétabli. S'il meurt, à leur retour au même endroit, après quelques jours de marche dans les bois, ils l'ensevelissent dans les feuilles. Comme ils n'ont d'autre habitation que l'étendue des forêts, les femmes et les enfans sont toujours voyageurs comme les hommes. Lorsqu'une femme accouche, son mari remarque le nom de l'arbre auprès duquel l'enfant est né, et l'enfant en porte le nom. Du reste, ce sont des gens extrêmement simples, fidèles observateurs de leurs promesses, surtout s'ils les confirment par des sermens dont le violement à leur rapport emporte avec lui la peine de mort. Si deux hommes ont entr'eux un différend, ils aplanissent un petit endroit, s'inclinent tous deux assez profondément pour que leurs têtes touchent la terre dans cet en-

droit, et prononcent contre le coupable les plus terribles exécrations. Leur langue est différente de toutes celles que je connois, et n'a aucune ressemblance avec la langue des Malais ni avec la langue des Siamois, qui sont néanmoins les plus près ; ce qui fait présumer que ces peuples-là sont les habitans primitifs de la presqu'île, et que les Malais qui habitent les côtes de la mer seulement, sont venus d'ailleurs. Ils ne sont point mahométans comme les Malais, ils admettent un Dieu ou génie sans savoir trop ce que c'est que ce Dieu. On ne voit absolument en eux que la nature humaine toute brute, jointe à une ignorance complète de tous les arts, et une telle ignorance, que celui qui m'a rapporté tout ce que je vous en dis ne croit pas qu'ils soient capables d'être civilisés. Leur langue néanmoins est encore passable. Voici quelques mots des plus usités, par où vous pourrez juger qu'elle est encore assez riche : Beau se dit en leur langue *oh;* le feu, *os ;* personne, *simé ;* homme, *beng ;* femme, *ya;* épouse, *keneh;* père, *ben ;* mère, *baloi ;* enfant, *voug ;* que dis-tu, *aloheu ;* ne te moque pas de moi, *ploni-jé;* maison, *sapan;* oui, *balo;* non, *mano;* venir, *dao;* aller, *matchope;* etc. Je ne vous parlerai pas de la mission de Chine, j'ai écrit une lettre assez longue à M. le supérieur du grand séminaire, dans laquelle je lui donnois une narration de ce qui s'y est passé de plus important pendant le courant de l'année dernière. Comme j'ai lieu de croire qu'il ne manquera pas de vous la communiquer, je ne vous rapporterai pas ce qu'elle contient ; je vous prierai seulement de lui faire passer aussi celle-ci, s'il le désire, en même temps qu'il vous remettra celle que je lui ai écrite. Je ne vous ga-

V.

rantis pas tout ce que je vous rapporte au sujet des barbares des forêts, je ne le tiens que d'un chrétien qui est chargé de l'administration des lieux où ces sauvages demeurent, et qui a eu occasion de les voir et de les observer bien des fois ; et c'est sur le témoignage de ces peuples et des Malais leurs voisins, qu'il s'est instruit de ce que je vous en rapporte. Pour moi je n'ai pas encore eu le temps de m'y rendre pour voir si on en peut faire des chrétiens ; ce que j'espère, avec la grâce de Dieu, entreprendre dans peu, si je reste encore quelque temps à Pulo-Pinang.

» Agréez, monsieur et très-cher pasteur, les sentimens de respect et d'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en me recommandant à vos saintes prières et à celles de M. Colomb. »

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PUPIER, *missionnaire apostolique.*

M. Boucho, qui étoit parti pour la mission de Siam au commencement de 1824, est arrivé à Pulo-Pinang vers la fin de la même année. Il devoit se rendre à Bang-koc, mais la mort de M. Pupier l'aura probablement retenu à Pinang. Nous allons communiquer aux Associés une lettre de ce missionnaire.

Lettre de M. Boucho, missionnaire apostolique dans la mission de Siam, à M.lle Lasalle, à St-Sulpice, près Libourne.

« MADEMOISELLE,

» Quoique séparé par un espace immense, je ne puis oublier St-Sulpice ni ses habitans. C'est pour

vous en fournir une preuve que je viens aujourd'hui me rappeler à votre souvenir. Je vous écrivis de Pondichéry au mois de juillet 1824; je suis persuadé que la lettre vous aura été remise, un capitaine de bord s'en étant chargé. Je continue le récit de mon voyage à partir de ce dernier lieu. Nous mîmes à la voile le 26 juillet. Les vents nous favorisèrent pendant quinze jours; et nous n'étions qu'à cent lieues de Pulo-Pinang lorsque le calme se déclara. Pendant environ dix jours notre bâtiment ne put faire de chemin en avant; il étoit jeté par le courant, tantôt à droite, tantôt à gauche, sans avancer, et toujours au milieu des bancs de sable et des rochers. En entrant dans le détroit de Malaca, nous essuyâmes une furieuse tempête; c'étoit pendant la nuit. La corvette l'Espérance, qui tenoit la même route que nous, vint, par une fausse manœuvre, heurter avec un terrible fracas contre notre frégate. Les équipages des deux bâtimens se crurent perdus. L'obscurité étoit si grande, que personne n'aperçut l'autre bâtiment, même après le choc. On croyoit avoir touché contre un rocher. Au moment même où l'on crioit : *Nous sommes perdus !* un brillant éclair nous fit voir la cause de notre frayeur. Nous en fûmes quittes pour la peur, et une avarie majeure à notre bâtiment. Le lendemain tout fut réparé. Le 20 août nous aperçûmes l'île de Pulo-Pinang. Je commençois à en rendre grâces à Dieu, lorsque M. le commandant me fit appeler dans sa chambre pour m'annoncer qu'il ne pouvoit me débarquer dans cette île, et qu'il me laisseroit descendre à Malaca, qui est à cent cinquante lieues plus loin. Cette nouvelle ne pouvoit que me déplaire; mais il me fallut en passer par là, et laisser derrière moi ma

chère île..... Heureusement pour moi en arrivant à Malaca je trouvai deux prêtres catholiques qui, quoique d'une autre nation que moi, se firent un devoir de me donner l'hospitalité pendant tout le temps de mon séjour dans cette ville. Je fis connoissance avec les chefs hollandais, qui tous parlent français. Quoique protestans, ils me firent toutes sortes d'honnêtetés.

» Il y a dans Malaca plus de trois mille chrétiens catholiques, mais on y trouveroit bien peu de véritables serviteurs de Dieu. Je quittai cette ville le 30 octobre 1824. Deux cents fr. me firent trouver place sur un bâtiment arabe. C'étoit encore bien autre chose qu'à Malaca ; tous ceux qui étoient sur ce bâtiment étoient disciples de Mahomet, entêtés de ses principes, et ennemis mortels des chrétiens. Cependant je n'ai pas eu à m'en plaindre autant que de quelques chrétiens de ma nation. Le capitaine étoit un bon homme, mais despote dans sa barque. On me logea dans une chambre où je ne pouvois entrer qu'en marchant en arrière ; il n'y avoit point de lit, il falloit coucher sur la planche nue. On me donna par pitié une vieille couverture de poil de chameau, toute trouée, dont je fus obligé de me défaire dès après la première nuit, pour ne pas être dévoré par les insectes. La nourriture qu'on me servoit étoit si mauvaise par elle-même et si mal apprêtée, que je fus contraint de faire un carême forcé, à la vérité, mais bien méritoire pour le ciel si j'ai su bien le prendre. Ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de voir les adorations que ces mahométans faisoient chaque jour lorsque le soleil se levoit ou se couchoit. Leurs salamalecs en l'honneur de Mahomet duroient

une heure et demie ; j'étois le seul idolâtre à leurs yeux. Ils étoient pleins de compassion pour moi, à cause, prétendoient-ils, de ma fausse croyance. Ce qui les surprenoit le plus, c'est que je fusse parti d'Europe sans une femme. Ils me demandoient combien j'en avois ; je leur répondis que les prêtres catholiques ne se marioient jamais : cela les surprit extrêmement, vu l'intime persuasion où ils étoient qu'un homme ne peut ainsi passer sa vie. A mon tour je leur témoignai l'horreur que je ressentois de voir leurs prêtres avec une foule de femmes. Cependant nous arrivâmes à Pulo-Pinang. Je descendis à terre le 11 novembre et je fus conduit à l'église, qui étoit veuve depuis le décès de M. Pécot, jeune missionnaire mort depuis plus d'un an. A mon arrivée on sonna les cloches, pour annoncer aux chrétiens que Dieu les visitoit encore ; aussitôt une foule d'hommes et de femmes vinrent me visiter.

» La chrétienté est de 1200 ames. Les Anglais nous font beaucoup de mal, parce que tous entretiennent des concubines ; ils s'adressent de préférence aux chrétiennes, dont un grand nombre tombe dans leurs piéges. Les ministres protestans, au nombre de trois, ne font rien, personne ne les écoute, et malgré leurs piastres, ils ne font aucun chrétien. L'année dernière, cent adultes reçurent le baptême dans l'église catholique, sans parler d'un grand nombre d'enfans. Quoique cet endroit soit le plus mauvais de notre mission, il y a pourtant un bien infini à y faire.

» La mission de Siam est dans un état déplorable. L'évêque est tout seul dans une si grande mission. Le roi favorise et aime beaucoup les chrétiens ; il

laisse à l'évêque toute liberté sur tous ses enfans spirituels. Je n'ai pas encore vu ce vénérable pasteur, il ne sait pas même mon arrivée dans cette île, les occasions sont très-rares pour lui écrire. J'espère faire un tour à Siam pour visiter toute la chrétienté et prendre les ordres de mon supérieur. Je partirai après pâques s'il plaît au Seigneur. Je me propose de retourner en cette ville tous les ans. Quoique la voie par terre soit très-longue et très-pénible, et qu'elle ait coûté la vie à mon prédécesseur, je veux l'entreprendre. Je passerai par les royaumes de Quéda et de Ligor; les habitans de ce dernier royaume n'ont jamais entendu parler de l'Evangile : ce sont des gens simples, doux, et désireux de connoître notre sainte religion. M. Pécot, dans son second voyage, alla visiter le roi qui le reçut très-honorablement. Une des femmes de ce prince eut ordre de lui offrir sa fille aînée en mariage. En effet, elles parurent toutes deux devant M. Pécot, mais elles n'osèrent lui déclarer le sujet de leur visite. Le missionnaire voyant leur embarras, se douta de quelque chose, et leur fit demander ce qu'elles vouloient. Alors la mère prenant sa fille par la main, dit à M. Pécot que le roi, pour rendre à un étranger le plus grand honneur qu'il pût lui rendre, lui offroit sa fille aînée en mariage. Le missionnaire remercia infiniment le roi et la reine de l'honneur qu'ils lui faisoient, et leur déclara que les prêtres catholiques ne se marioient jamais. Ces pauvres femmes, un peu confuses, allèrent rendre réponse au roi, qui se félicitoit d'avance d'une pareille alliance. A cette nouvelle, son respect pour cet étranger européen passa en vénération. M. Pécot profita

de l'occasion, et prêcha la religion dans le palais du roi. Celui-ci le conjura de rester dans ses états, et promit de lui bâtir une église et de lui donner pleine liberté d'exercer son ministère dans tout le royaume. La reine lui déclara en pleine assemblée, qu'elle seroit la première chrétienne dans Ligor, avec sa fille; le palais du roi devoit être sa demeure. Le roi lui dit que sa religion étoit la véritable, et qu'il méprisoit infiniment les Talapoins, qui ne sont, disoit-il, que des gourmands et de mauvais sujets. Le jour du départ de M. Pécot étant arrivé, le roi fit assembler toute sa cour pour lui faire ses adieux et lui témoigner le regret que tout le monde avoit de le voir partir. « Cette séparation m'est très-pénible, dit le roi, je n'y consens qu'à condition que vous me juriez de revenir au milieu de nous. » Le missionnaire promit qu'il reviendroit dans deux ans. Ce terme parut bien long au roi, qui n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Ce prince lui donna pour son escorte cinquante hommes et six éléphans. Il ordonna à tous ses ministres de l'accompagner jusqu'à une lieue de distance. Telle fut la réception que fit ce souverain au premier prêtre qu'il voyoit. M. Pécot, rempli de joie, soupiroit après l'heureux moment où il pourroit retourner à Ligor. Mais Dieu, dont les jugemens sont terribles, ne lui en laissa pas le temps : à peine arrivé à Pulo-Pinang, il tomba malade, et quinze jours de souffrance le conduisirent au tombeau. Ses dernières paroles furent : *Oh! Ligor! Ligor!* Après de si heuseuses espérances, croyez-vous que je resterai tranquille dans mon île. Non, non, le chemin que mon prédécesseur m'a ouvert est trop beau pour l'abandon-

ner. Le roi de Ligor ayant appris la mort de M. Pécot, le pleura amèrement. Ses députés envoyés l'année dernière auprès du gouverneur de Pulo-pinang, chargèrent de la part de leur maître, une personne de dire au premier missionnaire français qui viendroit, d'aller accomplir la promesse que lui avoit faite M. Pécot, car celui-ci avoit eu soin de lui recommander les missionnaires français.

» Maintenant je suis extrêmement occupé à apprendre les langues. Je puis confesser en portugais, le malais est plus difficile, parce que c'est une langue qui n'a aucune règle, ce ne sont que des mots : cependant je commence à me faire entendre. je sais un peu plus d'anglais; pour le siamois, je n'ai pas encore eu le temps d'y songer, mais dès que je pourrai un peu me débarrasser dans les autres langues, je l'entreprendrai. Priez le Seigneur de nous envoyer des missionnaires, ils peuvent être certains de gagner beaucoup d'ames à J. C. Je n'ai rien à vous apprendre de plus pour le présent. L'année prochaine j'espère vous donner des nouvelles plus intéressantes sur mon prochain voyage à Siam. »

Je suis, etc.

C'est M. Boucho qui a annoncé la mort de M. Pupier; dans la lettre qu'il a écrite à ce sujet, il raconte les travaux du confrère dont il pleure la perte.

Lettre de M. Boucho, missionnaire apostolique, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Pulo-Pinang, le 15 juin 1826.

« Monsieur et cher confrère,

» Je pense que vous avez reçu mes lettres de l'année dernière; ainsi je ne vous répéterai point ce qui se passa à cette époque. Je viens seulement vous apprendre une nouvelle des plus tristes qui doit vous rendre participant de notre grande affliction. Dieu nous a visités dans sa justice terrible, en nous enlevant le vrai et bon apôtre M. Pupier, qui rendit au Seigneur sa belle ame, dimanche dernier 11 juin, à trois heures après midi, après avoir reçu les derniers sacremens. Le regret est général dans cette chrétienté, et on ne peut s'en consoler. Le bien que le Seigneur a voulu opérer par son ministère sera long-temps une preuve subsistante du zèle de ce cher confrère, et de son amour pour le bien.

» La religion a fait de grands progrès dans cette île depuis peu de temps, surtout parmi les Chinois. Les anciens chrétiens reviennent de leurs égaremens, et se soumettent au joug du Seigneur. Le nombre des mauvais diminue tous les jours. Les communions pascales ont été cette année beaucoup plus nombreuses que les années précédentes. Les enfans reçoivent maintenant une instruction chrétienne à l'école que nous avons faite pour les retirer de chez les anabaptistes où ils se perdoient sans ressource, comme l'expérience le prouve tous les jours, par la mauvaise conduite de ceux qui ont été élevés chez ces Messieurs. Le nombre des étudians est

jusqu'à présent de 120, j'espère que dans la suite il ira à 200. Dieu paroît bénir cette bonne œuvre, malgré toutes les contradictions que nous avons éprouvées dans le principe. Les enfans y sont aussi bien instruits sur leur religion qu'en France; en un mot, ils font notre consolation et notre espoir pour l'avenir. Ce qui nous manque à présent, ce ce sont des personnes pour instruire les filles.

» Envoyez-nous des missionnaires au plutôt; M. Lolivier déjà vieux, est seul au collége; et moi seul pour l'administration de 1,400 chrétiens. Mgr. de Sozopolis est au milieu de 3,000 Siamois seul avec trois vieux prêtres indigènes. Ayez compassion de nous; il y a autant de bien à faire dans cette mission, et peut-être plus que partout ailleurs. Mais sans ouvriers, comment peut-on travailler? Depuis la mort de mon cher ami Pupier, je n'ai plus de courage ni de jambes; je suis comme un aveugle abandonné à lui-même. Travaillez à envoyer un coadjuteur à notre vénérable évêque. »

Je suis en attendant,

Votre très-humble serviteur,

BOUCHO.

Dans une autre lettre, M. Boucho donne de nouveaux détails sur la chrétienté de Pinang. Il parle aussi de quelques peuples sauvages qu'il a le projet d'évangéliser.

Lettre du même au même.

Pulo-Pinang, le 20 septembre 1826.

« Je m'empresse de vous accuser la réception de votre dernière lettre, du 12 novembre 1825. J'ai été

bien surpris de voir arriver M. Barbe sans une seule lettre pour moi ni pour Mgr. l'évêque de Sozopolis. J'avois toujours l'espoir d'aller à Siam, joindre Monseigneur, mais il me condamne à rester à Pinang. A l'arrivée de M. Barbe, j'ai proposé à M. Lolivier de le garder à Pinang, et de me laisser aller à Bangkoc ; il ne l'a pas jugé à propos. Je dois donc rester dans mon île. M. Barbe étudie le siamois en attendant une occasion pour Siam.

» La chrétienté de Pinang s'augmentant de jour en jour, j'ai été obligé d'agrandir l'église. Les réparations que nous y avons faites nous ont presque ruinés; mais elles étoient nécessaires. L'église de Pinang est maintenant beaucoup plus grande que la chapelle de notre séminaire de Paris. J'ai établi en même temps une école qui peut contenir 200 enfans. Il y en a actuellement plus de 100 qui vont supérieurement bien. Quelques personnes ont bien crié contre moi, et ont fait leur possible auprès du gouverneur pour anéantir cet établissement qui renversoit le leur : mais M. le gouverneur a pris ma défense et a mis mon école sous sa protection. Nous l'avons soutenue jusqu'à ce jour par une souscription ; mais c'est une grande misère dans ce pays-ci. Nous manquons de personnes propres pour l'éducation des jeunes personnes du sexe qui se perdent entièrement sans cela. Les gens riches envoient leurs filles au Bengale, chez les anabaptistes, d'où elles reviennent imbues des erreurs de ces hérétiques : pas une qui conserve la foi de ses pères ; ce qui occasione la perte d'un grand nombre d'ames. Les pauvres restent dans une ignorance crasse, même des principaux mystères de leur foi.

Nous n'avons pas une seule école, ni pour les unes ni pour les autres. Nous ne pouvons trouver de maîtresses capables qui veuillent se consacrer à cette bonne œuvre.

» La chrétienté de Pinang commence à marcher assez bien. Le nombre des pécheurs scandaleux diminue chaque jour, par la grâce de Dieu. Les Chinois se convertissent assez facilement, et sont très-fervens. Il y en a environ 80 de baptisés, et un assez grand nombre de cathécumènes fréquentent les instructions.

» Je ne dois pas oublier de vous parler de deux nations que j'aime beaucoup, et auxquelles je désire procurer le bonheur de vivre sous le joug de Jésus-Christ. Ce sont les Battas (1) et les Nias. Ces pauvres gens n'ont jamais été à portée d'entendre parler de notre religion. Ces peuples sont simples, doux, timides, et quoique barbares, exempts des vices honteux qu'on trouve chez les nations les plus policées, même parmi les chrétiens. Chaque homme ne peut avoir qu'une femme; le roi même ne peut pas en avoir plusieurs. Ils sont extrêmement pauvres et vivent très-misérablement. Ils n'ont point de cérémonies religieuses, ni de livres : il paroît qu'ils adorent le diable. Trois ou quatre familles ont été vendues ici à Pinang, par des Maures qui vont les acheter; car il faut vous dire que, comme il y a chez ces peuples plusieurs rois, ils sont presque toujours en guerre, et le vainqueur vend les prisonniers. Les familles qui ont été conduites à Pinang ont bientôt après embrassé notre sainte religion, et elles se com-

(1) Les Battas sont des sauvages qui habitent l'île de Sumatra.

portent extrêmement bien. Ces braves gens sont d'une simplicité admirable, et d'une droiture bien rare dans ce pays-ci. Ils m'ont rapporté que lorsqu'ils étoient dans leur pays, ils alloient souvent adorer un petit enfant d'une épaisseur monstrueuse. Ils tiennent de la tradition de leurs pères que ce monstre vivant a existé de tout temps, et c'est à lui qu'ils offrent leur encens, leurs vœux et leurs adorations. Maintenant que nous sommes chrétiens, me disoient-ils, nous ne doutons plus que ce ne soit le démon qui se fait adorer sous cette forme. Le chef d'une de ces familles s'offre pour aller prêcher et enseigner à ses compatriotes le véritable chemin du ciel. Je suis dans l'intention de favoriser son projet et seconder son zèle. Nous nous proposons de l'envoyer chez les siens. Il y met une condition, qui est qu'un missionnaire le suivra de près. Pour que nous puissions remplir cette condition, il faut que vous nous envoyiez quelques missionnaires le plus tôt possible. Une grande partie de ce peuple étant tombé sous le pouvoir des Hollandais, a suivi leur religion. J'avois le désir d'aller faire un tour chez ces bonnes gens, afin de voir si Dieu vouloit se servir d'un aussi faible instrument que moi pour les attirer à lui. Je me propose d'apprendre leur langue, en attendant que vous nous envoyiez du renfort, si toutefois vous approuvez cette mission. On y va par eau, le chemin est de quinze à vingt jours. Pensez-y, je vous en conjure devant Jésus-Christ, et ne laissez point cette bonne moisson se perdre faute de deux ou trois ouvriers.

» M. Lolivier désire de tout son cœur que nous puissions être à même d'aller à leur secours. M. P.

pier est mort avec ce même désir. Il faut vous dire qu'un des enfans de ceux qui se sont convertis désire se faire prêtre; il est à l'école et un des premiers de sa classe; il sera un excellent sujet. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

BOUCHO, *missionnaire apostolique.*

Quoique la religion chrétienne ne soit pas persécutée dans le royaume de Siam, elle y fait peu de progrès ; l'empire que les Talapoins ont sur les Siamois en est la cause. Cependant le vicaire apostolique de cette mission, Mgr. Florent, pense que sans la grande disette d'ouvriers évangéliques, il pourroit opérer de nombreuses conversions. Les plaintes de ce vénérable évêque, qui en moins de quatre ans a perdu quatre prêtres européens, sont bien propres à toucher les cœurs. Deux nouveaux missionnaires sont en route pour le rejoindre.

Lettre de Mgr. Florent, évêque de Sozopolis, vicaire apostolique de Siam, à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Bang-koc, 16 juillet 1826.

« Messieurs et très-chers confrères,

» J'ai eu l'honneur de vous écrire la dernière fois le 2 décembre 1825. Le 4 mai dernier, j'ai reçu votre lettre commune du 4 décembre 1824. Vous vous plaignez de ce que nos lettres ne contiennent rien qui puisse intéresser la curiosité et donner de

l'édification

l'édification : je ne puis rien dire touchant les lettres de nos autres confrères, ne les ayant pas lues; pour les miennes j'en conviens, et si vous en demandez la raison, c'est que je ne vois rien ici à Siam qui puisse remplir ces deux objets. J'aurois sans doute une bien grande joie si je pouvois comme ailleurs rapporter des prodiges de constance et de fermeté dans les tortures et dans toutes sortes de vexations comme on en voit en Chine, et particulièrement au Su-Tchuen; mais ici, grâces à Dieu, la religion n'est point persécutée. Si cela est, pourquoi ne voit-on pas la moitié du royaume ou le royaume entier embrasser la religion chrétienne ? Pour répondre à cette question il y auroit beaucoup de choses à dire. Je réponds en peu de mots que si les efforts qu'on a faits pour convertir les Siamois ont eu peu de succès, c'est qu'ils sont ensorcelés par leurs bonzes : il y en a un nombre infini, et ils sont honorés au delà de tout ce qu'on peut dire. On les appelle du nom de Phra, qui signifie Dieu. Personne ne peut se marier ni être fait mandarin s'il n'a passé au moins trois mois à la pagode. En Chine, en Cochinchine et au Tonquin on ne fait presque pas attention à eux, et ils y sont en fort petit nombre : ici ils ont inventé des fables très-odieuses contre les chrétiens et contre les prêtres. Voilà, je crois, la principale cause qui empêche les Siamois de se faire chrétiens. Si nous avions des missionnaires, on pourroit aller faire la mission à Ligor, où le roi avoit pris M. Pécot en grande affection, et l'avoit prié de demeurer dans son royaume, lui promettant de l'y entretenir et de lui bâtir une église pour les chrétiens qu'il y auroit

faits. Mais toutes ces espérances se sont évanouies par la mort prématurée de ce cher confrère. Si on avoit des missionnaires on pourroit en envoyer au Laos, qui est de la dépendance de Siam; on pourroit aussi en envoyer à Achem (dans l'île de Sumatra), près de Pulo-Pinang, où Mgr. d'Halicarnasse m'a pressé bien des fois d'envoyer un prêtre. Les chrétiens de Syncapour, maintenant soumis à la domination anglaise, m'ont écrit deux fois pour me demander un prêtre : où le prendre? Ils ont maintenant un prêtre portugais. Nous avons dans le royaume de Siam une bien grande étendue de terre où l'on pourroit travailler, mais point d'ouvriers. Me voilà à présent seul, absolument seul prêtre européen; voyez ma détresse, Messieurs et chers confrères, et tâchez d'y apporter remède.

» Voici un trait qui pourra vous faire plaisir. Au commencement de février de la présente année, un père de famille siamois, gentil, avoit conduit dans le quartier des chrétiens, un de ses enfans grièvement malade, âgé de quinze ans. Après deux mois, les remèdes n'opérant pas, le jeune homme fut réduit à l'extrémité. Un jour étant couché dans son bateau, la figure tournée vers notre église, il vit très-distinctement au haut de la façade de l'église, une dame d'une beauté admirable, revêtue d'habits très-précieux et fort resplendissans, qui lui dit : Si tu veux venir avec moi, demande le baptême. La vision disparut. Aussitôt le jeune homme prie son père d'aller inviter le prêtre à venir le voir. Le prêtre descend sur-le-champ et trouve le malade presque agonisant : il l'instruit et il l'exhorte à demander pardon de ses péchés, etc. Le jeune

homme reprend un peu de force. Le prêtre ne jugeant pas encore à propos de le baptiser, revient au presbytère. Le lendemain il retourne voir le malade, l'instruit de nouveau, et voyant ses bonnes dispositions, il le baptise. Le jeune homme, bien content, déclare alors au prêtre la vision qui lui avoit été montrée deux jours auparavant. Le père, ravi de joie, promet de se faire chrétien lui-même avec toute sa famille. Le jeune homme désirant voir sa mère avant de mourir, fut reconduit dans sa maison et y mourut trois ou quatre jours après. Le père est venu me dire que jamais on n'avoit vu une mort aussi paisible et aussi admirable que celle de son fils. Pour des raisons, il n'a pu encore venir se fixer parmi nous pour apprendre la religion. Dieu est admirable dans ses élus. Depuis le mois de janvier de la présente année, on a baptisé à Bang-koc, onze Chinois bien portans, quinze adultes malades et 146 enfans de païens à l'article de la mort. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

Marie-Jos. *év. de Sozopolis.*

MISSION DE BABYLONE.

Monseigneur l'évêque de Babylone est chargé de la surveillance générale pour le maintien de la foi sur les chrétiens de différens rits, qui habitent la Perse, la Mésopotamie et autres contrées environnantes. Ce prélat muni de lettres de recommandation de Daoud, pacha de Bagdad, est allé visiter, dans le mois de novembre 1826, les chrétiens de Mosul: il a été bien reçu par le pacha de cette ville; il a réconcilié le patriarche chaldéen, et éteint un schisme qui duroit depuis quinze ans. Le patriarche chaldéen a sous sa juridiction la principauté d'Amadie dans le Kurdistan. Il falloit le faire reconnoître par les chrétiens de ce pays. Mgr. Coupperie s'est donc rendu à Amadia, capitale de la principauté, située à 30 lieues de Mosul: il a été accueilli par le souverain, qui l'a logé dans son palais même, et lui a donné toute liberté de s'occuper des affaires qui l'amenoient dans ses états. Quand Mgr. a quitté ce pays, tous les Kurdes se sont empressés de lui donner des marques d'estime et de considération. C'est alors que Mgr. a dit: « Au milieu de Paris j'ai été insulté parce que je suis prêtre, et ici je suis honoré parce que je suis ministre de la religion chrétienne. » Il faut remarquer que ces Kurdes, qui ont témoigné du respect à un évêque, sont des sectateurs de Mahomet; tant il est vrai que le fanatisme de la superstition est moins farou-

che et moins aveugle que le fanatisme de l'impiété.

Nous espérons recevoir prochainement des détails intéressans sur ce voyage de Mgr. l'évêque de Babylone; nous nous empresserons de les communiquer aux Associés. Aujourd'hui nous mettons sous leurs yeux une lettre de rêmercîment, adressée par ce vénérable prélat, à un membre du Conseil central du Midi.

*Lettre de Mgr. l'évêque de Babylone, à M.***, membre du Conseil central du Midi.*

Bagdad, 8 mars 1826.

« Monsieur,

» J'ai appris par une lettre du 12 octobre 1825, du respectable M. Jean-Baptiste Azar, de Marseille, que vous m'aviez donné une nouvelle preuve de votre charité pour la mission de Babylone, en le chargeant de me faire parvenir la somme de 4,000 francs.

» Par une lettre de son correspondant à Constantinople, du 12 janvier de la présente année, j'ai su que cet argent y étoit arrivé, et déjà j'en ai reçu ici la valeur; il ne me reste plus qu'à vous remercier en mon nom et au nom de tous nos pauvres chrétiens.

» J'ai reçu aussi par la voie de Marseille et d'Alep, les Annales de l'Association de la Propagation de la Foi; cette brochure m'a fait le plus grand plaisir; j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails qui concernent les missions de l'ancien et du nouveau monde. Qui peut comprendre quels sont les desseins de Dieu dans le développement immense des choses mer-

veilleuses qui y sont mentionnées ! Parmi ces héros chrétiens qui servent d'instrumens à la divine Providence pour faire tant de bien aux hommes, j'en ai remarqué plusieurs avec qui j'ai eu autrefois des rapports intimes. C'est une véritable consolation pour moi de les voir dans une carrière si sainte et si sublime. Les missions de la Chine et de l'Amérique ne présentent pas le même aspect que les missions de la Mésopotamie et de la Perse. Dans les premiers il faut plus de courage, et dans les seconds peut-être plus de patience ; mais les missionnaires respectifs dirigent leurs travaux vers la même fin : le salut des ames, la conservation et la propagation de la vraie religion, la gloire de Dieu sur la terre et dans l'éternité. Puisse le Seigneur, tout miséricordieux, leur donner un jour la même récompense !

» Voici, Monsieur, quelques détails sur l'état de la religion dans la mission de la Mésopotamie et de la Perse, dont je suis chargé, en ma qualité d'évêque de Babylone ; il est à propos de prendre les choses dès le commencement. Les apôtres S. Thomas et S. Jude vinrent prêcher la vraie foi dans la Chaldée et dans la Perse. Les rois Arsacides régnoient alors dans ce pays. Sous le gouvernement de cette dynastie, la religion de J. C. fit de grands progrès et enleva au paganisme des peuples nombreux. Sous la dynastie suivante, je veux dire celle des Sassanides, cette religion fut cruellement persécutée, et fut presque anéantie dans ces contrées sous le long règne de Sapor II, qui mourut à la fin du 4.e siècle, l'an 380.

» Dans les 5.e et 6.e siècles, on vit arriver dans la

Mésopotamie, un très-grand nombre de sujets des empereurs de Constantinople; c'étoient des hérétiques nestoriens et eutychiens, nommés aujourd'hui Jacobites. Condamnés par l'église et par l'état, ils aimoient mieux s'expatrier volontairement ou par force, que d'abandonner leurs erreurs. Les rois de Perse les accueillirent favorablement, persuadés qu'ils auroient dans ces exilés des ennemis irréconciliables des empereurs grecs, auxquels ils avoient juré eux-mêmes une guerre éternelle. Ces chrétiens, sous la protection du gouvernement, s'emparèrent des églises anciennes, en bâtirent de nouvelles avec des monastères, et firent partout des établissemens à leur convenance.

» Les choses en étoient là, lorsque les Arabes, sous la conduite d'Omar et d'Otman, vinrent au milieu du 7.e siècle détruire le royaume de Perse. Les Musulmans, ici comme ailleurs, firent main-basse sur tout ce qui portoit l'empreinte de la religion chrétienne. Lorsqu'ils furent las de renverser et de tuer, ils accordèrent quelque repos à ce qui restoit de chrétiens, et ceux-ci, par des humiliations dégradantes, et avec de l'argent, obtinrent une certaine tolérance. Leurs chefs, c'est-à-dire les patriarches et les évêques demandèrent aux Califes des firmans, afin d'être un peu à l'abri des caprices et des cruautés des pachas ou gouverneurs de provinces. Les firmans furent payés fort cher, ils furent renouvelés aux mêmes conditions; encore aujourd'hui on ne peut en avoir qu'avec beaucoup de difficultés.

» Les chrétiens dont je viens de parler[1], étoient réunis dans des sectes séparées de l'Eglise romaine. Il y avoit sans doute des catholiques dans ces régions,

mais en petit nombre, et ne formant point de sociétés imposantes. Les choses furent ainsi jusqu'au 17.e siècle. A cette époque elles changèrent de face; les missions de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi et les jeunes gens de l'Orient élevés à Rome, ont opéré des changemens considérables. Depuis cent ans les catholiques ont augmenté d'une manière merveilleuse et presqu'incroyable. De nos jours ils ont des patriarches, des évêques, des prêtres et des églises. Outre les villes principales qui renferment beaucoup de catholiques, il y a des villages entiers dans les campagnes où l'on ne professe point d'autre religion. Mais ici il se rencontre une grande difficulté et l'origine de bien des maux. Ces catholiques n'ont pas précisément d'existence légale, ils se sont détachés des sectes hérétiques, et les chefs de ces sectes ont conservé les firmans obtenus du souverain. Les firmans leur donnent une grande autorité sur tous les chrétiens qui portent leur nom, quelle que soit d'ailleurs la croyance des individus. De là il arrive que lorsqu'il survient des discussions, chose qui n'est pas rare, les hérétiques se présentent devant les gouverneurs des villes, et demandent l'exécution des ordres contenus dans leurs firmans; les pachas saisissent avec empressement ces occasions pour mettre des avanies sur la partie accusée, et si celle-ci cherche à se défendre, le pacha n'en a que plus de plaisir et de profit, parce qu'il met des avanies sur les uns et sur les autres. Du défaut de firmans, il résulte encore de graves inconvéniens : dans plusieurs endroits, comme à Bagdad, par exemple, les catholiques d'une nation sont obligés de se servir du ministère des

prêtres hérétiques de la même nation pour tout ce qui regarde les baptêmes, les mariages et les sépultures ; pour de fortes raisons le Saint-Siége tolère ces abus. Au reste, partout les catholiques sont pauvres et leurs prêtres vivent dans une grande indigence; partout les églises sont malpropres et dégarnies de toute espèce d'ornemens. On ne peut même pas penser à faire mieux, parce que si les Turcs s'apercevoient qu'il y a dans une église quelque apparence de richesse, ce seroit une raison suffisante pour imposer de suite sur la commune une forte contribution.

» Les missions de la Mésopotamie et de la Perse sont sous la direction immédiate de la S.te Congrégation *de Propaganda Fide*. Le séminaire des Missions étrangères de Paris n'en est nullement chargé. Néanmoins avant la dernière révolution de l'Europe, presque tous les missionnaires de ces contrées étoient Français. Il y a des hospices affectés aux missionnaires latins, à Ispahan, à Bassora, à Bagdad, à Mosul, à Mardin et à Diarbekir. Aujourd'hui toutes ces maisons sont désertes, excepté celle de Bagdad, où je demeure. Les religieux carmes, dominicains, capucins et jésuites, qui ont tant fait de bien dans ces vastes régions autrefois, ne s'y font plus voir. On se sert maintenant des prêtres indigènes pour conserver la religion et pour la propager. L'augmentatiou en est sensible, des raisons politiques, il est vrai, empêchent les sociétés séparées de l'église catholique de s'y réunir; mais les familles particulières ne sont pas arrêtées par les mêmes motifs, et l'on en voit beaucoup qui rentrent dans le sein de la mère commune des fidèles. Quant aux musulmans, les choses

en sont toujours sur le même pied. La loi du gouvernement est d'une rigueur extrême sur ce point et sans exception. Malheur au Turc ou à l'Arabe qui se feroit chrétien, et au missionnaire qui l'auroit converti; malheur aux chrétiens qui auroient contribué à la conversion. Si des chrétiens devenus musulmans veulent revenir à la vraie religion, il n'y a pas moyen de les garder dans le pays, il faut secrètement les envoyer au Liban, ou dans la Russie, ou dans les Indes. Une seule conversion pourroit perdre de fond en comble toute une mission.

» Le diocèse de Babylone a des bornes très-étendues; elles renferment la Mésopotamie jusqu'au golfe persique, l'ancienne Assyrie qui se nomme aujourd'hui le Kurdistan, il est partagé entre les Ottomans et les Perses; enfin la Médie. Dans les années dernières le souverain pontife a chargé l'évêque de Babylone de l'administration du diocèse d'Ispahan, c'est-à-dire de toute la Perse proprement dite. De tout l'Orient, c'est le pays le plus malheureux pour ce qui regarde la religion. Il ne s'y trouve pas un seul prêtre catholique. Je m'occupe d'établir une maison de mission à Théran. Il y a un certain nombre de négocians qui le désirent fortement; la chose paroît aisée de la part du gouvernement, qui est très-tolérant; mais je ne sais si cela sera possible, faute de missionnaires qui manquent partout. Je laisse à parler de la Perse dans une autre circonstance, si Dieu le permet. »

Mgr. Coupperie donne ici sur la fondation de l'évêché de Babylone les mêmes détails que nous avons insérés dans le 7.me numéro, puis il ajoute : « La mission de Babylone est toute française, elle doit à

des cœurs français son commencement, ses progrès, sa conservation et son existence tout entière. Ainsi, faites le tour du monde, partout vous trouverez des traces de la générosité française pour la religion de Jésus-Christ. L'Association de la Propagation de la Foi devoit naturellement naître en France, et cette Association, l'une des plus belles idées qui soient jamais entrées dans l'esprit des hommes, en répandant sur la terre les bienfaits de la nation qui l'a conçue, attirera sur elle les abondantes bénédictions du ciel. Que Dieu daigne exaucer les vœux que je fais pour elle dans mon cœur!

» Voici la progression de l'accroissement de la religion catholique dans le diocèse de Babylone. Au commencement du dix-septième siècle les catholiques étoient en très-petit nombre; à la fin du même siècle on en comptoit 60,000; au milieu du dix-huitième siècle ils montoient à 100,000; depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui l'augmentation peut aller à 30,000 et plus, de façon que, en somme totale, les chrétiens catholiques dans ce diocèse composent un nombre à peu près de 130,000. Il y a espoir de l'augmenter considérablement par la conversion des nestoriens qui sont dans l'intérieur de la Médie. Il semble que pour ce peuple les momens de la grâce ne sont pas éloignés. Au défaut des missionnaires européens, il paroît que la divine Providence se servira pour opérer ce miracle de sa miséricorde, des prêtres indigènes.

» L'argent que m'a envoyé cette année l'Association de la Foi, sera employé 1.° à entretenir un jeune prêtre français que j'ai ordonné dernièrement. Je n'ai que lui pour me remplacer en cas de maladie ou de

mort; 2.° à entretenir d'autres jeunes gens du pays, que j'élève pour le sacerdoce et qui paroissent avoir des dispositions pour apprendre quelque chose de plus que les autres, qui, en général, sont peu instruits ; 3.° à secourir des évêques et des prêtres qui sont dans un très-grand besoin ; 4.° à préserver de la prison de misérables chrétiens qui ne peuvent pas payer les avanies et les impositions arbitraires dont on les charge souvent ; 5.° à procurer des secours spirituels aux chrétiens qui sont disséminés dans la Perse, jusqu'à ce que l'on puisse faire un établissement fixe ; 6.° à procurer à quelques pauvres églises les choses nécessaires pour la décence indispensable du culte divin.

» Enfin dans d'autres besoins éventuels qui sont ordinaires dans nos missions, surtout au maintien des écoles de garçons et de filles que j'ai établies dans notre ville de Bagdad.... Je m'unis aux associés de la Propagation de la Foi dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie, et je prie avec eux. »

Je suis, Monsieur, avec des sentimens de respect et de reconnoissance,

Votre très-affectionné et très-humble serviteur,

† Pierre-Alexandre, *évêque de Babylone.*

L'Association de la Propagation de la Foi en admettant la Mésopotamie au nombre des missions qu'elle soutient de ses aumônes, ne s'est point écartée du but de sa fondation, qui est d'étendre la société des fidèles catholiques. Les nestoriens sont plus disposés que jamais à rentrer dans le sein de l'Eglise. Les se-

cours accordés à Mgr. l'évêque de Babylone semblent se multiplier entre ses mains, et il ne faut pas douter que si ce vénérable prélat étoit secondé par quelques missionnaires français, il n'opérât de nombreuses conversions. Le schisme n'a pas éteint dans le cœur de ces peuples le feu sacré de la foi; la morale évangélique, les rigueurs de la pénitence ne les épouvantent pas comme nos hérétiques d'Europe. Ils dorment assis à l'ombre de la mort, mais ils ne refusent pas avec indifférence d'ouvrir les yeux à la lumière. La charité apostolique leur amènera des missionnaires qui les tireront de leur assoupissement; ils ont conservé les mœurs austères des premiers chrétiens, ils en auront bientôt recouvré la foi tout entière, et ils feront encore la gloire et la consolation de l'Eglise.

On a pu le voir dans les lettres que renferme ce numéro, c'est principalement le besoin de missionnaires qui se fait sentir dans l'Inde et en Chine. L'arrivée d'un prêtre européen est considérée par les fidèles de ces pays comme un insigne bienfait de la Providence; la nouvelle s'en répand de province en province, et un concert unanime d'actions de grâces s'élève vers le Seigneur qui daigne ne pas laisser ses enfans orphelins. MM. Bruguières et Barbe, partis au commencement de 1826, ont été dirigés tous les deux vers Pulo-Pinang, où l'un restera pour remplacer au collége M. Pupier; l'autre passera à Bang-koc si M. Boucho n'y va pas. Six autres missionnaires se sont embarqués cette année à Bordeaux; ce sont MM. Tesson, destiné pour Pondichéry; Badailh, pour Siam; Chastan, pour la Chine; Poudroux, pour le Tong-king; Bringol et Noblet, pour la Cochinchine. Ce nouveau secours paroîtra bien foible si

l'on considère les besoins des missions dont la situation est déplorable. On peut appliquer à ces églises lointaines les expressions de douleur qu'arrachoient au Prophète les maux de Sion accablée sous le joug de ses oppresseurs. Elles ont droit, ces églises, de s'écrier comme Sion : « Vous avez entendu nos gémissemens ; voyez notre misère, nos temples sont déserts ; il n'y a plus de solennité pour nous. Le sacrifice auguste a cessé d'être offert sur nos autels, parce que nous n'avons point de prêtres, et les pierres du sanctuaire sont dispersées. L'affection de ceux qui nous aiment se bornera-t-elle à des vœux stériles ? aucun d'eux ne viendra-t-il nous consoler au milieu des persécutions qui nous dévorent (1) ? » Le zèle apostolique ne s'est point encore refroidi dans notre France ; tant de maux toucheront les cœurs généreux. Les plaintes des églises d'Orient n'auront pas retenti en vain, et plusieurs de ceux qui auront entendu leurs cris de détresse, feront cette consolante réponse : Me voici, je viens : *Ecce venio.*

---

(1) Jérémie, Thren. ver. 2 et seq.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet ouvrage se vend au profit de l'Association ; il se trouve aussi

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,
Rue du Pot-de-Fer St-Sulpice, N.° 4 ;

Où se vendent également les 11 numéros déjà publiés.

PRIX DE CE CAHIER. . . . . 75 c.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Edifiantes.

N.º XII. — Novembre 1827.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.º 8.
1827.

Avec Approbation des Supérieurs.

MISSION
DE LA LOUISIANE.

La Louisiane a perdu le Prélat qui pendant dix ans a travaillé à y faire fleurir la religion, qui l'a peuplée d'ecclésiastiques et d'établissemens utiles. Monseigneur Dubourg a cru que l'intérêt de cette mission qui lui est si chère l'obligeoit à se séparer d'elle; le Saint-Siége a approuvé ses motifs, et l'Eglise de France l'a reçu au nombre de ses premiers Pasteurs. Nous ne chercherons point à faire l'éloge de son administration; nous exposerons seulement l'état déplorable où il a trouvé la Louisiane, et la prospérité où il l'a laissée: on ne peut mieux le louer qu'en racontant simplement les faits.

L'évêché de la Nouvelle-Orléans a été érigé par Pie VI et démembré de celui de la Havane dans l'île de Cuba. Ce pays appartenoit alors à l'Espagne; c'est pourquoi le nouveau diocèse fut fait suffragant de l'archevêché de Saint-Domingue. Le premier évêque, qui étoit espagnol, étant mort, et la Louisiane ayant été cédée aux Etats-Unis, l'archevêque de Baltimore fut chargé, par le Saint-Siége, de l'administration de cette église. Il nomma d'abord pour la gouverner M.r Olivier, prêtre français, qui desservoit une paroisse sur le bord de l'Ohio; il délégua ensuite Mgr. Dubourg et le proposa même au Souverain Pontife pour remplir le siége épiscopal de la Nouvelle-Orléans. Mgr. Dubourg étoit passé en Amérique avec les Sulpiciens ses confrères, qui allèrent, au commencement de la révolution, fonder un séminaire à Baltimore. Aussitôt qu'il fut arrivé dans

la Louisiane, son premier soin fut de s'informer des besoins de son immense diocèse : il ne vit rien qui ne dût attrister son cœur paternel. Il ne trouva que quelques prêtres, point de séminaire pour en former, point d'églises, aucun de ces établissemens pieux où l'innocence et le repentir trouvent un asile assuré, et l'enfance une éducation solide et chrétienne. La religion ne recevoit point dans ses bras l'enfant qui venoit de naître; elle ne faisoit pas couler sur son front l'eau régénératrice du Baptême; elle ne consoloit point l'homme par les sacremens dans les vicissitudes de la vie; elle ne l'accompagnoit pas à sa dernière demeure. Nulle part la prière du prêtre n'imploroit pour le pécheur les miséricordes du Très-Haut. Catholiques, protestans de toutes sectes, Indiens, tous vivoient sans culte, sans croyance et dans un même oubli de Dieu, n'entendant rien, ne voyant rien qui pût les tirer de leur fatale indifférence. Telle étoit la situation de la Louisiane quand Mgr. Dubourg y arriva, il falloit tout créer. Mais où trouver les ressources nécessaires pour subvenir à tant de besoins? Mgr. Dubourg tourna ses regards vers Rome et vers la France. Il s'embarqua donc pour l'Europe, et vint exposer au père commun des Fidèles l'état déplorable de son diocèse. C'étoit en 1815; il reçut du pape Pie VII plusieurs témoignages d'estime et de bonté; il termina heureusement toutes les affaires qui l'avoient amené à Rome, et se disposoit à quitter cette ville; mais, selon le désir qu'en avoit manifesté le vénérable archevêque de Baltimore, Mgr. Carrol, il fut nommé évêque titulaire du siége qu'il administroit. Le dimanche 24 septembre, il fut sacré dans l'église de Saint-Louis-des-Français par le cardinal Doria, assisté de Mgr. l'ancien évêque de Saint-Malo, ambas-

sadeur de S. M. T. C., et de Mgr. Péreira, évêque de Terracine.

Monseigneur Dubourg n'avoit accepté l'épiscopat qu'en gémissant; l'espérance de continuer avec plus d'autorité le bien qu'il avoit commencé put seule le consoler. Il se mit en route pour la France; en traversant l'Italie il n'oublia point les intérêts de son diocèse; plusieurs jeunes et fervens ecclésiastiques ne purent résister au désir de l'accompagner, et obtinrent la faveur d'aller partager les périls et les fatigues de sa mission. Il arriva à Lyon dans le courant de l'année 1816; c'est à notre ville qu'il a consacré les prémices de son ministère épiscopal. Il donna la confirmation dans plusieurs paroisses et fit deux ordinations. Il étoit logé au séminaire; il y fit l'inauguration de la statue de Saint-Irénée, patron du diocèse. Ce fut une cérémonie bien touchante; un évêque missionnaire, entouré de plus de deux cents jeunes lévites, imploroit pour ses travaux futurs la protection d'un grand Saint qui a donné un des premiers l'exemple du dévoûment apostolique. Comme saint Irénée, Mgr. Dubourg quittoit sa patrie pour aller rendre au nouveau Monde le bienfait de la foi que la France avoit jadis reçu de l'Orient. Tous les regards attendris étoient fixés sur le Pontife, et chacun répétoit ces paroles de l'Ecriture si analogues à la circonstances : *Quàm pulchri super montes pedes evangelizantis!* Qu'ils sont beaux les pieds des Apôtres! Nous n'essayerons pas de retracer les impressions que cette cérémonie laissa dans tous les cœurs; nous dirons seulement que le diocèse de Lyon a envoyé dans la Louisiane huit missionnaires; que, depuis cette époque, le zèle pour le salut des ames a acquis parmi nous une force toujours croissante, et que si le Seigneur a ins-

piré aux peuples qui sont assis à l'ombre de la mort le désir d'entendre la parole sainte : *Mittam famem audiendi verbum Dei*, il a fait naître dans le cœur de ses ministres un désir bien plus ardent de la prêcher dans tout l'univers. Mgr. Dubourg se rendit ensuite à Paris; le roi Louis XVIII, généreux protecteur de sa mission encore toute peuplée de Français, lui donna plusieurs marques de sa munificence, et lui accorda le passage sur la flûte de la marine royale, la Caravane. Le jour tant désiré du départ approchoit; la Caravane devoit appareiller de Bordeaux; Mgr. étoit arrivé dans cette ville, les missionnaires de différens pays qui devoient l'accompagner étoient venus l'y rejoindre; enfin le 1.er juillet 1817, on mit à la voile. La Providence veilla sur le navire qui portoit de si chères destinées; malgré le calme et quelques contrariétés des vents, la colonie apostolique aborda heureusement sur les rives du nouveau Monde. La traversée dura soixante-cinq jours : le 4 septembre Mgr. Dubourg débarqua avec ses compagnons à Annapolis, port du Maryland, dans la baie de Chesapeak. Leur présence n'avoit point été inutile à bord, on peut s'en convaincre par la lettre suivante de M. Blane.

« Notre traversée a été un peu longue, mais nous n'avons pas regretté ce retard, qui n'est arrivé sans doute que par une permission particulière de Dieu, pour nous donner le temps de préparer les personnes de l'équipage qui ont voulu profiter de notre présence pour remplir leurs devoirs de religion. Tous les jours nous faisions une instruction sur le catéchisme pour tous ceux qui vouloient y assister. La première fut faite par Monseigneur lui-même à l'équipage rassemblé. Nous étions dans l'admiration de l'attention avec laquelle ces

pauvres gens écoutoient. Le 24 août, veille de saint Louis, Monseigneur, officiant dans l'endroit le plus grand et le plus libre du bâtiment, nous avons eu la consolation de voir approcher de la table sainte quarante personnes de l'équipage, dont sept pour la première fois; trente-quatre d'entr'eux ont, le même jour, reçu la confirmation avec la plus grande édification. Le soir, eut lieu le renouvellement des vœux du Baptême, prononcé par les quarante personnes qui avoient reçu la sainte communion. Monseigneur faisoit les demandes, et tous répondoient à voix haute et ferme : Nous le promettons. Cette cérémonie fut très-touchante, les officiers en furent frappés, et quelques-uns d'entr'eux ont avoué que, rentrés dans leurs chambres, ils n'avoient pu s'empêcher de verser des larmes. Le dimanche suivant, quelques personnes s'approchèrent aussi des sacremens : le plus grand nombre passoit vingt-cinq ans, quelques-unes en avoient bien cinquante, et disoient que depuis trente ans ils avoient négligé ce saint devoir. Nous avons tous concouru à cette œuvre, les uns par les instructions, les autres par les confessions. Parmi les billets donnés pour la confirmation, dix-sept étoient de ma signature. Avant de partir ils nous ont demandé des chapelets, et ils ne les portent plus qu'à leur cou. Puisse le Seigneur les maintenir long-temps dans les heureuses dispositions où nous les avons laissés! »

Monseigneur séjourna quelque temps à Baltimore; il avoit jugé à propos de fixer sa résidence à Saint-Louis du Missouri, dans la haute Louisiane. Il y arriva le 5 janvier 1818, accompagné de l'évêque de Bardstown qui voulut l'installer. Voici la description que fait M. Blanc de son entrée dans sa ville épiscopale :

« Nous venons d'apprendre son entrée à Saint-Louis, en date du 4 janvier 1818 ; elle a été des plus triomphantes, et l'on peut y reconnoître vraiment la main de Dieu qui dispose tous les cœurs pour les fins qu'il se propose. Monseigneur notre évêque partit d'ici (1) vers le 12 décembre, avec Mgr. Flaget, un prêtre du Kentucki, et un jeune homme des nôtres. Ils s'embarquèrent à Louisville dans un bateau à vapeur. Ils se trouvèrent là, dans un espace de douze pieds carrés, avec vingt-une personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute profession et de toute religion. Il y avoit sept ou huit comédiens ou comédiennes, autant de juifs ou juives, et une grande variété de toutes sortes de sectes. Cependant la plus grande intelligence régna dans toute cette société ; et, dit Mgr. Flaget, nous étions tous aux petits soins les uns vis-à-vis des autres. Les glaces les retinrent deux jours au milieu de la rivière. Le 24 décembre ils entrèrent dans le Missisipi, et le 28 Mgr. Dubourg put prendre terre pour la première fois sur son diocèse. Il descendit donc accompagné de Mgr. Flaget, et en prit possession en portant une croix et en chantant *Vexilla Regis*. Le 30, ils se trouvèrent à la vue de Sainte-Geneviève, petite ville presque toute de Français et à vingt lieues de Saint-Louis. Là, instruits de son arrivée, les principaux se concertèrent pour les préparatifs de la réception de leur évêque, et en moins d'une heure le desservant de la paroisse se présenta avec vingt-quatre enfans de chœur bien mis ; quatre des principaux de la ville portoient le dais, et un concours prodigieux de per-

(1) Cette lettre est datée du séminaire de Saint-Thomas, près Bardstown.

sonnes suivoient. On se dirigea vers la maison de Dieu, où le pontife, se félicitant d'être au milieu de ses enfans, commença à leur rompre le pain de la parole. Il prêcha encore le 1.er janvier, et le lendemain ils se remirent en route pour Saint-Louis, accompagnés des principaux de l'endroit. Ils s'arrêtèrent à cinq milles de cette dernière ville. Comme on étoit prévenu depuis quelques heures de leur passage, on s'y portoit en foule, et ce petit endroit, appelé Kaskaskias, le reçut avec tous les transports de la joie la plus vive. Il y avoit là un vieux prêtre qui ne se possédoit point de la joie qu'il avoit de pouvoir loger deux évêques chez lui. Voici la description que donne du mobilier de ce vieillard septuagénaire une lettre des missions: Deux mauvaises chaises dont l'une est rattachée par des cordes, une table vermoulue, un matelas sur des planches, un pot à l'eau et un gobelet, composent tout l'ameublement de sa chambre et de sa cuisine. (Voyez deuxième cahier des Annales de l'Association, page 27.) On repartit le surlendemain, et quarante des premiers de l'endroit, montés sur de beaux coursiers, ouvrirent la marche dans un bon ordre, deux à deux jusqu'au passage du Mississipi; car Saint-Louis est sur la rive opposée. Là une barque les attendoit, et un grand nombre d'habitans de la ville, accourus sur le rivage, les reçurent à leur descente. La marche se dirigea de suite vers le presbytère, où tout le peuple réuni fit éclater sa joie : le Pontife, de son côté, ne pouvoit exprimer la sienne. De là, la mître en tête, nos deux Evêques sous le dais porté par les premiers de la ville, et précédés de douze enfans de chœur, se rendirent à l'église où Mgr. Flaget, installant Mgr. Dubourg sur son trône, lui témoigna la satisfaction qu'il éprouvoit de le voir au milieu de son peuple.

Quel touchant spectacle pour le pasteur et pour le troupeau! le pasteur enfin arrivé au terme d'un voyage de deux mille lieues, le troupeau qui se voit assuré pour l'avenir de l'abondance des biens spirituels dont il étoit privé depuis si long-temps. Mgr. Flaget nous écrit qu'il eut peine à retenir ses larmes au spectacle de cette touchante cérémonie. »

Mgr. Dubourg étoit enfin arrivé au terme de son voyage; il en témoignoit sa joie dans une lettre datée du 8 janvier 1818.

« Oui, Saint-Louis, j'y suis, ce n'est pas un rêve; c'en seroit un bien agréable sans doute, mais la réalité l'est encore bien davantage. Pour y arriver j'ai eu plusieurs paroisses à traverser; partout les habitans sont venus en foule à notre rencontre et m'ont donné les marques de l'affection et du respect le plus sincère. Ma maison n'est pas magnifique, mais elle sera commode quand on aura fini de la réparer : j'y aurai une salle, une chambre à coucher, un joli cabinet d'étude, de plus un salon pour manger et quatre chambres pour des ecclésiastiques, avec un immense jardin. Ma cathédrale est une espèce de mauvaise grange qui tombe en ruine, et rend indispensable la construction d'une autre église; elle aura cent cinquante pieds de long, sur soixante-dix de large; mais il faut un peu de temps pour la finir, surtout dans un pays où tout commence. Le pays est le plus beau du monde, bien sain, bien fertile, et il s'y fait une émigration immense; aussi tout y est très-cher : rien n'y est encore fixé pour ma mense épiscopale, mais il y a de la bonne volonté, je n'en suis pas inquiet. On y est extrêmement désireux d'avoir un collége de ma création. Je ne tarderai pas à former un petit séminaire sur un terrain qui m'est donné par

les habitans d'une nouvelle paroisse tous américains, très-zélés catholiques. Mgr. Flaget est l'idole de tout ce peuple, on l'y connoît depuis vingt-quatre ans; c'est bien plus qu'il n'en faut pour lui attacher tous les cœurs. Il a su les tourner vers le nouvel évêque, qui ne pourra jamais lui en témoigner assez de reconnoissance. Son amitié pour moi entre sans doute pour sa part dans toutes les démarches qu'il a faites pour mon installation; mais son zèle pour la religion en est le principal mobile. »

Mgr. Dubourg sentoit bien que l'Europe ne lui fourniroit jamais un nombre suffisant de prêtres, et que son clergé devoit se recruter parmi les indigènes; il songea donc à fonder un séminaire. Il avoit déjà réuni quelques élèves, il les logea d'abord dans de pauvres cabanes au milieu des bois, à quelque distance de Saint-Louis. Ces jeunes gens étudioient pendant une partie de la journée, ils consacroient l'autre à défricher un champ et à construire une maison convenable. Cette pépinière sacerdotale, aujourd'hui d'un grand secours, est sous la direction des Lazaristes, et elle fournit tous les ans quelques prêtres. Monseigneur s'occupa ensuite de l'éducation de la jeunesse; deux colléges tenus par des ecclésiastiques furent établis, l'un à Saint-Louis, et l'autre à la Nouvelle-Orléans. Les religieuses du Sacré-Cœur et les Ursulines furent chargées de l'instruction des personnes du sexe. Les premières ont déjà trois établissemens (1), les autres n'en ont qu'un. Ces dames font beaucoup de bien; elles ont réussi, par leur vie édifiante, à diminuer les préjugés qu'on a dans le pays contre les communautés religieuses. Cependant une chose manquoit

(1) Elles en commencent un quatrième à Saint-Louis.

encore : il falloit procurer un enseignement gratuit aux filles de parens pauvres et aux jeunes négresses. Mgr. Dubourg trouva le moyen de pourvoir à ce besoin. Au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Washington en 1823, il passa par le Kentucki. Le saint évêque de ce diocèse a fondé, sous le nom de Lorettaines ou sœurs de la Croix, une congrégation religieuse de femmes qui se consacrent à l'éducation des enfans de la classe inférieure ; il voulut bien en accorder douze à son vénérable ami. Mgr. Dubourg les envoya dans le Missouri, où il leur avoit fait préparer une maison. Ces pieuses filles mènent une vie très-austère et très-édifiante : elles travaillent leurs champs, font l'étoffe de leurs habits et se suffisent à elles-mêmes. Leur nombre s'est considérablement accru ; maintenant elles peuvent former plusieurs établissemens. Ces soins divers n'avoient point empêché Mgr. Dubourg de s'occuper de la construction des églises et de l'organisation des paroisses : il jeta les fondemens d'une cathédrale à Saint-Louis, où il avoit fixé son siége épiscopal, parce que l'ennemi de tout bien lui avoit suscité des oppositions à la Nouvelle-Orléans. En 1823 il crut pouvoir descendre dans cette dernière ville, et il s'y bâtit une église. Dès-lors un coadjuteur lui devint nécessaire ; sur sa proposition, le Saint-Siége nomma à cette dignité M. Rosati, supérieur du séminaire des Barens ; le nouvel évêque résida à Saint-Louis. Ce fut à peu près dans le même temps que Mgr. Dubourg apprit l'établissement de l'association de la Propagation de la Foi. Cette nouvelle le remplit d'admiration et de joie. On a lu dans le cinquième cahier les lettres qu'il écrivit à ce sujet. Les secours que l'Association lui envoya dès sa naissance lui servirent à consolider le bien qu'il avoit déjà fait; il établit près de quarante paroisses, la plupart le long

du Mississipi, entre Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans. C'est principalement sur les bords de ce grand fleuve que les colons Européens ont fixé leur habitation. Les premiers frais d'établissement de plusieurs de ces paroisses, ainsi que des couvens dont nous avons parlé, ont été à la charge de l'évêque ; il suffisoit à tout, au moyen des aumônes de l'Association et des secours que lui donnoient quelques-uns de ses diocésains riches et charitables. Le zélé pasteur parcouroit souvent le pays confié à ses soins ; il consoloit les uns, encourageoit les autres, et ne revenoit jamais au lieu ordinaire de sa résidence sans que la religion eût retiré quelque avantage de ses courses apostoliques. Que de fatigues il eut à supporter ! Il se prodiguoit sans cesse ; bravant les rigueurs des saisons, il faisoit des voyages de plusieurs centaines de lieues dans des plaines désertes, coupées de rivières, couvertes de forêts impraticables ; il disoit souvent comme l'apôtre : *Libentissimè impendam et ipse superimpendar pro animabus vestris :* Je sacrifierai tout, je me sacrifierai moi-même s'il le faut pour votre salut ; et toute sa conduite étoit l'expression de ce généreux sentiment. Les missionnaires qu'il avoit amenés avec lui s'étoient répandus dans toute la Louisiane, catéchisant les peuples, élevant des chapelles, opérant des conversions. Nous aurions désiré raconter en détail les travaux de ces infatigables ouvriers de la vigne du Seigneur, mais quelques-uns d'entre eux seulement nous ont adressé leurs lettres ; d'ailleurs, ne voulant pas répéter ce qui a été inséré dans le cinquième et le deuxième numéros, nous ne donnerons ici que ce qui n'a pas encore paru.

Quoique la ville de Vincennes, dans l'Indiana, ne dépendît pas de l'évêché de la Nouvelle-Orléans, mais de celui de Bardstown, sur la demande de Mgr. Flaget,

M. Blanc y fut envoyé ; ce missionnaire écrivit de Vincennes la lettre suivante :

« Je suis donc à Vincennes, petite ville d'à peu près trois mille ames, à cinquante lieues de St.-Louis. C'étoit ce qu'on a appelé, jusqu'à ces derniers temps, le poste de Vincennes, à cause d'une garnison assez forte que les Français avoient là. Ce petit village étoit occupé par des Français venant du Canada et par les sauvages qui logeoient encore au bout du village, il n'y a pas trente ans. Pris et repris par les Anglais, et les Français, désolé par les incursions des sauvages, il a fini par tomber au pouvoir des Américains, qui ont eu le talent de s'y établir. La ville est dans une belle position, au milieu d'une grande plaine toute en prairies, et sur une charmante rivière, plus forte que la Loire, qui facilite le commerce avec tous les points importans en se jetant dans l'Ohio, non loin de l'endroit où celui-ci se jette dans le Mississipi. L'accroissement de la ville est considérable ; le plan en est vaste et se remplira bien ; il y a bien peu de Français dans la ville, par conséquent peu de catholiques; heureusement cependant eux seuls ont une église qui fut fondée par les Jésuites. Les personnes des autres sectes aiment tant à entendre prêcher, que si nous prêchions tous les jours en anglais, nous ne manquerions jamais d'auditeurs ; mais malheureusement mon confrère et moi sommes nouveaux dans leur langue. Comme je suis chargé du soin de la paroisse, qui est composée de treize cents Français, sans compter les catholiques américains, répandus dans les campagnes jusqu'à dix et vingt lieues, et auxquels je suis obligé de faire le dimanche une instruction, et quatre fois la semaine un catéchisme d'une heure et demie, tout cela en français, il ne me reste guère de temps pour l'étude

de l'anglais. En général, si le temps est beau le jour de dimanche, toutes les places dans notre église sont pleines, parce que ce jour-là toutes les sectes, observant avec scrupule la loi qui commande la cessation du travail, courent, pour se récréer, là où le concours est le plus grand. Il faut leur rendre cette justice, qu'ils écoutent le sermon avec beaucoup de plaisir et qu'ils y apportent, malgré leurs préjugés, la plus sérieuse attention. Il s'en faut de beaucoup qu'ils aient pour leurs ministres le même respect qu'ils ont pour les prêtres catholiques; la raison en est, qu'ils considèrent leurs ministres seulement comme des citoyens, dont le métier est de prêcher l'Évangile, tandis qu'ils admirent beaucoup le célibat de nos prêtres et leur désintéressement. »

Autre lettre de M. Blanc.

« Mon confrère est appelé à Saint-Louis par l'évêque, qui m'annonce qu'il va me laisser seul deux ou trois mois, et figure-toi que je suis à cinquante lieues du prêtre le plus voisin. Je t'avoue que cette pensée m'effraie; mais enfin si Dieu le veut, qu'y faire? Les catholiques de notre paroisse sont dispersés dans vingt-cinq lieues à la ronde; il en est même vraisemblablement de plus éloignés, mais je ne les connois pas encore. Nous n'avions jusqu'ici qu'une seule église dans tout l'état de l'Indiana; il y a environ six semaines que j'ai béni une petite chapelle à dix lieues d'ici; elle est pour une congrégation de seize familles américaines, dont quelques-unes sont à trois lieues de la chapelle, et ne manquent cependant jamais de s'y rendre, quelque temps qu'il fasse, pourvu que l'inondation des rivières ne les arrête pas; mais le froid n'a point d'empire sur eux. Lorsqu'on leur annonce qu'ils verront le prêtre à leur

chapelle, ceux qui veulent faire leurs dévotions (et, grâces à Dieu, il y en a toujours un assez bon nombre) viennent à jeun de leurs habitations, et s'en retournent tranquillement après la messe, qui finit toujours entre une et deux heures. Sous peu de semaines j'aurai encore à bénir une autre chapelle, à trois lieues d'ici, pour une vingtaine de familles françaises. En général, il y a beaucoup de satisfaction et de consolation dans la conduite des congrégations américaines; les Français qui sont ici sont la plupart venus du Canada, où la religion est en honneur et toutes les paroisses gouvernées par les membres de la société de Saint-Sulpice, qui a un séminaire célèbre à Montréal. Ces pauvres Français n'ont pas gagné au change; privés des secours de la religion pendant de longues années, vivant au milieu des nations sauvages, ils n'en ont rien retiré de bon; quoique leur langage ne soit pas un patois, ils l'ont mélangé de tant d'expressions étrangères, même à notre vieux gaulois, qu'il faut parler bien lentement et bien simplement pour se faire comprendre, ce qui ne m'a pas donné peu de peine pour mettre une instruction à leur portée; je commence à m'y faire cependant.

» Je viens de recevoir ma correspondance d'Europe, j'attendois depuis long-temps que quelqu'un m'annonçât cette fameuse retraite ecclésiastique que je savois devoir être entreprise à Lyon; M*** m'en parle; quelle édification ç'a dû être pour tout le diocèse! que de projets de zèle ont dû être formés pour le bien des peuples et la gloire de Dieu! Ah! puisse le fruit s'en perpétuer, c'est le vœu de mon cœur. Que ne feroit pas ici la moitié de ces zélés prêtres que le Seigneur a appelés à cette retraite! O mon cher ami! qu'il m'est doux de me transporter en esprit au milieu de cette as-

semblée dont chaque membre, par sa ferveur, est un aiguillon puissant pour les autres ! Qu'il est beau de voir trois cents ministres de Jésus-Christ conspirer ensemble sur les moyens de procurer sa gloire ! Au sortir de là, que ma position me seroit triste et mon isolement insupportable, si je n'y reconnoissois la volonté de Dieu ! A cinquante lieues du prêtre le plus voisin ! Heureusement la multiplicité de mes occupations me fera regarder ce temps d'isolement comme bien court ; depuis que je suis ici, il me semble que tous les dimanches se tiennent ; je n'ai pas donné une instruction, qu'il faut songer à l'autre, etc., etc. . . . .

« Nous avons souvent la visite des sauvages, qui viennent fréquemment dans notre ville ; ils nous connoissent parce que nous portons la soutane, qu'ils appellent *robe noire*. Mon collègue et moi nous avons baptisé sept de leurs enfans. Il y a quelque temps nos Français leur firent une grande fête à cinq milles de notre ville, à l'occasion d'une promesse que les sauvages leur avoient faite de leur céder des terres parmi eux ; il se trouvoit à cette fête plus de cent sauvages avec sept chefs principaux. Nous fûmes priés d'y assister, mais les circonstances ne nous permirent de les visiter qu'à la fin de leur repas ; je fus invité à leur dire deux mots, et je le fis en me servant d'expressions allégoriques, pour nous rapprocher davantage de leur manière de parler : leurs discours sont en phrases coupées et par sentences ; ils sont pleins d'esprit, mais d'un esprit des plus subtils, et il faut, quand on leur parle, être bien conséquent dans la suite du discours ; car si par mégarde on laisse échapper quelque chose qui ne se lie pas avec le reste, c'est assez pour les porter à la méfiance. Ils ont toujours parmi eux leur orateur, et d'ordinaire ils ne sont point embar-

rassés pour leurs réponses, qui ne se ressentent en rien de l'esprit d'un sauvage, dont on peut dire qu'ils n'ont que l'habit et le nom. Voici le discours que je leur tins, et que les interprètes leur expliquèrent :

Aux Indiens des la nation des Miamis.

« Mes enfans les peaux rouges, je viens vous exprimer le plaisir que j'ai de vous voir réunis avec mes enfans les blancs. Je suis, moi, l'agent du Maître de la vie; je dois montrer à mes enfans quel chemin ils doivent prendre pour aller voir un jour le Maître de la vie; c'est pourquoi je dis tous les jours à mes enfans les Français : aimez bien le Maître de la vie; soyez unis avec vos frères les peaux rouges; ne tuez personne; ne prenez pas trop de boisson; ne forniquez point; et vous irez voir le Maître de la vie. Je dis au père : toi qui as des enfans, apporte-les-moi quand ils sont petits; je les baptiserai, et s'ils viennent à mourir, ils iront voir le Maître de la vie. Je vous dis la même chose à vous, mes enfans les peaux rouges : aimez le Maître de la vie; ne tuez personne; ne prenez pas trop de boisson; ne forniquez point; soyez toujours bien avec vos frères les blancs, et alors vous irez voir un jour le Maître de la vie. Toi, père, qui as des enfans petits, apporte-les; je les baptiserai, et s'ils meurent, ils iront voir le Maître de la vie. J'aurois bien désiré pouvoir dîner aujourd'hui avec vous, au milieu de mes enfans; mais nous, agens du Maître de la vie, nous faisons demain une grande fête, et pour nous y préparer nous jeunons aujourd'hui, nous ne mangeons pas de la viande (c'étoit la veille de l'Assomption). »

(Qu'on ne soit pas surpris de ce que je leur donne cette raison si clairement, et où l'on pourroit voir peut-être de la vanité; on leur avoit dit que nous serions

au

au dîner, et quand on ne leur tient pas parole, ils veulent absolument en savoir la raison; d'ailleurs ceci leur fit beaucoup d'impression, et leur donna bonne idée de la religion.)

« Cependant, mes enfans, je vois avec beaucoup de plaisir que vous avez bien nourri votre mère cette année-ci (c'est la terre); elle vous a envoyé des grains pour faire tous ensemble une fête en l'honneur de votre père le gouvernement; il faut bien aimer votre père le gouvernement; nous prions, nous, pour votre père le gouvernement. Nous demandons tous les jours au Maître de la vie qu'il donne à nos enfans de quoi nourrir leur mère, afin que leur mère, à son tour, leur envoie des provisions. Nous avons trouvé dans les écrits du Maître de la vie : aide-toi, je t'aiderai; nourris ta mère, elle te nourrira; continuez donc, mes enfans, à bien nourrir votre mère, elle vous nourrira à son tour et elle vous enverra des grains pour faire des fêtes, vous réjouir tous ensemble et entretenir entre vous l'amitié qu'il y a toujours eu. Si vous êtes bien unis ici-bas, mes enfans, dans le sein de votre mère, en aimant et servant le Maître de la vie, vous serez après votre mort unis ensemble dans la maison du Maître de la vie; c'est ce que nous vous souhaitons, nous qui sommes la robe noire, les agens du Maître de la vie. »

« Je te rapporterois, mon cher ami, la réponse qui fut faite à la parole que je leur portai, mais elle nous fut rendue par l'interprète en anglais, et je ne pus la saisir assez parfaitement pour te la rendre. On a voulu essayer, encore cette année-ci, de fournir aux sauvages des moyens pour faire élever leurs enfans, et leur apprendre la langue anglaise; mais on dit qu'ils ne veulent pas en entendre parler. Ils désireroient, au contraire, avoir avec eux les robes noires, et il n'y a pas à douter

que tous ne leur envoyassent leurs enfans ; prie Dieu, mon cher cousin, qu'il m'appelle à aller au milieu de ces pauvres gens, qui ont déjà, pour ainsi dire, la foi dans le cœur.

» Il y a trois ans, ils se présentèrent au gouverneur de cette ville-ci pour lui demander des ministres de l'Évangile ; le gouverneur, d'abord ravi de les voir ainsi disposés, leur dit qu'il leur en enverroit avec beaucoup de plaisir. Bien, mon père, dit l'orateur, mais quels hommes vas-tu nous envoyer ? c'est ce que nous voulons savoir auparavant. Mais, dit le gouverneur, je vous enverrai des hommes qui vous parleront du Maître de la vie. Ont-ils des femmes, dit l'autre, ou bien s'ils portent la croix et la robe noire ? Le gouverneur fut assez embarrassé de la question. Pour ce qui est des femmes, dit-il, ils en ont, mais des croix et des robes noires ils n'en ont pas. Alors, dit le sauvage, ce sont des hommes comme les autres, nous n'en voulons point. Cependant, reprit le gouverneur, ce sont des gens d'esprit ; ils ont commission de faire de grandes emplètes de livres pour bien élever vos enfans. Oui, mon père, dit le sauvage, mais que leur apprendront-ils ? votre langue ? alors ils oublieront la nôtre. A bien s'habiller ? ils ne voudront plus nous voir, nous, qui ne serons pas habillés comme eux ; nous leur parlerons, ils ne nous écouteront plus, ils nous mépriseront ; nous aimons nos enfans, et il faudra les envoyer bien loin à tes ministres et nous en séparer. Si, au contraire, tu nous envoyois les robes noires, ils demeureroient avec nous, ils mangeroient comme nous, ils apprendroient notre langue et parleroient à nous, comme à nos enfans, du Maître de la vie.

» Vous ne vous faites pas une idée véritable des sau-

vages, vous vous les figurez, ainsi que je le faisois moi-même, comme des monstres dans leur genre. Je puis te dire cependant que lorsqu'ils sont sobres, ils ne sont point trop sauvages. Lorsque quelqu'un, en voyageant, est obligé de s'arrêter au milieu de leurs campemens, tout ce qu'ils ont est à lui; ils lui réservent toujours la meilleure cabane, lui donnent l'un deux pour avoir soin de son cheval, font, en un mot, tout ce qu'ils peuvent pour le bien entretenir. En les quittant il n'a pas besoin de leur offrir de paiement, ils s'estiment assez payés si on a reçu leurs services avec plaisir et satisfaction. Mais s'ils sont obligeans, ils veulent réciprocité; chez les personnes qu'ils connoissent ils veulent être comme chez eux. Qu'est-ce que tu fais là, disent-ils en entrant? tu vois que j'ai faim, et tu ne me donnes pas à manger! Si l'on ne se presse pas : te voilà encore, disent-ils, tu es donc sourd! voilà dix fois que je te demande à manger, et tu ne m'as encore rien donné! Il ne faut pas, mon cher, avoir l'air de se formaliser, mais croire, au contraire, que la confiance qu'ils témoignent est de leur part une grande politesse.

» Si tu lis les lettres édifiantes, mon cher ami, tu en verras une écrite par le père Vivier, jésuite, en date des Illinois. Il est mort dans notre paroisse de Vincennes; il est enterré dans l'église. Nous avons encore dans nos archives des actes de lui. Nous possédons encore quelque chose de bien précieux : ce sont deux antiques volumes, manuscrits in-8.º, assez endommagés, en langue sauvage, avec la traduction française; l'un est une grammaire, l'autre un recueil d'homélies pour tous les dimanches de l'année et tous les jours du carême. Nous n'avons pas pu découvrir à qui l'on pouvoit être redevable de cette production. Le modeste

auteur n'a mis pour signature que *le Père* ***. Notre église est très-ancienne et tombe en ruines, mais nous espérons en bâtir une, avec le temps et la patience. La paroisse est nombreuse, mais dans la plus grande ignorance ; elle n'a pas eu de prêtres fixes depuis 1804. Je suis obligé de multiplier les instructions, et n'ai vraiment que peu de momens à moi. »

Plus tard M. Blanc fut appelé par son évêque, du poste de Vincennes à celui des Natchez, sur le Mississipi, bien assez célèbre par les descriptions qu'en a données, dans le Génie du Christianisme, M. de Châteaubriand.

« Deux lettres, écrit M. Blanc, que je reçus avant-hier de Monseigneur, m'assignent définitivement les Natchez pour mon lot ; ce lieu pourra devenir, avec le temps, un poste de quelque importance. C'est un point central de commerce, et une des plus belles positions qui bordent le Mississipi. Ma congrégation n'est pas considérable, elle a été établie par les Espagnols, qui occupoient encore le pays il y a dix-sept à dix-huit ans ; aujourd'hui elle est un composé de toutes les nations. Depuis les Espagnols l'église avoit été fermée jusqu'à l'année dernière, qu'elle fut rouverte par un de nos confrères, qui n'a pas pu s'y fixer et en est sorti il y a trois mois. Tu peux penser ce qu'est la religion dans un endroit si long-temps abandonné : malheureusement ce n'est pas là une chose nouvelle pour moi ; et le temps que j'ai consacré à relever un peu la congrégation du pauvre Vincennes, m'a donné quelque expérience et m'a aguerri. Je suis seul, jusqu'ici, à la distance de soixante et dix lieues d'aucun prêtre ; mais j'attends un confrère sur la fin du mois prochain. Si nous pouvons relever ces débris, et que Dieu bénisse assez nos travaux pour que nous puissions faire de nouvelles recrues et voir

grossir le troupeau, il est assez à croire que nous préparerons les voies à un siége épiscopal que l'importance de l'endroit demandera un jour. Je suis encore pour le présent le seul prêtre catholique qu'il y ait dans l'état du Mississipi, et dans la seule ville des Natchez il y a deux ou trois ministres presbytériens et autant de méthodistes. Ils ne font pas difficulté de venir m'entendre quelquefois; quelques-uns même sont assez assidus, mais ce n'est point dans la vûe de trouver la vérité et de la suivre. La plupart de ces gens-là ont peu de science acquise, et on ne trouve, dans le grand nombre, que quelques talens naturels qui se développent à proportion de la facilité qu'ils ont à s'énoncer. Pendant que j'étois encore à Vincennes, je reçus la visite d'un ministre, *Baptiste*, qui, vivant dans la campagne, à peu près à trente lieues de Vincennes, n'avoit, me dit-il, jamais entendu parler des catholiques. Il me demanda à voir l'église et surtout la croix, et à cette vue il poussa quelques soupirs qui, s'ils n'étoient point affectés, annonçoient sa foi dans le mystère de notre rédemption. Il aperçut mon bréviaire, le prit entre ses mains et le feuilleta assez long-temps. Je ne sais trop quel jugement il en pouvoit porter, ni ce qu'il trouvoit à y admirer, car il le tenoit toujours tourné à l'envers, le haut en bas. Je lui demandai s'il le comprenoit, il me répondit ingénument : *Oh! je ne suis pas assez savant pour cela!* »

Châteaubriand a passé par les Natchez; il en a fait, je crois, la résidence du père Souel (1). Les sauvages

(1) Voici la description que donne du village des Natchez, M. de Châteaubriand, dans le Génie du Christianisme :

« L'aurore se levoit : à quelque distance, dans la plaine, on apercevoit le village des Natchez avec son bocage de mûriers et



dont il parle vivent encore, quoique plus éloignés, dans les campagnes circonvoisines des Natchez. Il y en a toujours quelques-uns en ville. Ils sont généralement plus étrangers à la religion chrétienne que les nations de la Haute-Louisiane. Je crois qu'ils adorent encore le soleil, mais je ne l'assurerois pas.

Du village des Natchez M. Blanc fut encore transféré, par son évêque, à la paroisse de la *Pointe-Coupée*, à moitié chemin entre les Natchez et la Nouvelle-Orléans. Un de ses premiers soins fut d'élever une église mieux située pour la commodité de sa paroïsse que ne l'étoit l'ancienne.

« On est à travailler avec force à une nouvelle église, écrivoit-il. J'espère pouvoir en faire la bénédiction le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, à qui elle sera dédiée. Elle aura quatre-vingts pieds de long sur trente-trois pieds de large ; tu vois que le vaisseau n'est pas tout-à-fait aussi étendu que celui de votre cathédrale de Saint-Jean ; tu t'imagines bien aussi qu'il y a une petite différence dans l'architecture. Nous sommes forcés de viser à la plus stricte économie, et encore, pour en venir au point où nous en sommes, a-t-il fallu s'indus-

---

ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montroient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichemens couverts de nègres, des groupes de blancs et d'Indiens présentoient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençoit à paroître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinoient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident le Meschacebé (Mississipi) rouloit ses ondes dans un silence magnifique, et formoit la bordure d'un tableau avec une inconcevable grandeur. »

trier de toutes les manières. Tous les prêtres qui ont passé ici avant moi avoient senti la nécessité d'une nouvelle église; tous ont essayé de mettre la chose à exécution, mais, pour une raison ou pour une autre, ils ont toujours échoué dans leurs projets. Je me garderai bien de vouloir m'attribuer la gloire de la chose; elle est plus justement due aux bonnes dispositions des administrateurs du temporel de notre Église, que j'ai stimulés et secondés de mon mieux. »

M. Blanc écrit dans une autre lettre :

« Mon église s'avance; la charpente est au complet, et je crois toujours que nous en ferons la dédicace le 15 d'août. L'exécution du plan, qui est régulier, a passé nos espérances. Le clocher, dans sa petitesse, est charmant; le mal est que nous n'avons pas de cloches à y mettre; si j'avois des ailes je serois bien vite à la fonderie de MM. F....., et là, dussé-je vendre ma dernière harde, j'en aurois une. »

C'est dans cette résidence de la Pointe-Coupée que M. Blanc eut la consolation de se voir rejoindre, au mois de juillet de l'année 1822, par M. Jean-Baptiste Blanc, son frère, qui venoit partager ses travaux apostoliques et se dévouer aux mêmes missions; mais il fallut se séparer quelques jours après, et M. Jean-Baptiste Blanc alla continuer son cours de théologie et étudier la langue anglaise dans le séminaire des Barrens à trois cent cinquante lieues de son frère.

Dans une lettre, datée de ce séminaire, le 12 avril 1823, M. Jean-Baptiste Blanc donne quelques détails intéressans :

« Les protestans, dit-il, ont tenté plusieurs fois, mais inutilement, de s'établir au milieu des sauvages : ceux-ci, ne leur voyant pas des robes noires, leur

disoient qu'ils n'étoient pas leurs pères; qu'ils ne connoissoient pas le chemin pour aller vers le grand Esprit, qui ne leur avoit pas donné ses papiers. Pour monseigneur Dubourg, ils l'appellent leur grand-père du Missouri, en sa qualité de chef des autres robes noires. Toutes les fois qu'ils vont à Saint-Louis, c'est à Monseigneur qu'ils rendent leur première visite; et là, en signe de considération, ils se mettent à danser devant sa porte, dans leur plus grande tenue, c'est-à-dire avec plumes et aigrettes sur la tête, le visage masqué de différentes couleurs. Un jour il en vint six des principaux dans l'église; Monseigneur alla les recevoir en chappe et en étole, et leur fit un petit discours qui les remplit de satisfaction. Ils avoient toujours les yeux fixés sur les ornemens de Monseigneur.

» Les sauvages ont une grandeur d'ame et une force de courage admirable au milieu des douleurs et des souffrances les plus aiguës; on ne les entend point se plaindre. Sont-ils condamnés à la mort, ils y vont le calumet à la bouche; ils sont aussi d'un tempérament au-dessus des incommodités des saisons, capables même de passer plusieurs jours sans rien prendre. Généralement, les sauvages aiment beaucoup les Français; ils ont une haute idée de leur courage, surtout depuis qu'on leur a parlé des dernières guerres. Quelques-uns parmi eux appellent le roi de France leur père d'au-delà de la grande rivière. »

M. Jean-Baptiste Blanc dit ailleurs :

« Nos sectes protestantes ne veulent que la Bible et ne recommandent que la Bible. Qui ne lit point la Bible ne peut être sauvé; aussi vous les voyez les dimanches, tous la Bible à la main, la lisant et la relisant, la plupart sans y rien comprendre; mais peu importe, ils y

trouvent toujours le sens qu'ils y cherchent. Les fausses idées qu'on leur donne des dogmes catholiques et des observances de notre religion avoient fait tomber la religion catholique dans un mépris presque universel. Les pièces satiriques dont les papiers publics étoient sans cesse remplis déconcertoient ceux qu'on s'efforçoit de tirer de l'erreur ; et, dans le principe, on regardoit ici les prêtres catholiques comme des hommes vils et ignorans, qui ne venoient en Amérique que pour y gagner de l'argent et se procurer une subsistance qu'ils ne pouvoient trouver dans leur pays natal. Mais depuis qu'on a vu leur détachement des richesses, leur amour pour le travail et pour les croix, l'opinion a changé tout-à-fait, et les prêtres sont aujourd'hui en grande considération de savoir et de mérite. Monseigneur David, coadjuteur de Monseigneur Flaget, évêque du Kentucky, confirme tous les jours cette bonne opinion par des écrits dignes des meilleurs controversistes. Les conférences qu'il a fait imprimer avoient d'abord été tenues publiquement avec des protestans dans l'église cathédrale de Bardstown. Le résultat a toujours été en faveur de notre sainte religion, et on a vu peu à peu tomber les invectives contre nos dogmes sacrés. J'ai appris avant-hier que deux familles protestantes de nos environs demandoient un prêtre pour faire entre ses mains leur abjuration et recevoir de lui le saint Baptême, car ils n'ont point été encore baptisés, et c'est là le fruit de l'incurie des sectes de ce pays. »

Au sortir du séminaire des Barrens, M. Jean-Baptiste Blanc fut envoyé à la paroisse de la Pointe-Coupée pour y seconder les travaux de son frère. M. Blanc aîné put alors exécuter le projet qu'il avoit formé depuis quelques années, de faire une visite à sa famille et de

revoir encore une fois sa chère patrie. Son Evêque le chargea des intérêts de sa mission auprès de ses compatriotes de France, et dans le courant de l'année 1824, M. Antoine Blanc eut la consolation d'embrasser sa mère et ses amis. Il put admirer de près les heureux progrès de l'Association de la propagation de la Foi, et apprécier les importans services que la mission de la Louisiane en particulier doit en recevoir. Il assista aux conseils de l'Association, et la part attribuée dans les secours aux missions de la Louisiane a été confiée entre ses mains. Il s'est embarqué pour retourner à son poste, emmenant avec lui un ecclésiastique du diocèse de Lyon, qui va augmenter le nombre des ouvriers apostoliques que cette Eglise zélée a envoyés jusqu'à ce jour aux missions américaines de la Louisiane.

Pendant son séjour en France, M. Antoine Blanc a reçu des nouvelles de M. Jean-Baptiste Blanc son frère. Il les a adressées au conseil central du Midi, pour être publiées dans les cahiers de l'Association.

« Messieurs, écrit-il au conseil central, jaloux de concourir avec tous les amis de la vraie foi à alimenter le zèle de tous les membres de votre inappréciable Association, je joins ici l'extrait d'une lettre que je viens de recevoir de la Louisiane, sous la date du 8 juin dernier. Elle est de M. l'abbé Blanc, desservant, en sa qualité de missionnaire et en mon absence, les postes de la *Pointe-Coupée* et de Féliciana. Les détails qu'elle contient ne peuvent qu'intéresser tous les bons chrétiens, mais ils ont un intérêt tout spécial pour moi qui, depuis quatre ans, travaillois à y préparer le peu de bien qui vient de s'y développer. L'élan y est donné, l'œuvre de Dieu y est commencée, prions-le de la soutenir.

« Mon cher frère,

» Si je n'ai pas rempli la promesse que je t'avois faite de t'écrire dans le courant de mai, il faut t'en prendre à notre bon Evêque. Je ne voulois pas t'écrire avant d'être à même de te donner connoissance du résultat de sa visite qui, pour des raisons particulières, a été différée jusqu'à la fête de l'Ascension. J'ai tout lieu de croire que tu ne seras point mécontent d'un délai sans lequel tu aurois été privé, au moins quelque temps, de l'agréable nouvelle que j'ai à te donner. Dieu sait que je ne m'attendois pas à tant de bénédictions pour notre mission dans le courant de cette année! Notre saint Prélat en a été tout émerveillé; et je me persuade volontiers que tu ne t'y attendois guères plus que nous : je n'ai eu que sept enfans à la première communion, mais avec eux ont été confirmées cinquante-cinq à soixante personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux. Un plus grand nombre que de coutume avoient déjà rempli leur devoir pascal, et j'espère en avoir encore quelques-uns cette semaine. Si Monseigneur avoit pu prolonger son séjour parmi nous, il auroit certainement fait une récolte abondante, car on m'a assuré qu'un grand nombre se proposoit de s'adresser à lui. Il a entendu lui-même les confessions de vingt à vingt-cinq personnes. Encouragé par cet heureux début, il m'a promis de revenir nous voir dans le courant du mois d'octobre, convaincu qu'il est qu'il peut faire encore beaucoup de bien, soit dans l'île, soit dans la fausse Rivière. Il se propose, dans ce prochain voyage, de nous donner une mission en règle; prions le Seigneur qu'il daigne soutenir et consommer son œuvre. Tel est, mon cher frère, le fruit de ton travail et de ta patience;

tu as été privé du doux plaisir d'en être témoin, mais le mérite t'en restera. Hâte-toi seulement de venir diriger avec la même sagesse des travaux que tu semblois avoir commencés avec si peu de fruit, et qui paroissent devoir aboutir à une fin si heureuse. D'après l'avis de sa Grandeur, j'ai divisé notre mission en trois postes : l'un sur les bords du fleuve et dans les derniers établissemens, et les deux autres sur les deux pointes extrêmes du Chenal. Je les visite alternativement une fois par mois, ce qui ne me laisse pas sans occupation ; mais c'est l'œuvre de Dieu, il m'en donne les forces ; puisse-t-il continuer à répandre sur mes foibles efforts ses abondantes bénédictions ! »

A cette lettre de son frère, M. Antoine Blanc ajoute la note suivante : Pour mettre tout le monde à même d'apprécier à sa juste valeur tout le bien qui s'est fait et que la Providence semble préparer pour l'avenir dans cette mission, je crois devoir ajouter un mot. Ce poste, situé sur la rive droite du Mississipi, à cinquante lieues de la Nouvelle-Orléans, présente au fleuve une face de dix à douze lieues, sur une profondeur plus ou moins grande ; le plan en est triangulaire. Dans cette étendue se trouve disséminée une population de cinq mille ames au moins, dont la grande majorité est catholique. Jusqu'à l'année 1823 ce poste n'a jamais eu qu'une église, située sur un point peu central et d'un accès difficile. Depuis longues années, à mesure que les établissemens augmentoient, on avoit senti le besoin d'une nouvelle église mieux située ; mais, faute de zèle ou de moyens, ce ne fut que dans le courant de l'année 1823 qu'il nous fut possible de tenter avec fruit l'exécution d'une chapelle de quatre-vingts pieds de long sur trente-trois de large ; la Messe y fut célébrée, pour la première fois,

le 1.er novembre 1823, jour de la Toussaint. Elle est située à une lieue et demie de l'ancienne église, qui subsistera toujours comme point principal de la mission de ce quartier; les offices, depuis cette époque, y sont fréquentés; la parole de Dieu y est prêchée et écoutée avec plaisir; les ténèbres de l'ignorance commencent à s'y dissiper : tout donne à espérer. J'ai dit que l'ancienne église de la Pointe-Coupée subsisteroit toujours comme point principal de la mission de ce quartier, parce que sur l'autre rive, et tout-à-fait en face de la Pointe-Coupée, se trouve un territoire vaste et populeux qui se rattache nécessairement à cette mission. Il est connu sous le nom de Féliciana. Il n'a jamais eu d'église, à cause du petit nombre des catholiques disséminés à d'assez grandes distances. Le moment d'établir un poste de mission régulière dans le district est fixé à l'année prochaine; dans le voisinage se trouvent quelques restes de sauvages appartenant à la nation des *Chactas*. Le bien qui s'est fait parmi eux n'est encore que dans les classes des enfans. Prions le Seigneur qu'il daigne avancer pour ces enfans des forêts le moment de sa miséricorde, afin que devenant participans des trésors de la vraie foi, ils ne fassent plus qu'un dans le giron de l'Eglise. »

Nous avons inséré toutes ces lettres un peu anciennes de MM. Blanc, parce que nous les avons jugées propres à confirmer ce que nous avons dit de l'administration de Monseigneur Dubourg, et à donner une juste idée du genre de ministère que les prêtres ont à remplir dans la Louisiane. Pour les mêmes raisons, nous communiquerons aux associés trois lettres de M. Odin et une de M. Brassac, curé de Donaldson. Nous avons déjà parlé plusieurs fois, dans les précédens numéros, de

M. Odin : il est parti de France, en 1822, avec M. Blanc le jeune.

Lettre de M. Odin à M. Duplay, directeur du séminaire de Lyon.

« J'ai reçu, il y a quelques jours, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. O quel plaisir elle m'a causé! Veuillez agréer ma reconnoissance. Nous avons eu, le premier jour de l'an, une cérémonie bien touchante pour les cœurs sensibles aux progrès de notre sainte religion. Le rapport ne manquera pas d'intéresser votre piété et de vous être agréable. Trois jeunes gens, d'infidèles sont devenus fervens chrétiens, et d'ennemis de l'Eglise, ses tendres enfans. Oh! qu'il étoit attendrissant de voir la ferveur avec laquelle ils ont reçu le Baptême et se sont ensuite présentés à la sainte Table! L'un d'eux est un docteur en médecine, établi, depuis peu, près de notre séminaire. A son arrivée ici, il croyoit, comme la plupart, qu'il étoit suffisant de vivre en homme de bien. Il aimoit cependant à entendre parler de religion; il avoit même fait, comme les autres Américains, une étude particulière de la Bible, et cela pour pouvoir faire des objections contre notre croyance. Dans les différentes visites qu'il rendit au Séminaire, on chercha à lui inspirer le désir de connoître la religion catholique; il commença à lire; peu à peu les préjugés s'effacèrent, et après avoir soutenu quelques violens assauts que l'ennemi du salut lui livra, il prit généreusement le parti de suivre la vérité. La confession étoit cependant un pénible morceau pour lui, il n'en pouvoit soutenir l'idée; mais que la grâce est puissante! sa ferveur devint si grande, qu'au moment où il se préparoit au bap-

tême, il vouloit rendre publics tous les désordres de sa vie. On l'en a empêché; mais, pour se dédommager, il a écrit une brochure dans laquelle il expose les motifs de sa conversion d'une manière qui sans doute fera impression sur ceux qui la liront. Il l'a adressée à ses parens et à ses amis, qui sont tous ou hérétiques ou sans religion. Depuis sa conversion il est tout de feu pour les intérêts de Dieu. Déjà il a engagé plusieurs jeunes gens à s'approcher des sacremens, et il ne laisse échapper aucune occasion de combattre les hérétiques. Dans une lettre que j'écrivis à M. Cholleton, peu de jours avant que la Providence nous envoyât ce médecin, je le priai d'en engager un à venir s'établir ici; veuillez, s'il vous plaît, le prier de ne faire aucune démarche pour cela; ce nouveau docteur s'est chargé du soin de nos malades. Nous avons encore plusieurs autres personnes un peu âgées qui se préparent à recevoir le Baptême. Au commencement du carême un prêtre du séminaire ira administrer ce sacrement à une dame qui s'est convertie avec toute sa famille. Oh! si le nombre des ouvriers étoit un peu plus considérable, que d'ames sortiroient des ténèbres de la mort! J'allai, il y a quelques jours, faire une petite mission à dix lieues; oh! que je fus satisfait de leur empressement, mais aussi que leur ignorance me toucha! encore ne pus-je pas rester autant qu'il le falloit pour les instruire. Nous sommes ici environnés de catholiques, d'hérétiques et d'infidèles qui demandent à chaque instant des prêtres; et, à cause des classes et du soin de la Congrégation, nous ne pouvons sortir; ou si nous sortons, ce n'est que pour un jour ou deux. Il faudroit bien que nous fussions quatre ou cinq prêtres ici; deux missionnaires, toujours en course et animés de l'Esprit de Dieu, formeroient de nombreux et fervens chrétiens.

Un vieillard, ayant assisté dernièrement à la célébration de nos saints mystères, fut si touché, qu'il dit en sortant, à un hérétique : cette religion doit être la bonne, je voudrois bien la connoître pour pouvoir l'embrasser. Le protestant vint alors chercher un livre au séminaire. Tous les dimanches nous avons beaucoup de protestans dans notre église. L'on pense toujours beaucoup à la mission des pauvres sauvages. Notre supérieur est allé demander à leur agent deux de leurs enfans ; on nous les enverra au printemps, et nous commencerons à étudier leur langue. Les Jésuites, de leur côté, en feront venir quelques-uns. M. Ménard, agent de ces pauvres nations, rapporte un trait à M. Rosati, qui semble nous indiquer que la Providence de Dieu a des vues de miséricorde sur elles. Un chef lui dit un jour : Je t'enverrai mon fils, et toi tu le donneras aux robes noires. Ils lui apprendront à lire, à écrire et surtout à labourer : la chasse n'est plus d'aucun avantage. Il semble qu'ils font de grands pas vers la civilisation. Dans quelques endroits ils ont déjà commencé à cultiver quelques coins de terre ; ils sont doux, reconnoissans et sensibles, pourvu qu'on leur témoigne de l'amitié. Pendant l'été et l'automne nous étions souvent honorés de leur visite, et c'étoit toujours une fête pour nous. Malheureusement nous ne pouvions pas les instruire ; cependant la vue d'un Dieu que nous leur disions être mort pour tous les hommes, faisoit impression sur eux ; ils considéroient la croix dans un morne silence, et les femmes poussoient quelquefois un petit cri. La langue de ceux que l'on nous enverra est entendue parmi cinq nations. Priez, Monsieur, pour ces pauvres peuples : qu'ils sont dignes de pitié ! Obtenez-nous du Ciel quelques bons prêtres ; autrement il

sera

sera presque impossible de commencer cette mission.

» De quel saint et auguste caractère ai-je été revêtu ! quel grand ministère m'a été confié ! me voilà prêtre depuis le 4 du mois de mai (1) ; tous les jours je monte à l'autel pour offrir à Dieu la victime sans tache ; lorsque je vois Jésus-Christ entre mes mains, je voudrois bien être tout enflammé d'amour, je devrois l'être, et je suis cependant tout de glace. Tous les jours je pense à vous, j'ai bien besoin que vous priiez pour moi. L'exercice du saint ministère est pour moi *ars artium*. La langue française ne m'est d'aucun usage ici, si ce n'est pour l'enseignement. Il faut prêcher, confesser en anglais. Dans le commencement, à peine pouvois-je articuler quelques mots, et il me falloit préparer les mourans au grand passage de l'éternité ; je leur présentois la croix. La visite des malades est bien consolante ici, nous ne nous rendons jamais auprès d'eux qu'avec les sacremens. Ainsi nous voyageons des journées entières avec Notre-Seigneur.

» Agréez, Monsieur, les sentimens de respect et de reconnoissance de votre très-humble serviteur.

» ODIN, *prêtre-missionnaire*. »

Dans la seconde lettre, M. Odin raconte, comme dans la précédente, plusieurs conversions d'infidèles et de protestans, et annonce la mort du vénérable M. Nérinkx, fondateur de la congrégation des Lorrettaines. Il donne aussi quelques détails sur les sauvages, et sur un miracle arrivé à Washington, par l'intercession du prince de Hohenlohe, et tellement avéré, qu'il est impossible au plus incrédule de le révoquer en doute.

(1) Cette lettre et les deux suivantes sont de l'année 1824.

Lettre de M. Odin à M. Cholleton, vicaire-général du diocèse de Lyon.

« Nous avons eu le bonheur de baptiser un presbytérien, âgé à peu près de soixante et dix ans; une femme méthodiste, âgée de cinquante ans, et quatre autres adultes de trente et trente-cinq ans; ensuite quatre enfans de quatre, six, huit, et dix ans. Dans peu de jours nous allons recevoir l'abjuration d'une dame protestante qui se fait catholique avec ses six filles et un fils, et peut-être son gendre. Toute cette famille sera baptisée sous condition et admise à la sainte communion. Je suis allé les voir la semaine dernière. Elles m'accueillirent avec beaucoup de bonté et me témoignèrent le plus grand désir de devenir bonnes catholiques. Il y a déjà long-temps que deux de ses demoiselles viennent à confesse. Une d'elles me disoit hier : Je voudrois bien que vous me fissiez faire ma première communion dans peu de jours; mais j'ai peur de n'en être pas digne. Un adulte que nous avons baptisé la semaine dernière sera, je l'espère, un fervent chrétien; il est âgé d'environ vingt-cinq ans; pendant six mois au moins il venoit d'assez loin, presque tous les jeudis et dimanches, et souvent les samedis, pour recevoir des instructions; il se mêloit parmi les petits enfans pour apprendre son catéchisme. Deux pères de famille, protestans, ou *plutôt rien* (leurs femmes sont catholiques), m'ont permis de baptiser, instruire et marier leurs esclaves, qui sont probablement au nombre de quarante. Plusieurs autres personnes témoignent le désir d'entrer dans le sein de l'Église, et malheureusement nous ne pouvons pas trouver un instant pour les visiter. Mgr. avoit amené

avec lui un prêtre de notre congrégation, qui devoit courir un peu de côté et d'autre, et il est tombé malade de suite; le climat ne lui convient pas, il va redescendre. Nous voilà toujours dans l'impossibilité de rien entreprendre. Un ministre méthodiste voulut profiter de l'absence de Monseigneur pour entrer en controverse; il ne s'attaqua cependant qu'à un habitant de notre congrégation, mais les lettres nous furent communiquées; un de nos théologiens, jeune homme américain, novice de la congrégation, plein de zèle et de science, commença un cours public de controverse; il a déjà prêché plusieurs fois avec succès; protestans, incrédules, ministres méthodistes, etc., tous s'y rendent assidûment, l'écoutent avec plaisir, et, ce qui est mieux, n'osent rien répliquer. De tous côtés l'on parle de ces instructions, nous espérons qu'elles ne seront pas sans fruit. Un méthodiste, après avoir entendu un sermon sur l'unité, s'écria en sortant, qu'il vouloit se faire catholique; c'est un très-honnête homme, voilà long-temps qu'il vient tous les dimanches à la messe. Vingt-cinq ou trente familles, de la même parenté, sont venues dernièrement se fixer sur les terres des Barrens; ils ne connoissoient pas la religion catholique avant de venir ici, ou du moins ils n'avoient que des préjugés. Ils viennent presque tous les dimanches à l'église; j'ai déjà prêté quelques livres à un d'entr'eux, qui les fait circuler dans toute la parenté; ils ne semblent pas être fort éloignés de la religion catholique, et disent qu'ils ne peuvent rien répliquer aux preuves sur lesquelles elle est établie. Le patriarche, cependant, ou le vieux grand-père de ces familles, est un peu entêté avec sa Bible, il veut absolument qu'elle soit la seule règle de foi.

» Un miracle, arrivé le 10 mars 1824 à Washington,

a fait beaucoup de bruit dans tous les États-Unis. La sœur du maire de cette capitale, M.me Matingley, femme d'une famille distinguée, et surtout d'une grande piété, étoit malade depuis 1817; plusieurs médecins déclarèrent que sa maladie étoit incurable, et se contentoient de lui donner quelques palliatifs. Suivant le conseil du prince de Hohenlohe, elle fit une neuvaine au sacré Cœur de Jésus. Le neuvième jour elle se trouvoit si mal, qu'on croyoit à chaque instant qu'elle alloit expirer. M. Larigaudelle-Dubuisson, prêtre français, lui donna le saint Viatique, et la voilà tout à coup parfaitement rétablie. Mon Dieu! s'écrie-t-elle, qu'avez-vous fait? Après quelques actions de grâces elle se lève, déjeune de bon appétit, et reçoit la visite de plusieurs personnes attirées par le bruit d'un fait si surprenant. Des centaines de personnes la visitèrent; les membres du congrès, qui (comme le remarque le journaliste protestant) n'étoient point bigots, s'assurèrent de leurs propres yeux de ce fait. Ce miracle a été consigné dans tous les papiers publics; nous l'avons lu dans la gazette de Washington, et dans une brochure que cette dame a fait imprimer, où elle donne un ample détail de sa situation, de la manière dont elle fut guérie, et où se trouve une lettre de MM. Dubuisson, Mathieu et Kolman, jésuites, prêtres de la ville, et de plusieurs médecins et autres témoins. Le tout a été attesté sous serment, devant le juge-de-paix, et, enfin, porte de telles marques d'authenticité, que nos Américains qui ne veulent pas croire aux miracles, sont obligés d'admettre celui-ci. La gazette de Washington ajoute que la ville est, à l'occasion de ce fait, dans une émotion semblable à celle qui eut lieu à Jérusalem à l'arrivée des Mages. Il semble, Monsieur, que Dieu a des vues de miséri-

corde sur ces pauvres peuples d'Amérique. Faites, s'il vous plaît, faites monter vos prières au ciel pour nous obtenir quelques bons ouvriers remplis de l'esprit de Dieu. Mgr. Rosati m'annonce qu'il vous a écrit pour vous intéresser à son pauvre sort, et il me recommande encore d'insister sur sa demande. Son besoin est bien grand ; s'il y avoit six ou huit prêtres au séminaire, ce ne seroit point assez pour remplir ses vues, et sans doute beaucoup d'ames se sauveroient.. Toutes les fois que je sors pour aller visiter quelques malades, j'entends parler de quelques protestans, ou autres, qui témoignent le désir de voir des prêtres catholiques. Deux capitaines sauvages, de la nation des Delawares, passèrent ici il y a trois semaines, avec quelques familles de la même nation ; ils campèrent près du séminaire *pour visiter leurs bons amis de la grande maison, les robes noires.* Ils se présentèrent tous ici, dans leur plus beau costume, un jour de dimanche. Après un petit dîner qu'on leur servit, ils voulurent assister aux vêpres ; le chant et le petit sermon leur firent plaisir ; pour empêcher le bruit, ils firent rester tous leurs enfans à la porte. Le premier capitaine, qui parloit assez bien anglais, nous dit qu'ils se rassembloient aussi deux fois chaque année, en automne, pour demander une bonne chasse, et au printemps, pour demander du bon maïs. Nous leur donnâmes quelques petites images, et le lendemain le premier capitaine, ayant tué un cerf, nous en envoya un gros quartier pour nous témoigner sa reconnoissance. L'explication qu'on leur donna de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ les toucha beaucoup ; il arriva même, à cette occasion, un trait assez curieux : nos religieuses donnèrent un crucifix à une sauvage ; un Américain passa par hasard dans leur camp, ils s'assem-

blèrent autour de lui et lui reprochèrent le déicide dont ses compatriotes s'étoient rendus coupables. En vain voulut-il justifier sa nation, il ne put jamais les dissuader. Un de nos séminaristes arriva au camp au fort de la contestation. Est-il vrai, lui dirent-ils, que les Américains ne sont point les auteurs de la mort du Grand Esprit : non, leur dit-il ; ce seroient donc les Français, répliquèrent les Indiens? Il leur parla de la nation juive, et ils laissèrent partir l'Américain. Le premier capitaine avoit un fils, âgé de douze ans, d'un excellent caractère, d'une physionomie intéressante, qui vouloit rester ici ; nous ne le retînmes point à cause de l'absence de Monseigneur, mais il reviendra. Le père, qui est puissant dans la nation, a promis de prendre soin de la robe noire qu'on leur enverra. Mgr. Rosati a un grand désir de faire quelque chose pour ces pauvres peuples. Mais, hélas! sans missionnaire, tout se bornera à des désirs : *Quomodo prædicabunt nisi mittantur ?* mais, *quomodo mittentur nisi adsint qui mittantur ?* Les jésuites de Florissant pensent sérieusement à ces missions ; ils ont déjà cinq petits sauvages. Leurs novices commencent à parler un peu leur langage barbare. Le gouvernement est toujours disposé à aider les prêtres catholiques dans la grande entreprise de la civilisation des pauvres Indiens. Le général Clark sollicitoit vivement, il y a quelques jours, Mgr. Rosati de faire entreprendre promptement l'établissement que notre congrégation doit former à la prairie du Chien.

» Je ne sais, Monsieur, quand je finirai cette lettre ; voilà bien long-temps qu'elle est commencée. Le 2 juillet notre mission a fait une grande perte : un prêtre, jésuite, âgé de trente ans, plein de force, de talens et de vertus, est mort au retour d'une mission. Cette

perte va peut-être encore reculer la conversion des sauvages. Le 12 du mois d'août, le bon Dieu nous a enlevé un très-saint prêtre, un grand missionnaire, M. Nérinkx, venu de Flandre; il étoit le second missionnaire qui pénétra dans le Kentucki, il y a à peu près vingt-deux ans. Les travaux qu'il a soutenus pour la propagation de la Foi sont incroyables. Il a fait bâtir au moins douze églises, fondé cinq monastères; et, au moment où la mort l'a enlevé, il s'occupoit d'un établissement d'hommes. Les fruits de son zèle subsisteront long-temps après lui; il étoit très-strict dans tous ses devoirs; si exact dans toutes ses pratiques de piété, que rien ne pouvoit les lui faire omettre. Il a traversé cinq fois l'Océan, parcouru presque tous les établissemens; et, malgré tant de voyages, il étoit toujours uni à son Dieu. Que de nuits il a passées dans les bois! Ordinairement il portoit, avec un peu de pain pour lui, quelque nourriture pour son cheval, et ne s'arrêtoit qu'après des courses de trente lieues. Alors, s'il trouvoit une maison, il y demandoit un logement; étoit-il au milieu des bois, c'étoit indifférent pour lui: catholiques, protestans, francs-maçons, tous l'estimoient et l'aimoient. Il vint au milieu de juillet visiter nos religieuses; oh! que j'aimois à être avec lui! Il me prescrivoit toutes sortes de petites pratiques pour l'avancement des ames, me communiquoit tout ce que son expérience lui avoit fait découvrir d'avantageux pour la conversion des hérétiques, et surtout me parloit souvent de la Sainte Vierge. Il nous quitta pour aller à Saint-Louis chercher de petites sauvages, qui vont venir au nombre de douze aux Barrens, chez les religieuses. (Ces bonnes religieuses vont apprendre la langue de ces pauvres peuples, et iront fonder des com-

munautés parmi eux dès que les missionnaires y pénétreront.) A son retour de Saint-Louis, il s'arrêta parmi des catholiques abandonnés depuis long-temps, à raison de la disette de prêtres. Il fit une souscription pour fonder une église dans ce poste, et leur promit d'engager Mgr. Rosati à leur envoyer un prêtre de temps en temps. Ce fut là sa dernière bonne œuvre ; il tomba malade en cet endroit, et se fit transporter à Sainte-Geneviève, pour avoir la consolation de mourir entre les bras d'un prêtre. Sa sainte vie fut couronnée par une mort précieuse. Nos Barrens ont le bonheur de posséder son corps. Il est enterré dans le cimetière de nos religieuses ; nous le regrettons beaucoup. Mgr. Flaget sera bien sensible à la perte qu'il a faite.

» L'on me recommande de vous faire une demande ; comme tout est pour la plus grande gloire de Dieu, je demanderai avec confiance, sans crainte de vous importuner. Nous ne pouvons assez admirer le bien que nos religieuses ont fait depuis un an qu'elles sont ici. Déjà elles ont reçu neuf novices ; vingt-six filles, préparées par leurs soins, ont fait leur première communion avec une piété, une connoissance et une ferveur qui m'attendrirent beaucoup. Leur maison est ouverte à toutes les veuves qui veulent finir leur vie dans la retraite, à toutes les orphelines, à toutes les personnes qui, à raison de leur éloignement de l'église, ne peuvent pas avoir le moyen de faire leur première communion, et à toutes les personnes qui veulent apprendre à lire et à écrire. Nous trouvons maintenant dans les personnes du sexe, qui ont vécu chez elles, une modestie admirable. Nos évêques veulent établir ces religieuses dans d'autres postes : déjà on leur a préparé une maison dans la Basse-Louisiane. La connoissance de la langue française

est nécessaire dans les nouveaux établissemens ; il n'y a aucune de ces religieuses qui connoisse cette langue. Monseigneur Rosati vous prie de leur procurer quelques filles qui auroient le saint désir de se consacrer au salut des pauvres ames américaines. Elles seront destinées à l'enseignement ; on voudroit par conséquent qu'elles eussent une bonne connoissance de leur langue, une petite idée de l'arithmétique, et un peu d'adresse dans les ouvrages manuels. Ces religieuses se nomment *les Amantes de Marie au pied de la croix*. Tous les quarts d'heure, dans quelque lieu qu'elles soient, elles répètent ces mots : Jésus souffrant ! Marie compatissante ! La fin de leur institut est d'honorer les souffrances de Jésus-Christ et de Marie, et d'aider les missionnaires ; leurs règles sont assez austères, et elles les observent avec ferveur. Je vais tous les jours dire la messe dans leur chapelle ; j'entends quelquefois leurs confessions ; enfin, souvent j'ai eu besoin de leur parler, et je n'ai pas pu encore entendre un mot qui ne fût absolument nécessaire ; elles observent presqu'un silence continuel. En été, elles vont toujours nu-pieds ; en hiver, elles peuvent porter des souliers et s'approcher du feu ; leur lit est une paillasse. Elles fabriquent elles-mêmes leurs habits, qui sont d'une étoffe très-grossière en hiver, un peu plus fine en été, mais cependant très-épaisse pour un pays où les chaleurs sont excessives. Elles observent peu de jeûnes outre ceux qui sont prescrits par l'Eglise, mais leur table est servie très-frugalement. Il sera peut-être bon que vous observiez aux filles que vous enverrez, que la nourriture la plus commune est le lard : avec le temps on s'accoutume bien à ce régime. Elles ont une sainte supérieure ; voilà cinq ans qu'elle est toujours malade. Pendant

l'absence de Monseigneur, on l'a crue plusieurs fois à l'article de la mort. J'ai eu le bonheur de la voir et de l'assister dans ces momens si redoutables aux mondains. Oh! quel touchant spectacle! le sourire étoit sur ses lèvres; elle baisoit amoureusement la croix de son Sauveur, et jouissoit d'un calme parfait. Lui demandoit-on si elle avoit besoin de quelque chose : des prières, une sainte mort, me disoit-elle, voilà tout ce que je désire. Je crois que ce qui coûtera le plus aux filles françaises, sera la chaleur, le froid et le régime de nourriture; du reste, ces petites difficultés ne sont pas insurmontables. Veuillez, Monsieur, vous occuper de cette bonne œuvre; aussitôt que vous aurez trouvé une vocation ferme, daignez les faire partir. Il seroit bien à propos qu'elles fissent une petite provision de livres de piété et d'instruction, et qu'elles engageassent des ames pieuses à leur procurer des ornemens pour une chapelle.

» Monseigneur Rosati m'a accordé une faveur bien précieuse. Tous les jours de congé, et les dimanches après la grand'messe, je peux aller visiter les protestans. Il m'a donné pour compagnon le séminariste dont je vous ai parlé au commencement de ma lettre : nous avons déjà fait plusieurs sorties. Oh! Monsieur, que de besoins! Vous seriez touché de voir tant de pauvres familles qui n'ont pas la moindre idée de ce qui est nécessaire de nécessité de moyen. Quelques-uns nous ont dit : Nous savons qu'il doit y avoir quelque chose de bien et quelque chose de mal, mais rien de plus. Plusieurs, en voyant la croix que je porte avec moi, me demandent ce qu'elle signifie; tous nous écoutent avec plaisir et semblent très-satisfaits. Hier nous allâmes à dix-huit milles d'ici; je célébrai la sainte messe;

nous prêchâmes. Oh ! quel plaisir pour ces pauvres gens ! ils étoient plus de cent vingt personnes. Parmi ce nombre, il n'y en avoit peut-être pas trente qui eussent vu un prêtre catholique : la messe leur plut beaucoup. Après le saint sacrifice il fallut leur donner une explication de toutes les cérémonies ; leur dire le nom, la signification des ornemens ; leur parler de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les femmes vouloient avoir des chapelets et des images pour emporter chez elles ; mais nous n'en avions pas. Ils nous invitèrent à y retourner bientôt. La prochaine fois il y aura peut-être deux ou trois cents personnes. Dans un grand nombre d'endroits on pouvoit réunir des quatre ou cinq cents personnes qui n'ont jamais vu ni entendu parler des prêtres catholiques. Monseigneur m'a dit qu'il m'enverroit, pendant ces vacances, faire une grande mission. Nous devons aller à cent trente milles d'ici ; sur la route nous trouverons beaucoup d'établissemens considérables ; mais il y a toujours quelques embarras et quelques obstacles ; comme nous ne restons qu'une journée parmi ces pauvres gens, et que nous y allons si rarement, il est difficile de les instruire. Nous avions quelques livres anglais, et déjà ils sont tous prêtés ; on ne trouve pas ici des livres à acheter, et comme ils se vendent cher, plusieurs ne peuvent s'en procurer. Nous avons formé la résolution de faire une compilation des preuves les plus sensibles de notre doctrine, auxquelles nous ajouterons une espèce de catéchisme. Seroit-il possible de le faire imprimer en France? Veuillez, je vous prie, en parler à ces Messieurs qui s'intéressent à la propagation de la Foi ; il me semble que ce seroit une bien bonne œuvre.

» Excusez, Monsieur, la longueur de ma lettre ; je

crois que je ne pourrai plus écrire de plusieurs mois. J'ai bien besoin du secours de vos prières pour obtenir l'esprit sacerdotal et les vertus d'un missionnaire ; priez aussi pour nos pauvres sauvages ; envoyez-leur quelques ouvriers animés de l'esprit du Seigneur. Veuillez, s'il vous plaît, présenter mes respects à messieurs Gardette, Duplay, de la Rochette, Denavit et Roux.

» Agréez, Monsieur, l'assurance du profond respect de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Odin, *prêtre de la Congrég. de la mission.* »

La troisième lettre de M. Odin contient la relation d'une course apostolique qu'il a faite chez les Indiens de la Haute-Louisiane ; il a traversé dans sa route plusieurs villages habités par les descendans des Européens qui vinrent s'établir dans les forêts du Missouri : ces pauvres gens, privés depuis un demi-siècle de tout secours religieux, sont devenus presque aussi sauvages que les Indiens eux-mêmes.

Lettre de M. Odin à M. Cholleton.

« Monsieur,

» Connoissant l'intérêt que vous prenez à tout ce qui regarde la gloire de Dieu et nos missions d'Amérique, je m'empresse de vous donner une petite relation d'une sortie que je viens de faire avec M. Timon, ce jeune théologien dont je vous ai parlé dans mes autres lettres. Le 8 septembre, après avoir offert le saint sacrifice de la Messe pour nous mettre sous la protection de celle dont on célébroit la fête, nous partîmes pour aller visiter les catholiques dispersés dans le territoire des

Arkansas. D'abord nous dirigeâmes notre marche vers Apple-Créek, pays habité par un grand nombre d'hérétiques et d'infidèles, où nous avons ouvert une petite mission depuis quelque temps; j'eus la consolation d'y baptiser l'enfant d'un Episcopalien. De là nous nous rendîmes à Jackson, où se trouvent beaucoup de familles catholiques, entièrement privées des secours de la religion; et après trois jours de marche nous arrivâmes à la Nouvelle-Madrid. Notre séjour y fut court, malgré les grands besoins et les vives sollicitations des habitans, qui n'ont pas eu un prêtre en résidence parmi eux depuis près de vingt-cinq ans. De la Nouvelle-Madrid nous revînmes à la Grande-Prairie, village composé de près de soixante familles américaines; là, accompagnés d'un guide, nous entreprîmes de traverser un marais qui a au moins treize milles de largeur, pour nous rendre à la Prairie-de-l'Ouest, pays encore habité par des Américains. Nous eûmes alors le bonheur de faire un petit apprentissage de l'apostolat, et nous goûtâmes un peu de ces délices que les bons missionnaires recherchent et reçoivent avec tant d'empressement; malheureusement, je ne les reçus pas avec assez de reconnoissance, et surtout avec assez de joie. Point de chemin ouvert ou tracé; une vaste étendue d'eau s'offrant presque continuellement à notre vue; partout un bourbier profond et tenace; des arbres si rapprochés, que souvent nous pouvions à peine pénétrer à travers; les racines, d'un côté, faisant trébucher nos chevaux presque à chaque pas; leurs branches, de l'autre côté, abattant les chapeaux à chaque instant: voilà la route qu'il nous fallut suivre. Nos chevaux, quelquefois, enfonçoient si profond, qu'il falloit mettre pied à terre pour leur donner la facilité de se relever; d'autres fois, en trébuchant ils s'abattoient,

et nous faisoient goûter un peu du plaisir de fouler la boue aux pieds. Ici c'étoit un bayoux qu'il nous falloit pénétrer sans en connoître la profondeur; ailleurs, une rivière qu'il falloit traverser à la nage. Dans ce désert rien ne s'offroit à la vue, si ce n'est l'ours qui fuyoit quelquefois devant nous, ou les débris des tentes où avoit campé le pauvre sauvage. La nuit nous surprit dans ce triste marais; la Providence cependant nous ménagea un petit emplacement assez sec pour goûter quelque repos, et les débris de la tente d'un Indien nous servirent à allumer un grand feu. Le grand appétit que nous avoit procuré cette marche longue et pénible nous auroit fait accepter avec plaisir un petit souper, mais nous étions sans provisions; nous dormîmes tranquillement. J'avois la vaine prétention de croire que c'étoit un trajet un peu difficile; en France peut-être le regarderoit-on comme tel; cependant ce n'est *absolument* rien. Les habitans du pays s'y enfoncent tous les jours, dans le seul espoir de tuer un ours ou un chevreuil. Le lendemain, après quelques heures de marche, nous arrivâmes à la Prairie-de-l'Ouest; nous passâmes ensuite par Greenville, petit village situé sur la rivière de Saint-François. De là nous allâmes à la rivière du Current, qui forme la ligne de séparation entre l'état du Missouri et le territoire des Arkansas. Nous prîmes ensuite la route de Davidson-Ville, et à dix-huit milles de cette ville je trouvai cinq familles françaises, dont la plus grande partie n'avoit jamais vu un prêtre. Après avoir passé quelques jours parmi eux, nous nous dirigeâmes vers Baté, ville près de la rivière Blanche, et vers le *Petit-Rocher*, petite ville bâtie sur le bord de la rivière des Arkansas, et siége du gouvernement. Nous fûmes accueillis favorablement par les

catholiques des environs, qui n'avoient encore jamais reçu la visite d'un prêtre. Nous descendîmes ensuite le long de la rivière pour visiter un village de seize familles catholiques, où la messe n'avoit été célébrée que deux fois; enfin, de là nous nous rendîmes au *poste des Arkansas*. Nous avions déjà fait six cents milles (un peu plus de deux cents lieues); rien de plus déplorable et de plus touchant que l'état de la religion dans tous les pays que nous avons parcourus. Notre premier soin, à la Nouvelle-Madrid et partout ailleurs, étoit d'apprendre aux enfans même de douze, quinze et dix-huit ans, à faire le signe de la croix; à peine pouvions-nous en trouver qui eussent la plus légère idée des mystères dont la connoissance est absolument nécessaire pour le salut. Les vieillards eux-mêmes m'ont paru très-ignorans en matière de religion; c'étoit un triomphe pour eux de pouvoir nous dire qu'ils n'avoient point oublié le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Le nom de catholiques leur est cependant très-cher; ils y sont fortement attachés. Vainement les méthodistes cherchent à les entraîner dans leurs opinions, les vieillards ne veulent point les entendre; et si les jeunes personnes fréquentent quelquefois leurs assemblées, c'est plutôt par curiosité que pour embrasser leurs erreurs. La religion catholique, nous disoient-ils souvent, est la meilleure; non, non, nous n'embrasserons jamais la religion américaine; c'est là leur manière de distinguer les hérétiques des catholiques. Ils croient néanmoins que les membres des autres sectes religieuses peuvent se sauver; et quoique, pendant long-temps, ils aient été assez exacts à ne contracter aucune alliance avec les infidèles ou hérétiques, ils commencent maintenant à se marier avec qui que ce soit; ce qui, sans doute, ne manquera

pas de détruire tout vestige de foi parmi ces peuples infortunés. Je ne pouvois entendre sans attendrissement les soupirs de ces pauvres catholiques. Ah ! Monsieur, me répétoient-ils dans tous les lieux où nous passions, que sommes-nous devenus depuis que nous n'avons plus de *pères* parmi nous ! plus de messes, plus de première communion... Nos morts sont enterrés comme des animaux immondes, sans prières, sans cérémonies.... Et nos enfans, comment sont-ils élevés ? comme des barbares ou des sauvages.... Pour nous qui sommes déjà d'un certain âge, nous pourrions absolument nous passer d'un *père*. Nous avons fait la communion blanche, la première communion ; nous avons entendu plusieurs fois la messe. Ensuite, revenant aux jeunes gens, mais nos enfans !... Ah ! ils sont si ignorans !.... à peine pourroient-ils vous réciter une seule prière ; ils ne sauroient pas vous dire ce que l'on entend par le saint sacrifice de la Messe.... Sans doute, si ces catholiques ne reçoivent pas un prompt secours, bientôt il ne restera plus parmi eux aucune trace de religion. Leur indifférence, ou plutôt leur ignorance fait déjà trembler.

» J'ai baptisé un grand nombre de personnes de tout âge, même des mères de famille ; il falloit généralement commencer par leur apprendre à faire le signe de la croix, et ensuite leur donner une petite connoissance de ce qui étoit absolument nécessaire pour recevoir le sacrement de Baptême. Dans les différens endroits que nous avons visités, j'ai appris que beaucoup d'enfans mouroient sans avoir été ondoyés ; et, chose vraiment douloureuse, parmi ceux que l'on ondoie, à peine en trouveroit-on un de bien baptisé. Je m'informai partout de la manière dont on remplissoit une cérémonie si sainte. Une bonne dame, qui me paroissoit très-instruite, me dit qu'elle

qu'elle trempoit ses doigts dans l'eau, faisoit le signe de la croix sur le front de l'enfant, et lui disoit ensuite : Enfant, je te baptise, etc. Un vieillard, chargé du même soin dans un autre lieu, me dit gravement qu'avant de commencer une action si sainte, il se mettoit à genoux, récitoit le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, faisoit ensuite le signe de la croix sur le front de l'enfant, lui versoit de l'eau sur la tête et disoit ensuite : Je te baptise. Plusieurs mères ignoroient même si leurs enfans avoient été ondoyés. La célébration du saint sacrifice de la messe étoit une cérémonie toute nouvelle pour la plupart. Oh ! quel spectacle déchirant, Monsieur, de voir ces pauvres catholiques dispersés çà et là, sans assistance, sans moyens de salut, sans instructions, n'ayant pas même la facilité de se procurer des livres pour s'instruire ; d'autant plus que, s'ils avoient des prêtres zélés et patiens pour leur faire connoître les devoirs du christianisme, ils seroient, je le crois, dociles à écouter leur voix. La plupart ne sont que de petits habitans, et les richesses, dans ce pays-ci, sont le plus grand obstacle au salut, au moins parmi les Français. Mais que de difficultés se présentent pour leur procurer les secours de la religion ! d'abord, nous n'avons point de prêtres à leur envoyer d'ailleurs, à l'exception de la Nouvelle-Madrid et du poste des Arkansas, qui pourroient donner une somme à peu près suffisante pour entretenir un prêtre. Tous les autres catholiques sont si dispersés, qu'ils ne peuvent attendre des secours que de quelques missionnaires ambulans. Deux, trois, six ou huit familles ensemble, voilà les villages les plus considérables ; tous les autres sont souvent à une distance prodigieuse les uns des autres.

» Que vous dirai-je, Monsieur, de tant d'Américains,

ou infidèles ou hérétiques, que nous avons trouvés sur notre route? Oh! leur situation paroît encore plus déplorable que celle des catholiques; nous avons eu presque plus de communication avec eux qu'avec les autres. M. Timon s'étoit fait une règle de nous annoncer partout pour prêtres catholiques; ce nom seul excitoit leur curiosité, partout on nous accueilloit favorablement et avec joie. C'étoit sans cesse des invitations à prêcher, des questions sur notre doctrine, etc. Mon compagnon ne laissoit échapper aucune occasion de les instruire, surtout sur les mystères dont la connoissance est absolument nécessaire; pendant que je récitois le saint office il étoit toujours environné d'une troupe d'enfans. Les grandes personnes elles-mêmes venoient se ranger autour de lui, et souvent les entretiens sur la religion catholique se prolongeoient bien avant dans la nuit; on écoutoit avec le plus grand plaisir, et notre sainte doctrine paroissoit à tous la plus raisonnable. On nous conjuroit souvent de prier l'évêque d'envoyer des missionnaires parmi eux. Bien peu de ces hérétiques avoient vu des catholiques; quelques calomnies, qu'ils avoient entendues de la bouche de leurs ministres, formoient toute la connoissance que ces bonnes gens avoient de notre religion. La vue du crucifix étoit un spectacle tout nouveau et vraiment intéressant pour eux: rien ne pouvoit leur faire un plus grand plaisir que le cadeau d'une image de la Sainte Vierge ou de la croix. Ils vouloient même voir jusqu'aux ornemens sacrés; il falloit faire un inventaire de tout ce qui sert au service divin, pour les satisfaire. C'étoit un sujet de joie pour nous, car cela nous fournissoit une occasion favorable pour les instruire. Il nous est arrivé des aventures fort plaisantes et fort curieuses: M. Timon demanda à une

dame presbytérienne, si elle ne connoissoit point de catholiques dans son voisinage. Non, Monsieur, répondit-elle ; ah! je n'aime pas ces catholiques, ajouta-t-elle aussitôt... J'en suis vraiment fâché, répliqua M. Timon ; pourroit-on connoître le motif de votre peu d'affection pour eux ?... Ils sont idolâtres... Il est malheureux que l'on vous ait donné une telle impression ; il y a dans le monde près de cent trente millions de catholiques, et parmi eux un nombre prodigieux d'hommes très-éclairés et très-sages ; pouvez-vous croire qu'ils seroient si insensés que d'adorer l'ouvrage de leurs mains ? Il sembleroit raisonnable, dit la dame, qu'ils ne le fissent pas. Il lui montra le crucifix, lui expliqua le but de nos images, etc. Cette dame, tout étonnée, lui demande avec vivacité : est-ce là la manière dont Jésus-Christ a souffert? O bon Dieu! qu'il doit avoir souffert!... Alors, appelant tous ses enfans : Venez, mes amis, dit-elle, venez voir combien le bon Dieu a souffert pour nous ! Dès ce moment elle se sentit réconciliée avec le nom catholique. Une autre dame, après avoir considéré nos croix avec attention, et s'en être fait expliquer le sens, s'écria : Oh ! si M., qui est si méchant, voyoit ceci, il ne pourroit pas supporter, sans doute, ce spectacle, et continuer à vivre comme il fait. Ces petits traits peuvent vous faire comprendre quelle est l'ignorance de ces infortunés ; à peine avons-nous trouvé parmi eux un enfant qui sût nous dire qui l'avoit mis sur cette terre. Cependant tous ces Américains raisonnent très-bien et ont tous quelques connoissances ; on ne peut attribuer leur ignorance en fait de religion, qu'au peu de moyens qu'ils ont pour s'instruire. Ils ont, il est vrai, des ministres parmi eux ; mais ils sont eux-mêmes aussi, ou plus ignorans que ceux qu'ils cherchent à éclairer.

C'est là la réflexion que nous fit un presbytérien. Je m'étonne beaucoup, me dit un Américain, catholique très-distingué, qui n'avoit pas vu un prêtre depuis grand nombre d'années; je m'étonne beaucoup de voir que les ministres de la seule véritable religion ne cherchent point à faire des prosélytes, pendant que des hommes qui n'ont d'autre science que celle de conduire une charrue s'érigent en prédicateurs, pénètrent dans tous les coins, et font partout des partisans parmi les hommes qui, sachant qu'il est bon d'avoir une religion, et ne connoissant rien de mieux que ce qu'on leur prêche, se disent aussitôt être de leur parti. Un hérétique nous racontoit qu'un méthodiste se fit prédicateur avant même de savoir lire. Il se faisoit un sujet de gloire de son ignorance, la donnoit comme une marque de la sainteté de sa vocation, s'appliquant les paroles de saint Paul : *Infirma mundi.* Il faisoit toujours foule; mais maintenant, ajouta ce catholique, il commence un peu à lire, et voilà qu'on ne l'écoute plus avec autant d'intérêt. Si sans la foi on ne peut pas plaire à Dieu, je ne sais pas, Monsieur, ce que deviendront nos frères errans. Bien peu ont la certitude de la foi; toute leur religion consiste à dire : nous sommes baptistes, méthodistes, etc. Un ministre lui-même, avec qui nous eûmes, il n'y a pas long-temps, une longue conférence, se voyant toujours pressé sur les saintes Écritures, nous avoua, à la fin, qu'il ne croyoit l'Évangile qu'autant qu'il ne contredisoit point les nobles facultés intellectuelles que Dieu lui avoit données. Plusieurs pères de famille vouloient que je baptisasse leurs enfans. Je ne doute pas qu'un bon prêtre, qui se consacreroit à défricher cette petite portion de la vigne du Seigneur, ne vît bientôt ses travaux amplement récompensés.

»Je vais un peu abréger sur le compte des Américains, pour vous parler des bons sauvages. Nous avons vu souvent, sur notre route, les tentes où les pauvres Indiens prenoient quelque repos dans leurs courses; nous avons traversé plusieurs villages d'où l'ambition américaine les avoit chassés, et plusieurs pays dont elle les a dépossédés. Les nouveaux maîtres de leurs champs nous ont rapporté des faits vraiment intéressans; surtout près de la rivière Castor, l'on nous dit que les Chaunys et les Delawares, qui habitoient là il y a deux ans, n'enterroient jamais leurs morts sans planter la croix sur leur tombe. Lorsqu'au printemps et en automne ils se mettent en prières pour demander une bonne chasse et une abondante récolte de maïs, le vieillard qui parle au grand Esprit et qui harangue, tient toujours la croix à la main. On voit aisément que cet usage leur vient des missionnaires catholiques. A quinze lieues de là un médecin nous rapporta la même chose. Nous avons vu dans notre voyage des Chaunys, des Delawares, des Chactanys, des Chicachis, etc.; la difficulté des routes et le court espace de temps qui nous étoit assigné ne nous ont pas permis de pénétrer dans les lieux où se trouvoient ces différentes tribus. Nous n'avons pu visiter que les Kappawson-Arkansas, qui demeurent sur le bord de la rivière du même nom, près d'un village français; rien de plus touchant que l'amitié qu'ils nous firent. Un des chefs, vieillard très-respectable, nommé Sarrasin, informé de notre arrivée dans le village, vint de suite nous visiter, accompagné de toute sa famille. Ah! dit-il, en me serrant la main, je mourrai content maintenant que j'ai vu mon père la robe noire de France. Nous eûmes le plaisir de souper avec lui; il nous raconta, par la voix d'un interprète, l'histoire de leur religion et de leur nation. Le

lendemain, qui étoit un dimanche, ils assistèrent en grand nombre au saint sacrifice de la messe. Ce grand chef de la nation me dit en m'abordant : Mon père la robe noire française, mon cœur est tout content quand il te voit. Je leur promis d'aller célébrer les saints mystères dans leur village. Le lundi, aussitôt que le moment assigné fut arrivé, le bon chef Sarrasin nous envoya ses fils, pour nous aider à traverser la rivière ; il vint ensuite, dans son grand costume, nous recevoir à une petite distance de sa cabane, et nous pria de nous asseoir sur sa natte. Des courriers partirent aussitôt pour annoncer notre arrivée au grand chef et à ceux de la nation qui n'étoient pas trop éloignés ; déjà il avoit eu soin de faire préparer pour la célébration du saint sacrifice. Nous dressâmes un petit autel champêtre qui ne sembla point leur déplaire ; les chefs se rangèrent autour, et nous leur donnâmes une petite explication de ce grand mystère, surtout je leur promis de les recommander au grand Esprit. Oh ! que de sentimens doux, tristes et déchirans m'agitèrent successivement pendant la célébration du saint sacrifice ! Je ne pouvois pas voir sans attendrissement tous ces bons sauvages, rangés autour de moi, prêtant la plus vive attention, et ignorant en même temps que la précieuse Victime qui étoit offerte alors, s'étoit immolée pour leur salut sur le mont Calvaire ; lorsqu'ensuite je réfléchissois qu'ils n'auroient vraisemblablement jamais le bonheur de connoître la vraie religion, ah ! cette pensée me déchiroit le cœur. Aussitôt que le servant se mit à genoux, ils s'agenouillèrent eux-mêmes, sans doute pour la première fois. Rien de plus touchant que de les voir dans cette situation. Leurs genoux, découverts et délicats, ne purent pas supporter long-temps la dureté de la terre ; alors,

tantôt ils se mettoient sur un genou, tantôt sur l'autre, ou bien ils s'accroupissoient. Après la célébration du saint sacrifice, je leur offris quelques images qu'ils reçurent avec la plus vive reconnoissance ; la joie se manifestoit extérieurement. Nous fûmes introduits dans les cabanes, même dans l'asile sacré des morts, lieu où il n'est pas donné à tout le monde d'entrer. Ils nous firent voir jusqu'aux chevelures prises sur l'ennemi. Ils ont un corps de traditions très-anciennes, qui forment leur religion. Trois ou quatre vieillards des plus respectables sont chargés de ce dépôt. Ils croient qu'il y eut un temps où toute la terre étoit inondée. Un Dieu, tout habillé en blanc et portant un petit sac de tabac sur ses épaules, les tira de cet abîme, et se mit à leur tête pour aller découvrir la terre. Tout alors étoit encore couvert de ténèbres ; un castor plongea et leur apporta un peu de terre, pour leur montrer que bientôt ils trouveroient un lieu de repos ; quelques temps après ils virent paroître un aigle blanc, avec une branche verte à son bec. Le Dieu blanc les quitta alors, après leur avoir donné différens avis. Le pays qu'ils découvrirent étoit extrêmement froid et très au nord. Ils se sont toujours avancés du côté du sud, disent-ils, et ont eu à combattre un grand nombre de nations, avant de pouvoir se fixer sur la rivière des Arkansas. Outre le Maître de la vie, c'est-à-dire le grand Esprit, qu'ils adorent comme le premier et le plus grand des dieux, ils ont encore plusieurs divinités inférieures ; surtout leur vénération pour l'aigle blanc est si grande, que si, au moment de partir pour la guerre ou pour la chasse, ils l'aperçoivent voltiger autour d'eux, tous leurs projets sont renversés, ils s'arrêtent subitement. Ils semblent aussi avoir une idée d'un temps où les hommes commencèrent à parler di-

verses langues. Dès que le maïs et les melons sont mûrs, ils en offrent les premiers au Maître de la vie. Les enfans eux-mêmes mourroient de faim, plutôt que de toucher aux nouveaux fruits avant cette offrande ; elle se fait avec des circonstances frappantes et qui prouvent qu'ils ont quelque communication avec les démons. Ils coupent le maïs, les melons, etc. en petits morceaux, sur une natte, en présence des vieillards de la nation, qui seuls peuvent assister à cette cérémonie. Un chien est ensuite apporté et coupé en petites tranches, on n'ôte même pas la peau, ni les os ; on mêle le tout ensemble. Les vieillards font quelques cérémonies, se mettent à danser, et aussitôt quelques jeunes filles, poussées par un esprit de vertige ou plutôt diabolique, se précipitent dans l'appartement, se jettent sur l'offrande et font disparoître le tout en un instant. Alors les vieillards les saisissent et les plongent dans la rivière des Arkansas, où elles recouvrent subitement leur première tranquillité. Ils admettent une autre vie ; selon eux la chair meurt, mais l'esprit ne périt point : l'ame du bon sauvage passe dans un pays où les cerfs et les ours sont abondans, gras et faciles à tuer ; celle des mauvais Arkansas est envoyée dans une terre où le gibier est peu commun, maigre et d'un difficile accès. Ils pensent que l'ame suit toujours le soleil, et pour cela ils enterrent leurs morts la tête tournée vers le soleil. Pendant un an ils portent de la nourriture à leurs défunts, et pendant quatre nuits après leur mort, ils allument un feu auprès de leur tête. Il seroit trop long de vous rapporter tout ce que nous avons appris de ces bons Indiens ; ils veulent absolument avoir une *robe noire*, pour apprendre la prière, l'agriculture, et pour se civiliser ; ils m'ont recommandé de dire cela au père

des robes noires ; ils en prendront soin, et il ne mourra pas de faim dans sa cabane. Le bon chef Sarrasin, qui comprend et parle quelques mots français, vint me communiquer ses peines. Quoique tu sois bien jeune, tu es mon père, me dit-il ; mon frère le Français, ajouta-t-il, venir ici, et nous Arkansas, lui donner des terres. Le Français a été bon pour l'Arkansas, il l'a élevé, l'a nourri et ne l'a jamais maltraité ; le Français et l'Arkansas sont toujours allés sur deux lignes. Mon frère l'Espagnol est venu, l'Arkansas l'a reçu ; l'Espagnol a été bon pour l'Arkansas, l'a aidé et ils ont tous marché sur deux lignes droites. L'Américain est venu, l'Arkansas l'a reçu et lui a donné tout ce qu'il pouvoit désirer, et l'Américain va toujours en poussant l'Arkansas et en le chassant. En effet, on vient de les forcer d'entrer dans un accommodement avec les États-Unis, qui les prive de toutes leurs terres. D'abord on étoit convenu de leur laisser, sur la rivière des Arkansas, quinze milles de front et soixante de profondeur, mais ce premier traité n'a point été reçu au congrès. Le gouverneur du territoire des Arkansas, à qui nous rendîmes une visite, nous dit que le président ne vouloit point l'adopter, et qu'il lui enjoignoit de leur faire abandonner leurs possessions et de les envoyer sur les bords de la rivière Rouge, parmi les Cadoux. Nous n'avons pas encore appris quel a été le résultat de tout cela. Les sauvages ne se soumettront que difficilement à ce projet ; ils ont déclaré plusieurs fois que puisque les blancs, pour qui ils avoient toujours été bons, les traitoient ainsi, ils pouvoient les égorger, et non point les envoyer parmi des nations ennemies, où une mort certaine les attendoit. Notre départ les affligea ; ils aiment beaucoup les Français, ils sont doux et patiens ; la poligamie ne

se trouve point parmi eux; sans doute ils se convertiroient aisément.

» Nous nous étions proposé de visiter un grand nombre de catholiques le long de la rivière Rouge, du côté du Wouachita, au Bayoux-Saint-Pierre et dans différens postes, en tirant vers les Attacapas; nous devions passer ensuite parmi les sauvages Chirokys; de là nous diriger vers la nation des Osages, et enfin revenir le long du Missouri et par Saint-Louis; mais le mauvais état de nos chevaux, la pénurie d'argent et une violente fièvre dont je fus attaqué renversèrent tous nos projets. Ma maladie fut assez sérieuse pour faire craindre à mon compagnon, qui est à moitié docteur en médecine, de me voir mourir sans l'assistance d'un prêtre. Il falloit au moins douze jours pour aller chez le missionnaire le plus proche du lieu où je me trouvois: la Providence vint à mon secours. Au bout de quelques jours je me vis en état de reprendre la route du séminaire; cependant la fièvre voulut être encore un peu du voyage. Monsieur, que les soins de la Providence ont été admirables envers nous! Les dangers que l'on court dans les longs voyages sont assez grands: quelquefois, dans des pas difficiles, nos chevaux s'abattoient sous nous, nous jetoient par terre ou dans l'eau, et il ne nous est jamais arrivé aucun accident. Quelquefois, dans les déserts affreux qu'il nous a fallu traverser, nous errions à l'aventure, sans chemin, à travers des cannes, des bois épais ou des marais, et nous allions toujours aboutir à un bon point. Surpris par la nuit, loin des habitations, l'horreur des ténèbres n'inspiroit aucun effroi. Ah! je tremble lorsque je compare, d'un côté, des marques si sensibles de la protection de Dieu, et de l'autre, si peu de zèle et d'ardeur à le faire connoître.

» Monseigneur Rosati baptisa, pendant notre absence, deux sauvages chez les jésuites. Il paroît que nous n'aurons pas le bonheur de voir encore ouvrir la mission des pauvres Indiens. Les Jésuites ont perdu un prêtre l'été passé. Leur maison est composée d'un supérieur et de cinq novices qui commencent maintenant l'étude de la théologie. Le porteur de cette lettre est M. Niel, qui desservoit la ville de Saint-Louis; sa santé l'oblige de repasser en France. Monseigneur Rosati a demandé M. Janvier pour le remplacer. Je ne sais pas si monseigneur Dubourg voudra lui permettre de monter; il ne reste plus à Saint-Louis qu'un jeune prêtre français. Je suis seul au séminaire avec l'Evêque; trois autres prêtres attachés à trois paroisses : voilà tout le clergé de la Haute-Louisiane.

» La crainte de devenir ennuyeux par de plus longs détails me fait supprimer ou réserver pour une autre fois quelques autres petits traits qui pourroient intéresser votre piété et votre zèle pour la gloire de Dieu. Je vous prie de présenter mes respects à messieurs Gardette, Perrodin, Portalier, Larochette, Roux et Denavit. Je n'ai pas le temps d'écrire à M. Duplay; veuillez, s'il vous plaît, avoir la bonté de lui dire qu'aussitôt qu'il me sera possible, je lui enverrai quelques nouvelles de nos sauvages.

» Priez, Monsieur, pour nos pauvres peuples d'Amérique. Priez surtout pour moi, et recommandez-moi, s'il vous plaît, à tous mes amis; je ne les oublierai jamais. Daignez agréer les profonds sentimens de respect de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» ODIN, *S. C. M.* »

La lettre de M. Brassac est une relation des exer-

cices de la Semaine-Sainte dans sa paroisse ; elle est adressée à monseigneur Duboug. Les détails édifians qu'elle contient prouvent que les travaux des missionnaires ne sont pas infructueux, et que s'ils ont des peines, ils ont aussi des consolations.

Lettre de M. Brassac à monseigneur l'Evêque de la Nouvelle-Orléans.

Donaldson, 30 avril 1825.

« Monseigneur et bon père,

» Je croirois manquer à mon devoir, si je négligeois plus long-temps de vous informer de la manière dont s'est passée la Semaine-Sainte dans la paroisse dont il a plu à votre Grandeur de me confier le soin ; d'ailleurs, je me crois obligé de rendre ce témoignage public à la piété de la grande majorité de mes paroissiens. Pendant le cours du carême j'avois fait mes missions accoutumées sur les points les plus éloignés de l'église, et déjà un grand nombre de personnes avoient rempli avec édification leur devoir pascal. Le dimanche des Rameaux, après le prône, j'annonçai les heures auxquelles les cérémonies se feroient pendant les jours qui alloient suivre. Dès le mardi une vingtaine de dames et de demoiselles se mirent en devoir de disposer tout pour faire le reposoir, qui fut placé sous la grande porte de l'église, et qui ne le cédoit en rien à beaucoup d'autels de ce genre élevés dans les villes de notre patrie. Quatre colonnes, ornées de branches de chêne, supportoient un grand baldaquin fond blanc, parsemé de fleurs et de verdure. Plus bas descendoit un autre dais, velour cramoisi, orné de franges d'or ;

cinq gradins, de forme ovale, étoient sur l'autel et supportoient une niche très-élégante dans sa simplicité ; c'est là que reposoit le Saint des Saints. L'autel étoit orné de fleurs naturelles et artificielles, et un grand nombre de bougies donnoient à tout le reste un aspect touchant et important tout à la fois. Je passai presque tout le mercredi au confessionnal. Le lendemain j'y étois au point du jour ; à huit heures je donnai la communion et je prêchai sur les dispositions avec lesquelles tout chrétien devoit s'approcher de ce mystère redoutable. A dix heures je commençai l'office ; l'église étoit pleine. La procession se fit avec beaucoup de solennité. Quatre marguilliers, ayant reçu la communion le matin, portoient le dais. J'étois précédé par le chantre, le sacristain, en surplis, et par une vingtaine d'enfans de chœur avec leur soutane rouge : et aussi le soir à quatre heures je prêchai environ une heure sur l'institution du sacrement de l'Eucharistie et la dévotion qu'il exigeoit de nous. A l'entrée de la nuit nous chantâmes le *Stabat*, qui fut suivi du chapelet et d'une amende honorable au Saint-Sacrement. L'église étoit aussi pleine que le matin. Vers dix heures du soir je fis la prière. Toute la nuit, malgré la pluie qui tomboit par torrens, il y eut un concours de peuple considérable jusqu'au grand jour ; les hommes comme les femmes venoient rendre leurs adorations à leur Dieu. Je vis, avec la plus douce satisfaction, presque tous les habitans français de notre petite ville venir faire leur visite, et plusieurs d'entr'eux passer la nuit entière et mêler leur voix au chant des cantiques qui ne cessoient que pour faire place à des prières publiques ou à des lectures pieuses. Vers minuit je me retirai pour me reposer et me préparer pour le lendemain. Avec le jour j'étois au confessionnal. L'office

commença à huit heures. Je prêchai la passion avant de commencer la cérémonie de l'adoration de la croix, et j'eus la consolation de voir tous ceux qui étoient dans l'église (et elle étoit pleine) s'approcher et baiser avec respect le signe de notre rédemption. Après l'office je consentis, d'après les demandes réitérées que j'en avois reçues, de laisser la réserve au monument jusqu'au soir; à trois heures je prêchai les trois heures de l'agonie de notre Sauveur. Les dames chantoient : « Au sang qu'un Dieu va répandre » dans les intervalles des exhortations et méditations que je faisois. Après cela on chanta le *Stabat*, qui fut suivi du chapelet et de la prière du soir. Je rapportai la réserve dans le tabernacle. Je crois pouvoir dire avec raison que pendant tout ce temps le chant, les prières à haute voix ou les lectures ne cessèrent pas en tout pendant deux heures; et je suis convaincu que le cœur le plus endurci n'auroit pas pu voir sans émotion un spectacle aussi touchant et aussi pieux. Plusieurs fois j'ai été obligé de faire sortir plusieurs personnes de l'église, et leur ordonner d'aller prendre quelque chose et se reposer.

» Le samedi matin l'office se fit, mais je n'étois pas capable de faire aucune instruction, désirant me réserver pour le lendemain. Je passai l'après-dînée au confessionnal. Le jour de Pâques, à huit heures, je dis ma première messe, je prêchai et communiai un grand nombre de personnes; à dix heures je chantai la grand'-messe et prêchai sur la résurrection. L'église ne pouvoit pas contenir tout le monde. Après la messe je fis plusieurs baptêmes. J'étois harrassé et j'en ai été rauque pendant plus de quinze jours. La piété de ces bonnes gens me donnoit des forces et soutenoit mon courage.

» Voilà, Monseigneur, le récit exact de tout ce qui s'est passé; la connoissance que vous avez vous-même de la paroisse peut vous faire apprécier la piété qui y règne; ce qui, à mes yeux, en augmente le mérite, surtout pendant cette semaine, c'est la pluie excessive qui est tombée et les mauvais chemins par lesquels les gens venoient de deux et trois lieues.

» Le nombre des pâques a été à peu près comme l'année précédente; cependant je ne dois pas vous laisser ignorer que quatre ou cinq personnes, qui depuis longtemps (une depuis vingt-deux ans) ne s'étoient pas approchées des sacremens, ont reconnu leurs erreurs, les ont déplorées, et ont participé à la pâque sainte, à la grande édification de la paroisse.

» Veuillez, je vous prie, mon bon père, vous souvenir, dans vos prières et saints sacrifices, du troupeau que vous m'avez confié, et prier le Seigneur de me donner toutes les grâces dont j'ai besoin.

» Votre très-respectueux et indigne enfant,

» HERCULE BRASSAC, *missionnaire.* »

Nous n'avons point encore parlé des moyens qu'a pris monseigneur Dubourg pour éclairer les sauvages des lumières de la foi. Pendant son séjour à Washington, dont nous avons parlé, il obtint que les jésuites du Maryland envoyassent dans le Missouri une colonie de leur ordre; il leur donna une maison dans la paroisse de Florissant. Voici en quels termes il exprimoit sa joie et les espérances que lui faisoit concevoir ce nouvel établissement.

Lettre de monseigneur l'Evêque de la Nouvelle-Orléans, du 30 *janvier* 1826, *à son frère, à Bordeaux.*

« Je te remets deux lettres, mon cher ami, qui contribueront à soutenir ton zèle et celui de tes co-associés pour l'œuvre immense et difficile dont il a plu à Dieu de me charger, mais que je n'aurois jamais pu même entamer sans les secours qu'il a daigné me départir pour suppléer à ma totale insuffisance. Ce sont des bénédictions que j'attribue en grande partie aux prières des membres de l'Association ; car quand je me souviens de l'entier dénûment où j'ai trouvé un diocèse, ou plutôt un vaste empire de plus de mille lieues de long, et que je vois aujourd'hui des établissemens déjà formés et qui se consolident sur divers points, qui promettent pour un avenir assez rapproché une continuation de secours de tout genre, soit pour l'exercice du saint ministère dans les diverses missions civilisées et sauvages, je ne peux m'empêcher de m'écrier avec le Roi-Prophète : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* C'est là l'œuvre du Tout-Puissant, et nos yeux ont peine à croire à la merveille. C'est la prière des Justes, c'est leur charité qui a tout fait.

» Ce n'est pas, mon cher ami, que le changement soit encore assez visible pour frapper des yeux inattentifs ; nous n'avons, pour ainsi dire, encore bâti que sous terre. Ce sont des fondemens que nous jetons ; c'est une pépinière encore jeune que nous formons ; il faut du temps pour élever l'édifice et pour donner à nos tendres nourrissons l'accroissement et la force ; mais j'espère que la fabrique n'en sera que plus solide, et que nos plantes,

après

après avoir étendu leurs racines, finiront par ombrager cette terre et l'enrichir de leurs fruits.

» Depuis long-temps j'avois jugé que rien ne pouvoit se faire ici que par le moyen de corps religieux. Des hommes isolés, quel que soit leur zèle, finissent par se lasser de l'inutilité apparente de leurs efforts ; d'ailleurs, un climat dévorant use bientôt leurs forces, affoiblit leur ardeur ; trop souvent ils succombent, ou, dans la crainte de succomber, ils abandonnent le poste. Heureux encore quand ils n'éprouvent pas la vérité de cette parole de l'Esprit-Saint : « Malheur à celui qui est seul ! » et qu'après avoir été un sel plein de vigueur et d'activité, ils ne finissent par s'affadir et n'être plus bons à rien qu'à être foulés aux pieds des passans. Le danger n'est pas le même pour les corps religieux ; l'unité fait la force en tout genre ; et étant productifs de leur nature, ils se renouvellent et se multiplient sans cesse de manière à remplacer avec avantage leurs propres pertes.

» C'est dans ce but que je travaillai dès les commencemens à m'assurer la coopération de la congrégation des prêtres de saint Vincent de Paule, et que je n'ai cessé de faire des instances pour obtenir un établissement de la congrégation de Jésus : la première m'étoit surtout nécessaire pour mon séminaire; la seconde, pour les missions dans le Missouri, et spécialement pour l'œuvre des Indiens. Les dépenses qu'il m'a fallu faire pour ces deux objets ont été très-considérables, mais je suis loin de penser qu'elles aient été mal employées. Tu vois déjà, dans les lettres du Père Van-Zuicken-Borne, le progrès que les Pères de la compagnie ont fait en si peu de temps et avec si peu de moyens. Je n'ai pu les assister aussi généreusement que je l'aurois désiré, ayant encore à payer une partie de l'établissement que je leur ai

donné. Aujourd'hui que cette dette est acquittée, si nos frères d'Europe continuent à nous assister aussi libéralement que cette année, mon intention est d'appliquer un quart, peut-être même un tiers de ce subside à aider ces Pères dans d'aussi utiles travaux. Il leur faudroit aussi quelques sujets de plus; car le champ que je leur ai assigné est immense; mais peu à peu j'espère que tout viendra.

» L'Evêque aura encore un objet de toute importance à remplir, qui demandera de l'appui en hommes et en fonds; c'est l'établissement de la congrégation de saint Vincent dans cette Basse-Louisiane : l'avenir spirituel du pays en dépend. Mais cette congrégation, qui a déjà le séminaire du Missouri, n'a pas encore des sujets disponibles pour fournir à une seconde maison. Prions donc le Maître de la moisson d'envoyer de nouveaux ouvriers à sa vigne.

» Il ne seroit pas surprenant que ces objets et quelques autres de haute importance me déterminassent à aller faire un tour en Europe dans le cours de cette année. J'irai me concerter à cet effet avec mon coadjuteur aussitôt après Pâques. Tant qu'il me reste de la force, elle ne peut être mieux employée qu'à consolider ce qui a été commencé.

» Ton bon frère,

» † L. Guill., *Evêque de la Nouvelle-Orléans.*»

Voici la lettre du Père Van-Zuicken-Borne, dont Monseigneur Dubourg vient de parler.

« Monseigneur,

» Le surintendant des affaires des Indiens m'a engagé à mettre sur le papier mes idées sur la manière en

laquelle on pourroit procéder à la civilisation des Indigènes. Il m'avoit auparavant expliqué les siennes, ainsi que ses bonnes intentions en notre faveur. Il n'y a que deux jours qu'il me fit cette ouverture, et je n'ai pas encore eu le temps de mûrir mon plan. Je vous le communique cependant tel que j'ai pu l'arranger en si peu de temps, espérant que votre Grandeur voudra bien y faire les changemens qu'elle jugera convenables.

» 1.° Notre petit séminaire indien continueroit d'entretenir le nombre actuel de jeunes garçons de huit à douze ans, pendant que les dames du Sacré-Cœur, dans notre voisinage, élèveroient un nombre à peu près égal de jeunes filles, les uns et les autres de la même nation. Il faudroit les prendre en bas âge, au plus de huit à douze ans, afin de les accoutumer plus facilement aux habitudes et aux travaux de la vie civile, et de pouvoir graver plus profondément dans leurs cœurs les principes de la religion.

» 2.° Après cinq ou six ans d'éducation, il seroit bon que chacun des garçons se choisît une compagne parmi les élèves du Sacré-Cœur, avant de s'en retourner dans leur pays.

» 3.° Deux missionnaires, dans deux ou trois ans d'ici, iroient s'établir dans leur nation, s'appliquant à gagner l'estime et la confiance de la tribu, et à persuader peu à peu à un certain nombre de se fixer ensemble sur un espace de terre désigné et accordé par le gouvernement. On leur fourniroit, à cet effet, des instrumens aratoires et autres ustensiles nécessaires à leur nouvel établissement.

» 4.° Aussitôt qu'on seroit ainsi parvenu à former une peuplade séparée, on y enverroit quelques-uns des jeunes couples formés dans nos établissemens, avec un

des deux missionnaires susdits, lequel seroit aussitôt remplacé par un autre, afin qu'il en restât toujours deux avec le gros de la nation, jusqu'à ce qu'elle se fût peu à peu fondue dans la colonie civilisée.

» 5.° Nos missionnaires passeroient alors dans une autre tribu, et procéderoient successivement avec chacune d'elles de la même manière qu'avec la première.

» 6.° Le nombre de missionnaires et les ressources augmentant, on pourroit entreprendre à la fois la civilisation de deux ou plusieurs nations.

» Les dépenses pour l'exécution de ce plan seroient calculées comme il suit :

» Pour l'entretien de seize à vingt-quatre enfans des deux sexes dans les deux établissemens.	9400 f.
» Trois missionnaires, à mille fr. . .	3000
» En tout.	12400

» Les dépenses de constructions sont à part, comme chose qui n'entre pas dans les charges annuelles ; jusqu'à présent, nous et les dames du Sacré-Cœur, nous sommes endettés pour cet objet.

» Je me hâte de vous informer que je viens de recevoir une lettre de notre Père supérieur du Maryland, qui m'annonce qu'il va m'envoyer le révérend Père de Theux avec un frère. J'ai reçu de plus, du révérend Père général, la dispense de quelques mois d'étude de théologie pour l'ordination de deux de nos étudians, que je prierai monseigneur Rosati d'ordonner aussitôt qu'il sera de retour de la Nouvelle-Orléans. Nous serons alors ici quatre prêtres de notre société, quatre étudians (qui pourront être ordonnés au mois prochain) et quatre jeunes coadjuteurs.

» J'ose espérer, Monseigneur, que, voyant nos généreux et constans efforts, vous nous procurerez les secours que vous pourrez ; car c'est une espèce de miracle que nous ayons pu avancer l'œuvre au point où elle est déjà rendue.

» Les Kansas, nation indienne, établie sur la rivière de ce nom, viennent de vendre leurs terres au gouvernement, avec la réserve d'environ vingt-cinq mille arpens situés dans cet état (Missouri), dont le produit doit être employé à l'éducation de leurs enfans. Le fonds sera à la disposition du président des Etats-Unis. Le général C., surintendant des affaires indiennes, m'engage à offrir nos services pour l'éducation des enfans desdits Indiens, dans leur village. Je m'y sens très-incliné, et je vais faire des démarches en conséquence. Votre Grandeur peut, de son côté, faire celles qu'elle jugera à propos. »

La lettre suivante est aussi de Mgr. Dubourg ; elle contient, comme la précédente, l'extrait d'une lettre du P. Van-Zuicken-Borne.

Lettre de monseigneur Dubourg à son frère, à Bordeaux.

Nouvelle-Orléans, 24 février 1826.

« C'est toujours avec le plus vif sentiment de reconnoissance, mon bon Louis, que je reçois des nouvelles de l'établissement des Pères de la société dans le Missouri, et je m'assure que les bonnes ames en France, qui prennent assez d'intérêt aux missions étrangères pour les aider de leur bourse et de leurs prières, liront avec le même plaisir que moi la dernière lettre que j'ai reçue du Père supérieur, et que je t'envoie pour leur être

communiquée. Quelle foi, quelle conscience, quel zèle, et cependant quel abandon, quelle dépendance respirent dans ces lignes tracées avec tant de simplicité! Dieu exauce le plus cher de mes vœux, celui qui depuis mon entrée dans ce diocèse n'a cessé de faire battre mon cœur de mouvemens inexprimables, celui dont l'accomplissement me semble être la seule chose qui m'attache à la vie. Le désert fleurira, la solitude tressaillera de joie et retentira des louanges du vrai Dieu qui appelle ses pauvres enfans, si long-temps abandonnés, à la connoissance de son nom et celle de son divin Fils, le Rédempteur de leurs ames. La voilà cette lumière céleste qui descend sur eux par le ministère de ces hommes apostoliques, dignes enfans des Xavier et des Régis! Que leur mission est belle! qu'elle contraste admirablement avec celle de ces suppôts de l'enfer qui soufflent l'impiété sur les nations éclairées et chrétiennes, pendant que ces envoyés du Ciel se dévouent et font tous les sacrifices pour porter la parole du salut aux pauvres ignorantes tribus de nos frères! Qu'ont-ils à gagner, pour prix de leur dévoûment, rien pour ce monde que des privations et des fatigues qui font frémir la nature! Rien, pas même ce fantôme de gloire qui soutient les ambitieux au milieu de leurs travaux, lesquels travaux sont ignorés comme les noms de ceux qui les ont supportés. Mais ils seront inscrits dans le ciel, et c'est là tout ce qu'ils ambitionnent.

» Quelle ame chrétienne n'admirera et n'enviera même un pareil sort! Nous pouvons nous y associer par nos prières et par le secours de la charité. Fut-il jamais charité plus raisonnable et plus utile! aider les ouvriers évangéliques qui se dévouent corps et ame à faire connoître Dieu à ceux qui sont assis à l'ombre de la mort,

n'est-il pas incomparablement plus parfait que de soulager les nécessités temporelles du prochain! Mais j'aime mieux laisser parler ce bon Père supérieur, dont le langage, dans sa simplicité, va bien plus droit au cœur que toutes mes phrases.

« Monseigneur, m'écrit-il, je me suis fait l'honneur d'aller rendre une visite au séminaire des Barrens, il y a une semaine, la mauvaise saison m'ayant empêché de m'y rendre plus tôt. C'est avec beaucoup de joie que je vous félicite, Monseigneur, d'avoir une telle maison dans votre diocèse. A mon tour, j'ai reçu votre lettre du 9 décembre; et acceptant, avec beaucoup de reconnoissance, votre offre, j'ai tiré sur votre Grandeur, à trois jours de vue, à l'ordre de M. M.***, de Saint-Louis. La bonté que vous ne cessez de me témoigner, Monseigneur, me sera toujours un puissant motif pour me rendre avec plaisir à tout ce que vous pourrez désirer de moi. Quant au collége à établir à Saint-Louis, j'en ai déjà écrit au Père général, il y a plus de dix-huit mois. Il m'avoit donné la permission d'acheter, de mon patrimoine, mille arpens de terre pour l'entretien des nôtres qui y seront envoyés. Je recevrai très-peu, ou peut-être rien, de ce patrimoine. Si j'avois les moyens, je ne désirerois rien davantage que d'avoir un collége à Saint-Louis. Votre Grandeur a très-bien fait d'en écrire au Père supérieur de Georges-Town ; c'est à lui que M.*** doit laisser la décision, ainsi que sur la paroisse que vous m'avez offerte. Quoiqu'il faille un prodige pour que nous ayons un collége à Saint-Louis, tel que notre institut le demande, c'est-à-dire où les externes fréquentent les écoles gratis, et qui par conséquent ait un revenu suffisant, j'ose l'espérer de la bonté divine. Deux prêtres et deux ou trois théologiens de..... sont déterminés à venir nous

joindre ici, s'ils reçoivent une réponse favorable. Je ne sais pas ce qu'on leur répondra de Georges-Town. Nous avons ici quatre jeunes garçons très-bien disposés, que je laisserai étudier, si toutefois je peux trouver les moyens. M. S. est celui de nos scolastiques qui sera ordonné prêtre, je l'espère, cette semaine. J'ai cru que pour le présent, au moins jusqu'à ce que Mgr. Rosati vienne nous voir, ce qui sera l'été prochain, c'est tout ce qu'il nous faut; j'espère que votre Grandeur le trouvera bien.

» Il n'y a rien à obtenir du gouvernement; il y a déjà huit mois que j'ai écrit au secrétaire de la guerre, pour une pension pour l'école des filles indiennes, tenue par les dames du Sacré-Cœur. Il a bien accueilli notre demande, mais il a répondu qu'on avoit déjà disposé de toute la somme allouée par le congrès pour l'œuvre de la civilisation des sauvages, de sorte que pour le moment il ne pouvoit rien accorder. Les garçons, ainsi que les filles sauvages, continuent à se conduire très-bien dans les deux écoles.

» J'ai une autre chose beaucoup plus à cœur, et qui, je suis sûr, fera beaucoup de plaisir à Monseigneur. On peut recevoir ici bien des sujets, et j'ai demandé aux supérieurs la permission d'ouvrir, sur cette forme, un noviciat qui puisse donner dans la suite à votre diocèse une succession d'ouvriers zélés et instruits. J'espère que la divine Providence ne nous abandonnera pas.

» Pour la mission indienne, un poste, à ce qu'il paroît très-important, semble s'offrir. M. Blondeau que vous avez marié, je crois, vient d'obtenir pour lui-même et pour les autres Métis de la nation des Sauks, une terre d'environ quinze milles carrés, entre le Mississipi et la rivière des Monies. Ils vont s'y établir au nombre d'à

peu près trente familles, dont plusieurs sont du Portage et du Kahokias. Ils m'ont fait dire qu'ils seroient bien aises de nous voir parmi eux et d'avoir une église, mais qu'ils sont très-pauvres, et qu'un établissement qui commence entraîne déjà beaucoup d'autres dépenses. Le petit village Sauk n'est qu'à six milles de cet endroit, et le grand, à quinze milles. Je serois au comble de ma joie, si je pouvois élever une église parmi ces sauvages et y établir une mission permanente ; mais d'où nous viendront les moyens ?

» On a commencé, à *Saint-Charles*, de tirer de la pierre pour une nouvelle église, qui doit avoir quatre-vingts pieds de long sur quarante de large, et vingt-cinq de haut.

» Ayant été informé par M. S. de la maladie de M.me votre sœur, nous avons tous offert le saint sacrifice et nos prières pour elle, etc.

» Il n'y a point de commentaire à faire sur ces belles choses ; ainsi je finis en t'embrassant avec la tendresse que tu connois à ton bon frère. »

Signé † L. GUILL., *Ev. N.-O.*

Nous avons tenu la promesse que nous avons faite au commencement de ce cahier, nous avons appuyé notre récit du témoignage de plusieurs missionnaires ; nous donnerons encore une lettre où Mgr. Dubourg lui-même raconte brièvement l'histoire de son administration.

Lettre de monseigneur Dubourg à M. l'abbé Lespinasse.

« M. Guillemin vient de me remettre, mon respectable ami, une lettre de vous, sans date, qui m'est

un nouveau gage d'une amitié à laquelle j'attache toujours un très-grand prix. Vous m'y parlez peu de vous-même : pas un mot de votre situation, ni de votre santé, et cependant vous voulez que je vous entretienne de mes consolations ; en vérité, ce n'est pas m'encourager à vous satisfaire. Je le ferai néanmoins, parce qu'au fond il est généreux à vous de s'oublier pour ne s'occuper que des intérêts de la religion, les seuls, après tout, qui puissent me fixer dans ce charmant pays. Mais que vous dirai-je qui réponde aux idées exagérées que l'on vous a peut-être données? Vous connoissez, mon cher ami, l'esprit du pays ; il faudroit un grand thaumaturge pour y faire en peu d'années une impression sensible : je ne me le suis pas déguisé en acceptant cette terrible charge. Mais convaincu que Dieu a ses élus partout ; que l'ignorance, le défaut de secours, les scandales du sanctuaire, présenteroient de grandes atténuations à la culpabilité de cette pauvre population ; enfin, persuadé que celui qui m'envoyoit cultiver ce champ en friche connoissoit mieux que moi le travail qu'il m'imposoit ; qu'il ne me demanderoit pas des fruits avant que je n'eusse arraché les ronces, et que ma récompense seroit mesurée sur le travail, et non sur le succès, je ne balançai pas à lui consacrer le peu d'années qui me restoit à vivre, n'aspirant qu'à éclaircir une partie de son champ et à le laisser en d'autres mains en situation d'être cultivé avec avantage. Je ne risquois rien à mon marché ; je savois bien qu'on ne me demanderoit pas plus que je ne pouvois faire ; qu'ailleurs, comme ici, on m'en demanderoit autant, et que s'il y avoit moins de consolations présentes à recueillir, j'en serois dédommagé à la fin par le salaire ; d'après cela, il n'y avoit pas beaucoup de mérite à ma

soumission ; c'étoit tout bonnement affaire de calcul. Il ne s'agissoit alors que de prendre les meilleures mesures pour abréger le travail et le rendre plus productif. A la vérité, je pouvois me tromper dans celles que je prendrois, et, pour abréger, courir le risque d'allonger ma besogne. C'est, je crois, ce qui m'est arrivé ; mais la bonne intention justifie l'erreur et couvre les mécomptes. D'ailleurs, des essais de ce genre, lors même que le succès n'est pas complet, ne laissent pas d'assurer certains avantages locaux, indépendamment de l'expérience qu'on en recueille.

» Vous savez, mon respectable ami, comment j'ai débuté ; ne pouvant pénétrer dans ma ville épiscopale sans y compromettre, de prime abord, le caractère et l'autorité sainte dont j'étois révêtu, je jugeai devoir commencer l'attaque par les points de mon diocèse les plus mal défendus ; et de là, comme d'une citadelle où je pourrois recueillir mes forces, gagner le terrain pied à pied, concevant que toute la campagne une fois soumise, la place seroit enfin obligée de se rendre. Saint-Louis et l'immense territoire du Missouri furent donc le premier théâtre de nos travaux. J'y eus à lutter contre des difficultés de tous genres : ignorance profonde et tous les préjugés qu'elle enfante, corruption générale, abandon de tous les principes, pauvreté absolue, au point de n'y pas trouver où reposer ma tête ; et j'avois avec moi cinquante-trois frères d'armes.

» Nous nous retirâmes dans un bois ; nous y élevâmes de nos mains une grande hutte de bois brut pour nous mettre à l'abri. Nous jetâmes les fondemens d'un édifice qui peut servir de dépôt, et que nous eûmes, après quatre ou cinq ans d'efforts, le bonheur de conduire à sa perfection. On y cultiva des champs ; on multiplia

les animaux ; on construisit un moulin. De là j'envoyai mes pionniers de tous les côtés. Ils éclairoient la campagne ; ils parvinrent jusqu'à la grande place ; ils y furent accueillis sans défiance, et ont fini par disposer les esprits à écouter et à recevoir leur chef.

» Ce séminaire une fois établi dans le Missouri, je tournai mon attention sur Saint-Louis. Je réparai le presbytère tombant ; j'y construisis une maison d'école, tenue par mon clergé, et qui contribua à l'entretenir, la paroisse ne donnant absolument rien. Heureux encore que les habitans se cotisassent pour bâtir une église. Nous établîmes dans le voisinage les dames du Sacré-Cœur, dont l'institution fut d'abord brillante ; puis, par suite de la détresse survenue dans le quartier, tomba dans la langueur, mais reprend aujourd'hui un nouvel essor. Ces dames ont un beau local, une jolie maison, église, etc., et n'ont cessé de faire un très-grand bien ; elles ont beaucoup de pauvres filles, et même quelques petites sauvages.

» J'eus le bonheur, quelque temps après, d'établir les jésuites dans le même quartier, sur une jolie habitation que je leur donnai, et où ils sont sept sans compter les frères. Ils ne peuvent que faire par la suite beaucoup de bien ; mais ils sont dénués de tout, excepté des choses que produit leur habitation. J'espère que la Providence viendra à leur secours. Elle n'abandonne jamais ceux qui travaillent pour elle, quoiqu'elle les éprouve quelquefois pour exercer leur confiance et augmenter leur mérite. Le gouvernement entretient chez eux quelques jeunes sauvages.

» Pour assurer un morceau de pain à l'évêque ou au clergé de Saint-Louis, j'achetai une terre en friche près de la ville, qui, faute de bras, ne produit encore rien. Ce

sera peut-être une ressource par la suite, ainsi qu'une dizaine de terrains dans la ville même. Enfin, il y a cinq ans, je descendis pour la première fois à la Nouvelle-Orléans. Je vous écrivis, dans le temps, l'accueil que je reçus ; mais le temps n'étoit pas encore venu de m'y fixer. Je continuai chaque année à faire ce long voyage, lorsqu'en 1823 je me déterminai à fixer mon siége où il devoit être. La Providence venoit de m'en donner les moyens. Les dames ursulines, qui s'y trouvoient désormais comme emprisonnées par les rues dont on avoit coupé en tout sens leur terrain, prirent le parti de se bâtir une maison à deux milles au-dessous de la ville, dans un superbe local, et donnèrent à l'Evêque leur vieux couvent, église, un beau terrain devant et derrière. Ces édifices, à la vérité peut-être habitables, avoient besoin de grandes réparations. C'est pour moi un nouvel embarras; mais il devoit en résulter de trop grands avantages, pour hésiter de m'en charger. Je m'y suis fait une entrée, cuisine, escalier privé, et un appartement décent pour l'Evêque, le grand-vicaire et deux prêtres. Le reste me donne un loyer pour la tenue d'un collége présidé par M. Portier, prêtre, lequel est assisté par trois autres ecclésiastiques. Le collége fleurit pour la partie des externes, qui y sont très-nombreux; mais la localité n'en vaut rien pour des pensionnaires. Il en compte cependant environ trente-six ; les externes sont au nombre de cent trente ou cent quarante. C'est un grand bien pour cette ville que d'accoutumer de bonne heure les hommes à voir de près les bons ecclésiastiques ; de l'estime pour les ministres on passe facilement à celle pour la religion : il n'y avoit pas d'autre marche à suivre pour l'y établir. Mais, je le répète, il faut transférer le pensionnat à la campagne. J'ai l'intention de le placer

à côté de l'église de l'Assomption, dans la Fourche, avec le gros de mon séminaire ; ces deux établissemens étant destinés à se soutenir l'un l'autre. On m'a donné dans ce quartier environ douze cents arpens de terre pour cet objet ; mais ce qui me feroit d'ailleurs lui donner la préférence, c'est l'esprit de religion qui y règne universellement, et me fait croire que la vocation même ecclésiastique ne tardera pas à y germer. Je conserverai toujours un petit noyau de séminaire au Missouri. Ces deux maisons sont gouvernées par la même congrégation de Lazaristes. Par-là je peux espérer qu'à la longue le clergé de ce diocèse se recrutera d'enfans du pays ; ce qui est bien à désirer, car vous savez, mon cher ami, qu'il faut bien de la constance dans un étranger pour se résoudre à y vivre et mourir. Déjà nous comptons un certain nombre d'enfans.

» Il s'élève dans ce moment un bel établissement pour les dames du Sacré-Cœur, à côté de l'église Saint-Michel, pour lequel j'ai vu avec un plaisir sensible l'élan de zèle et de générosité manifesté par les habitans. Leur souscription va de huit à neuf mille francs, et se paie bien. Cette église a aujourd'hui son curé particulier, M. l'abbé de La Croix, à l'influence et à l'infatigable industrie duquel nous serons redevables de cette précieuse fondation. Il est universellement estimé, et fait beaucoup de bien. Le succès cependant est dû aussi en grande partie à la haute réputation que ces dames se sont faite dans une maison qui leur a été donnée par une riche veuve, dans le quartier des Opelousas, et où elles sont en exercice depuis trois ou quatre ans.

» A ces divers secours pour l'éducation, nous nous proposons d'en ajouter un autre pour celle des jeunes filles. J'ai le bonheur de posséder dans le Missouri, à

côté de mon séminaire, une colonie de sœurs, fondée dans le Kentucky, qui vivent du travail de leurs mains et se consacrent en même temps à instruire presque gratuitement les pauvres enfans dans la religion, la lecture, l'écriture et les premières règles de l'arithmétique. Je me propose d'en faire descendre quelques-unes dans la Fourche, où j'ai une maison bientôt prête et un terrain convenable pour les recevoir. C'est l'œuvre de M. Bigeschi, curé de l'Assomption, qui a déjà une dizaine de bonnes filles toutes disposées à se réunir pour cet objet que je considère comme de la plus haute importance.

» Du reste, mon cher ami, il paroît une amélioration sensible dans l'esprit de toutes les paroisses; il en est même où l'on voit beaucoup de piété : mais à côté de cela, que de vices encore! que d'immoralité! Ah! si j'ai quelque consolation, j'ai bien plus de sujets de larmes.

» Priez pour nous, et donnez-nous quelquefois de vos nouvelles. J'espère que vous ne vous plaindrez pas de mon laconisme; ma plume court avec vous, conduite par le sentiment avec lequel je ne cesserai d'être, mon respectable ami, votre dévoué serviteur,

» L. GUILL., *évêque de la Nouvelle Orléans*. »

» M. Sibourd et ma famille, sensibles à votre souvenir, vous assurent de leur tendre réciprocité. »

Depuis que monseigneur Dubourg a quitté la Louisiane, son coadjuteur, monseigneur Rosati, a été nommé administrateur apostolique des diocèses de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans. Cet arrangement subsistera jusqu'à ce que le Saint-Siége ait désigné un évêque pour l'un de ces deux siéges; alors monseigneur Rosati deviendra titulaire de l'autre. Ce numéro étoit déjà sous

presse lorsque nous avons reçu de ce prélat une lettre qui confirme tout ce que nous avons dit de l'administration de monseigneur Dubourg et de la situation actuelle de la Louisiane.

Lettre de monseigneur Rosati, évêque de Tenagre, administrateur apostolique des diocèses de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans, à M. l'abbé Perreau, vicaire-général de monseigneur le Grand-Aumônier.

Nouvelle-Orléans, 7 juin 1827.

« Monsieur,

» Je pense que vous avez reçu ma lettre du 11 mars, par laquelle j'accusois la réception de celle que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le 26 octobre 1826, et qui étoit arrivée ici pendant mon absence. J'étois pressé d'offrir, par votre moyen, mes remercîmens à son Eminence le Grand-Aumônier et au conseil supérieur de l'Association de la propagation de la Foi, et de les assurer que les dix mille francs avoient été employés, conformément à leur intention, à éteindre une partie des dettes de l'évêché de la Nouvelle-Orléans; je n'eus donc pas le temps de vous donner les renseignemens que vous me demandiez de la part de son Eminence. Je profite de quelques instans pour m'acquitter de ce devoir par cette lettre qui vous sera remise par M. de La Croix, un de nos plus zélés missionnaires, qui fait un voyage en Flandre, sa patrie.

» L'évêché de la Nouvelle-Orléans, quoique érigé sous le gouvernement espagnol, n'avoit jamais été doté. Quand la Louisiane fut cédée aux Américains, l'évêque se retira

retira dans les pays appartenant au roi d'Espagne, où il fut transféré à un autre siége. L'administrateur apostolique ne reçut pas d'appointemens; on lui laissa l'usage d'une maison où il logeoit. Monseigneur Dubourg s'est trouvé dans cet état pendant le temps qu'il a été administrateur, et pendant plusieurs années après sa nomination à l'évêché de la Nouvelle-Orléans, recevant une partie de ce qui étoit nécessaire à son entretien, des religieuses Ursulines de la Nouvelle-Orléans. Ces mêmes religieuses, pour assurer à l'évêque de la Nouvelle-Orléans quelques revenus, ont cédé à monseigneur Dubourg et à ses successeurs, à perpétuité, dans l'évêché de cette ville, leur église avec leur ancien couvent, depuis qu'elles sont passées au nouveau, bâti dans un endroit plus spacieux et plus convenable. Une partie de cet ancien couvent a été réparée par monseigneur Dubourg, et sert de logement à l'évêque, à son grand-vicaire et aux prêtres qui demeurent avec lui; l'autre partie du couvent avoit été convertie en collége, et assuroit par le loyer un revenu d'environ six mille francs. Le collége étoit tenu par des ecclésiastiques, à la tête desquels étoit monseigneur Portier, avant sa nomination au vicariat apostolique des Florides et Alabama. C'est pour faire des réparations nécessaires, qui ont été considérables, que monseigneur Dubourg avoit été obligé de faire de grandes dépenses, et de contracter les dettes qui pèsent à présent sur l'évêché, et pour l'extinction totale desquelles il faut encore près de quinze mille francs. Par-là l'évêque de la Nouvelle-Orléans, après quelques années, aura un revenu suffisant pour son entretien; je dis après quelques années, parce que, outre les dettes faites pour rendre logeable la maison et le collége, on s'est trouvé dans la nécessité de faire

une dépense de quinze mille francs de plus, pour acheter tous les meubles du collége, qui appartenoient à Mgr. Portier, à qui il a fallu payer cette somme lorsqu'il a été nommé évêque ; ainsi la somme des dettes monte à trente mille francs. Il faudra bientôt faire des dépenses considérables pour couvrir la maison à neuf, le toît étant très-vieux et ne mettant pas la maison à l'abri de la pluie. Pour surcroît de malheur, après le départ de monseigneur Portier et de quelques autres ecclésiastiques attachés au collége, on a été obligé de le fermer, faute de professeurs ; ne convenant pas d'employer des séculiers, d'abord parce qu'on ne pouvoit pas assez compter sur eux, et ensuite, parce que les appointemens extravagans qu'on donne dans cette ville, et qu'ils exigeoient du collége, absorboient tous les revenus, et ont élevé la dépense bien au-dessus de la recette pendant le dernier mois ; ainsi la maison est restée inutile pendant plusieurs mois, et les dépenses faites pour les meubles sont perdues. Dernièrement j'ai trouvé à louer le collége aux écoles publiques. Le loyer de six mille francs par an est la seule ressource de l'évêché dans ce moment. A la vérité, il y a aussi un petit revenu provenant des bancs de l'église ; mais il ne suffit pas pour les appointemens et l'entretien du prêtre et du sacristain qui la desservent, et pour les autres dépenses du culte. Voilà, Monsieur, quelle est la situation actuelle de l'évêque de la Nouvelle-Orléans. Je ne dis pas ma situation, puisque je ne sais pas ce qui sera décidé par le saint Père quant à ma nomination. J'ai à présent l'administration des diocèses de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis ; je tâche de faire le peu que je puis pour le bien de ces deux diocèses, ne désirant autre chose que de voir continuer le grand bien que monsei-

gneur Dubourg y a fait. En attendant que le saint Père fixe mon poste et nomme un évêque pour un des deux diocèses, je me partage entre la Louisiane et le Missouri. Malgré les embarras pécuniaires, qui sont une source de distractions et de désagrémens pour des personnes de notre état, je vois avec plaisir que le bien se fait, quoique lentement. Les établissemens religieux prospèrent au-delà de ce qu'on pourroit attendre dans un pays tel que celui-ci. Nous avons quatre couvens de religieuses toutes remplies de l'esprit de leur état. Celui des religieuses Ursulines de la Nouvelle-Orléans a vingt-cinq religieuses et quatre-vingts pensionnaires; celui de Saint-Michel, des dames du Sacré-Cœur, est composé de douze religieuses et de quarante pensonnaires; celui du Grand-Coteau, appartenant aux mêmes dames du Sacré-Cœur, n'a que sept religieuses, et cependant trente-cinq pensionnaires; le couvent de l'Assomption des dames de la Croix est composé de neuf religieuses et d'une douzaine de pensionnaires. Ce dernier, n'ayant pas encore de maîtresses qui enseignent le français, ne pourra pas recevoir un nombre plus considérable de pensionnaires avant d'avoir de bonnes maîtresses pour la langue de la majorité de la population de cet état. Les vocations religieuses commencent à devenir plus fréquentes dans ce pays, où l'on avoit de très-grands préjugés contre cet état. Depuis le mois d'avril, j'ai donné l'habit à sept novices qui sont Créoles ou natives du pays. Il faut avouer que ces communautés offrent de grandes consolations, et sont d'une grande utilité à la religion. Il seroit à souhaiter qu'on pût multiplier de même des établissemens pour les garçons; mais on y rencontre plus de difficultés. L'établissement d'un séminaire dans la Louisiane avoit été l'objet des désirs et des efforts de

monseigneur Dubourg ; je m'en occupe beaucoup maintenant ; je crois avoir trouvé l'endroit le plus convenable ; mais il nous faudroit des moyens et des sujets... Malgré tous les efforts qu'on a faits pour former des prêtres dans le pays et pour en avoir de l'Europe, je n'ai pas encore le bonheur de voir toutes les paroisses, déjà établies dans la Louisiane, fournies de pasteurs. Il y en a dix-neuf. Dans ce moment il y en a deux de vacantes ; les autres ont chacune un prêtre ; mais il y en a qui en demandent deux, et quelques-unes encore trois. La paroisse de la Nouvelle-Orléans a un curé et trois vicaires ; l'église de l'évêché a un prêtre ; il en faudroit un autre. Les Ursulines ont un aumônier qui exerce le ministère et prêche pour les gens du quartier où est le couvent. Il nous faudroit un grand nombre de prêtres, et, ce qui est plus, un peu plus de constance et de persévérance dans ceux qui viennent travailler dans cette mission. A la vérité, elle n'offre pas ces consolations extraordinaires qu'on pourroit désirer ; mais un prêtre rempli de l'esprit de son état ne peut pas manquer de faire beaucoup de bien. On ne pourroit croire combien est grand le nombre de communians, tous les dimanches et les grandes fêtes, à la Nouvelle-Orléans. Tous les ans il augmente ; les premières communions y sont nombreuses, aussi bien que les confirmations. Voilà, Monsieur, à peu près le tableau du diocèse de la Louisiane.

» Celui de Saint-Louis, qui comprend l'état du Missouri et le territoire des Arkansas, quoique privé des moyens temporels nécessaires pour l'entretien des prêtres, offre beaucoup plus de consolations. L'évêque n'a pas encore de revenus, il a des terres ; mais les dépenses nécessaires pour les faire valoir sont supérieures

au profit qu'on en pourroit retirer. L'église se trouve chargée de dettes contractées pour la bâtir. J'ai envoyé M. Niel pour réclamer des sécours de la charité des fidèles d'Europe ; j'espère que sa mission ne sera pas infructueuse. Quand je suis dans le Missouri, je réside dans le séminaire, qui est à quatre-vingts milles de Saint-Louis, dans une paroisse qui est un modèle de piété et qui n'offre que des exemples de vertus. Ce séminaire est dirigé par les Lazaristes ; il a donné, dans l'espace de huit ans, plus de vingt-cinq prêtres, dont quelques-uns du pays, et qui y ont fait ou une partie ou tout le cours de leurs études. Cette communauté est composée à présent de plus de cinquante individus, dont cinq prêtres, douze ecclésiastiques, dix frères, et les autres pensionnaires. A Florissant, il y a une maison de jésuites qui compte quatre prêtres, cinq ecclésiastiques, quelques frères et une douzaine de petits sauvages qu'on instruit dans la religion. Il y a dans le même village de Florissant une communauté de dames du Sacré-Cœur, avec un pensionnat nombreux et quelques petites sauvages. Un autre maison, de la même société du Sacré-Cœur, vient d'être établie à Saint-Louis, principalement pour les orphelines, et une école d'externes. Aux Barrens, à une petite distance du séminaire, il y a un couvent de dames de la Croix, qui a dix-sept religieuses, un nombre d'orphelines, et un pensionnat assez nombreux. Le nombre des villages, établissemens et endroits habités par les catholiques, et presque tous ayant église, est de dix-huit. Deux seulement ont des curés, Saint-Louis et Sainte-Geneviève ; les prêtres et les jésuites sont chargés des autres ; et, excepté le lieu de leur résidence, ces autres doivent se contenter des visites passagères qu'on leur fait, qui sont plus rares

à proportion de la distance des lieux, qui est de plusieurs centaines de milles. C'est ici qu'on peut dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Il faut espérer que la Providence ne manquera pas de nous en envoyer. Le secours que la société de la propagation de la Foi a la charité de nous allouer, nous mettra à même d'augmenter le nombre des séminaristes, et d'entretenir des missionnaires pour les lieux qui ne peuvent pas fournir à l'entretien de leurs pasteurs.

» Je vous prie d'excuser ce griffonnage, fait à la hâte pour ne pas manquer l'occasion de l'envoyer. J'espère que vous voudrez bien présenter mes hommages à son Eminence monseigneur le Grand-Aumônier, et agréer les sentimens de considération et de respect avec lesquels je suis inviolablement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

(Signé) † Joseph, *évêque de Ténagre*.

MISSION

DES FLORIDES.

Les Florides, comme on l'a vu dans le cahier précédent, ont été admises au nombre des missions qui reçoivent des secours de l'association. Autrefois le pays dépendoit du diocèse de la Nouvelle-Orléans; il vient d'en être démembré, et forme aujourd'hui un vicariat apostolique qui comprend, outre les Florides, l'état d'Alabama : ce qui fait une étendue de trois cents lieues de longueur sur cinquante de largeur. Six à sept mille catholiques sont disséminés dans cet espace immense; une multitude de tribus sauvages habitent les forêts : les principales villes sont Pensacola, dans la Floride occidentale; Saint-Augustin, dans la Floride orientale, et la Mobile, dans l'Alabama. Le Saint-Siége a nommé pour administrateur de cette nouvelle église M. Portier, du diocèse de Lyon. M. Portier est un des missionnaires qui partirent de France avec Mgr. Dubourg en 1817 (1).

(1) Lorsque M. Portier annonça à sa famille qu'il devoit bientôt s'embarquer pour l'Amérique, sa mère et ses frères, par un attachement bien naturel, s'efforcèrent de le détourner de ce généreux dessein, mais ce fut en vain; M. Portier, fidèle à sa vocation, n'écouta que la voix de Jésus-Christ qui l'appeloit à l'apostolat. Voici l'extrait d'une lettre qu'il écrivit à sa mère quelques jours avant son départ.

« Ma chère mère, j'interromps ma retraite, mes prières et mes larmes pour vous consoler, vous arracher à quelques petits préjugés qui arrêtent encore votre jugement, et vous font retarder une approbation à l'œuvre la plus sainte et la plus belle. La piété

Il étoit alors diacre seulement ; après avoir été ordonné prêtre dans la cathédrale de Saint-Louis du Missouri, il fut envoyé, en qualité de vicaire, à la Nouvelle-Orléans ; il fut ensuite chargé d'y élever un collége. Vers la fin de 1825 M. Portier reçut les bulles qui le nommoient évêque d'*Oleno*, *in partibus*, et vicaire apostolique des Florides. Effrayé en pensant à la redoutable dignité qui lui étoit imposée, il se hâta d'écrire

---

filiale doit nous lier à nos parens et nous attacher à leur sort tant que les besoins de la nature parlent, et qu'il ne se trouve pas d'autres mains pour soulager la vieillesse des auteurs de nos jours. Je connois ce principe, il entre dans ma conduite, ma détermination y est conforme, et vous convenez vous-même que je ne vous suis pas nécessaire sous ce rapport, et que vos nécessités, si vous en aviez, ne demandent pas mes secours. Il est certain que la seule tendresse maternelle vous presse et vous afflige ; mais s'il vous est permis de pleurer comme mère, comme chrétienne vous devez essuyer vos larmes et en faire à Dieu l'offrande. Voilà que les mystères sanglans de notre religion reviennent à notre souvenir, échauffent notre froideur, raniment notre amour, et nous donnent la force de tous les sacrifices. Dieu sur la croix, Dieu dans le tombeau, Dieu méconnoissant sa mère sur le Calvaire, et ne lui donnant plus que le nom de femme sans vouloir la reconnoître pour mère ; Dieu traîné dans la boue, couvert de crachats et cloué à la vue de tout un peuple et de la divine Marie, Dieu vous demande aujourd'hui, par ma bouche, si vous voulez lui donner votre fils, lui accorder cette faveur légère, et par-là mériter peut-être la grâce du salut et de l'éternité.

» La mère de mon compagnon de voyage encourage son fils, prie Dieu pour lui et se réjouit pour lui d'une vocation si sublime, comme les chrétiennes d'autrefois, qui ne trouvoient de vraie joie et de vraie noblesse que lorsque leurs enfans méritoient le martyre ; elle se joint à lui pour arracher le consentement de son père qui ne résiste plus, et un petit frère lui dit qu'il est glorieux de la faveur que la Providence réserve et destine à sa famille. Oh ! le bel exemple d'une résignation toute pure, sans ombre et sans foiblesse ! Le chrétien est plus fort que l'enfer et le monde, et son amour

au souverain Pontife pour le supplier de révoquer sa nomination ; il exposa tous les motifs que son humilité lui suggé[illegible] qu'il crut propres à appuyer sa demande ; mais ce fut inutilement : la réponse de Rome fut un ordre de se soumettre. M. Portier ne devoit pas résister plus long-temps, de nouvelles démarches auroient pu paroître une désobéissance ; il se soumit donc à la volonté de Dieu, qui se manifestoit si clairement.

Mgr. Portier n'a avec lui que deux prêtres qui menacent de l'abandonner, et un jeune sous-diacre. Il connoît toute la difficulté de sa position, il sent toute la pesanteur du fardeau dont il est chargé ; mais sa résolution est prise, il est décidé à se sacrifier pour le bien de son diocèse : c'est un sentiment qu'il exprime souvent dans ses lettres.

---

triomphe de la mort. Ce jeune homme, âgé tout au plus de vingt ans, est d'une constitution encore foible, et a reçu tous les avantages que le monde recherche et admire.

» Que craignez-vous pour moi ? les travaux ou la mort, les délaissemens ou la pauvreté ? Telle fut la vie de Jésus-Christ et des Apôtres, voilà ce qui embellit leur couronne et qui ouvre leur vue à la joie et à la consolation. M. Magdinier, de Sainte-Agathe, dont le frère est négociant à Tarare, vient d'écrire, en partant pour la Chine, et sur le vaisseau de son passage, « Que si l'on connoissoit le bonheur des missionnaires, on achèteroit une telle vocation par dix ans de galères. » Ne craignez pas ma mort, puisqu'il faut que je meure un jour, mais tremblez sur mon salut, dont vous me fermez la porte ; tremblez pour ces ames infortunées que l'aveuglement engourdit et qui ne connoissent pas le repos des vrais chrétiens. »

Lettre de monseigneur Portier, vicaire apostolique des Florides, à M. l'abbé Cholleton, vicaire-général du diocèse de Lyon.

Nouvelle-Orléans, 23 juin 1826.

« Mes bulles sont de retour, mon cher M. Cholleton, et j'ai reçu un ordre bien positif de me soumettre et de me rendre aux Florides ; je me soumets en pleurant à un fardeau si peu fait pour mes épaules, et je vais me diriger là où la Providence m'appelle. Plaignez-moi, mais ne m'oubliez pas dans vos prières, et aidez-moi de toute votre influence à faire pour la religion, dans ces pays déserts, ce que l'Église attend de mon zèle. Les états de l'Alabama et le territoire des Florides formeroient plusieurs diocèses de France, et je n'ai que deux prêtres pour défricher ce sol tout neuf, et ces deux prêtres peuvent être rappelés par l'évêque de la Nouvelle-Orléans, et je puis rester seul sur le champ de bataille. Cette idée, toute terrible qu'elle est, ne me décourage pas ; je n'ai besoin que de la grâce de Jésus-Christ ; je puis tout avec sa force : un cheval, ma petite chapelle, l'évangile, du pain, voilà tout ce qu'il me faut dans mes bois; les consolations ne peuvent me manquer. Dieu m'a favorisé d'une *santé apostolique*, il la conservera pour sa gloire et le salut des ames.

» J'espère, mon vénérable directeur, que le Ciel parlera au cœur de quelques-uns de mes anciens amis, que mes croix auront des attraits pour eux, et qu'ils adouciront un jour ma solitude. J'aurois besoin de deux ou trois prêtres, et je n'ose les demander, parce que je crains de ne pouvoir en ce moment les nourrir. Je n'ai ni croix pectorale, ni chapelle, ni crosse, ni mitre, etc.,

et je dois réserver mes foibles ressources pour assurer mon existence les deux premières années. Est-ce que la société de la propagation de la Foi ne feroit rien pour un enfant de saint Irénée, elle qui verse tant de secours sur des diocèses déjà établis? Intéressez-vous pour moi; plaidez ma cause, ou plutôt celle de la Religion, et devenez dès ce jour le protecteur de ma mission. Des affaires particulières m'obligent de remettre mon sacre au mois de novembre, et il aura lieu à Saint-Louis, dans la même église où je fus ordonné prêtre, il y a huit ans; je redescendrai de suite à la Nouvelle-Orléans, j'emmènerai mon cousin, et je commencerai mon apostolat.

» Permettez-moi d'offrir, dans cette lettre, mes respects et mes complimens à MM. Barou, Gardette, Miolan.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur,

» † MICHEL PORTIER, *évêque d'Oléno.* »

Dans une autre lettre, adressée à un de ses amis, Mgr. Portier se recommande, comme dans la précédente, aux bienfaits de l'association de la propagation de la Foi; il donne quelques détails sur son diocèse et en expose les besoins.

Lettre de monseigneur Portier à M. l'abbé Cantal, prêtre de la congrégation des missionnaires du diocèse de Lyon.

Nouvelle-Orléans, 31 août 1826.

« Un vaisseau part pour Bordeaux; c'est le dernier qui, cette saison, portera de mes nouvelles à mes amis, et j'en profite pour m'entretenir encore avant mon sacre avec l'ami chéri de mon enfance. Vous le savez, mon

cher Cantal, j'ai dû obéir à un ordre du souverain Pontife, et la croix de l'épiscopat pèsera sur mes foibles épaules. Je ne chercherai pas à vous parler de mon chagrin et de mes inquiétudes au sujet de cette nomination. Ce n'est point le fardeau que je redoute, je ne m'épouvante pas des travaux, je suis glorieux de commencer enfin un apostolat. Je me trouve dans la nécessité de vivre et travailler en missionnaire; mais que la dignité est redoutable! que les vertus qu'elle demande sont grandes! comment un foible roseau pourra-t-il braver tant de tempêtes! Je n'ai qu'un espoir dans mes peines, c'est la miséricorde infinie de mon Dieu; aussi je m'écrie avec David: *Miserere mei, secundùm misericordiam tuam.* Vous au moins, vous ne me refuserez pas des consolations; vous prierez, si vous ne pouvez faire davantage, pour m'obtenir les grâces de mon état. Rappelez à votre bon curé qu'il me consola autrefois, *qu'il* dissipa, par des paroles pleines de douceur, les nuages qui couvroient mon front, et qu'il fit succéder la tranquillité, le repos de la conscience aux troubles qui m'agitoient. J'irai à Saint-Louis (état du Missouri), en octobre; je passerai un mois au séminaire, je serai sacré en novembre; et puis redescendant à la Nouvelle-Orléans, je m'acheminerai de suite vers l'Alabama et les Florides. Sur deux cents lieues d'étendue, que je dois parcourir une fois l'an, j'ai deux prêtres déjà établis; sur six mille catholiques réunis dans trois villes, un très-petit nombre épars dans les campagnes, trois églises bâties, dont deux très-mauvaises, et aucune ressource pour les réparer ou en élever de nouvelles. Les deux prêtres qui exercent le ministère dans mon vicariat peuvent être rappelés à chaque instant, parce qu'ils appartiennent au diocèse de la Nouvelle-Orléans. La Providence permet-

tra-t-elle que je sois seul sur le champ de bataille ? je l'ignore, mais je m'attends à cette dernière épreuve, et alors le bras de Dieu sera forcé de paroître. Pour moi je ferai entendre ma voix dans les quatre coins du monde, et s'il est décidé que je porterai seul ma croix, je la porterai avec confiance jusqu'à la mort, car je veux mourir les armes à la main.

» Je vous prie, mon ami, de voir M. Cholleton, de lui demander s'il a reçu ma dernière lettre, de vous entendre avec lui sur les espérances que peut me donner la société de la propagation de la Foi, sur la possibilité d'avoir un jour des sujets, sur la nécessité de ne pas abandonner un enfant de saint Irénée. Le bon M. Cholleton vous parlera, vous m'écrirez, et vous lui épargnerez une occupation que ses travaux lui rendent difficile.

» J'aurois besoin d'une croix pectorale, d'une crosse, d'une mitre blanche, d'un ornement léger et propre, d'un calice et d'un ornement de mission, de quelques aunes de ruban violet et blanc pour col, d'une étole pastorale, de quelques Bréviaires romains (très-petit format), d'un Pontifical ou livre de cérémonies; deux ne me nuiroient pas, dont un très-petit pour les missions, d'un bougeoir, etc. J'aurois besoin de beaucoup d'autres choses, ma page va finir, et mes finances sont presque épuisées. J'aurois besoin que vous fissiez les avances et que vous m'attendissiez pour le paiement.

» Si vous pouvez acheter sans argent, c'est une méthode excellente et que je goûte beaucoup; elle est cependant difficile, et je ne fais que vous en donner le conseil. Mes amitiés à tous.

» † Michel Portier, *évêque d'Oléno.* »

Mgr. Portier s'est rendu à Saint-Louis, dans le mois d'octobre, ainsi qu'il l'avoit annoncé; après avoir passé un mois au séminaire, il a été sacré le 5 novembre, par Mgr. Rosati, assisté de ses deux grands-vicaires; car dans les pays de mission, où les évêques sont peu nombreux, le Saint-Siége permet que le prélat consécrateur puisse être assisté de deux prêtres seulement. C'est à sa mère que Mgr. Portier a envoyé le récit de la cérémonie de son sacre. Il lui annonce en même temps le dessein qu'il a de faire un voyage à Rome pour les intérêts de son diocèse.

Lettre de Mgr. Portier à sa mère, Madame veuve Portier, à Montbrison.

« Les occupations que me donneront différentes affaires à la Nouvelle-Orléans, me faisant craindre de ne pas avoir assez de temps pour vous entretenir, je mets à profit mon loisir forcé sur les eaux du Mississipi, pour annoncer à vous, ma chère mère, et à toute ma famille, les circonstances du plus grand événement de ma vie. Le départ de Mgr. Dubourg, l'éloignement de son coadjuteur, et surtout le désir que j'avois de passer un mois dans cette solitude où j'avois dit, il y a huit ans, ma première messe; voilà ce qui m'a décidé à choisir l'église de St-Louis pour la cérémonie de mon sacre. Cette cathédrale seroit un ornement pour les Etats-Unis, si elle eût été achevée; mais malgré le zèle des habitans, il n'a pas encore été possible de décorer le vaisseau principal de l'église, et de faire les deux nefs latérales qu'on avoit d'abord projetées. Le sanctuaire avoit cependant été paré avec beaucoup de décence pour la cérémonie terrible dont je devois être la victime. Des

ornemens d'un goût et d'une richesse rares avoient été apportés du séminaire et de la Nouvelle-Orléans pour donner encore plus de pompe à un jour aussi cher pour nos catholiques. Les jeunes élèves du séminaire avoient préparé une messe musicale qu'ils exécutèrent avec beaucoup de succès avec l'assistance des orgues. Le 5 novembre, assisté de deux grands-vicaires, dont l'un, âgé de quatre-vingts ans, avoit blanchi dans ces missions, entouré de douze prêtres et d'un nombre égal de jeunes lévites, en présence de tout le peuple de Saint-Louis, je me présentai au pied de l'autel. J'offris à mon consécrateur, Mgr. Joseph Rosati, évêque de Ténagre, et aujourd'hui administrateur des diocèses de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans; j'offris, dis-je, les bulles du souverain Pontife, et Châlon, en qualité de mon notaire, en fit la lecture à haute voix. Le sacre commença, et de suite après l'évangile un des révérends pères jésuites, qui ont une maison dans le Missouri pour l'instruction des jeunes sauvages, prêcha en anglais et édifia beaucoup l'assemblée. La cérémonie avoit commencé à dix heures et ne finit qu'à trois heures du soir. Personne n'en parut fatigué; tout étoit nouveau pour ce peuple. Notre culte avoit déployé toute sa majesté; le chant avoit été aussi agréable que solennel; la piété simple et non affectée de ceux qui avoient officié, la grandeur de nos redoutables mystères, tout étoit réuni pour faire impression même sur des cœurs américains. Pour moi, ma chère mère, je ne m'occupai que de mon sacrifice et des devoirs que j'allois m'imposer. Un diocèse à établir, une immense contrée à remplir du nom de Jésus-Christ, un apostolat véritable, la nécessité de travailler plus que jamais à ma sainteté, pour être un instrument digne de

la Providence ; que de réflexions sérieuses et touchantes ! Que de fois je me suis écrié avec le Prophète : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi.* Vous m'avez tiré de la poussière pour me faire un prince de votre peuple ; ah ! montrez-moi, comme à saint Paul, ce que je dois souffrir pour votre gloire. Jusqu'ici je n'ai rien fait, j'ai été un ouvrier inutile ; je commence à porter votre croix, et je ne me reposerai près d'elle que lorsque j'arriverai au lieu de ma tombe. Bannissez, ma chère mère, toutes ces craintes que votre amour vous suggère ; ma santé est inattaquable, et Dieu s'est chargé de la conserver. Je pars demain pour la Mobile ; je me rendrai à Pensacola ; je visiterai Saint-Augustin, une partie des Florides et puis l'état de l'Alabama. Enfin, je vais vous annoncer une nouvelle qui vous fera oublier tous vos chagrins passés : c'est que je suis déterminé à me promener jusqu'à Rome pour le bien de mon diocèse ; je vous verrai en passant. Je bénis la Providence de la consolation qu'elle nous a réservée. Je partirai en mai ou en juin ; et à moins que des obstacles imprévus ne m'arrêtent, j'aurai le plaisir de vous embrasser en août ou en septembre. Donnez de mes nouvelles à mes frères et sœurs, à ma famille et à tous mes amis. Je vous envoie de bien loin ma bénédiction à tous ; c'est le cœur qui la donne, et Dieu exaucera, j'espère, tous mes vœux. Châlon est à moi, c'est tout vous dire ; il m'accompagne, et je l'ordonnerai diacre au mois de février.

» Votre fils affectionné et soumis,

» † MICHEL, *évêque d'Oléno, et vicaire apostolique de l'Alabama et des Florides.* »

Monseigneur Portier s'est rendu dans son diocèse vers

la

la fin de l'année 1826 ; lorsqu'il a eu fait quelques pas sur cette terre qu'il doit défricher et arroser de ses sueurs, il a reconnu que le pays lui offriroit bien peu de ressources pour subvenir aux besoins de son église naissante. Une lettre qu'il a reçue d'Europe, à peu près vers le même temps, a augmenté son embarras : une personne mal informée lui annonçoit qu'il obtiendroit difficilement des secours de l'Association de la propagation de la Foi. Attristé, mais non découragé par cette fausse nouvelle, monseigneur Portier exprimoit ses inquiétudes, et en même temps sa résignation dans la lettre suivante.

Lettre de monseigneur Portier à M. l'abbé Cantal.

Pensacole-West-Florida, 22 janvier 1827.

« Je partis le 12 septembre pour Saint-Louis, état du Missouri, et j'ai passé un mois dans la solitude du séminaire des Barrens. Le 5 novembre j'ai été consacré dans l'église de Saint-Louis par monseigneur Rosati, entouré de tout le clergé de l'ancienne Haute-Louisiane, c'est-à-dire de treize prêtres et de presqu'autant de jeunes clercs. Le 12 novembre je me jetai dans un bateau à vapeur, et j'arrivai à la Nouvelle-Orléans le 27 ou 28 novembre. Après trois semaines, consacrées à régler mes affaires dans cette dernière ville, je m'embarquai pour la Mobile, et depuis le 20 décembre je me trouve sur la terre de mes larmes. Sur une étendue égale aux trois cinquièmes de la France, j'ai trois paroisses assez nombreuses ; mais l'existence des prêtres qui les desservent est si précaire, que deux d'entr'eux me menacent continuellement d'abandonner leur poste,

et que le troisième, sujet de l'évêque de Charlestown, est peut-être rappelé en ce moment par son évêque. Il y a plusieurs familles catholiques éparses dans ce vaste pays ; les protestans sont si bien disposés en notre faveur, qu'ils contribuent eux-mêmes au soutien des prêtres, et qu'il ne leur faut que quelques bons prédicateurs pour les ramener à l'ancienne Eglise. Il y a aussi près de quatre mille sauvages dans les Florides ; le nombre en est moindre dans l'Alabàma ; mais plusieurs d'entr'eux ont été baptisés. Un vaste champ m'est offert ; la moisson blanchira ; mais où sont les ouvriers ! Un jeune évêque, un jeune sous-diacre, voilà tout ce qui forme cette Eglise naissante. Si mes prêtres m'abandonnent, je deviendrai curé ; s'ils restent, je n'ai plus de moyens d'existence. Pour faire le bien il faut voyager, et pour voyager en ce pays il faut être riche. Je voyage depuis quatre ou cinq mois, et déjà j'ai dépensé des sommes considérables ; mes entrailles sont émues comme celles de saint Paul ; je voudrois faire le bien ; je vois le bien qui se présente de lui-même, et une dure nécessité m'enchaîne. Monsieur J.*** m'écrivoit relativement à la société de la propagation de la Foi, et me parloit des difficultés d'obtenir des secours pour mon vicariat apostolique. S'il faut des protections, je n'en ai pas ; j'entre dans la carrière apostolique, et je n'ai pour consolateur et pour appui que Jésus-Christ mon Maître. Oh ! mon ami, je ne me plains pas de ma situation ; je ne crains pas pour l'avenir, car je suis décidé à mourir de faim à mon poste ; mais qu'il est cruel d'être jeté en sentinelle perdue au milieu des déserts, d'être exposé à mourir sans avoir les dernières consolations de la religion, de ne pouvoir suivre l'impulsion de son zèle, et de porter en même temps le fardeau de l'épiscopat ! Vous

me parlerez de saint François Xavier ; vous m'encouragerez par son exemple ! mais les saints François sont rares, et un apôtre qui a été l'admiration du ciel et de la terre épouvante un pécheur comme moi, plutôt qu'il ne l'anime !

» Cette lettre est écrite avec négligence, mes occupations ne me permettent pas de la soigner davantage. Vous y trouverez quelques fautes de langage ; mais excusez un pauvre missionnaire qui parle tout à la fois anglais, espagnol et français.

» Vous pouvez communiquer cette lettre à messieurs Miolan et Cholleton. Mes respects à tous mes amis ; et à vous, mon cher Cantal, une bénédiction entière et cordiale.

» Votre ami et serviteur,

» † MICHEL, *évêque d'Oléno.* »

Quelques temps après avoir écrit cette lettre, monseigneur Portier a appris d'une manière certaine les dispositions favorables de l'Association de la propagation de la Foi à son égard ; il témoigne que cette nouvelle a ranimé ses espérances abattues, et expose l'emploi qu'il a l'intention de faire des fonds qu'on lui annonce.

*Lettre de monseigneur Portier à M. l'abbé ***.*

Pensacole, le 16 mai 1827.

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire a relevé mon courage, et je vois, comme je l'espérois, que la Providence veille sur mon pauvre diocèse. J'avois besoin de cette consolation dans ma situation nouvelle ; chargé, à l'âge de trente ans, de l'administration spiri-

tuelle de deux vastes états ; n'ayant pour clergé que deux prêtres qui parlent déjà de leur retraite ; obligé de me transporter aux quatre extrémités d'une surface de trois cents lieues de longueur, sur cinquante et plus de large (parce que mon petit troupeau est ainsi partagé); envoyé vers un peuple qui n'a point de religion, ou qui en a une diamétralement opposée à la nôtre ; sans ressource, sans espérance d'en créer, sans église (on ne peut donner ce nom à deux misérables cabanes) ; sans séminaires et sans sujets, si j'en excepte un jeune sous-diacre ; que puis-je dire de plus pour vous donner une idée véritable de ma position ! Pour achever la kyrielle de mes lamentations, je dois encore me perfectionner dans la langue française et apprendre l'espagnole, et si je veux visiter les sauvages, dont une nation nombreuse habite la pointe de la péninsule, et dont deux autres sont en partie fixées dans l'Alabama, j'aurai besoin du don des langues, autrement j'en perdrai la tête. Toutes ces difficultés ne m'avoient pas entièrement abattu, parce que j'ai appris des saints apôtres et missionnaires, à me réjouir des obstacles humains qui s'opposent aux œuvres de Dieu. Je suis appelé à poser la première pierre de l'édifice du salut : ma jeunesse me servira à quelque chose ; ma santé *imperturbable* me servira également dans mes longs desseins, et si je parviens à me sanctifier, parce qu'il faut, comme le disoit le saint évêque de Bardstown, que le premier évêque d'un pays soit saint et canonisé, Dieu se chargera de faire le reste.

» Vous me demandez, M. l'abbé, que je vous envoie des nouvelles sur mes travaux apostoliques. Je vous avouerai, avec franchise, que je n'ai encore rien fait de bien apostolique. J'ai sollicité les deux pasteurs qui travaillent avec moi à ne pas me laisser seul sur le

champ de bataille ; j'ai prié, conjuré et réussi à retarder leur départ. J'ai, jusqu'à ce jour, fait la guerre à mes dépens : *Quis unquàm militavit stipendiis suis ?* Pendant le Jubilé que j'ai ouvert moi-même à Pensacole, le premier dimanche de carême, j'ai ordinairement prêché deux fois par jour, et le Seigneur a béni nos travaux par quelques conversions éclatantes. Je cherche en ce moment un coin de terre pour y jeter un séminaire en miniature, et jusqu'à ce que le Ciel m'ait envoyé un directeur, je ferai de mon mieux le supérieur, le professeur et l'économe. Ce qui m'embarrasse dans ce plan, c'est la nécessité de mes voyages ; je suis appelé à évangéliser et à porter la parole sainte. Que faire cependant ? faut-il sacrifier l'espérance de mon clergé, ou l'espérance des catholiques ? Consultez, je vous en prie, M. Cholleton, il pourra résoudre ce cas embarrassant pour moi.

» Je suis décidé néanmoins à la visite des Florides, et par vue économique, je n'ose dire que l'économie est ici de rigueur, je voyagerai à cheval. Les fidèles de Saint-Augustin m'appellent à grands cris, leur paroisse est dans un état déplorable : pourra-t-elle se relever des scandales qui l'ont désolée ? Je vous promets, M. l'abbé, de tenir un journal exact de mon voyage, de tout ce qu'il offrira d'intéressant pour la religion. Si la porte m'est ouverte pour aller jusque chez les Séminoles, je jetterai en passant les semences de la Foi, je sonderai les dispositions de ce peuple, je les engagerai à faire au moins baptiser leurs enfans. J'espère beaucoup de mes entretiens avec les protestans, et surtout des conférences que je tiendrai dans les cours de justice. Vous savez peut-être que les salles des tribunaux sont ouvertes à tous les prédicateurs. Priez Dieu de bénir mes efforts, et je vous promets de

nouveau de ne rien oublier de tout ce qu'il fera pour la sanctification de mon troupeau et la gloire de son saint nom.

» Je me propose pareillement de ne pas abandonner les catholiques qui sont établis dans le nord de l'Alabama; leurs suppliques me fendent le cœur, ils gémissent sur le danger que courent leurs familles. Ils ne peuvent les élever sans religion ; mais que l'on est à plaindre lorsqu'il faut mesurer son zèle sur les cordons de sa bourse, et qu'on ne peut voyager faute d'argent!

» J'emploîrai les fonds que vous m'annonçez à la construction des églises et de mon séminaire. Vous ne sauriez croire le bon effet que produit, sur les Américains, la libéralité des Européens.

» Recevez, Monsieur, mes remercîmens sincères pour l'envoi que vous m'avez fait et le courage que vous m'avez donné.

» J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur,

» † Michel, *Ev. d'Ol.*, *Vic.-Apost.* »

FIN DU DOUZIÈME CAHIER ET DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

(Nota. Le chiffre romain indique le cahier, et le chiffre arabe la page.)

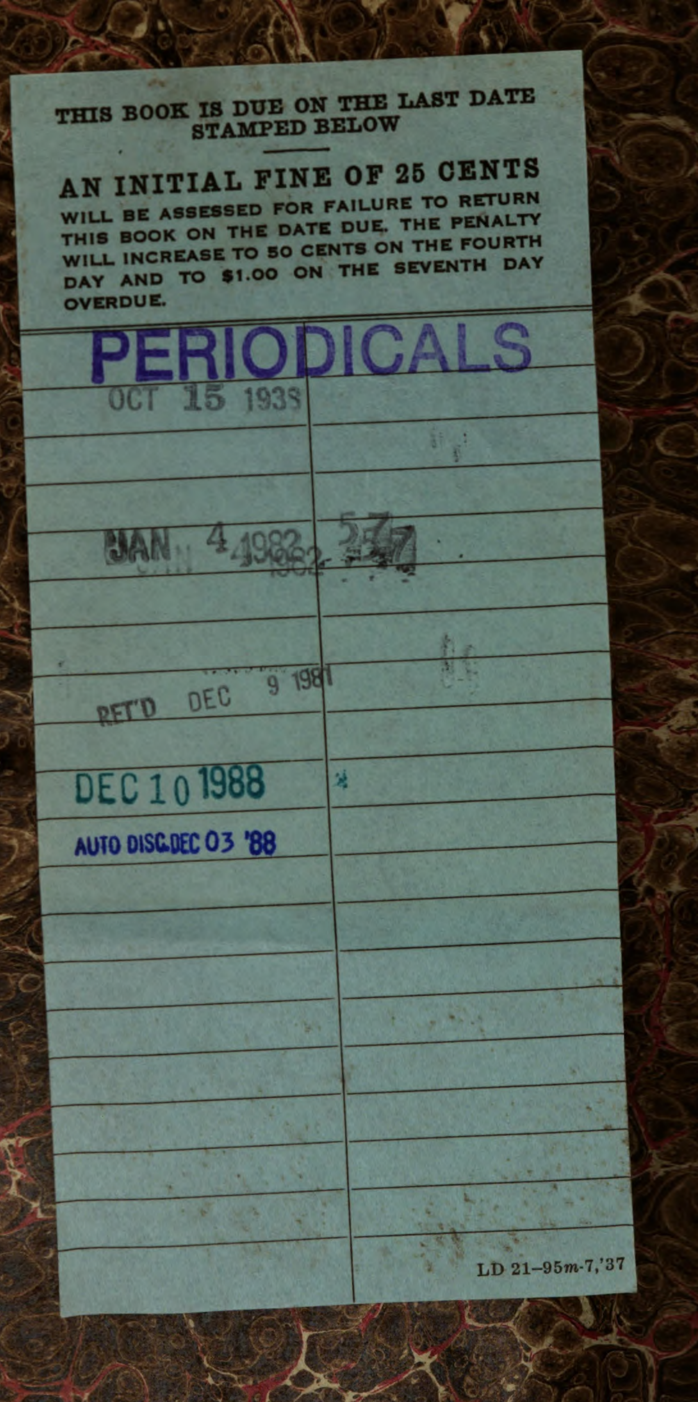
ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

MISSIONS D'ASIE.

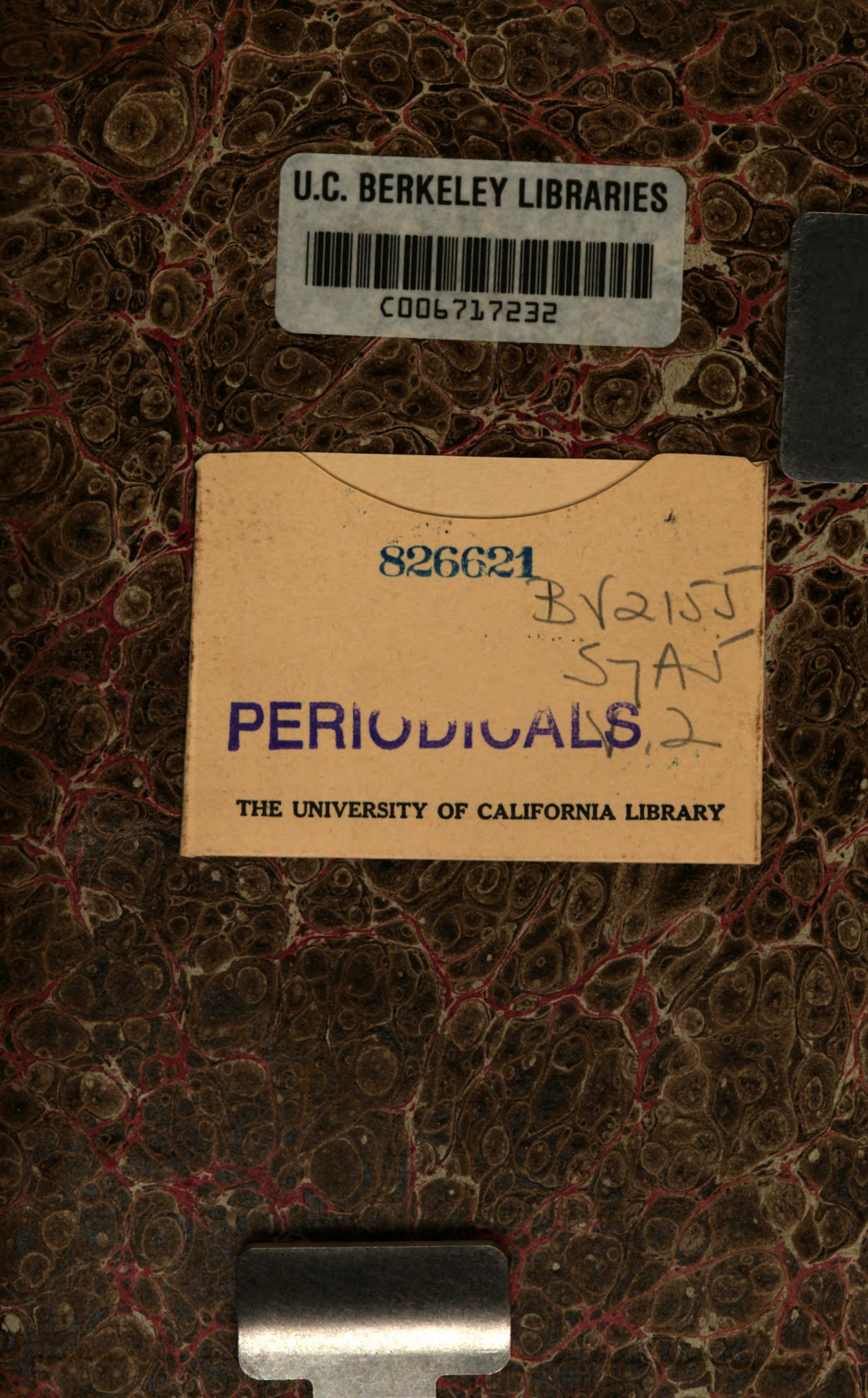
MISSIONS D'AMÉRIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.



THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW
AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.
PERIODICALS
OCT 15 1938
JAN 4 1982
RET'D DEC 9 1981
DEC 10 1988
AUTO DISC.DEC 03 '88
LD 21-95m-7,'37



U.C. BERKELEY LIBRARIES
C006717232
826621
BV2155
S7A
PERIODICALS
v.2
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

